



FUROR ARMA

CÉDRIC DEBERNARD

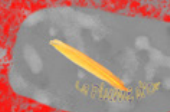


Table des matières

Le Bataclan	11
Chapitre 1	15
Chapitre 2	24
Chapitre 3	38
Chapitre 4	52
Chapitre 5	63
Chapitre 6	77
Chapitre 7	104
Chapitre 8	124
Chapitre 9	139
Chapitre 10	149
Chapitre 11	178
Chapitre 12	192
Chapitre 13	203
Chapitre 14	229
Chapitre 15	250
Chapitre 16	269
Chapitre 17	287
Chapitre 18	310
Chapitre 19	325
Chapitre 20	336
Épilogue	346

FUROR ARMA

CÉDRIC DEBERNARD



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Furor arma / Cédric Debernard.

Noms : Debernard, Cédric, 1967- auteur.

Description : Texte en français seulement.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200076086 | Canadiana (livre numérique)

20200076094 | ISBN 9782925049258 (couverture souple) |

ISBN 9782925049265 (EPUB) | ISBN 9782925049272 (PDF)

Classification : LCC PS8607.E3755 F87 2020 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Cédric Debernard

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Cédric Debernard, 2020

Dépôt légal – 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2020

Glossaire

BRI-PP	Brigade de recherche et d'intervention de la Préfecture de police de Paris
CIA	<i>Central Intelligence Agency</i> Service de renseignement extérieur américain
CSPNR	Comité parlementaire sur la sécurité nationale et le renseignement (Canada)
CST	Centre de la sécurité des télécommunications Service canadien chargé du renseignement de source électronique
DGSE	Direction générale de la sécurité extérieure Service de renseignement extérieur français, dépendant du ministère de la Défense
DGSI	Direction générale de la sécurité intérieure Service de police français chargé du renseignement au niveau national
EILAT	Équipe intégrée de lutte antiterroriste Service antiterroriste fictif composé de la SQ, de la GRC et du SPVM
FOI2	Deuxième Force opérationnelle interarmées, composante des forces spéciales du Canada
GAC	<i>Global Affairs Canada</i> Affaires mondiales Canada Ministère canadien des Affaires étrangères
GRC	Gendarmerie royale du Canada Police fédérale ayant compétence sur l'ensemble du territoire canadien
GTI	Groupe tactique d'intervention de la police
MI-6	<i>Secret Intelligence Service</i> Service de renseignement extérieur britannique
MRIF	Ministère des Relations internationales et de la Francophonie Ministère québécois des Affaires étrangères
MSP	Ministère de la Sécurité publique du Québec
NAVCANADA	Société chargée du contrôle du trafic aérien civil dans l'espace aérien canadien
NSA	<i>National Security Agency</i> Service américain chargé du renseignement de source électronique
SA Division	<i>Special Activities Division</i> de la CIA Service chargé des opérations clandestines : renversements de gouvernements, assassinats d'opposants, propagande, opérations paramilitaires.
SCRS	Service canadien du renseignement de sécurité Service fédéral ayant pour vocation de lutter contre les menaces envers le Canada Surnommé « l'Administration centrale »
SIB	<i>Security & Intelligence Bureau</i> Direction de la sûreté et du renseignement diplomatique d'Affaires mondiales Canada
SPAL	Service de police de l'agglomération de Longueuil, située sur la Rive-Sud de Montréal
SPVM	Service de police de la ville de Montréal
SQ	Sûreté du Québec Service de police provinciale ayant juridiction sur l'ensemble du territoire du Québec
UQAM	Université du Québec à Montréal

Le Bataclan

Alice avait toujours rêvé de pouvoir faire disparaître certaines journées de sa vie, dont deux en particulier : d'abord, enfant, lorsqu'elle s'était sentie mourir dans la piscine municipale, alors qu'elle observait l'eau bleue de ses yeux grands ouverts pendant que ses poumons s'en remplissaient inexorablement. Tout le reste était flou, hormis un vague souvenir du hurlement de la sirène de l'ambulance et son réveil à l'hôpital sous un masque à oxygène avec une perfusion dans le bras gauche. Puis, adolescente, lors de l'enterrement de Myosotis, la chienne de la famille qui l'avait accompagnée durant toute sa jeunesse, avant de terminer brusquement sa vie sous le saule du jardin. Le vétérinaire avait suggéré une possible *cardiomyopathie arythmogène du ventricule droit*, la première cause de mort subite chez le boxer. Alice avait beaucoup pleuré, comme si elle avait perdu une grande sœur avec qui elle avait partagé ses joies et ses peines d'enfant.

Cette journée du vendredi 13 novembre 2015 allait prendre la tête de celles à oublier. Alice avait machinalement jeté un coup d'œil aux nouvelles sur son iPhone après que celui-ci l'eut réveillée aux douces notes du *Clair de lune* de Claude Debussy. Elle aimait laisser la mélodie la bercer jusqu'à son terme, histoire de profiter de plus de cinq minutes de demi-sommeil. Le regard encore aussi embué qu'un pare-brise un matin d'automne, elle apprit que le tribunal de Bloemfontein devait statuer sur la libération de Peter Frederiksen, accusé d'avoir pratiqué de multiples mutilations sexuelles sur sa femme, avant de commanditer son assassinat. Avec une pensée ensoleillée pour les victimes, Alice frissonna en songeant que la vie ne tenait qu'à un fil et pouvait s'arrêter comme ça, brutalement, sans même un avertissement du genre : «Hey, il serait temps de mettre tes affaires en ordre et de dire au revoir à ceux que tu aimes, car ce matin, eh bien... c'est le dernier».

Elle s'était levée en secouant plusieurs fois la tête pour chasser ces vilaines pensées et avait doucement émergé devant un bol de chocolat chaud. À plus de 35 ans, elle s'étonnait toujours de boire ce bol d'*Ovomaltine* qui constituait à lui tout seul l'intégralité de son petit déjeuner. Elle avait commencé ce rituel toute petite, à l'initiative de sa grand-mère maternelle, et n'avait jamais cessé depuis. Pire, lors-

qu'elle voyageait, elle avait du mal à s'en passer et le remplaçait au mieux par un insatisfaisant chocolat ordinaire fait de poudre de cacao additionnée de lait chaud.

La météo de novembre était fraîche comme à l'accoutumée, et Météo France avait annoncé que le temps resterait clément. Alice accrocha donc à une patère l'imperméable qu'elle avait mis à sécher la veille au soir, et choisit dans sa garde-robe un léger manteau de laine vert comme ses yeux.

Comme chaque matin, elle avait soigneusement tiré sur ses longs cheveux roux qui descendaient jusqu'au milieu de son dos et qu'elle séparait par une raie centrale sur le sommet de son crâne. À son grand désespoir, sa tignasse était tellement raide qu'elle se mettait habituellement en place toute seule, dans le style du casque de Dolores Del Rio dans les années 20. Après un soupir, elle ajouta un peu de fond de teint sur ses joues et du Rimmel sur ses cils, avant de quitter son appartement situé proche du Bon Marché dans le 7^e arrondissement, en direction de la ligne 13 du métro. Professeur à Paris-Dauphine, elle allait passer l'essentiel de sa journée à tenter d'enseigner le changement organisationnel à plusieurs classes au sein du Pôle universitaire Léonard-de-Vinci de La Défense, surnommé la *fac Pasqua* en hommage à son fondateur alors président du Conseil général des Hauts-De-Seine. Le campus était moins déprimant que les bâtiments un peu décrépis de la Porte-Dauphine, qui accueillaient des étudiants dans des locaux ressemblant davantage à la vieille gare Masséna de la petite ceinture qu'aux hôtels particuliers de l'avenue Foch.

La jeune femme avait quitté l'université aux alentours de 16h et relisait les messages sur son téléphone, histoire de s'occuper pendant le trajet. En attente d'une rame sur le quai de la ligne 13 de Champs-Élysées-Clémenceau, elle retomba sur le texto de son amie Manon qui l'invitait à la salle de spectacle du boulevard Voltaire pour un concert des *Eagles of Death Metal* dont elle n'avait jamais entendu le moindre morceau. Manon avait obtenu deux places elle ne se souvenait plus comment, et elle l'avait invitée la veille avec un lapidaire : *Demain Bataclan 20h concert, tu viens choupinette ?* Sur le coup, elle avait dit oui, mais ce soir-là, après une semaine de Paris-Dauphine, elle en était moins sûre. Par amitié, elle n'annula pas à la dernière minute et choisit quelques heures plus tard de rejoindre son amie devant la salle de spectacle en empruntant les métros 7 et 13, plutôt que

de s'aventurer malgré le temps sec dans une bonne heure de marche à travers l'île de la Cité, ce qui aurait été peu compatible avec ses bottes à talons. Sous une veste de cuir légère, elle avait endossé un T-shirt *Jerusalem Desert Limousine*, orné d'un chameau multicolore, qu'elle avait trouvé amusant d'acheter dans une petite boutique de fripes de la rue des Rosiers.

Ayant rejoint son amie avec une heure d'avance, les deux purent prendre le temps de grignoter un morceau et de se raconter les derniers potins avant de se rendre au concert. Après plusieurs longues relations, dont la dernière avec un joueur de guitare déjanté qui l'avait quittée pour aller tenter sa chance dans les stations balnéaires grecques, Alice se satisfaisait d'une période de célibat propice, disait-elle, à faire avancer ses travaux de recherche. Manon lui avait ri au nez, elle qui entamait une nouvelle relation à peu près tous les mois. Les deux filles se connaissaient depuis leurs études à HEC, il y avait une éternité, qu'Alice avait poursuivies par un doctorat et l'enseignement, alors que Manon avait choisi de travailler dans l'hôtellerie de luxe, aujourd'hui en tant que directrice des ventes ou *Group Sales Manager*, comme elle aimait le dire en bon français. Si Alice était d'un tempérament réservé, Manon, elle, était le clown de l'équipe. À chacune de leurs rencontres, toujours en train de rire, elle déballait systématiquement la dernière aventure qui lui était arrivée avec de grands moulinets de bras pour bien illustrer ses propos.

Leur dîner et leur verre de vin terminés, les deux femmes allèrent rejoindre la file qui s'était formée sur le trottoir du boulevard Voltaire, devant le Bataclan.

La musique, bien qu'assourdissante, s'avéra particulièrement entraînante, si bien qu'Alice se surprit à exécuter quelques mouvements d'épaule au rythme des percussions, pendant que Manon sautait comme une folle en agitant les bras au-dessus de sa tête.

C'est ironiquement lorsque le groupe entama *Kiss the Devil*, après environ une heure de concert, que le son des instruments fut couvert par le bruit des rafales de Kalashnikov de trois assaillants, dont deux d'entre eux s'étaient postés sur la mezzanine avant d'ouvrir le feu sur les centaines de spectateurs amassés devant la scène. Protégée des tirs grâce au surplomb du balcon, Alice vit soudain le mouvement de panique s'étendre à travers toute la salle. En bas, les corps déchirés par les balles commençaient à s'empiler les uns sur les

autres et à se mélanger aux spectateurs qui tentaient de sauver leur peau en se jetant à terre. Les musiciens, qui avaient déjà abandonné leurs instruments sur le sol, s'étaient précipités vers l'arrière de la scène, au milieu d'une foule paniquée, pour ensuite s'enfuir par le passage Amelot. Emportée par le mouvement de foule, Alice perdit rapidement Manon de vue. Dans la cohue, elle fut poussée sur l'un des côtés du balcon, pendant que les assaillants rechargeaient posément leurs armes pour mieux reprendre leurs mitraillages au milieu des hurlements.

La suite n'était plus très claire dans son esprit... L'explosion sur le côté gauche de la scène, la vision de deux meurtriers qui tiraient maintenant depuis le balcon et le couloir en forme de *L* vers lequel elle se sentait précipitée au milieu d'une douzaine d'otages. Soudain, Sam vint se poster entre elle et l'un des terroristes, les mains levées en signe de soumission, le regard planté droit dans les yeux de l'autre. Quelques secondes interminables suivies d'un violent coup d'épaule qui le projeta contre Alice, les faisant chuter tous les deux. Le tireur les enjamba, puis, tout en hurlant, poussa les otages vers le bout du couloir. Tandis qu'il verrouillait brutalement la porte derrière eux, des policiers cagoulés de la BRI-PP¹ surgirent, arme au poing, en ordonnant aux rescapés de s'allonger au sol. Après une fouille de sécurité, ils les évacuèrent par le rez-de-chaussée où gisaient des amas de corps entassés les uns sur les autres, comme dans une fosse commune à ciel ouvert.

La dernière chose qu'Alice mémorisa, tandis qu'elle sortait sous le bras protecteur de Sam passé autour de ses épaules, fut les fauteuils rouges maculés du sang de centaines d'inconnus et de celui de Manon. Arrivée dans la rue, elle s'écroula en tremblant derrière le camion des équipes de déminage de la police, alors que ses jambes refusaient de la porter plus loin. Tout en lui adressant un sourire rassurant, Sam lui recouvrit les épaules à l'aide de sa veste.

1. Se reporter au glossaire pour les abréviations.

Chapitre 1

Montréal, vendredi 9 novembre 2018.

Il était trois heures du matin et Bachir venait de finir de se raser les parties génitales, de se laver entièrement et de revêtir des vêtements propres en prévision de sa dernière journée d'existence terrestre. Il ferma la porte de son discret appartement situé dans un sous-sol de la rue Lemay et calcula qu'il lui faudrait une bonne heure pour rejoindre le point de rendez-vous à proximité du Parc olympique, compte tenu des détours, demi-tours et brusques changements de direction qu'il allait s'astreindre à répéter plusieurs fois afin de repérer une éventuelle filature.

Tandis qu'il marchait d'un bon pas, le col relevé et son écharpe en laine sur le nez, il se souvint que Bakir et lui auraient la même cible dont l'initiale, B, leur avait donné leurs pseudonymes de combattants. Quelques jours plus tôt, une dernière visite de Berry-UQAM lui avait permis de déterminer où ils allaient se placer pour infliger le maximum de dégâts. Bachir n'avait pu réprimer une grimace de satisfaction en croisant les deux policiers du Service de police de la ville de Montréal, le SPVM, qui discutaient devant l'université sans lui accorder le moindre regard. Le 9^e verset de la sourate *Ya Sin*, cet extrait du Coran qu'il récitait dans sa tête, celui qui avait sauvé le Prophète lorsqu'il avait quitté sa maison de La Mecque pour émigrer à Médine, l'avait comme prévu rendu invisible aux forces de sécurité. Bachir s'était réjoui de la cible que Yassine lui avait attribuée, car celle-ci drainait un énorme volume de passagers, non seulement en raison de la desserte de l'université, mais également de l'interconnexion des deux lignes de métro du centre-ville.

Bientôt, il revêtirait la veste explosive sous son manteau d'hiver et ferait passer le fil déclencheur dans la manche gauche jusqu'à ce qu'il puisse le coller sur son poignet. Au moment prévu, il attraperait la goupille de la main droite et tirerait dessus. L'apogée d'une courte existence, reconnut-il, mais quelle fin ! Né à Montréal de parents originaires d'Algérie, élevé à l'occidentale dans un environnement familial où le dieu de l'Islam n'avait plus sa place, il fréquentait depuis deux ans la mosquée Abd-El-Matine, celle *des serviteurs du Robuste*, située

dans l'est de Montréal, près de l'avenue Papineau. C'est là que, grâce à un vieil imam égyptien bientôt retraité ayant bénéficié de l'enseignement des Frères musulmans grâce à Umar al-Tilmisani lui-même, il avait compris que la reconquête du monde par les vrais croyants imposait de punir ce monde impie. C'est d'ailleurs l'imam qui l'avait chaudement recommandé à Yassine pour son projet canadien, afin de punir ces chiens à la botte des États-Unis d'Amérique, les *kâfirs*² à la feuille d'érable qui avaient été déployés en 2001 en Afghanistan sous prétexte d'y maintenir la paix. Bachir cracha par terre.

Il repassa toutes les étapes du plan dans sa tête, puis les alternatives prévues au plan si par malchance il ne pouvait rejoindre le lieu où devait avoir lieu l'attaque ou encore, s'il se faisait repérer avant de passer à l'action. En ce sens, Yassine lui avait transmis des consignes strictes et il avait confiance en lui. C'était un homme de foi et un excellent tacticien, d'après les réponses précises et argumentées qu'il donnait toujours aux questions de Bachir. Jusqu'à présent, pour des raisons de sécurité, ce dernier ne connaissait que son propre rôle et l'ensemble du plan ne serait dévoilé à tous qu'aujourd'hui.

Au bout de quatre-vingts minutes, il tourna au coin de la rue Sicard, vérifia que la marque de sécurité sur le poteau électrique d'Hydro-Québec avait bien été apposée pour confirmer le rendez-vous et monta les quelques marches avant de frapper doucement à la porte de l'appartement. Il n'avait croisé personne tout au long du trajet, ce qui ne l'étonnait pas plus que ça, vu l'heure et la température. Il se rassura une dernière fois en se disant que s'il avait été suivi, ça se serait vu.

La porte s'ouvrit lentement sur un visage inconnu. L'homme s'effaça et le fit entrer sans dire un mot. Ensemble, ils longèrent un couloir et débouchèrent dans un salon à peine meublé. Yassine avait pris place dans le seul fauteuil et quatre hommes d'âge varié étaient assis sur le tapis en observant le silence. Certains buvaient du thé. Une minuscule lampe posée sur un guéridon était allumée et la pièce baignait dans une vague lueur qui se perdait dans les lourds rideaux noirs fixés aux fenêtres. Le guide fit signe à Bachir de s'asseoir. Après s'être exécuté, celui-ci attendit au milieu des autres pendant une bonne demi-heure avant qu'on ne frappe une nouvelle fois à la porte. L'homme qui l'avait accueilli plus tôt se déplaça et alla ouvrir

2. Incroyants.

au septième et dernier élément du groupe. Yassine prit alors la parole. D'abord, il les remercia de leur présence, puis il leur détailla le plan.

—Bachir et Bakir, à la station Berry-UQAM; Bachir dans le métro et Bakir dans le hall de l'école de gestion.

Les deux hommes se regardèrent mutuellement et hochèrent la tête.

—Mekhi et Mustafa, à la station Université de Montréal; Mekhi dans le métro et Mustafa dans le hall de HEC... Ghazi et Ghalib, à la station Guy-Concordia; Ghazi dans le métro et Ghalib dans le pavillon EV de Concordia...

Bachir se dit que Yassine avait décidément bien organisé l'attaque. Même si la moitié des dispositifs explosifs s'avéraient défectueux, les dégâts seraient terribles. Lorsque le chef leur donna l'occasion de s'exprimer, aucun des participants n'avait de question. Ils se prirent alors tous dans les bras l'un de l'autre et se recommandèrent mutuellement pour le paradis.

Yassine tendit la main vers la porte de la pièce du fond et les six hommes allèrent s'équiper en silence. Dans sa tête, Bachir récitait machinalement *Ayat-al-Kursi*, ce même verset de protection qu'il répéterait sans cesse jusqu'à l'instant fatidique pour se donner du courage.

Les hommes se séparèrent sur une dernière bénédiction de Yassine et se dispersèrent dans la ville jusqu'aux rendez-vous de 8 h 06. Bachir décida de remonter la rue Ontario à pied, dans toute sa longueur, ce qui lui ferait une heure de marche un peu plus éprouvante que la précédente, compte tenu du poids de son gilet explosif. Mais il avait besoin de ce temps de solitude pour réfléchir et se préparer à son propre sacrifice. Il aurait espéré se réjouir de voir une dernière fois les premiers rayons de soleil d'une nouvelle journée, mais le ciel était plombé.

Le 9 novembre affichait une météo froide et pluvieuse comme les habitants de Montréal y étaient habitués à cette période de l'année. Les premières lueurs étaient apparues vers 6 h 15 le matin, bien que le ciel bas rendrait la journée grise et terne. Il ferait nuit aux alentours de 17 h, mais dans les faits, une ombre terrifiante s'abattrait sur la ville bien plus tôt.

Dès 7 h, les routes se chargèrent des travailleurs qui se rendaient à leurs bureaux. Comme c'était le cas du lundi au vendredi de chaque semaine, le trafic était particulièrement dense en direction de Montréal, particulièrement sur les ponts reliant la Rive-Sud à l'île et sur les autoroutes 15 et 40 amenant les banlieusards vers la ville. Sur les trois lignes principales, la fréquence des métros commençait à augmenter en prévision des flux de voyageurs qui jusqu'à 9 h, allaient progressivement grossir.

Le centre-ville de Montréal était desservi par la ligne orange, qui passait plutôt au sud, et la verte, plutôt au nord. Le réseau était interconnecté de chaque côté par les stations Lionel-Groulx à l'ouest, et Berry-UQAM à l'est. La ligne bleue, quant à elle, traversait Montréal un peu plus au nord et desservait le campus de l'Université de Montréal, qui abritait aussi les bâtiments de HEC, son école de commerce, et ceux de Polytechnique, son école d'ingénieur.

Plusieurs autres établissements d'enseignement supérieur étaient également connectés au transport public. Pour les anglophones, Concordia et McGill, auxquelles on pouvait accéder par les souterrains de la station Guy-Concordia ou celles de Peel et McGill, situées à quelque distance, en remontant au préalable sur l'avenue Sherbrooke qui longeait le campus. Plus à l'est, les francophones pouvaient se rendre à l'Université du Québec à Montréal, l'UQAM, directement desservie par la station Berry-UQAM à travers un réseau de tunnels souterrains comparables à ceux de Concordia et de l'UdeM.

Chacun de ces trois campus accueillait plus de 40 000 étudiants, ce qui classait leurs quais de métro parmi les plus achalandés du réseau. En début et en fin de journée, des milliers de Montréalais envahissaient par grappes les quais et les tunnels à chacune des arrivées d'une rame de la Société des transports de Montréal, la STM.

Dans l'est, la première détonation eut lieu à 8 h 06, sur les quais de Berry-UQAM.

Emmitouflé dans son épais manteau d'hiver, Bachir récitait toujours le Verset du Trône. Il était sûr de lui, de sa mission, et pourtant, ses jambes tremblaient sans qu'il comprenne pourquoi.

*« Allahu la ilaha illa Huwa, Al-Haiyul-Qaiyum
La ta'khudhuhu sinatun wa la nawm... »*

Sur le quai de la station de métro, à la hauteur des escaliers, puisque c'était l'endroit où se croiseraient le plus de voyageurs, il transpirait à grosses gouttes sous son bonnet et essuyait régulièrement avec le revers de sa manche la sueur qui lui coulait dans les yeux.

*« Lahu ma fis-samawati wa ma fil-'ard
Man dhal-ladhi yashfa'u 'indahu illa bi-idhnihi... »*

Il surveillait les allées et venues, mais ne voyait plus les visages des dizaines d'inconnus qui déambulaient devant lui ; il n'apercevait que des formes grandes ou petites, étroites ou larges, noires ou colorées, aussi insignifiantes qu'un essaim d'insectes qu'il allait bientôt balayer du revers de la main. Le gilet explosif devenait de plus en plus lourd et son manteau de laine commençait à l'étouffer.

« Ya 'lamu ma baina aidihim wa ma khalfahum... »

Une mère de famille pressée le bouscula sans s'excuser, alors qu'elle traînait par la main une petite blonde qui trottait aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Elles marchèrent rapidement jusqu'au bout du quai, pour venir grossir les rangs des passagers agglutinés le long de la plateforme. Avec un sourire, la femme se pencha vers la petite et redressa son sac à dos rose avant de déposer un baiser sur le haut de son crâne. Immobile et les yeux fixés sur le trou noir du tunnel en bout de quai, Bachir ne vit même pas les regards de reproche que lui lança une famille qui tentait de le contourner en traînant tant bien que mal d'énormes valises à roulettes. Son pouce et son index droit jouaient avec la goupille cachée dans sa manche. Au moment où l'écran de télévision annonça l'arrivée du prochain train dans moins d'une minute, son cœur s'accéléra.

*« Wa la yuhituna bi shai'im-min 'ilmihi illa bima sha'a
Wasi'a kursiyuhus-samawati wal ard... »*

Le métro Azur sortit du tunnel à vitesse réduite et les yeux vides de Bachir croisèrent ceux du conducteur lorsqu'il passa à sa hauteur. Accompagné d'un courant d'air tiède qui balaya la station, le train s'arrêta le long du quai dans un couinement de freins et un siffle-

ment d'air comprimé. Les passagers qui assiégeaient la plateforme se tassèrent de chaque côté des portes coulissantes pour permettre aux voyageurs de sortir, puis se précipitèrent à l'intérieur des wagons en cherchant du regard les places assises. Un homme se leva pour céder sa place à une femme âgée qui se déplaçait à petits pas.

« Wa la ya 'uduhu hifdhuhuma Wa Huwal 'Aliyul-Adheem. »

Couvert de sueur, Bachir jeta un dernier coup d'œil à l'heure indiquée sur les téléviseurs du quai, ferma les yeux et tira d'une main tremblante sur la goupille.

D'abord, un ouragan de feu et de débris de béton balaya les passagers comme des fétus de paille dans une détonation apocalyptique qui déchira les tympan. Les vitres du métro éclatèrent et se mêlèrent aux morceaux de céramique arrachés des murs pour cribler d'éclats les voyageurs à leur portée. La voiture la plus proche de Bachir fut éventrée dans un hurlement de métal tordu, puis le silence retomba soudainement, tandis qu'une fumée âcre et épaisse emplissait la station.

On entendit d'abord tousser, puis des cris d'horreur se mirent à jaillir de toutes parts. Dans une panique indescriptible, les passagers encore valides se précipitèrent vers les issues disponibles en se marchant les uns sur les autres, étouffés par une poussière qui limitait leur vision à seulement quelques mètres.

Le visage en sang, la mère avait pris la petite dans ses bras et s'époumonait tout en jouant des coudes pour avancer plus vite vers les escaliers. La tête basculée vers l'arrière, la gamine, inerte, pendait comme un poids mort, ses grands yeux bleus ouverts sur une monstruosité qui la dépassait. Elles rejoignirent les rescapés qui remontaient par centaines vers les bâtiments universitaires pour se perdre dans les rues, le visage parfois en larmes, parfois en sang, souvent les deux, et le corps maculé de la tête aux pieds de plâtre et de débris de ciment.

Presque simultanément, le même scénario se reproduisait à la station de métro Guy-Concordia, puis, une minute plus tard, à celle de l'Université de Montréal. Les établissements déclenchèrent leurs avertisseurs d'évacuation, alors que le mouvement de panique avait déjà gagné les salles de classe, secouées par les détonations. Tous les

téléphones cellulaires se mirent à vibrer frénétiquement sous l'afflux soudain des messages d'alerte provenant de l'ensemble des réseaux sociaux. À la foule de passagers qui remontaient des niveaux souterrains se mêlèrent les étudiants qui dévalèrent les escaliers des différents bâtiments pour gagner les points de regroupement prévus.

Conformément au plan, Bakir, Ghalib et Mustafa avaient pris place dans les halls de l'École des sciences de la gestion de l'UQAM et de l'édifice Côte-Sainte-Catherine de HEC, ainsi que dans celui de l'édifice EV de Concordia, qui abritait les départements du génie, de l'informatique et des arts visuels.

Une fois dans le hall de l'UQAM, la mère posa la blondinette à terre et lui demanda si elle allait bien en s'obligeant à sourire malgré son visage ensanglanté et couvert de poussière. Elle passa une main rassurante sur le visage de la petite qui, sidérée, fixait le lointain sans répondre. Entraînée par la foule, elle prit l'enfant par la main et lui indiqua le trottoir de l'autre côté des portes. Elle goûtait déjà l'air frais et la délivrance de l'enfer dont elles venaient de sortir sans une égratignure. Soudain, un cri de haine couvrit le bruit de la foule et la mère fut pétrifiée par le regard fou de Bakir, qui tira à son tour sur sa goupille. Dans un dernier réflexe futile, la femme se jeta sur la petite fille. La structure de métal et de verre se tordit sous l'effet de l'explosion, tandis qu'une boule de feu ravageait le hall de l'université en vaporisant les dizaines de corps d'un brasier atroce.

Ghalib et Mustafa attendirent à leur tour que les espaces soient bondés d'étudiants se précipitant vers la rue avant de déclencher leurs bombes. Leurs corps disloqués furent soufflés à travers les larges façades vitrées, pour s'éparpiller ensuite à l'extérieur.

Le SPVM, les ambulances d'Urgence-santé et le Service d'incendie furent rapidement débordés d'appels. Les agents de police des postes de quartier bouclèrent les secteurs où avaient eu lieu les attentats et bientôt, la circulation routière fut paralysée dans toute l'île, y compris sur les ponts, dans les tunnels et sur les autoroutes desservant Montréal. Le poste de commandement mobile de la Sûreté du Québec fut installé à Concordia, celui du SPVM à l'UQAM et la police de Laval occupa l'Université de Montréal.

Un système de triage médical fut rapidement mis en place sur les trois sites. Des norias d'ambulances envahirent les rues pour évacuer les blessés vers les hôpitaux de la périphérie afin de laisser les urgences des centres hospitaliers situés à proximité gérer le flux de patients supplémentaires qui ne manqueraient pas de se présenter à l'improviste.

Luc Tremblay, un colosse blond et musclé d'ascendance danoise par sa mère, ressemblait à Odin, le dieu nordique de la guerre, dont la présence au beau milieu du chaos n'aurait surpris personne. Couvert de poussière et de débris, il était tant bien que mal parvenu à évacuer le quai du métro, emporté par le mouvement de foule. À peine avait-il atteint la surface, qu'il s'effondra sans force contre le tronc d'un des arbres bordant le parc Émilie-Gamelin. Machinalement, il caressait du bout des doigts la cicatrice qui lui barrait la joue depuis maintenant trois ans, tandis qu'il reprenait son souffle en se demandant si dans les circonstances, il devait maudire Odin ou le louer pour s'en être encore une fois sorti vivant. Quelque chose de connu bourdonnait dans son crâne, une chose différente des rafales d'armes automatiques, mais tout aussi atroce. En passant un doigt sur son oreille, il se rendit compte qu'il saignait du tympan et comprit pourquoi les sons lui parvenaient étouffés. Au fond de son sac, il attrapa une petite trousse qui ne le quittait jamais depuis les attentats du Bataclan en 2015 et se saisit d'une lingette humide avec laquelle il s'essuya le visage. Le parfum de l'aloë vera lui remonta curieusement le moral. Il aurait été incapable de dire combien de temps il était demeuré assis sans bouger à observer la scène avant qu'un ambulancier vienne poser une main réconfortante sur son épaule. Il devina plus qu'il ne comprit que le paramédic l'invitait à le suivre, tandis qu'il lui passait une main sous l'aisselle. Il se laissa faire. Tout en sachant que c'était ridicule, il chercha Alice du regard au milieu des victimes avant que les portes de l'ambulance ne se referment.

Pendant plusieurs jours, le centre-ville de Montréal et le secteur de l'UdeM demeurèrent paralysés. Les stations de la STM dévastées par les attentats furent fermées jusqu'à nouvel ordre et pendant une semaine entière, les services d'identité judiciaire procédèrent à des centaines de relevés. Immédiatement, des appels aux dons du sang lancés par la Croix-Rouge virent affluer les volontaires par centaines.

Le métro fut soudainement déserté par les voyageurs, et le trafic routier s'engorgea à tel point, que pendant un temps, la police dut limiter l'accès du centre-ville aux résidents uniquement. La durée des trajets depuis la Rive-Sud, le tunnel Louis-Hyppolite-Lafontaine et les autoroutes 15 et 40 se voyait multipliée par quatre, et des files interminables de voitures se formaient sur les grands axes dès cinq heures du matin.

Toutes les universités de Montréal ouvrirent leurs portes afin d'accueillir les étudiants des établissements touchés dont les cours furent répartis sur d'autres campus.

Ne cessant de revoir le nombre de victimes à la hausse, les flashes d'information en continu révélèrent que les kamikazes étaient tous Arabes. Suite à cette annonce, plusieurs mosquées furent dévastées, le taux de harcèlement envers la communauté musulmane monta en flèche, et les fidèles de la Grande mosquée de Québec subirent un mitraillage en règle le vendredi suivant les attentats, traduisant une atmosphère de défiance bien inhabituelle dans la province canadienne.

Au bout d'une semaine, le premier ministre du Québec, qui semblait avoir vieilli de dix ans, apparut sur toutes les chaînes d'information pour livrer une brève allocution en direct de l'Assemblée nationale. D'une voix blanche, il annonça que le bilan faisait état de 546 morts et de plus de 2 500 blessés.

Chapitre 2

Alice s'était dépêchée de rentrer avant la tombée de la nuit. Elle avait même couru à en perdre haleine entre la sortie du métro et son appartement de la rue Vaneau. À bout de souffle, elle avait claqué derrière elle la porte-cochère sur laquelle elle s'était appuyée une minute, les yeux fermés et le cœur battant la chamade, attentive au moindre bruit. Puis, n'entendant rien d'inquiétant, elle avait allumé le hall d'entrée et lentement gravi l'escalier de marbre.

Voilà trois ans qu'elle ne supportait plus d'être à l'extérieur de chez elle la nuit, même si Samuel, son roc depuis les événements tragiques, l'avait patiemment, mais imparfaitement aidée à surmonter ses peurs. Après une longue période de prostration pendant laquelle elle n'avait plus mis le nez dehors, il l'avait convaincue de descendre jusqu'à l'épicerie, puis de marcher de l'épicerie à la boulangerie, puis un peu plus loin jusqu'au métro et enfin, du métro jusqu'à chez ses grands-parents dans le 16^e arrondissement. Grâce à lui, elle avait pu reprendre son travail d'enseignante, même si elle continuait à refuser les cours dispensés en fin de journée. Avec la nuit qui tombait avant 18h au mois de novembre, son emploi du temps relevait souvent du défi, mais l'université se montrait complaisante.

Elle ne se souvenait plus de la raison pour laquelle elle était tombée amoureuse de Samuel trois ans auparavant. Pas pour son physique, en tout cas. Il n'était pas très grand, pas vraiment musclé ni particulièrement beau, l'antithèse du héros, en quelque sorte. C'était certainement en raison de la façon dont il l'avait sauvée de cette soirée atroce suite à laquelle ils avaient tissé des liens qu'elle pensait aussi indestructibles que la double trame de son tapis persan. Sans doute, aussi, en raison de cette distance qu'il conservait avec la vie en général, et avec elle en particulier, comme s'il regardait en permanence les événements de loin. Il était pourtant plaisant en toutes circonstances, même dans les pires ; par exemple lorsqu'elle s'effondrait en sanglots sur son épaule. Peut-être était-ce l'étoile de David qu'il portait autour du cou, un cadeau de sa mère qu'il ne quittait jamais, alors qu'Alice avait toujours eu une fascination pour la religion juive, dont son père ne lui avait presque rien transmis par pur désintérêt. Elle se définissait donc plutôt de tradition catholique *depuis au moins aussi loin que*

Philippe 1^{er} en 1060, lui rappelait régulièrement sa grand-mère maternelle depuis qu'elle était toute petite, avec un hochement de tête et un air entendu. Elle prenait d'ailleurs pour un incompréhensible dévouement la capacité des Juifs à attendre un Messie issu de David, alors que toute preuve de filiation avait été perdue avec la destruction du second temple par les Romains en l'an 70. Peut-être une façon de conserver une forme d'espoir et une raison de se battre, au propre comme au figuré. Elle se remémora les passages glaçants de *Stone Cold Justice*, un documentaire australien sur la Cisjordanie qu'elle avait vu sur YouTube et se mit machinalement à faire tourner la chevalière en or frappée des armoiries familiales qu'elle portait au petit doigt de la main gauche.

Puis soudainement, il y avait un mois de cela, Samuel l'avait quittée, comme ça, un soir, devant la porte de chez elle, sans explications et ni le moindre signe avant-coureur. Elle avait rapidement franchi la phase de déni puisque le soir même, il avait fourré au fond de son sac les quelques babioles qu'il avait laissées chez elle (efface-t-on toute trace de soi si on compte revenir?), puis la phase de colère (la semaine d'après, elle avait brûlé ses petits mots, y compris sa carte de la Saint-Valentin, et en avait pilé les cendres sur une planche à découper en bois avec un petit marteau de tapissier), et enfin, celle du marchandage : elle lui avait envoyé un texto pour s'excuser d'elle ne savait trop quoi, message auquel il n'avait même pas répondu. Puis, quand en désespoir de cause elle l'avait appelé, une voix métallique lui annonça que la ligne avait été coupée.

Aujourd'hui, elle se considérait entre la dépression, finalement moins atroce que prévu, et l'acceptation qui lui semblait en bonne voie. Elle avait eu l'impression de se noyer avant de prendre conscience qu'elle ne le reverrait sans doute jamais, ce qui lui permit remonter lentement. Leur relation n'avait pas duré bien longtemps de toute façon, s'était-elle dit pour se rassurer, presque trois ans, soit pratiquement rien du tout à l'échelle d'une vie.

Samuel n'avait jamais voulu qu'ils habitent ensemble et avait rarement invité Alice chez lui, préférant de loin, disait-il, le confort de son petit nid de la Rive gauche. Rétrospectivement, elle devait admettre que la situation avait quelque chose d'étrange, d'autant qu'elle avait duré quelques années : tout bien considéré, leur relation n'avait jamais évolué, au fil du temps ; lui ne parlait jamais d'avenir et Alice

était trop heureuse d'avoir à la fois un amant, un ami et un confident. De toute façon, elle n'avait aucune énergie à investir dans un combat quotidien pour changer quoi que ce soit à leur relation.

Donc depuis un mois, elle se sentait seule comme jamais, ayant perdu l'amant, l'ami et le confident, mais surtout, quelqu'un à qui elle pouvait tout raconter. Samuel, effectivement, pouvait tout comprendre, car ils avaient vécu les mêmes choses au même moment. Elle se surprenait pourtant à constater comment les hommes (généralisait-elle sans trop savoir pourquoi) mettaient facilement les épreuves au fond d'une boîte qu'ils fermaient à double tour. À première vue, se disait-elle, elle parlait plus que les trois quarts du temps pour meubler leurs conversations. Lui écoutait, relançait, commentait, la rassurait, mais se livrait rarement, comme s'il était étranger aux événements, comme s'il ne se sentait pas concerné. D'un certain côté, Alice lui enviait cette capacité à mettre un mouchoir sur ce qui pouvait le troubler, mais en même temps, elle s'interrogeait sur les effets à long terme de cette stratégie. Peut-on réellement se satisfaire de cadenasser ce qui nous ronge sans prendre le risque que tout finisse par exploser ? Quelqu'un lui avait dit un jour que le deuil était comme les impôts ; on peut en retarder le paiement, mais à un moment, ils vous rattrapent.

Sur le conseil de son psychiatre, elle avait songé à déménager en province, mais n'avait jamais pu franchir le pas. Paradoxalement, les souvenirs du Bataclan la paralysaient parfois, mais en même temps, la routine à l'université, la proximité de sa famille et chaque instant passé dans son appartement qu'elle avait patiemment décoré de ses propres mains la rassuraient.

Lors de l'une de leurs interminables conversations à visées thérapeutiques, quand elle avait reparlé avec Samuel des événements de la soirée, celui-ci lui avait avoué qu'il s'était jeté devant elle sans vraiment réfléchir, après avoir lu *Jérusalem* sur son T-shirt. Sur le moment, il avait pensé que par simple principe, les agresseurs auraient pris un malin plaisir cribler le chameau de balles. C'est là qu'Alice avait confessé, dans un éclat de rire, que si son père était d'origine juive ashkénaze, toute sa famille maternelle était catholique depuis que la cathédrale de Reims couronnait les rois de France. De son côté, Samuel avait admis, tout en pointant du doigt l'écusson de l'Université de Cambridge et sa devise *Hinc lucem et pocula sacra*, que son polo ne faisait pas de lui un étudiant britannique.

Leur relation sans nuages, bien qu'imparfaite, semblait faite pour durer. Pourtant, par un beau soir de la fin du mois d'octobre, à peine avait-il mis les pieds dans le vestibule de l'appartement de la rue Vaneau, que Samuel y mit brutalement fin en quelques mots, dont Alice ne se rappelait même plus. Après quoi, il disparut de sa vie aussi soudainement qu'il y était entré, aspiré à jamais dans les ombres de la cage d'escalier qu'il descendit posément et sans se retourner, comme pour rendre l'arrachement encore plus lent et douloureux.

La veille, l'agent du Service canadien du renseignement de sécurité avait quitté le Bastion, situé à deux heures de route d'Ottawa, à destination de Bakou où il devait rencontrer sa source qui répondait au pseudonyme de Quadrant. Malgré la vue panoramique sur la ville et la mer Caspienne qu'offrait le 360 Bar qui se trouvait au 25^e étage de l'hôtel Hilton, le Canadien avait les yeux rivés sur son cellulaire où défilaient les dernières nouvelles des attentats de Montréal. L'idée que Quadrant, un marchand d'armes très sollicité par les groupes terroristes, avait failli à les prévenir du désastre lui donnait la nausée. Même le gin tonic bien tassé posé devant lui ne parvenait pas à lui faire passer le goût de la trahison.

Ils étaient convenus de se rencontrer dans la capitale d'Azerbaïdjan, où Quadrant venait régulièrement s'occuper de ses filleuls depuis la mort de leur père. Il avait dans les faits étendu la promesse qui les liait à l'ensemble de la famille, et veillait avec le même dévouement sur tous, de la veuve jusqu'aux petits enfants. L'agent reconnaissait que cette escapade à Bakou où il faisait un bon 15 °C sous un ciel ensoleillé en milieu de journée lui faisait oublier l'arrivée inéluctable de l'hiver canadien. La nuit était désormais tombée, mais la température restait quasiment la même, un cas de figure habituel pour cette ville côtière adossée à une mer fermée. Il posa un instant son téléphone pour profiter de la vue sur le toit bombé du Park Bulvar, le centre commercial occupant l'autre côté de la rue, et, plus loin au large sur sa droite, sur le drapeau national illuminé qui flottait sur Flag Square. Il se remémora ce qu'il savait au sujet du recrutement de Quadrant et du choix de son nom de code. Il avait trouvé cocasse que l'Administration centrale lui attribue celui de la conférence de Québec

de 1943, laquelle avait vu la montée en puissance des forces britanniques et américaines destinées à libérer la France de l'emprise nazie. Il ne doutait pas, à l'époque, que Quadrant permettrait à son tour de mettre un frein aux attentats.

C'était trois ans auparavant, peu après les événements survenus au Bataclan en France. Marchand d'armes et de matériel militaire aussi inédit qu'introuvable, Quadrant était apparu en bonne place dans le diagramme de réseau établi par la CIA autour des terroristes, et l'agence avait souscrit à l'idée des services canadiens de le recruter en tant que source. Les deux services étaient en effet convaincus que le logisticien serait l'un des incontournables fournisseurs de matériel lors de prochains attentats et ils comptaient sur les renseignements qu'il allait leur fournir pour démanteler les cellules terroristes avant qu'elles ne passent à l'action.

Le contact avait été pris lors d'un voyage à Dubaï. Après le contrôle des passeports, Quadrant avait été discrètement emmené dans un bureau isolé de l'aéroport par les officiers de la State Security émirienne où l'agent canadien lui avait présenté le marché : soit il collaborait, soit il faisait l'objet d'une *Extraordinary Rendition*³ et disparaissait à jamais dans un *Black Site*⁴ de la CIA. N'ayant pas obtenu l'aval préalable des services américains, la manipulation reposait sur un bluff auquel Quadrant céda avec autant de plaisir que s'il venait de se coincer les doigts dans un piège à souris. Il se satisfaisait, en revanche, de ce que le Canada lui proposait en contrepartie, ignorant encore qu'il serait approché plus tard par d'autres services qui ne se montreraient pas aussi conciliants dans l'échange de bons procédés.

Perdu dans les pensées, l'agent canadien mit un moment à reconnaître le reflet de Quadrant dans la vitre fumée. Il ne prit pas la peine de se retourner et l'invita d'un geste à prendre place à côté de lui. Le bar était presque vide, à l'exception d'un couple qui semblait se chuchoter des mots doux à l'oreille. Ils avaient pris place suffisamment loin du barman pour que leur conversation reste discrète.

— Adrian, *thanks for flying all the way from Moscow*⁵ ...

Le visage fermé, l'agent pivota vers la droite pour faire face à sa source. Nicolaï Gorlanov, identifié par le service fédéral sous le

3. Extradition hors de toute procédure judiciaire.

4. Centre de détention clandestin.

5. Merci d'avoir fait le voyage depuis Moscou.

pseudonyme de Quadrant, remarqua son langage non verbal et l'air de satisfaction qu'il arborait s'effaça d'un coup.

—Salut, Nicolai. *Get you a drink?*⁶

Adrian offrit une eau gazeuse à son interlocuteur, puis ils attendirent que le barman s'éloigne. Le Canadien garda le silence un moment en faisant négligemment tourner le reste des glaçons dans son verre d'alcool, puis se tourna finalement vers le Tchétchène qu'il gratifia d'un sourire goguenard.

—Tu sais que je t'ai toujours bien aimé, Nicolai, t'es un gars sur lequel je sais que je peux compter.

Adrian faillit se mordre la langue en entendant son propre mensonge. Quadrant était, comme toutes les sources, étroitement surveillé, d'autant qu'il collaborait plus ou moins sous contrainte avec plusieurs services.

—T'es discret, tes informations sont fiables et tu nous as permis de réaliser quelques beaux coups. Nos amis américains t'apprécient tout autant que moi. Et toi, tu m'aimes bien?

Nicolai afficha un air étonné; il ne goûtait pas véritablement ce genre de compliments à double sens.

—C'est pas vraiment la question, Adrian, articula-t-il d'un ton aussi détaché que possible en dépit des crampes désagréables qui venaient de naître dans sa mâchoire, mais j'ai confiance en toi. Ça fait un moment qu'on a un accord et j'ai toujours respecté ma part du marché. Vous aussi...

L'agent canadien eut une grimace qui laissa voir une rangée de dents blanches, et gratta un instant sa barbe drue en se donnant un air soucieux.

—On a un accord, c'est ce que tu dis? Vraiment?

Voyant Quadrant écarquiller les yeux dans un air de totale incompréhension, Adrian réprima un sourire moqueur. Il savait qu'une source pouvait par principe feindre ou raconter n'importe quoi. Celle-ci, en particulier, était tellement liée à un réseau hétérogène d'acteurs étatiques et non étatiques internationaux, qu'elle se devait de manipuler occasionnellement les uns et les autres pour assurer sa propre sécurité et sa survie à long terme. Le Tchétchène se pencha finalement vers l'agent et se mit à murmurer, comme s'il allait lui lâcher une confidence:

6. Tu prends un verre?

—Désolé, je n'ai rien fourni à personne, pour Montréal; j'ai aussi appris l'info à la tété. J'ignore même qui est dans le coup...

Adrian le regarda dans les yeux en gardant le silence, un long silence, ce genre de silence qui met l'interlocuteur mal à l'aise et l'incite à poursuivre. Mais sans succès, cette fois-ci.

—Rappelle-moi les conditions de notre collaboration?

Le visage de Quadrant ne laissa transparaître aucune émotion, alors que les tensions dans sa mâchoire s'étendaient maintenant au niveau des épaules qu'il secoua machinalement. Il savait qu'il jouait gros et que les Canadiens n'hésiteraient pas à le lâcher s'il ne respectait pas sa part du marché. Ça pourrait consister en une *Extraordinary Rendition* dont on l'avait déjà menacé, ou pourquoi pas, une information passée en douce au SVR, le service de renseignement extérieur russe. Dans les deux cas, il disparaîtrait à jamais.

—Vous soutenez Yunadi dans son projet de succéder à Ramzan Kadyrov comme chef d'État de Tchétchénie, et vous offrez des passeports canadiens à ses enfants.

En 2005, quelques semaines seulement avant qu'il ne soit tué, l'ami et frère d'armes de Nicolaï, Khizir Kurbanov, lui avait fait promettre de veiller sur sa famille s'il devait lui arriver quelque chose. Le Tchétchène avait toujours considéré les enfants de Khizir comme les siens, d'autant plus qu'il avait formé son fils, le jeune Yunadi, aux subtilités du combat insurrectionnel contre les Russes pendant la première guerre de Tchétchénie, lorsqu'il n'était encore qu'un adolescent. À la mort de Kurbanov, il avait fait ce qu'il fallait pour que la famille soit mise à l'abri, d'abord aux Émirats, puis en Turquie, avant de les installer finalement en Azerbaïdjan. Il ne voulait pas les voir subir le même sort que d'autres oncles et cousins de Tchétchénie qui avaient subitement et mystérieusement disparu. En échange de renseignements sur les approvisionnements en armes et matériel militaire dans lesquels Nicolaï était impliqué, les Canadiens avaient promis de faire leur possible pour que Yunadi prenne la tête de la Tchétchénie et d'assurer le retour sécuritaire de sa mère, Asya, et de sa sœur, Fatima.

—Et est-ce que je dois te rappeler, reprit Adrian, que ça fait deux ans qu'on s'assure qu'Asya profite d'une vie paisible en Tchétchénie? Est-ce que je dois aussi te rappeler que tu as promis à Kurbanov de t'occuper d'elle, de Yunadi et de Fatima? Qu'est-ce qui va se passer, tu crois, si on change d'avis?

—Écoute, Adrian, répliqua Nicolaï d'un air embarrassé, je te jure que je ne savais rien ! Je ne sais pas par quel réseau logistique sont passés les gars ; je n'ai rien entendu à propos de Montréal. Nulle part.

—Comme pour Saint-Pétersbourg ? siffla le Canadien.

—Non, rien à voir, répliqua l'homme à voix basse en secouant la tête d'un air offusqué. Si je ne vous ai rien dit pour le métro, c'est que Yassine prévoyait d'y buter des Russes... Tu sais qui je suis, non ?

Adrian détourna la tête et observa le dernier petit glaçon qui tentait encore de flotter dans l'eau pétillante. Il passa lentement une main d'avant en arrière sur son crâne chauve, comme pour le lustrer un peu plus, puis annonça sans émotion :

—Nos voisins du sud et moi, il se peut qu'on perde confiance.

Les paupières de Nicolaï se mirent à battre rapidement, comme s'il prenait tout à coup conscience qu'il allait parvenir au bout de sa vie et que celle-ci défilerait bientôt devant ses yeux.

—Adrian, *droug, ti niè mojiesh mniè ougrajat !*⁷ balbutia-t-il en russe sous l'effet de l'émotion.

—*Yècho kak magou*⁸...

L'agent canadien vit soudainement l'inquiétude sur le visage de Quadrant, dont il supposait que le cerveau tournait à toute vitesse pour tenter de trouver une issue à la situation. Du coup, il décida d'enfoncer le clou.

—Yunadi a lui-même un fils, non ? Quel âge a-t-il, maintenant ? Pas loin de 24 ans ? Ce serait bête de perdre son père si jeune, en particulier à cause d'un malentendu...

Quadrant avala difficilement sa salive en entendant la menace, cette fois-ci à peine voilée.

—Écoute, Adrian, j'ai quelque chose qui va t'intéresser...

—*Davai*⁹... l'invita le Canadien avec un vague geste de la main en détournant le regard vers un éclat lumineux provenant du phare côtier situé de l'autre côté de la baie.

Il sourit involontairement en se rappelant que Maïak, qui désignait le phare en azéri, était aussi le nom du complexe nucléaire russe qui avait accidentellement libéré du ruthénium 106 radioactif, un an auparavant. Sans lumière, cette fois.

7. Mon ami, tu ne peux pas me faire ça.

8. Bien sûr que je le peux...

9. Vas-y...

Nicolaï prit une profonde inspiration et arbora une esquisse de sourire, convaincu que l'information qu'il s'apprêtait à livrer à son officier traitant ferait retomber la pression.

— J'ai rendez-vous avec Yassine, à Dubaï, dans un mois. Il va certainement me demander de lui fournir du matériel ; ça signifie qu'il prépare encore quelque chose...

— Tu veux dire le Yassine du Bataclan ? interrogea Adrian en fronçant les sourcils.

Quadrant hocha la tête en signe d'approbation.

— Pourquoi est-ce qu'il voudrait te rencontrer, cette fois-ci ?

— J'en sais rien. Par amitié, comme toi ? répondit le Tchétchène dans un haussement d'épaules, avant de lâcher un bref éclat de rire.

Adrian termina cul sec son gin tonic et réfléchit aux implications. Les deux fois où Quadrant avait fourni du matériel à Yassine, celui-ci avait réussi à organiser un attentat peu après. D'abord au Bataclan en 2015, puis à Saint-Petersbourg en 2017, sans compter ce nouveau projet dans lequel le tacticien allait visiblement se lancer. Dans le premier cas, Quadrant avait été identifié comme fournisseur a posteriori, si bien que personne n'était arrivé à remonter jusqu'à Yassine. Les services, qui n'en avaient aucune description physique, ne disposaient que d'un prénom qui pourrait bien être un pseudonyme, et d'un numéro de téléphone prépayé qui n'avait servi qu'une fois. Quadrant et lui ne s'étaient même pas rencontrés, la commande de polonium 210 ayant été passée sur Telegram, le paiement transmis en bitcoins sur le Dark Web et la livraison effectuée à travers un réseau complexe d'intermédiaires. Même chose pour Saint-Petersbourg. Cela signifiait que c'est à Dubaï qu'aurait lieu la première rencontre en face à face entre la source et le terroriste, une occasion inespérée d'enfin associer un visage, une trace électronique et une identité à Yassine. Adrian se dit que les flux de vidéosurveillance des Émirats l'aideraient, de même qu'il pourrait compter sur l'assistance de l'officier de liaison du Service à Abou Dabi.

— Nicolaï, mon ami, je pense que tu viens de t'offrir un petit répit.

Un sourire satisfait apparut sur le visage du Tchétchène. Il savait qu'en parlant de sa rencontre avec Yassine, il venait de mettre le bras dans un engrenage susceptible de l'avaler tout entier, mais il préférait accepter le risque aujourd'hui et gérer les potentielles conséquences

plutôt que de bientôt se prendre une balle dans le crâne, ou pire, se voir offrir un aller simple pour une cage de Guantanamo ou un sous-sol de Lefortovo¹⁰. Il leva enfin la tête et se mit à balayer du regard le bar quasiment désert. Les crampes avaient disparu et il se sentait mieux.

— Il y a moins de putes ici qu'à Dubaï... constata-t-il, rasséréné.

Alice apprit quant à elle la terrible nouvelle des événements de Montréal sur l'écran de la télévision de la salle des professeurs. Traversant le couloir vers sa salle de cours, les bras chargés de documents, elle s'étonna de voir ses collègues agglutinés dans un silence de mort devant les images qui défilaient.

Elle rejoignit le groupe et prit conscience de l'horreur de la situation : pas un 11 septembre 2001, non, mais une version encore plus odieuse que les médias allaient désormais qualifier de *9 novembre 2018*, comme si la date, une fois encore, pouvait à elle seule résumer l'atrocité du moment. Les Américains avaient eu leur *Nine eleven*, les Canadiens auraient désormais leur *Eleven nine*. Alice se rappelait avoir donné son cours, la tête ailleurs, devant une salle au trois quarts vides, perdue quelque part entre ses douloureux souvenirs du Bataclan, trois ans auparavant, et les stations de métro Berry-UQAM, Guy-Concordia et Université de Montréal qu'elle avait empruntées plusieurs fois, au printemps de l'année précédente, en compagnie de Sam, et dont les noms allaient maintenant devenir aussi familiers aux auditeurs parisiens que Champs-Élysées-Clémenceau ou Lamotte-Piquet-Grenelle.

C'est une fois à l'abri des murs de la rue Vaneau qu'elle avait allumé la télé et monté le volume pour la première fois depuis longtemps. Sans s'en rendre compte, elle avait affiché le même air ébahi que les gens qu'elle venait de croiser en montant, ceux qui désormais discutaient à voix basse afin de ne pas réveiller le même malheur que celui qui venait de frapper leurs cousins d'outre-Atlantique. La tour Eiffel allait s'éteindre encore une fois et ils allaient tous *Être Montréal* dans les jours qui suivraient. Sans quitter l'écran des yeux, Alice avait attrapé la bouteille de gin déjà à moitié vide qui traînait sur la table. Elle savait qu'elle buvait trop, mais s'en moquait. Elle s'en était servi une large rasade dans un verre un peu lourd, acheté dans un magasin

10. Centre d'isolement de sinistre réputation, situé à Moscou.

en bas de chez elle un peu avant le Bataclan. Se souvenant de la mention *recyclable* sur la boîte, elle ricana en faisant tourner les deux glaçons dans l'alcool. Ça lui aurait fait une belle jambe de s'être procuré une série de verres recyclables alors qu'elle avait failli être elle-même recyclée en terreau pour pissenlits.

Deux heures plus tard, toujours figée devant son écran à regarder les journalistes emmitouflés et les images qui répétaient en boucle les derniers développements, elle avait eu du mal à croire que les températures frôlaient déjà le zéro à l'aube, et que la neige ne tarderait pas. Ils avaient visité Montréal quelques mois plus tôt, en mai, lorsque la boue et les flaques d'eau de la fin de l'hiver avaient laissé place à des trottoirs secs et parfois à un bon vingt degrés l'après-midi. Samuel lui avait proposé de l'accompagner durant son voyage d'affaires et, une fois là-bas, s'était excusé maintes fois de devoir l'abandonner presque toute la journée. Alice en avait profité pour aller bruncher en terrasse, explorer les quartiers en emportant *un café moyen régulier avec deux crèmes* du Tim Hortons du coin dans l'un de leurs gobelets rouges typiques et, accessoirement, magasiner dans les boutiques du centre-ville.

De grosses larmes coulèrent sur ses joues. Des larmes de frustration de n'être plus que l'ombre d'elle-même et de compassion pour le Canada qui allait traverser lui aussi une effroyable période de deuil.

—Monsieur, pourquoi est-ce que vous dites toujours : *on suppose, il est possible ou on peut envisager que*, plutôt que simplement : *c'est ou ça n'est pas* ?

Thomas se retourna vers son étudiante et sourit. Chaque session, il se trouvait quelqu'un pour poser la question. En général, il s'agissait des élèves qui ne pouvaient réfléchir qu'au sein d'un environnement construit dans lequel les événements suivaient des logiques identifiées. De piètres candidats pour un service de renseignement, analysa froidement l'enseignant, où la vie s'organisait autour d'une seule certitude, celle d'évoluer en perpétuelle incertitude. Même si cette époque était désormais derrière lui et qu'il se considérait pleinement satisfait de ne plus composer avec ce milieu, il ne pouvait s'affranchir d'un mode de pensée qu'il avait lentement et patiemment développé au fil de ses

activités professionnelles antérieures, jusqu'à devenir une extension de lui-même sans même qu'il en prenne conscience.

Aujourd'hui, l'étudiante en question était non seulement académiquement douée au vu des devoirs qu'elle avait déjà remis, mais également particulièrement jolie. Thomas supposait que l'un de ses deux parents devait être asiatique.

— Qui a suivi un cours sur l'analyse de politique étrangère ?

Invité à donner une série de conférences aux élèves du master en sécurité internationale de Sciences Po Paris, Thomas avait abandonné son programme habituel de recherche et d'enseignement à l'Université de Montréal pour la session d'hiver. Depuis qu'il était devenu enseignant, trois ans auparavant, il se plaisait à se laisser inviter de temps à autre dans d'autres universités au Canada ou à l'étranger. C'était une occasion unique d'opposer ses théories à celles de ses collègues, pour certains extrêmement connus sur la scène internationale, et de se confronter à une population étudiante parfois assez différente de celle à laquelle il était habitué.

Une douzaine de mains se levèrent, dont celle de la jeune fille.

— Tiens, Vanessa, justement... Quel est le concept de base lorsqu'on étudie la prise de décision en politique étrangère ?

— La multitude de facteurs ? répondit la brunnette après avoir réfléchi un instant.

— Mais encore ?

Elle soupira, se redressa dans sa chaise, puis reprit :

— Si on veut considérer la somme de facteurs qui orientent une décision politique, on s'aperçoit vite qu'on est capable d'en dénombrer presque à l'infini, depuis la culture politique, les valeurs dominantes ou les processus de prise de décision, jusqu'à la personnalité des dirigeants ou leur état de santé...

— Exactement. Et à ce propos, compléta Thomas, certains analystes supposent que la Conférence de Yalta a été favorable à Staline, justement à cause de la santé déclinante de Roosevelt. Aujourd'hui encore, on se perd en conjecture lorsqu'on essaie de comprendre pourquoi Jean Chrétien, le premier ministre du Canada de l'époque, ne s'est pas associé à la coalition américaine en 2003...

— Une diarrhée, peut-être ?

Un rire général secoua la salle. L'étudiant qui avait posé la question baissa la tête avec un sourire moqueur.

—Et pourquoi pas ? releva Thomas. Une rage de dents tenace et vous êtes prêt à signer n'importe quoi pour pouvoir vous précipiter chez le dentiste. Peut-être même un armistice.

Les rires reprirent de plus belle, pendant que la jolie étudiante regardait l'enseignant en faisant cligner ses yeux de biche.

—Donc, je poursuis, reprit-il en effaçant avec de grands mouvements une partie du tableau blanc couvert de son écriture. La question de l'origine des troubles reste en suspens : certains affirment qu'il s'agit d'une question d'énergie puisque, contre l'avis des Saoudiens et des Qataris, la Syrie aurait, au conditionnel pour notre camarade Vanessa, préféré la solution iranienne d'un port méthanier sur la Méditerranée. L'autre option était le pipeline vers...

Thomas venait de percevoir un bruissement suspect dans son dos, et un niveau inhabituel de conversations à voix basse. Lorsqu'il se retourna, tous les étudiants avaient les yeux rivés sur leurs téléphones et échangeaient en catimini en affichant des airs ahuris.

—Quelqu'un pour m'expliquer ce qui se passe ?

Vanessa leva des yeux gonflés de larmes et lança :

—Montréal, monsieur... C'est atroce...

Thomas fronça les sourcils et alla à son tour chercher le téléphone qu'il avait mis sur silence dans l'une des poches de sa veste. Les fils de nouvelles relayaient tous les mêmes photos et commentaires des attentats ayant eu lieu quelques minutes auparavant, alors que la ville bruissait des activités de l'heure de pointe du matin.

—O.K., décida l'enseignant, au vu des circonstances, on va s'arrêter là pour aujourd'hui. N'oubliez pas vos lectures en vue du prochain cours.

Les étudiants avaient déjà atteint la porte alors qu'il n'avait pas encore terminé sa phrase, et une fois dans le corridor, se mêlèrent à d'autres dont les cours avaient eux aussi été écourtés.

—Et vous avez aussi une théorie politique pour ça ? demanda Vanessa, qui était restée en arrière.

Ébranlé par son regard vide et son air défait, Thomas adressa à la jeune femme un sourire de réconfort.

—J'aimerais bien...

Elle lui adressa un petit signe de tête et sortit à son tour. Thomas se rassit et enfouit son visage entre ses mains. Il faisait partie des théoriciens pour qui l'attentat odieux dans un hôpital ou une école n'était

pas une question de *si*, mais plutôt de *quand*. Il en avait été témoin à maintes reprises au Moyen-Orient, dans les églises ou les marchés, et ne voyait aucune raison pour laquelle un tel événement ne se produirait pas un jour en Occident.

Il secoua la tête de dépit. Cette fois, il aurait préféré avoir tort.

Chapitre 3

Paris, trois mois plus tard.

Alice avait acheté son petit nid plusieurs années auparavant, grâce à un don de ses parents. Dès la première visite, elle avait aimé les hauts plafonds, les grandes fenêtres qui laissaient le soleil illuminer les pièces et la cheminée qui trônait encore dans le salon, bien qu'elle ne fût plus là que pour la décoration. Elle avait repeint les murs en blanc et le manteau de la cheminée couleur bronze, fait vernir le parquet ancien qui craquait comme de vieilles coquilles de noix, ajouté de légers rideaux gris qui effleuraient le sol et quelques meubles modernes, dont un canapé d'angle blanc, qu'elle contrebalançait par un tapis Kilim traditionnel que ses parents avaient rapporté d'Iran.

Elle soupira en jetant un coup d'œil aux notes qu'il lui restait à relire pour finir de préparer la conférence qu'elle donnerait le lendemain matin à l'Institut de psychologie de Paris-V-Descartes, dans le cadre d'un séminaire sur la *Clinique psychanalytique du traumatisme et des effets de la violence* présidé par le Dr Pierre Malherbe, lui-même membre de Treize novembre, l'association de victimes qu'Alice avait cofondée avec plusieurs autres au lendemain des attentats de 2015, dont elle était sortie indemne grâce à Samuel, un juif tel le Christ bien opportunément envoyé par le Dieu chrétien des rois de France à cet instant précis. Pas une égratignure, en tout cas sur le corps, car dans sa tête, c'était autre chose. Elle sursautait au moindre claquement, au moindre éclat de voix, et détestait désormais les foules, les endroits confinés, le bruit, et même les fauteuils de tissu rouge. Elle posait systématiquement la question lorsqu'elle réservait une chambre d'hôtel, une requête dont elle sentait bien l'incongruité et à laquelle les réceptionnistes répondaient en général par une phrase débutant par un *euh...* d'incompréhension. Par chance, aucun des hôtels qu'elle avait fréquentés jusque-là n'avait meublé leurs chambres avec des fauteuils de tissu rouge.

Le lendemain, en tout cas, il faudrait qu'Alice reparle encore une fois de tout ça. Plus elle en parlait, moins c'était difficile, comme elle aimait se le répéter pour se rassurer, bien qu'elle se surprît parfois à voir resurgir brutalement des sanglots venus de nulle part à la simple

évoquant d'un souvenir. Les cauchemars avaient aussi disparu ; en principe, du moins, puisqu'elle continuait à se réveiller en nage de temps en temps sans trop savoir pourquoi.

Le cellulaire posé par terre se mit à vibrer. Alice décrocha et reconnut immédiatement la voix familière de l'appelant.

— Ça va, ma chérie ?

— Bonsoir, Bonne maman ! Oui, ça va, je suis toujours dans ma paperasse. Toi ?

— Ton grand-père perd la boule, ma pauvre...

Alice notait depuis quelque temps que les conversations qu'elle tenait plusieurs fois par semaine avec sa grand-mère commençaient toujours par la même constatation. Et quand elle avait son grand-père au téléphone, il lui disait exactement l'inverse, du simple fait que Bonne maman était rentrée des courses sur la rue Mignard en oubliant de lui rapporter Le Figaro.

— Nous sommes allés dîner chez les Choiseul, qui recevaient leurs cousins de Lorraine, et il s'est mis à parler la bouche pleine, te rends-tu compte ?

Alice sourit en se disant que sa grand-mère aurait pu écrire un guide de la bienséance à la Nadine de Rothschild tellement elle était à cheval sur les bonnes manières. Lorsqu'elle était invitée quelque part, elle respectait presque à la minute près le quart d'heure de politesse, coupait sa salade verte avec le côté de la fourchette dont elle observait si les armoiries étaient gravées sur la face extérieure, selon la tradition française, ou au contraire, intérieure, comme les Britanniques. Elle refusait systématiquement de souhaiter *bon appétit*, qu'elle considérait comme une invitation à se contenter d'un repas médiocre, et y répondait toujours par une citation de Coluche : « Dieu a dit : je partage en deux, les riches auront de la nourriture, les pauvres de l'appétit » en lâchant un rire aigu qui faisait trembler sa frêle carcasse de la tête aux pieds.

— Au fait, as-tu vu cette pagaille qui n'en finit pas, à Montréal ?

— Comment ça, Bonne maman ?

— Ils en ont reparlé à la télé. Il paraît que les gens sont terrifiés. Voilà trois mois qu'ils ne prennent plus le métro et maintenant, il y a la police partout. Ils disent même que les étudiants ne sont pas encore retournés à la fac... Quelle histoire !

Alice tressauta lorsque sa grand-mère, de sa voix cassante et haut perchée héritée d'une lignée familiale d'aristocrates du Rouergue remontant au XI^e siècle, prononça le mot *fac* comme le son d'un tir d'un pistolet de duel. Depuis l'épisode du Bataclan, tous les bruits secs lui faisaient bondir le cœur dans la poitrine, que ce fût un claquement de porte, un objet échappé sur le sol par les voisins d'au-dessus, un éclat de rire un peu vif, ou parfois même un mot. Les dizaines de séances chez le psy et les discussions de groupe n'y avaient rien fait.

— Sinon, est-ce que tu sors un peu ? As-tu rencontré un bon ami, finalement, peut-être à ton université ? Les hommes doivent y être intelligents, non ?

— Tu sais bien que mon seul amour, sourit Alice en entendant l'expression désuète, c'est Bon papa...

Elle pouvait difficilement répondre que, si elle n'aimait déjà plus sortir depuis le Bataclan, la situation ne s'était pas améliorée après le départ de Sam. Les *bons amis* s'étaient limités à une brève aventure, un après-midi, avec ce gars rencontré à l'anniversaire de son amie Sonia. Ils n'étaient allés ni chez l'un ni chez l'autre, mais avaient fait ça à la va-vite dans la voiture du gars brusquement garée dans le Square des Peupliers, une petite rue supposément romantique du XIII^e arrondissement. Dégueulasse. Elle n'avait même pas fermé les yeux, trop occupée à tenter de discerner, sur la rue pavée à l'ancienne, des bruits de pas susceptibles de se rapprocher d'eux.

— Et si je venais déjeuner chez vous, samedi ? Tu nous ferais ton fameux aligot et Bon papa pourrait nous sortir un Cahors ?

Le rendez-vous pris, Alice embrassa son aïeule et raccrocha. À nouveau le silence, un silence rassurant. Dans les premiers temps suivant l'attentat, elle avait cru qu'écouter de la musique à la maison la détendrait, mais sentit rapidement que cela l'empêcherait d'entendre les bruits, au cas où *ils* reviendraient. Finalement, elle se trouvait bien plus alerte dans le silence, qu'elle écoutait parfois durant de longs moments, immobile, comme entre la vie et la mort, jusqu'à ce que son cœur bondisse soudainement au son d'une sirène d'ambulance qui passait dans la rue.

Elle se pencha pour attraper la télécommande sur la table basse et se brancha sur les infos en soupirant, le son au minimum juste pour l'ambiance. Elle savait qu'ils allaient encore parler de Montréal ; on était en février, mais rien ne semblait pouvoir atténuer le choc des

attentats de l'automne. De toute façon, depuis que Sam l'avait quittée, elle n'aimait plus ni Montréal ni aucun des endroits où ils étaient allés ensemble. Et ce n'est pas la neige qui tombait sur le Québec ces jours-ci qui allait lui donner envie d'y retourner de sitôt.

Peu avant les attentats, Yassine s'était installé à Montréal à titre de touriste en attendant un visa d'étudiant qui lui fut remis moins d'un mois après avoir déposé sa candidature à l'aide de son passeport belge, assorti d'une lettre de recommandation du SCK-CEN, le Centre d'étude de l'énergie nucléaire de Mol, près d'Anvers. Il y avait travaillé au sein du laboratoire Hadès qui s'intéressait au stockage des déchets radioactifs dans les couches géologiques profondes.

L'inscription était passée comme une lettre à la poste et personne n'avait apparemment été surpris qu'avec son profil et son expérience, il ait postulé pour amorcer, en janvier, une maîtrise en génie nucléaire à Polytechnique. Le registrariat ne s'était pas étonné du fait qu'il en avait déjà une, délivrée en 1992 par la faculté d'ingénierie de l'Université de Bagdad, la deuxième plus importante du monde arabe après celle du Caire, en Égypte. La conseillère lui avait même dit avec un clin d'œil que c'était très bien qu'il reprenne ses études afin de bénéficier d'une *expérience québécoise* qui lui serait très utile sur le marché du travail.

Il s'était retenu de lui avouer qu'il irait uniquement aux examens pour maintenir son statut d'étudiant puisque, déjà titulaire d'un doctorat qu'il avait passé en trois ans au campus d'Al-Jadriya, sur les bords du Tigre, en face de ce qui allait devenir la *Green Zone* en 2003, il pouvait se dispenser des cours et axer ses travaux de recherche sur un sujet qu'il avait déjà exploré de fond en comble. Il avait volontairement fait disparaître le doctorat de son cursus universitaire, de même qu'il avait pris soin de dicter à son directeur, au SCK-CEN, une lettre de recommandation qui n'en faisait pas mention.

Lors de longues promenades en ville, il avait maintenant tout le loisir de contempler son œuvre la plus récente, avant de se réfugier dans le condo qu'il avait loué dans le ghetto McGill, en plein centre-ville de Montréal.

Au cours des premières semaines après l'attentat, la ville fut comme paralysée et le service de métro déserté. Des embouteillages monstres se formaient sur l'île, quelle que soit l'heure de la journée, les habitants préférant perdre leur temps en voiture plutôt que de risquer leur vie dans le métro. Les sites où étaient survenus les attentats furent fermés à toute circulation et on ne pouvait observer les dégâts qu'à partir de l'extérieur des cordons de sécurité déployés pour l'occasion. Le nombre de patrouilles policières augmenta significativement et les rassemblements de personnes bénéficiaient désormais d'une présence accrue des forces de l'ordre. Équipées d'armes longues, celles-ci se livraient à des fouilles aléatoires aux abords des sites. Personne ne s'étonnait plus de croiser des essaims d'autopatrouilles dont la vive allure et les hurlements de sirènes témoignaient d'une évidente fébrilité. De même, il n'était plus rare de voir défiler, dans le centre-ville, les véhicules blindés des Groupes tactiques d'intervention.

Puis, peu à peu, la vie reprit son cours normal. Yassine s'y attendait, il avait déjà assisté à pareil scénario en Irak. Les populations n'aspiraient plus qu'à retrouver leur vie d'avant. Ainsi, les centres commerciaux se mirent de nouveau à attirer la clientèle, les gens retournèrent au cinéma et au théâtre, et les restaurants refirent le plein. En apparence, seuls une présence policière accrue, un désintérêt pour le transport souterrain et une désaffection pour les universités subsistaient suite au récent traumatisme.

Yassine se souvenait de Bagdad, où la reprise d'une vie à peu près normale, en tout cas en fonction des standards locaux, se traduisait par la réapparition de marchés en plein air où les femmes allaient faire leur épicerie, et par la présence d'enfants sur le chemin de l'école. Ces activités constituaient un contraste saisissant avec les périodes de guerre quotidienne pendant lesquelles la ville était figée, comme morte, avec des habitants qui se terraient chez eux. Le terroriste ne se trouvait plus en Irak, en 2003, lors de l'invasion américaine qui laissa le pays exsangue et dans une incapacité totale de fonctionner correctement pour maintenir ne serait-ce qu'un embryon de stabilité sociale, mais il recevait régulièrement des rapports plus alarmants les uns que les autres. La majorité des martyrs du 11 septembre avaient beau être saoudiens, les Américains avaient décidé que l'axe du mal serait composé de l'Irak, de l'Iran et de la Corée du Nord. Dans ce dernier cas, Yassine estimait qu'ils n'avaient pas eu tout à fait tort, et se réjouissait

de faire partie des ennemis de l'Amérique : la construction du réacteur nucléaire syrien de Deir-Ez-Zor avait largement bénéficié de la contribution de spécialistes nord-coréens.

Il aimait en particulier traîner autour des trois sites touchés par les attentats et en observer les cicatrices sur les murs, mais aussi sur les âmes. Des cœurs brisés amenaient régulièrement de petits animaux en peluche ou des bouquets de fleurs qu'ils déposaient devant les bouches de métro ou contre les murs des universités. Le planificateur de ces actes démoniaques pensait alors à ses parents et leur demandait, parfois dans un silence contenu, parfois en hurlant de rage, s'ils étaient fiers de ce fils qui s'était juré de les venger.

Le lendemain, lors de la pause de 10h, Alice accepta l'invitation à déjeuner de Pierre Malherbe après la conférence qui devait se terminer à midi trente. Ils se décidèrent pour le Bouchon, un petit bistrot très sympa, bien qu'un peu haut de gamme, de la rue Perronet, juste en face de l'université. La rue était étroite et, par conséquent, toujours à l'ombre. Essentiellement résidentielle, on y trouvait tout de même quelques boutiques. Les murs du restaurant étaient faits de pierres de taille de couleur claire et contrastaient élégamment avec les larges portes-cochères qui formaient des arches plus sombres le long des trottoirs. Le Bouchon, qui n'affichait aucun nom ni aucun menu en façade, était tenu par un chef réputé ayant commencé sa carrière dans les années 90, au retour de son service militaire au service de l'ambassadeur de France à Washington, en tant que sous-chef d'Alain Ducasse. Outre Le Bouchon, il avait ouvert plusieurs autres établissements, dont l'un s'était vu décerner deux étoiles Michelin quelques années auparavant.

Le matin, avant la conférence, le brouillard lourd et glacé de la nuit avait laissé place à une belle journée ensoleillée et Alice avait décidé de ne revêtir qu'une veste légère et une écharpe en coton, en prévision d'un retour à pied chez elle qui lui prendrait une vingtaine de minutes, si elle ne décidait pas, sur un coup de tête, de faire du lèche-vitrines sur la rue du Bac. Elle n'excluait pas non plus l'idée de s'arrêter sur un banc du jardin du Luxembourg et d'ouvrir enfin *Géographies d'une vie*, l'autobiographie d'un inconnu qu'elle avait ache-

tée juste après Noël sans même avoir lu le résumé, juste à cause de la photo de couverture. Prise à Al-Khobar en Arabie Saoudite, l'image montrait le bout de la corniche et le château d'eau dont la construction jamais achevée l'avait transformé en monument à lui seul. Puisque Samuel s'était rendu là-bas l'année précédente pour des raisons professionnelles, la jeune femme s'était demandé s'il n'aurait pas pu voir exactement la même chose que l'auteur du livre, au même moment. Peut-être avaient-ils marché côte à côte, sur la corniche, à deux doigts de se toucher, sans savoir qu'Alice fréquentait l'un et achèterait le livre de l'autre. Elle sourit à cette perspective romanesque lorsqu'elle rangea l'ouvrage dans son sac, juste à côté de son portefeuille.

Météo France avait vu juste en prévoyant une température de 10 °C et un beau grand soleil à l'heure du déjeuner, ce qui faisait de la journée une exception pour un mois de février. Pierre portait son habituel manteau trois quart brun qui semblait ne jamais le quitter, peu importe la température. Tout juste en remontait-il le col lorsque le vent froid lui pénétrait dans le cou.

Il précéda Alice dans le restaurant et les deux prirent place à l'extrémité de la rangée de tables disposées contre le mur de gauche, face à la cuisine ouverte sur la salle. Chemin faisant, ils croisèrent un frigo en inox qui laissait voir, à travers une large vitrine, tout un tas de salades et de légumes maintenues à une température et une hygrométrie parfaitement adaptées à leur conservation. Comme à son habitude, Alice s'installa sur la banquette calée dans l'angle du mur, de façon à surveiller la porte d'entrée, alors que Malherbe se plaça en face d'elle en arborant un large sourire entendu.

— Je vois que tu me laisses encore la chaise en osier, merci...

— Tu n'aimerais pas le faux cuir de la banquette, de toute façon.

Après avoir pris un long moment à examiner le menu, elle opta pour un velouté d'asperges vertes, la volaille jaune des Landes et son riz croustillant avec un jus de champignons de Paris rôtis, alors que Malherbe préféra un saumon confit aux agrumes, puis des Saint-Jacques accompagnées de cacahuètes, pommes et céleri. Alice refusa le vin proposé par son collègue et choisit de l'eau gazeuse.

— Comment tu vas ?

— Ça va, répondit Alice en haussant les épaules avant de prendre une gorgée d'eau. Je n'écoute toujours pas de musique à la maison et je m'assieds toujours face à la porte, comme tu vois...

Dans la soixantaine, Pierre enseignait la psychiatrie à la faculté de médecine de Paris-V-Descartes, sur la Rive gauche. Ancien médecin militaire, il se plaisait à penser (en toute modestie, disait-il avec un sourire entendu), qu'il était le digne successeur du professeur Louis Crocq dans le traitement des névroses traumatiques, alors qu'ils avaient participé ensemble à la création des Cellules d'urgence médico-psychologiques après les attentats du RER Saint-Michel en 1995. Grand, sec et avec d'énormes oreilles décollées sur un visage buriné, il rappelait sans cesse à Alice l'adjudant Édouard Mahuzard, interprété par Michel Constantin dans le film *Les Morfalous*.

— Ça, tu réalises que c'est de l'hypervigilance et c'est bien normal. Est-ce que tu es toujours en colère ?

— Non, ça va, je me sens encore un peu comme dans du coton, mais au jour le jour, ça ne me pose pas trop de problèmes. Les médocos marchent bien. Le boulot, c'est O.K. ; les amis et la famille aussi. Je pense même prendre bientôt quelques jours de vacances. J'ai aussi publié, récemment, un papier intitulé *Les individus dans les structures et les structures des individus* dans la revue *Management et Changement*... Tu vois, ça roule doucement.

— En parlant d'amis, Chantal et moi aimerions bien t'avoir à la maison un de ces soirs...

Je sais que tu aimerais bien me voir sortir, Pierre, mais pas maintenant, pas encore, et pas la nuit, se dit Alice dans son for intérieur. Elle prit le temps de séparer posément la peau de la volaille et de découper un petit carré de viande avant de répondre :

— Un dîner ? Pourquoi pas... Et toi, de nouveaux projets ?

— Oui, je vais partir pour quelques jours à Montréal la semaine prochaine.

Entre deux bouchées de noix de Saint-Jacques, Pierre expliqua qu'il venait être contacté par l'un de ses confrères de la faculté de psychologie de l'Université de Montréal qui, tout comme lui trois ans auparavant, avait rejoint une association de victimes, celle des attentats du 9 novembre baptisée Buggy. Le nom avait été choisi parce qu'il se prononçait aussi bien en français qu'en anglais et que *bug* était l'acronyme des initiales des trois stations de métro touchées par les attentats : Berry-UQAM, Université de Montréal et Guy-Concordia.

— Ils m'ont demandé de présenter une série de conférences sur le stress post-traumatique dans le cadre d'un séminaire qui doit durer

trois ou quatre jours. Au Canada, les attentats de novembre ont été les premiers de cette ampleur, et j'ai compris que les Québécois veulent occuper le rang de chefs de file, au cas où des événements similaires surviendraient dans d'autres villes du pays. Et puis, tu le sais aussi bien que moi, c'est aussi une occasion, pour eux, de publier...

Alice ne le savait que trop bien. Chaque année, il revenait aux enseignants des universités de publier en leur nom propre, ou à plusieurs, en collaboration avec leurs collègues ou leurs étudiants, un certain nombre de papiers scientifiques contenant idéalement de la *connaissance originale* susceptible de faire avancer la recherche. Ces écrits donnaient une certaine visibilité aux auteurs et à leur établissement, ce qui facilitait l'octroi des financements de recherche.

— Je me disais que ce serait bien que j'y aille accompagné de quelqu'un qui a vécu le Bataclan de l'intérieur. Moi, j'apporterais le contenu théorique, pendant que toi, tu pourrais donner un retour d'expérience de premier plan, comme tu viens de le faire ce matin.

Pierre n'avait pas terminé sa phrase qu'Alice laissait déjà entendre un grand éclat de rire.

— Moi ? À Montréal en plein bordel et en plein hiver où il fait nuit dix-huit heures par jour ? Tu plaisantes, non ?

Son interlocuteur mastiqua lentement une autre bouchée et garda le silence. Il connaissait suffisamment Alice pour savoir que tout changement constituait désormais une épreuve pour elle, et qu'elle se sentait plus rassurée au sein d'une routine confortable et sans surprise. Le seul risque qu'elle prenait depuis le Bataclan, se désolait-il, se résu-mait à choisir un nouveau parfum de crème glacée, pour autant qu'elle se décidât à marcher jusqu'à la jolie boutique au bout de sa rue.

— Tu te souviens de Luc Tremblay ?

Alice se mit à réfléchir à toute vitesse. Oui, ce nom lui disait quelque chose, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Le Québécois avec la cicatrice au visage... précisa Pierre.

Évidemment, pensa Alice, *comment aurais-je pu oublier ?* Luc Tremblay avait assisté à plusieurs des réunions de Treize novembre. C'était un expatrié qui œuvrait pour Bombardier Aviation, si elle se souvenait bien. L'homme avait lui aussi survécu au Bataclan. S'étant caché sous les corps dans la fosse, il avait miraculeusement été épargné. Seule une balle lui avait déchiré la joue. À quelques centimètres près, il n'aurait plus été là pour en parler.

—Oui, je me le rappelle. Une sorte de Viking blond et plutôt costaud. Je lui ai parlé quelques fois pendant les réunions. Pour te dire la vérité, c'est surtout de son accent dont je me souviens; juste avant qu'il ne reparte au Canada, il m'appelait *Ma Bêêêêlle Alice*... articula la jeune femme en tentant d'imiter maladroitement le Québécois.

—Eh bien, tu ne me croiras jamais, mais il se trouvait dans le métro, le 9 novembre. Il changeait de rame à la station Berry-UQAM...

—Ça alors! Et il est mort?

Alice n'en revenait pas. D'un point de vue statistique, être victime d'un attentat constituait déjà un exploit, mais en vivre deux en trois ans relevait d'une anomalie mathématique ou d'un karma pour le moins surprenant. Elle se souvenait vaguement d'un article qui mentionnait que le Center for Disease Control, aux États-Unis, avait établi que nous avions une chance sur 1 500 000 d'être victime d'un attentat commis dans un centre commercial s'il y en avait un par semaine et qu'on y passait deux heures hebdomadairement pour faire ses courses, contre une chance sur 126 de mourir d'une crise cardiaque ou une sur 7 000 de décéder dans un accident de voiture.

—Même pas. Pas une égratignure, cette fois-ci. Il était adossé à un poteau en ciment à l'autre bout du quai quand le gars s'est fait sauter. Il fait aussi partie des membres de l'association Buggy auxquels je vais m'adresser.

Alice garda le silence, pendant que Pierre lui laissait le temps de digérer l'information. Il savait au fond de lui que la curiosité de sa collègue aurait tendance à la pousser à revoir Luc Tremblay, et qu'elle mourait d'envie de partager son expérience au Canada. Mais à l'inverse, le voyage et sa perception des conditions sécuritaires la terrorisaient.

—On volera en classe affaires et on logera au Sofitel du centre-ville; il n'est pas trop près d'une station de métro...

Pierre leva les mains et haussa les épaules, comme pour signifier qu'il lançait là ses derniers arguments. Alice se dit que la semaine suivante serait celle des vacances universitaires de printemps et que de ce fait, elle ne pourrait pas prétexter un emploi du temps trop chargé pour se soustraire élégamment à la demande.

—Laisse-moi y penser, mais je ne suis vraiment pas certaine...

Pierre hocha la tête d'un air entendu, puis leva la main pour commander l'addition, qu'il régla. Alice l'embrassa sur la joue pour

le remercier et ils enfilèrent leurs vestes. Après qu'ils se soient séparés sur le perron, Alice décida de traîner un peu avant de rentrer. Elle se dirigea d'abord vers Odéon, à l'opposée de sa destination, en réfléchissant plus que jamais. L'invitation et la perspective d'ouvrir ses horizons en rencontrant des gens qui avaient vécu des expériences similaires n'étaient pas pour lui déplaire. Elle admettait que de retourner à Montréal avec Pierre ne lui semblait somme toute pas aussi terrifiant qu'elle l'aurait a priori imaginé. Quant à ses craintes relativement à la sécurité et à l'absence de Sam, là encore, ce n'était si terrible. La marche lui faisant du bien, elle décida de poursuivre par le boulevard Saint-Germain jusqu'au pont de Sully. Objectivement, son incursion au Québec avec Sam avait été relativement brève et dépourvue d'affects : elle avait passé l'essentiel de ses journées seule, alors que de son côté, son compagnon enchaînait les rendez-vous de travail. Et ce n'était ni un voyage de noces, ni une Saint-Valentin, ni un anniversaire, donc, dans le fond, pas un séjour mémorable à proprement parler. Sans compter qu'elle se devait d'admettre, si elle mettait de côté les peurs apparues après le Bataclan, qu'elle avait toujours aimé voyager. Durant les trois ans où elle était en couple, elle avait visité plusieurs pays, Sam se débrouillant toujours pour faire correspondre ses vacances avec celles du calendrier universitaire.

Alice tourna à droite devant Jussieu et décida de remonter par la rue des Écoles. *Peut-être, pensa-t-elle, devrais-je m'arrêter au Vieux Campeur pour acheter un vrai manteau d'hiver, des gants et un bonnet.* Arrivée devant la vitrine, elle hésita longuement en regardant vaguement les mannequins multicolores, puis se résolut à entrer sous le prétexte commode que, même si elle ne partait pas à Montréal, elle serait équipée pour l'hiver suivant.

Au bout d'une petite heure, elle ressortait avec un manteau Lolë rose framboise, et une paire de gants Ugg en peau. N'ayant toujours pas envie de rentrer, elle entreprit de redescendre vers Odéon pour jeter un coup d'œil aux programmations des deux cinémas situés de part et d'autre du boulevard. Ce n'est que très récemment qu'elle avait osé s'enfermer de nouveau dans une salle de spectacle. Ce jour-là, elle opta pour *Ne m'oublie pas*, un film de filles diffusé dans une salle quasiment vide. Elle éclata en sanglots au moment de la scène finale et fut satisfaite de pleurer sur autre chose qu'elle-même.

Il faisait presque nuit lorsqu'Alice rentra enfin dans son appartement de la rue Vaneau. Elle ouvrit la porte dans le noir et marcha sur une enveloppe qui avait été glissée dessous. Elle alluma la lampe posée sur la console de l'entrée et vit, quelque peu surprise, son prénom calligraphié sur le papier blanc à l'en-tête de la faculté de médecine de Paris-V-Descartes. Elle referma la porte du pied en déchirant le rabat de l'enveloppe. À l'intérieur, elle trouva un billet d'avion à son nom pour le vol Paris-Montréal, en classe Club, à bord d'un appareil de la compagnie Air Transat, avec un départ le vendredi en début d'après-midi, et un petit mot de Pierre : *Ils ont besoin de toi...*

Sophie Wagner s'adossa dans son fauteuil en soupirant. Elle aimait la vue à partir de son bureau, qui se résumait à l'unique bouquet d'arbres plantés au milieu des bâtiments à l'arrière de l'ambassade du Canada, dans le triangle formé par les rues du Faubourg-Saint-Honoré, de la Boétie et l'avenue Delcasse. Un bouquet d'arbres dont elle ne voyait que la cime pointée vers le ciel puisque pour des raisons de confidentialité, ses fenêtres étaient presque intégralement recouvertes d'un film polymère.

En poste à Paris depuis moins de deux mois à titre d'agente de liaison à l'étranger du SCRS, elle avait attendu cette nomination avec excitation. Pourtant, depuis les événements de Dubaï, survenus aux alentours de Noël, elle sentait qu'elle perdait chaque jour davantage la foi dans le mandat que le gouvernement lui avait confié.

Elle devait se l'avouer, autant elle avait aimé le travail de linguiste, autant elle regrettait d'avoir posé sa candidature pour un poste à caractère plus opérationnel. Sans trop comprendre le rôle d'un agent de renseignement, son mandat, ses limites et son environnement quotidien, elle avait posé sa candidature pour se prouver quelque chose à elle-même, mais dans les faits, la réalité du métier, se révélait assez éloignée de ce qu'elle avait imaginé.

Elle se remémorait souvent la mission de Dubaï et s'interrogeait sur la personnalité d'Adrian, l'agent qu'Ottawa lui avait envoyé, une personnalité assez différente de celle des collègues qu'elle fréquentait habituellement. Comme chacun d'eux, Sophie avait fait de la méfiance et du secret une norme de travail, mais dans le cas d'Adrian,

c'était comme s'il se méfiait aussi de ceux qui se méfiaient parce qu'il avait accès au secret à l'intérieur du secret. Elle avait eu la même impression lors d'un stage à Langley, au cœur de la CIA. Elle y avait brièvement côtoyé deux officiers de la *SA Division*, la direction chargée des opérations clandestines : renversements de gouvernements, assassinats d'opposants, propagande et opérations paramilitaires se retrouvaient au cœur de leurs activités.

Sauf que ce genre de personnages n'existait pas au Canada, puisque le Service ne conduisait pas d'activités clandestines à l'étranger.

— Champagne ou jus d'orange ?

Soutenant du plat de la main un plateau sur lequel étaient alignés une douzaine de verres, un agent de bord venait d'apparaître à la gauche d'Alice. Pierre, assis du côté du hublot, tendit le bras pour attraper la coupe que l'homme lui proposait. Alice opta également pour un peu de champagne, le minimum, se dit-elle, pour rendre les sept heures de vol qui l'attendaient moins pénibles. Elle jeta un bref coup d'œil aux douze sièges de la classe Club et remercia en pensée Paris-V-Descartes pour sa générosité. Elle disposait d'un large siège en cuir et de beaucoup de place pour ses jambes, même avec son sac posé par terre.

— Je suis content que tu aies accepté de venir ! lui lança Pierre avec un sourire béat.

— Je ne suis pas encore certaine d'avoir envie d'être là, répondit-elle à mi-voix, toujours perplexe d'avoir accepté de prendre part à ce voyage.

— Chantal est jalouse. Elle m'accuse d'avoir emmené en voyage la plus jolie prof de Dauphine, plaisanta le psychiatre pour détendre l'atmosphère.

— Quel est le programme de la semaine ?

— Demain, rien de spécial ; on se remet du décalage horaire. Lundi, on rencontre Jean Ladouceur, mon collègue de l'UdeM, l'Université de Montréal. Mardi, début des conférences présentées à la fois aux étudiants à la maîtrise et au doctorat, ainsi qu'aux membres de Buggy.

Alice était plutôt à l'aise avec le programme, elle qui connaissait déjà presque par cœur le contenu de ce qu'elle allait délivrer ainsi que la façon de le faire en complément des approches théoriques de Pierre, puisqu'elle et lui pratiquaient cet exercice régulièrement depuis maintenant trois ans.

—Ah, il faut que je te dise aussi que lundi, on rencontrera une personne de la Sûreté du Québec, c'est la police provinciale là-bas. Elle est à la direction des enquêtes criminelles, au sein d'une structure dont je n'ai pas vraiment compris le rôle. En tout cas, c'est elle qui pilote l'enquête sur les attentats de novembre pour le compte du gouvernement provincial.

Comme l'Airbus A330 roulait déjà vers la piste, Alice n'entendit pas la fin de la phrase de Pierre qui se perdit dans le bruit de fond de ses pensées. Tout ce qu'elle comprenait, à ce moment précis, c'était qu'elle abandonnait un Paris froid et pluvieux pour un Montréal encore plus froid et beaucoup moins rassurant, alors qu'elle aurait pu tranquillement siroter un excellent vin de Cahors, à moitié allongée dans une duchesse Louis XV de l'appartement cosu de ses grands-parents. Elle soupira et ferma les yeux pour mieux s'imprégner du rire réconfortant de Bonne maman.

Chapitre 4

En quittant le Dollarama, Thomas leva les yeux vers les nuages tout en piochant dans un paquet de M&M's qu'il venait d'acheter afin de faire remonter son taux de sucre après que le capteur collé sur son triceps eut indiqué un inhabituel 2,5, soit la moitié du taux de sucre sanguin normal. Le ciel uniformément gris de février était strié de deux traînées blanches dessinées par un Airbus A330 d'Air Transat. Parti de Paris sept heures plus tôt, celui-ci allait bientôt déposer Alice et Pierre Malherbe à l'aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau de Montréal.

La semaine de lecture, ou les vacances de printemps, allait pointer son nez et comme à l'accoutumée, Thomas n'avait rien réservé, alors que la plupart de ses collègues profitaient de cette période pour couper l'hiver en s'offrant un voyage dans le Sud, le plus souvent en Floride, au Mexique ou dans les Caraïbes. Il se demandait ce qu'il irait bien foutre dans un tout-inclus, à se faire dorer sur la plage toute la journée et à manger dans des restaurants de qualité inégale envahis par des hordes de gamins pleurnichards. Il ne comprenait pas non plus cette habitude bizarre qu'avaient certains d'aller se reposer dans leur chalet des Laurentides ou d'Estrie, enfoui sous un bon mètre de neige. Pour sa part, il préférerait rester bien confortablement installé chez lui. D'ailleurs, il envisageait de passer chez Renaud-Bray pour acheter un bouquin ou deux, qu'il comptait dévorer entre les épisodes des deux dernières saisons de *Homeland*. Il aurait aussi pu sortir la moto du garage et aller explorer les petites routes de la Réserve faunique de Papineau-Labelle au nord d'Ottawa, mais la saison du deux roues ne commencerait pas avant le 15 mars. Tenter de sortir son bolide avant cette date ne serait rien de moins que suicidaire, vu la glace qui recouvrait encore les routes par endroits.

L'avenue étant balayée par un vent froid, Thomas remonta machinalement son écharpe plus haut sur son cou. Il se demandait s'il avait le courage de rentrer à pied chez lui, dans le quartier Saint-Henri, sur des trottoirs toujours couverts de neige et de graviers.

— Encore un maudit Français qui vient faire du chien de traîneau chez nous ! entendit-il derrière lui.

Thomas se retourna et croisa le regard d'une inspectrice-chef de la Sûreté du Québec qu'il avait remarquée, dans le magasin, aux quatre galons dorés qu'elle arborait sur les épaules de son blouson d'uniforme kaki.

— Crisse de Français, plutôt, rétorqua-t-il. Les maudits Français sont déjà repartis en France...

— Vous en avez gardé l'humour, en tout cas. Inspectrice-chef Joanie Monnier-Laberge... se présenta la femme en tendant la main avec un sourire amical.

Elle devait avoir la cinquantaine, jugea Thomas. Elle portait l'uniforme kaki et noir de la Sûreté du Québec et le pistolet semi-automatique Glock 26 réglementaire du côté droit, le *petit gun*, comme les policiers le surnommaient. À l'évidence, elle n'était pas là pour faire du magasinage en ce samedi après-midi. Il la regarda un moment, suffisamment longtemps pour remarquer ses yeux bleus surmontés de sourcils circonflexes qui touchaient la bordure d'un bonnet sous lequel elle avait rassemblé ses cheveux. De la buée sortait de sa bouche à chacune de ses expirations. Il lui serra la main à travers son gant.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-il

— À quoi ressemble votre programme de cours à l'UdeM pendant cette session d'hiver ? Pas trop chargé ?

Thomas venait de comprendre que son interlocutrice ne s'était pas adressée à lui par hasard.

— J'imagine que vous savez déjà que je pars bientôt faire du vélo au Tibet... Il ne pleut pas, là-bas, en cette saison. J'aurai en revanche une semaine de conférences fin avril ; enfin, si je ne suis pas devenu moine entretemps.

L'inspectrice hocha la tête d'un air entendu et fouilla dans sa poche de blouson d'où elle tira une carte professionnelle.

— J'aimerais vous voir lundi matin, vers 9h, au Grand quartier général de la rue Parthenais ; je sais que vous connaissez la bâtisse. Il faut qu'on parle de certaines choses, ensemble...

Thomas lui prit la carte des mains et la considéra un instant. Il trouvait curieux qu'une inspectrice-chef de la SQ vienne en personne lui remettre une invitation, alors qu'il avait rarement eu affaire avec la police au cours de sa carrière. Et lorsque la chose s'était produite, ce fut toujours d'assez loin. Le grade d'inspecteur-chef, dont seuls treize

policiers et policières de la Sûreté étaient titulaires, était positionné juste en dessous de celui de directeur adjoint. Il y avait donc de bonnes chances pour que Joanie Monnier-Laberge fût directrice de service. Il jeta un coup d'œil à la carte qui, malheureusement, mentionnait uniquement ses nom, numéro de téléphone et adresse courriel à côté du logo de la police provinciale. Rien sur sa fonction.

— J'en ai fini avec tout ça, lâcha-t-il, j'en suis parti et je n'ai pas l'intention de revenir; merci...

— Tout va de travers, en ce moment, Thomas, et il y a de l'aide qu'on ne peut refuser d'apporter, n'est-ce pas ?

— Ah oui ? Il n'y a donc plus assez de policiers, de militaires et d'agents de renseignement ? Vous vous sentez à ce point obligée de venir me chercher ?

Il lança un duo de M&M's jaune et rouge dans sa bouche et se mit à en sucer l'enrobage chocolaté. La sensation cotonneuse commençait à disparaître sous l'effet du sucre. Il ne s'attendait pas à être sollicité de nouveau après plusieurs années à l'extérieur du circuit et cette perspective ne l'intéressait pas plus que ça.

— On peut toujours jaser, ça ne vous engage à rien...

Sans attendre de réponse, l'inspectrice-chef le salua d'un coup de tête et se dirigea lentement vers la Chevrolet Impala banalisée garée le long du trottoir. Elle agita le bras, puis ajouta :

— À lundi, alors... Faites-moi appeler quand vous serez à l'accueil, O.K. ?

Elle monta dans la voiture et disparut bientôt au coin de la rue, laissant Thomas dubitatif devant le Dollarama. Il y avait quelques années qu'il avait cessé de collaborer avec les services de l'État, sauf dans le cas d'initiatives académiques, et voir soudain surgir la SQ lui laissait un drôle de goût dans la bouche. Quelques années auparavant, le divorce d'avec son employeur fédéral ne s'était pas vraiment passé à l'amiable et il n'avait pas hâte de se retrouver impliqué dans les arcanes de la sécurité publique. Il attrapa son cellulaire et composa le numéro de David McCann, son ami de longue date qui travaillait pour le gouvernement fédéral à Ottawa.

— Salut, David, c'est Thomas... Tu peux me rendre un service ? Ah, merci. Joanie Monnier-Laberge, à la Sûreté du Québec, tu peux regarder ce qu'elle y fait et me rappeler ?

Il fit une boule du paquet de M&M's vide et le jeta dans la poubelle la plus proche comme s'il s'agissait d'un panier de basket. Il se sentait maintenant suffisamment en forme pour rentrer tranquillement chez lui à pied.

David le rappela dans le quart d'heure qui suivit et lui récita le contenu de la fiche qu'on lui avait remise. Thomas écoutait patiemment et inscrivait l'essentiel dans sa mémoire. Il se doutait maintenant de la raison pour laquelle la SQ l'avait contacté.

Allongée sur le sofa de son salon avec une tasse de thé fumante pour seule compagnie, Joanie Monnier-Laberge revoyait ses dernières notes. Son mari et ses enfants étaient au chalet.

Les derniers mois avaient donné naissance à de profonds changements dans la structure policière au sein de laquelle elle œuvrait depuis de nombreuses années. Le premier ministre du Québec n'avait pas digéré d'avoir été frappé sur son sol, alors que depuis des années, la nation québécoise, comme le Canada dans son ensemble, accueillait une multitude d'immigrants de toute origine auxquels elle offrait un cadre de vie paisible où les droits de chacun étaient pris en compte et, dans la mesure du possible, respectés. C'est ainsi que, par le biais des *accommodements raisonnables*, le calendrier des fêtes des différentes religions était scrupuleusement respecté, les menus des cantines scolaires et des restaurants d'entreprises se voyaient adaptés aux diverses contraintes alimentaires, et le port du turban était autorisé pour les employés de la fonction publique.

La nouvelle orientation prise par la structure que Joanie dirigeait désormais nécessitait le recrutement de compétences particulières. Elle avait lancé quelques hameçons vers le ministère de la Défense nationale, le Service canadien du renseignement de sécurité, la Gendarmerie royale et le SPVM, mais sans grand succès. Il faut dire que le profil qu'elle recherchait devait allier une capacité d'analyste à celle d'une personne de terrain qui pourrait être amenée à se salir les mains sur ordre du gouvernement. Or, jusque-là, aucun des candidats dont elle avait trié les dossiers ne possédait cette double compétence.

Ce fut curieusement par l'entremise de l'Université de Montréal qu'elle avait mis la main sur Thomas. Elle allait assez régulièrement

assister aux réunions de l'association de victimes Buggy, et y avait rencontré Jean Ladouceur, un professeur en psychiatrie spécialiste des névroses post-traumatiques. Il lui avait incidemment parlé d'une rencontre avec l'un de ses collègues enseignants qui était une fois ou deux intervenu pour présenter l'état de la menace terroriste au Canada. Il savait que Thomas Foucher, car tel était son nom, avait œuvré au ministère de la Défense nationale, puis au SCRS, le service du renseignement de sécurité canadien, avant d'enseigner les sciences politiques à l'université. Ladouceur lui avait de plus passé les coordonnées de Thomas. Par la suite, elle avait lancé une recherche pour s'enquérir du passé de l'individu. Après avoir reçu les résultats, un large sourire avait illuminé son visage.

—Thomas Foucher, né en 1974 à Bordeaux, en France...

Assise de profil de l'autre côté du bureau, Joanie Monnier-Laberge consultait un épais dossier rangé dans une chemise bleue qu'elle avait déposé sur ses jambes croisées. Écoutant distraitement, Thomas balayait la pièce du regard. Avec un seul bureau vide de tout document et deux simples chaises en guise de mobilier, la pièce avait l'aspect austère d'une salle d'interrogatoire d'un poste de police, sauf qu'il n'y avait pas de miroir. Il n'y avait apparemment aucune caméra non plus.

Il était arrivé comme convenu un peu avant 9 h et avait passé le contrôle de sécurité à l'entrée principale du quartier général de la Sûreté du Québec, sur la rue Parthenais. Il avait choisi de s'y rendre en métro, dont les rames étaient désormais souvent désertes, afin d'éviter l'épouvantable trafic routier qui paralysait la quasi-totalité de l'île. Il avait attendu Joanie Monnier-Laberge en flânant devant les affiches retraçant l'histoire de l'institution et s'était arrêté plus longtemps devant la Harley-Davidson Police des années 70 qui trônait dans le hall, derrière un cordon de velours.

L'inspectrice-chef était venue le récupérer et, alors qu'il s'attendait à monter dans les étages, elle avait appuyé sur le bouton du quatrième sous-sol de l'ascenseur après avoir apposé son badge sur un lecteur fixé au tableau de commande. Les portes s'étaient ouvertes sur un vestibule et une autre porte pleine, gardée par un policier derrière une vitre blindée. Thomas avait signé un registre et échangé le badge

visiteur qui lui avait été remis à l'accueil contre un modèle rouge vif barré de deux traits blancs en forme de V. Le policier en faction avait alors déverrouillé le lourd battant grâce à une commande placée sous son bureau.

À travers les larges baies vitrées d'un long couloir circulaire où il avait suivi Joanie, Thomas avait pu observer l'activité qui se déroulait dans la salle de commandement située en contrebas. Il y avait dénombré une vingtaine de personnes, certaines portant l'uniforme de la SQ, du SPVM ou de la Gendarmerie royale, ainsi que d'autres vêtues en civil qui s'affairaient sur des consoles ou circulaient d'un pas rapide avec des dossiers à la main. Sur trois côtés, les hauts murs supportaient de larges écrans sur lesquels Thomas avait pu discerner des photographies, des plannings, des informations tactiques et des flux de vidéosurveillance. La salle ressemblait à un centre de fusion permettant à plusieurs forces de sécurité de travailler ensemble en disposant du même niveau d'analyse d'une situation afin de coordonner leurs actions de manière homogène.

Joanie avait ensuite ouvert la porte d'un bureau situé sur le mur opposé du couloir et, d'un geste de la main, invité Thomas à s'asseoir.

— Vous êtes arrivé à Montréal à l'âge de 9 ans avec vos parents, puis vous avez fait des études normales, suivies d'une maîtrise en sciences politiques que vous avez obtenue en 1997 à...

Joanie Monnier-Laberge s'interrompit, souleva l'une des pages du dossier et haussa un sourcil interrogateur.

— À l'UQAM, précisa Thomas, à deux stations d'ici, sur la ligne verte. Vers l'ouest, bien entendu...

L'inspectrice-chef hocha la tête sans relever le ton moqueur et fit légèrement basculer le dossier de son fauteuil vers l'arrière. Assise de profil, elle était désormais en chemise et cravate et avait ramené vers l'arrière, en chignon, ses longs cheveux bruns légèrement grisonnants à la racine. Une petite plaque à son nom était fixée à la droite de sa poitrine, tandis que le côté gauche était orné d'un ruban de décoration jaune et bleu. Enfin, les énormes écussons brodés *Sûreté du Québec - Police* et leur fleur de lys blanche sur fond bleu étaient cousus sur le haut de ses deux manches.

Joanie considéra le professeur avec circonspection. L'homme n'avait pas l'air impressionné du tout, vu la façon dont il s'adressait à elle et la manière dont il se tenait, un peu avachi dans sa chaise avec

un bras nonchalamment posé sur le dossier de celle d'à côté, comme si l'espace lui appartenait.

— C'est exact, l'UQAM. Ensuite, vous rejoignez les Forces régulières tout en poursuivant un doctorat, que vous terminez en 2003. Rappelez-moi le sujet, déjà ?

Thomas prit quelques secondes pour répondre. Il connaissait la technique : son interlocutrice avait sur lui un dossier détaillé dont elle feignait d'ignorer le contenu. Malgré tout, il se questionnait quant à l'importance de revoir l'intégralité de sa biographie depuis sa naissance, 45 ans auparavant.

— Je m'étais intéressé à la gestion de citoyens canadiens qui iraient combattre dans les rangs de groupes terroristes. À l'époque, nous étions engagés en Afghanistan, avec l'OTAN. La meilleure option que j'entrevois était de les rapatrier et les poursuivre au criminel ; mais je proposais aussi une autre voie qui consisterait à les éliminer en zone de conflit, de façon à éviter de devoir les gérer s'ils revenaient chez nous. Vous pouvez me dire ce que je fais ici ? Il me reste encore quelques étudiants qui ont besoin de moi...

— Vous vous intéressiez au terrorisme islamiste avant 2001 ? Vous étiez donc en avance sur votre temps...

— Pas vraiment, le SCRS travaillait sur Ahmed Ressam, le *Milennium Bomber*, depuis 1994 et leurs premiers papiers sur le départ de Canadiens radicalisés pour le djihad datent de 2004. Ils avaient peut-être lu ma thèse, expliqua Thomas avec un sourire crispé.

— La même année, vous rejoignez la FOI2, les forces d'opérations spéciales, poursuivit Joanie sans même le regarder. Je vous passe le détail de vos missions que vous connaissez aussi bien que moi...

— Ou auxquelles vous n'avez pas eu accès. C'est plus facile de prendre connaissance des relevés de cartes de crédit du premier ministre que des dossiers de la FOI2.

La policière leva enfin les yeux vers son interlocuteur et afficha un sourire timide.

— Bien vu. Vous voulez un café ? Je vais en prendre un.

Elle saisit le combiné du téléphone qui trônait sur le bureau et commanda deux cafés sans laisser à Thomas le temps de répondre. Puis elle raccrocha et se cala de nouveau dans son fauteuil, qu'elle fit tourner lentement face à son invité. Elle le regarda droit dans les yeux pendant une dizaine de secondes, et referma le dossier posé sur

le bureau. Thomas se dit que c'était le bon moment pour prendre le contrôle de l'entretien, sans préambule.

—Quant à vous, vous avez rejoint la SQ en 1993 à titre de patrouilleur, vous êtes titulaire d'une maîtrise en criminologie de l'Université de Montréal et vous avez gravi tous les échelons jusqu'au grade d'inspecteur-chef que vous avez obtenu l'an dernier. Vous êtes en ce moment à la Direction des enquêtes criminelles. Vous êtes mariée à Jean-Félix Lalande et vous avez deux enfants. Au fait, vous retournez souvent voir votre mère, à Trois-Pistoles?

Il se dit qu'il aurait pu poursuivre par : *Et votre père, toujours mort?* mais préféra s'abstenir. Un policier entra sans frapper et posa deux gobelets en polystyrène obturés par un bouchon sur la table. Il ressortit et referma silencieusement la porte derrière lui. Joanie Monnier-Laberge n'avait pas bronché et gardait une position parfaitement figée dans son fauteuil. Comme son visage ne trahissait aucune émotion, Thomas se demanda sur quel bouton appuyer pour la faire sourire. En vérité, elle avait du mal à digérer les sarcasmes de son interlocuteur, qui lui rappelaient ceux de certains membres haut placés du crime organisé qu'elle avait eu à interroger dans le passé.

—T'as fait tes devoirs, c'est bien, je n'en attendais pas moins.

Elle avait grommelé sa réplique, avant de prendre une grande inspiration et de poursuivre d'une voix égale.

—Entre 2009 et 2016, vous étiez analyste en contre-terrorisme au Service canadien du renseignement de sécurité, exact? Qu'est-ce qui vous a fait quitter cette fonction?

Thomas voyait les choses se préciser. Au vu de son expérience d'analyste au SCRS, des événements de novembre et des informations qu'il avait obtenues de son ami David McCann, haut fonctionnaire à Ottawa, les raisons de cette rencontre commençaient à se dessiner. Il prit une gorgée de café brûlant et répondit :

—Divergence de points de vue à propos du menu de la cantine...

Joanie fouilla posément dans le dossier et en tira une fine liasse de feuilles dactylographiées dont les lignes étaient majoritairement recouvertes de larges traits noirs, rendant le texte impossible à lire. Un rapport caviardé, reconnut Thomas qui en avait lui-même maquillé quelques-uns, un document dont l'émetteur ne voulait pas révéler l'intégralité.

— Dans ce rapport que vous avez écrit au retour de votre détachement à Paris, entre 2014 et 2016, et dont le contenu a été légèrement occulté par votre ancien employeur, comme vous pouvez le constater, vous suggérez de faire en sorte que les djihadistes canadiens soient, et je cite, *traités avant leur retour sur le territoire national*, vous pouvez commenter ?

Voilà, on y est, se dit Thomas. Il se rappelait cette convocation dans le bureau du directeur adjoint au renseignement. Durant la discussion, le haut fonctionnaire lui avait rappelé assez sèchement les termes de la loi C-23, laquelle imposait que les mesures prises pour réduire les menaces envers la sécurité du Canada ne pouvaient, il connaissait l'article 12 par cœur, *causer volontairement ou par négligence criminelle, des lésions corporelles à un individu ou la mort de celui-ci*. Le Service canadien du renseignement de sécurité était en effet une structure civile destinée à enquêter sur les menaces contre le Canada et les Canadiens dont les actions répressives se limitaient, au terme de la loi, à des opérations *d'entrave* qui ne pouvaient jamais mettre en péril la santé ou la vie de qui que ce soit.

Pour être honnête, Thomas devait reconnaître que le directeur adjoint était sorti de ses gonds lorsque son analyste était venu lui faire son compte rendu de fin de mission d'échange avec la Direction générale de la sécurité extérieure française au sein de laquelle il venait de passer les deux dernières années en tant qu'agent de liaison.

— À l'époque où j'ai écrit ma thèse, les travaux sur la déradicalisation, pour autant qu'on puisse dénazifier un nazi, étaient encore embryonnaires, et on sait depuis qu'il n'y a aucun moyen de faire la différence entre un revenant toujours endoctriné et un repent sincère. Je suis persuadé que les VEC, c'est-à-dire les voyageurs extrémistes canadiens dans le jargon du Service, sont à traiter au cas par cas, mais il pourrait être préférable que les voyageurs combattants meurent au combat. Plus récemment, certains travaux de services de renseignement étrangers vont dans le même sens.

— Ils ont dû trouver vos conclusions un peu osées, non ? observa Joanie.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! C'était comme si j'avais soudainement contracté une maladie contagieuse. Et puisque je ne me voyais pas continuer à faire des analyses qui démontraient qu'on allait continuer à se tirer dans le pied, j'ai préféré partir...

—Je suis impressionnée, admit la policière dans une grimace étonnée. Il vous fallait quand même pas mal de courage pour rapporter ça au Directeur adjoint au renseignement.

Thomas haussa les épaules. Au terme de cette réunion, il avait rapidement compris que son avenir, au SCRS, était pour le moins hypothéqué. C'est pourquoi il avait préféré quitter Ottawa pour un poste de professeur contractuel à l'Université de Montréal et au Collège militaire royal de Kingston.

—Il est très rare que je transige avec mes convictions, même s'il y a souvent des conséquences... Pour tout vous dire, ricana-t-il, j'ai trouvé la loi antiterroriste C-51 de 2015 très peu convaincante relativement aux mesures de réduction de la menace. Je suis parti l'année d'après.

—Ça ne va pas tarder à changer; en tout cas, pour ce qui concerne le Québec...

Joanie regardait son vis-à-vis droit dans les yeux. Elle n'avait pas encore touché à son café et Thomas sentit à sa dernière phrase qu'elle allait entrer dans le vif du sujet.

—Vous connaissez la Structure de gestion policière contre le terrorisme, la SGPCT?

—Oui, vaguement. Je sais que c'est une structure à trois têtes qui comprend la Sûreté, la police de Montréal et la Gendarmerie royale pour l'échelon fédéral. Sa vocation consiste à harmoniser la lutte antiterroriste entre les services au niveau de la province, mais c'est à peu près tout... J'ai bon?

Monnier-Laberge hocha la tête en signe d'approbation.

—En gros, oui. Sauf que depuis novembre dernier, le premier ministre a décidé d'y ajouter quelques crocs pour mieux pouvoir mordre.

—Je vous écoute...

Joanie se cala dans sa chaise, prit une profonde inspiration et enchaîna.

—La SGPCT a changé de nom. Elle s'appelle maintenant l'Équipe intégrée de lutte antiterroriste.

—Sérieusement? lança Thomas en éclatant de rire. L'EILAT? Vous avez vraiment le sens de l'humour, dans la police! Chasser les djihadistes par l'entremise d'un service qui porte le nom d'une station balnéaire israélienne. Qui a eu cette brillante idée?

—C'est moi, en fait...

Vexée que Thomas lui ait dévoilé autant d'informations sur elle, Joanie comptait sur cette pique pour décontenancer l'ancien analyste, mais Thomas resta de marbre. Elle poursuivit en soupirant.

—Le directeur général de la Sûreté m'a d'ailleurs confié, sur recommandation du ministre de la Sécurité publique et du premier ministre du Québec, la direction de l'EILAT.

—Sincères félicitations. Et sinon, à part le nom, quelque chose a changé?

Pour la première fois, l'inspectrice afficha un large sourire qui découvrit ses dents blanches parfaitement alignées. Un frisson lui parcourait la colonne vertébrale dès qu'elle évoquait les prérogatives de l'EILAT. Elle se délectait à l'avance de planter ses crocs dans les jugulaires des terroristes, puis de secouer rageusement la tête jusqu'à ce que leurs cous partent en lambeaux.

—Effectivement, la mission de l'EILAT s'est un peu étoffée. D'une part, on a largement renforcé la Direction du renseignement de la Sûreté, afin d'augmenter notre capacité d'analyse et d'anticipation. De ce point de vue, il est clair que le 9 novembre est un échec. Ensuite, on a décidé de prendre exemple sur le *find, fix and finish* de nos voisins du sud; et si vous voulez que je sois encore plus claire sur notre mandat, il s'agit désormais de traquer les acteurs impliqués dans des actes terroristes perpétrés contre les intérêts du Québec, et de les trouver pour les traduire en justice.

—Et en ce qui concerne le *finish*?

—En dernier ressort, mais ce n'est pas ce qui importe pour le moment.

Joanie fit une courte pause pour ménager son effet.

—Ce qui importe, c'est que vous acceptiez d'être la lame de mon nouveau scalpel...

Chapitre 5

Le front plissé et les poings serrés enfoncés dans ses poches, Yassine longea d'un pas rapide les vitrines illuminées de l'avenue des Champs-Élysées vers la place de la Concorde, concentré sur son prochain projet dont les détails finaux se formalisaient lentement dans ses pensées. C'était une vieille idée qu'il avait eue juste après Paris, mais la préparation des attentats de Montréal et en particulier les répétitions qu'il avait mises en œuvre en 2016 et 2017 lui avaient pris tout son temps. Ce n'était que récemment qu'il avait pu s'y consacrer pleinement, voyager pour affiner chaque aspect de son plan et identifier quelques contacts qui l'aideraient à se procurer le matériel nécessaire. Il avait découvert que marcher en pleine nuit lui permettait non seulement d'apaiser la colère sourde qui ne le quittait jamais, mais également, de faire surgir de nouveaux canevas d'action comme dans un élan créateur. C'est ainsi qu'il avait inventé Paris, puis Montréal, et maintenant le prochain attentat qui serait une apothéose puisqu'il toucherait l'ennemi en plein cœur. Il avait constaté qu'aucune difficulté ne résistait au niveau de concentration qu'il arrivait à atteindre dans le calme, la pénombre et les sons étouffés. Ébloui par les éclairages au néon, il tira machinalement sur la visière de sa casquette en accélérant encore le pas, satisfait de profiter d'une nuit sans pluie à Paris.

Autant que possible, il évitait de revenir sur les lieux où il avait vécu dans le passé, et ces instants à Paris constituaient une très rare exception qui confirmait la règle. Il aimait évoluer dans l'ombre et craignait toujours d'être reconnu par une connaissance ou un ancien voisin ; non pas qu'une rencontre du genre pût poser un problème insoluble, mais il considérait sa vie comme un train roulant vers une destination finale et dont chaque wagon devait être hermétiquement isolé des autres. C'est pour cette raison qu'il avait rasé sa barbe et teint ses cheveux depuis son retour de Dubaï, à Noël. Il y avait si peu de ressemblance entre l'homme un peu rond, aux courts cheveux noirs et au mince collier de barbe qui était arrivé de Bruxelles trois ans auparavant, et celui d'aujourd'hui, pas plus mince, mais imberbe, et avec des cheveux gris, qu'il lui arrivait presque de se surprendre dans la glace, le matin. Il possédait aussi l'avantage d'avoir un physique passe-partout, se disait-il. Si un témoin devait en faire un portrait-ro-

bot, il le décrirait certainement comme un homme de taille moyenne, de corpulence moyenne, doté d'un physique moyen.

Lorsqu'il repensait à son parcours, il ne pouvait qu'être satisfait de lui-même. Il avait mené de brillantes études, puis avait habité dans deux pays du Moyen-Orient et deux pays européens avant de s'établir à Montréal.

Il avait organisé le Bataclan depuis Bruxelles et ne s'était déplacé à Paris qu'à quelques reprises, une seule journée à la fois, pour y effectuer une mission de reconnaissance. Et puis le 15 novembre, évidemment. Pour sa première action d'envergure, il tenait à être aux premières loges. Encore aujourd'hui, il ressentait les frissons de satisfaction qui l'avaient parcouru de la tête aux pieds en constatant la débâcle qui en avait résulté. Ces *kâlb*¹¹ de Français avaient encore éteint la tour Eiffel et voté une loi antiterroriste dont les pouvoirs étendus ne le concernaient pas.

Il était cependant un peu déçu des combattants qu'on lui avait recommandés, du fait que ceux-ci s'étaient permis de prendre des initiatives sans chercher à obtenir son aval : il regrettait que la bombe radiologique au polonium 210 que ses opérateurs avaient installée dans la salle de concert n'ait pas fonctionné, les idiots ayant décidé, au tout dernier moment, de modifier le réglage de la minuterie. Alors que la charge était censée détoner après l'arrivée des services de secours, elle avait pu être désamorcée par les techniciens en explosifs de la police et personne n'en avait parlé afin d'éviter une panique générale au sein de la population. C'était comme en avril 2017 dans le métro de Saint-Petersbourg, lorsque son combattant avait choisi de son propre chef d'ajouter un engin explosif dans la station Vosstania, qui en plus, ne s'était pas mis à feu. En conséquence, il avait décidé qu'à l'avenir, les ordres seraient plus stricts, les séquences beaucoup plus contrôlées et les informations distribuées selon un principe de stricte nécessité. Il avait appliqué ces règles à Montréal et tout s'était déroulé exactement comme il l'avait prévu.

En ce qui concernait le Bataclan, les chefs s'étaient néanmoins montrés plutôt satisfaits des résultats de l'opération que Yassine avait imaginée de toutes pièces et dont il avait planifié les moindres détails. Du coup, il avait gagné ses galons de principal tacticien au sein de l'internationale djihadiste et on lui laissait désormais le soin de décider du

11. Chiens.

choix des cibles et du modus operandi, comme pour les attentats du 9 novembre à Montréal. Il avait d'ailleurs continué à habiter Paris après le Bataclan puisqu'il venait juste d'y arriver au moment de l'attaque à laquelle rien n'aurait pu le relier. C'est également depuis Paris qu'il avait planifié Montréal et les répétitions de l'attentat, selon sa stratégie habituelle voulant qu'il ne se trouvât pas dans le pays de sa prochaine cible. Même si cela soulevait quelques problèmes de logistique au niveau de l'organisation, il se sentait moins vulnérable en procédant ainsi. En revanche, il prenait un plaisir vicieux à vivre au milieu d'un chaos dont il était lui-même l'auteur et s'accommodait du risque. Ce qui n'était qu'une vengeance au départ s'était métamorphosé en un plaisir pervers et une sensation inégalée de puissance, avant, mais surtout après, les attentats qu'il avait orchestrés.

Thomas faillit s'étouffer avec sa gorgée de café.

— Wow ! Pour une nouvelle... Si j'étais au cimetière de la Côte-des-Neiges, je parie que je verrais Paul Gérin-Lajoie se retourner dans sa tombe... lança-t-il en s'essuyant le coin des lèvres avec une serviette en papier.

Il venait de faire allusion à une doctrine établie par le ministre de l'Éducation en poste entre 1964 et 1966. Celle-ci stipulait que le Québec avait toute latitude pour s'octroyer à l'international les mêmes prérogatives que celles dont il disposait au niveau provincial. Le politicien avait résumé ce principe par la phrase : « Ce qui est de compétence québécoise chez nous est de compétence québécoise partout ».

Ainsi, la province disposait d'un ministère des Relations internationales et de la Francophonie qui animait une trentaine de représentations à l'étranger. Selon la répartition des compétences entre le niveau fédéral et le niveau provincial, le Québec était responsable de la gestion de l'éducation, de la santé, des mariages, du transport et de la justice. En revanche, ce qui relevait de la défense et de la sécurité du pays restait du domaine fédéral. En tout cas, jusqu'à aujourd'hui.

— Et qu'est-ce qu'en dit le gouvernement d'Ottawa ?

Thomas digérait lentement la nouvelle. Que le Québec veuille faire sécession dans le domaine de la sécurité intérieure était une information à laquelle il ne s'attendait pas.

— Si je résume la pensée du premier ministre du Québec : *Fuck you...* répondit Joanie Monier-Laberge avec un geste vif de la main qui balaya d’office la pertinence de la question. D’après ce que je comprends, les fédéraux ne nous tiennent pas vraiment au courant de ce qu’ils font : le SCRS enquête, c’est certain, mais si ça devait déborder des frontières canadiennes, je n’ai aucune idée de leurs prérogatives et capacités à l’étranger.

— On peut en tout cas oublier ce qu’on pourrait pudiquement qualifier de *mesures actives* de réduction de la menace à l’extérieur du pays... commenta Thomas avec une grimace. Les fameux articles 12 et 16, mes préférés.

— Et en ce qui concerne la GRC, leur mandat en matière d’anti-terrorisme reste centré sur le Canada.

— C’est le cas depuis le démantèlement de leur ancien SERT¹² qui a donné naissance aux Forces d’opérations spéciales, militaires cette fois, en 1993.

— Exact. Concernant votre FOI2, justement, et corrigez-moi si je me trompe, ils opèrent en zone de conflit, mais n’ont aucune prérogative d’enquête en contre-terrorisme. C’est exact?

Pour toute réponse, Thomas acquiesça. Autant par discrétion que par habitude, il préférerait ne pas commenter les activités de son ancienne unité.

— Donc, la *big picture*¹³, schématisa la policière, c’est qu’ils sont tous conscients que la sécurité du Québec à l’extérieur de la province ne relève pas de nos prérogatives, mais au vu des événements, ils se voient mal nous reprocher d’agir. D’autant plus que plusieurs sondages réalisés en *off* montrent que notre premier ministre serait soutenu par une large proportion de la population, non seulement québécoise, mais également canadienne, si la nouvelle mission de l’EILAT était rendue publique.

— Donc, si je résume, le fédéral gère ses affaires et nous les nôtres, en espérant qu’on ne se marche pas sur les pieds.

— Je reconnais que ça semble étrange, mais c’est exactement ça.

L’idée n’était pas pour déplaire à Thomas. Ses travaux sur le retour des djihadistes s’étaient fait proprement retoquer par Ottawa et il voyait déjà l’initiative du Québec comme une revanche personnelle.

12. *Special Emergency Response Team.*

13. Perspective globale.

Le gouvernement fédéral actuel avait beau promouvoir la diversité et la laïcité, il savait, au fond de lui et au fond de ses tripes, qu'on ne traite pas des djihadistes, même repentis, comme n'importe quel autre citoyen. Ceux-là, on devrait les prendre avec des pincettes fixées au bout de très longs manches. Vraiment très longs.

— Et sinon, qu'est-ce que je viens faire dans le portrait ? C'est quoi cette histoire de scalpel ?

Joanie afficha un air satisfait devant l'intérêt que semblait démontrer Thomas. Elle se dit que la moitié du chemin menant à la conviction était déjà accompli.

— Je vais vous présenter un sujet d'intérêt. Je veux qu'il soit identifié, traqué, trouvé et déferé devant la justice. Et si ce n'est pas possible, je veux qu'il soit éliminé.

Thomas n'en revenait pas. Le message que venait de faire passer Joanie Monnier-Laberge contredisait tout ce qui existait en matière de relations entre la province et le gouvernement fédéral, ainsi qu'en termes de pratique des services de sécurité intérieure. Son expérience de la FOI2 lui permettait d'identifier quelques similitudes, notamment dans les actions qu'ils avaient menées en collaboration avec les forces alliées, mais qu'un service de police provincial traque et élimine une cible était quelque chose d'entièrement nouveau, surtout dans le cadre d'une opération devant avoir lieu à l'étranger.

— Si vous me permettez une suggestion, je verrais bien une équipe combinée, par exemple des enquêteurs de la GRC et des militaires de la FOI2. La GRC pourrait conduire l'enquête et les arrestations, ce que le SCRS ne peut pas faire, et la FOI2 s'occuper de votre sujet d'intérêt en cas de nécessité, proposa Thomas en mimant un coup de pistolet avec ses doigts.

— Québec pense qu'on fait face à un gouvernement fédéral essentiellement composé de mollasses, et que rien ne se passera si on ne reprend pas nous-mêmes l'affaire, expliqua Joanie en secoua la tête d'un air dépité. Comme je vous le disais, la GRC continue à coopérer au sein de l'EILAT, mais plus en invité qu'en partenaire. Contribuer aux enquêtes, pas de problème, partager du renseignement, à la limite, mais partir pour une chasse à l'homme à l'étranger sans un aval formel du premier ministre du Canada, ça ne se fera pas. Quant aux militaires, j'imagine que c'est la même chose : sans mandat précis du fédéral, ils vont rester assis sur leurs lauriers. Nous, par contre, on ne lâche pas...

Thomas commençait à discerner la logique du raisonnement. Le Québec avait toujours représenté une province à part. Plusieurs premiers ministres avaient pris position sur des sujets touchant la politique étrangère, qui pourtant, se trouve hors de leur champ de compétence, selon le principe de répartition des pouvoirs. Par exemple, Bernard Landry s'était prononcé contre l'intervention canadienne en Irak, alors que Jean Charest s'était prononcé en faveur de celle en Afghanistan, à l'instar de Pauline Marois à propos du Mali. À la connaissance de Thomas, qui se remémorait, à cette occasion, les travaux d'un professeur de sciences politiques de l'UQAM, aucune étude académique n'avait approfondi le sujet pour chercher à déterminer, par exemple, si ces initiatives avaient des buts identitaires, électoralistes, ou si elles étaient le signe d'une protodiplomatie préfigurant une hypothétique future indépendance du Québec.

Jusqu'à présent, la province s'était satisfaite de fonctionner dans le cadre de la séparation des pouvoirs prévue par la Constitution, mais maintenant qu'elle venait d'être touchée en plein cœur, et par des attentats que les spécialistes qualifiaient d'odieux tant ils dépassaient les limites de l'acceptable, le premier ministre avait dépassé le stade déclaratoire et pris sur lui de lancer sa propre chasse à l'homme, à l'instar de Golda Meir qui avait chargé le Mossad d'éliminer Ali Hassan Salameh, le chef des opérations de Septembre noir, en réponse au massacre des Jeux olympiques de Munich en 1972.

—Ce sera quoi, cette fois-ci, l'appellation de votre croisade? *Libellule* ou *mandarine*?

Le ton moqueur employé par Thomas fit grimacer Joanie. Il faisait allusion aux codes que la Sûreté du Québec attribuait aux différentes opérations qu'elle traitait et auxquelles elle attribuait un nom de pierre précieuse, d'insecte ou de fleur.

—*Furor Arma*, répliqua la policière en se redressant brusquement sur son siège, comme si la locution latine venait de lui conférer un surplus de puissance.

—Comme dans *Furor Arma Ministrat*? s'étonna Thomas. «La fureur fournit les armes» de l'Énéide de Virgile?

—Absolument, ou encore *La fin justifie les moyens* en version moderne. On a décidé que les opérations à l'étranger auraient un nom latin et cette expression ne pouvait pas mieux tomber, vous ne trouvez pas?

—Ce n'est pas moi qui vais vous contredire, répondit Thomas avec un sourire en coin. C'est plutôt bien trouvé compte tenu de la situation. Alors, imaginons maintenant que je localise votre homme, disons à Londres ou à Dubaï, qu'est-ce qui se passe, ensuite ?

—Très honnêtement, je ne sais pas. Québec va-t-il décider d'envoyer des policiers de la SQ, de coordonner l'opération avec les forces de police locale ou de repasser ça au fédéral ? Aucune idée pour l'instant. Avançons d'abord et on avisera quand on y sera.

Thomas secoua la tête. Il ne se sentait ni compétent ni physiquement prêt pour ce genre de mission, sans compter que cette initiative unilatérale du Québec hors de toute implication fédérale ne lui disait rien qui vaille.

—Je ne suis pas votre homme et je vais vous dire pourquoi.

—Je vous en prie, l'invita à poursuivre Joanie avec un large mouvement du bras qui ressemblait à une révérence. Son visage tendu contrastait étrangement avec ce geste amical.

—Un, ni vous ni moi n'avons la légitimité pour agir à l'étranger, surtout pas pour ultimement tuer quelqu'un, si j'ai bien compris le fond de votre pensée.

—C'est Québec qui décidera jusqu'où ils se donnent le droit d'aller. En ce qui vous concerne, vous aurez un ordre de mission écrit qui définira les limites de votre mandat.

—Deux, poursuivit Thomas comme si de rien n'était, je suis un analyste. J'ai aussi été formé en tant soldat, mais je ne connais rien ni en enquête policière ni en assassinat clandestin, comme d'ailleurs personne au Canada aux dernières nouvelles. Vous devriez plutôt contacter des spécialistes... Pourquoi pas ceux de la *SA Division* de la CIA ? Quitte à sous-traiter le renseignement aux Américains, autant y aller à fond, non ? termina-t-il en assortissant sa réflexion d'une grimace acide.

—*Come on*¹⁴, Thomas ! Qu'est-ce que vous n'avez pas compris dans tout ce que je vous ai dit ?

—Et trois, ça me tente pas, j'aurais trop peur de manquer un épisode d'Occupation double...

Joanie resta un moment silencieuse et se renversa dans son fauteuil en soupirant.

14. Voyons donc.

—Allons prendre une petite marche, proposa-t-elle, je vais quand même vous montrer la salle des opérations et notre person-nage... Ça va vous faire réfléchir.

—Ça m'étonnerait, rétorqua Thomas d'un air sceptique.

Ils ressortirent vers le corridor qui surplombait la salle de com-mandement, le suivirent sur quelques mètres, puis empruntèrent un escalier latéral menant vers le niveau inférieur.

—L'étage est complètement neuf et opérationnel depuis quinze jours. Le lendemain de son allocution de traitant sur le nombre officiel de victimes, notre premier ministre a convoqué le ministre de la Sécurité publique et lui a donné carte blanche en ce qui concernait le budget. Ils ont même oublié les procédures de marchés publics...

L'escalier débouchant directement dans la salle, d'où il se trou-vait Thomas pouvait voir, en levant la tête, les larges baies vitrées du corridor par lequel il était entré quelques heures auparavant. Une dernière vitre, blindée d'après son épaisseur, barrait l'accès à la salle proprement dite, à laquelle on accédait par un sas individuel ou une porte latérale qui ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur. Joanie frappa légèrement contre la glace pour attirer l'attention d'un officier ins-tallé sur un podium devant les écrans muraux, qui vint leur ouvrir. Immense, l'espace était réparti en deux zones, que Thomas identifia sans difficulté.

Une première zone tactique au pied des gigantesques écrans re-couvrant les murs était destinée à la conduite de l'action en temps réel. À l'arrière, plusieurs bureaux étaient installés en arêtes de poisson et délimitaient un espace fournissant des services d'appui, comme de l'anticipation ou de l'approfondissement, sur des sujets qui seraient transmis aux analystes par les tacticiens. Des bureaux additionnels, fermés par des portes vitrées, couvraient également les deux murs latéraux de part et d'autre de la zone arrière, tandis que le mur du fond était percé de deux portes pleines avec des appliques lumineuses rouges au-dessus des chambranles. Thomas supposa qu'il s'agissait des témoins de systèmes d'extinction aux halons, lesquels devaient protéger une salle de serveurs informatiques et une autre renfermant les équipements de transmission. Comme il avait pu le noter à son ar-rivée, la quasi-totalité des consoles de la zone tactique, ainsi que plus de la moitié des bureaux étaient occupés par des employés affairés à leurs tâches respectives.

—Thomas Foucher, capitaine Marc-André Labrèche... présenta Joanie Monier-Laberge.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis Labrèche lança :

—Alors, c'est donc vous le Français dont Joanie nous rebat sans cesse les oreilles ?

Thomas émit un demi-sourire poli, avec la vague impression que l'inspectrice-chef tenait déjà sa participation pour acquise.

—Venez, je vais vous faire une rapide mise à jour.

Thomas et Joanie suivirent Labrèche vers une large table située sur le côté de la zone tactique. Ce dernier appuya sur un tableau de commande intégré à la vitre qui recouvrait la console, et celle-ci s'alluma sur une carte numérique de l'île de Montréal. Plusieurs couches d'informations étaient superposées au fond de la carte, sur laquelle Thomas n'eut aucun mal à identifier les trois zones des attentats. Persuadé que certaines des étiquettes électroniques qui parsemaient l'écran étaient animées d'un mouvement presque imperceptible, il se demanda si sa glycémie ne venait pas de subitement rechuter.

—Ça bouge ou il y avait quelque chose dans le café que vous m'avez servi ?

Labrèche eut un sourire satisfait puis, sans un mot, zooma sur une étiquette située sur l'avenue des Pins en écartant un doigt de part et d'autre du mobile, comme il l'aurait fait sur son écran de téléphone cellulaire. Une portion de l'avenue apparut en gros plan et le mobile se déplaçait maintenant le long de son axe.

—Tous les véhicules de police, toutes les ambulances d'Urgence santé et tous les camions des services d'incendie sont géolocalisés, expliqua l'officier. On les suit en direct et on peut les diriger vers n'importe quelle partie de la ville grâce à un simple appel aux opérateurs du 911 qui veillent à la coordination. Plus fort encore...

Labrèche tapota sur le panneau de commande et tous les mobiles orange disparurent en même temps que la carte de Montréal s'estompait, jusqu'à presque disparaître. Ils virent alors se matérialiser sous leurs yeux des axes verts auxquels s'attachaient par endroits de petits blocs d'informations carrés reflétant la position des avions qui évoluaient dans l'espace aérien autour de Montréal. L'un d'eux était presque confondu avec un triangle identifié comme le point de navigation BEAUCE à l'est de la piste 06/24, que Thomas localisa justement quelque part en Beauce, ou peut-être même un peu plus

au sud dans le Maine. Les lignes vertes aboutissaient à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau.

—Intégration de NAVCANADA... On suit le trafic aérien en temps réel. Et dernière chose...

Encore une manipulation sur les commandes et le fond de carte de Montréal réapparut plus nettement, maintenant couvert par des courbes d'un bleu vif. Trois d'entre elles interceptaient les lieux des attentats.

—Le transport ferroviaire. On a évidemment les métros de la STM, mais également les trains de banlieue, ceux de l'AMT, par exemple, et les grandes lignes de VIA Rail. On a aussi la commande des tunnels de toute la ville, de façon à ce que nous puissions y interrompre le trafic à tout moment... Il suffit de peser sur une touche. Magique...

—On a également intégré les communications, enchaîna Joanie. Par exemple, on peut visualiser l'emplacement d'un appelant que nous passerait un opérateur du 911 et on peut aussi localiser l'origine d'un appel téléphonique en cours si le téléphone du destinataire est surveillé... Ou inversement.

—Ce sont vos camarades de la NSA qui doivent être jaloux, souleva Thomas, surpris par une telle débauche de moyens technologiques au sein de l'administration provinciale.

—J'en sais rien, répondit Joanie en haussant les épaules. En tout cas on a eu un joli coup de main, tant de Québec que du fédéral, pour mettre ce système en place. Le Centre de la sécurité des télécommunications à Ottawa nous a prêté une paire de cerveaux qui ont travaillé avec les experts du système d'Infrastructure géomatique ouverte — tu sais, l'outil de cartographie de notre ministère — pour arriver à un tel résultat. En échange, on partage ce qui circule sur nos consoles et qui pourrait les intéresser... Et maintenant, notre superstar... Marc-André, peux-tu nous afficher Lex ?

La carte électronique de Montréal disparut, pour faire place à une photo numérique de mauvaise qualité en ultra grand format, sur laquelle on voyait un visage partiellement couvert par un bonnet et une écharpe. La photo semblait avoir été réalisée la nuit.

—Cette photo, indiqua l'officier, a été prise le 9 novembre dernier aux alentours de 5 h 30 du matin sur la rue Sicard, pas très loin du Parc olympique. Un méchant coup de chance, je dirais...

— Qui c'est ? demanda Thomas.

— J'y viens. Dans la nuit du 8 au 9, une équipe du SPVM était postée dans le haut d'un duplex inhabité de la fameuse rue pour surveiller un gars en lien avec le crime organisé qui se trouvait dans un logement de l'autre côté de la rue. C'était en pleine nuit, au début de l'hiver. Il faisait froid en maudit, comme vous vous en souvenez, et il n'y avait personne dans les rues. Puis, vers deux heures du matin, à deux maisons de celle du gars qui était sous surveillance, un piéton a déverrouillé une porte sous le nez des agents. Jusque-là, rien de spécial. Sauf que pendant plus de deux heures, six autres personnages se sont succédés à cette adresse. Ils frappaient à la porte, et quelqu'un venait leur ouvrir. Ils sont restés à l'intérieur jusqu'à environ 5 h 30, puis sont ressortis à 15 minutes d'intervalle avant de se disperser dans la ville. L'équipe de surveillance n'a rien pu voir de ce qu'ils ont fait pendant les trois heures qu'a duré la rencontre, car les fenêtres étaient recouvertes par des rideaux opaques.

Le cerveau de Thomas avait déjà fait le calcul : six opérateurs et un chef qui se rencontrent discrètement, quelques heures avant trois attentats coordonnés.

— J'imagine que ce sont les policiers du SPVM qui ont pris la photo ?

— Exactement, confirma Labrèche, ils ont trouvé cette visite nocturne un peu louche et on a obtenu les photos de tout le groupe le lendemain matin. On a ensuite comparé les images avec celles de la vidéosurveillance du métro et on a trouvé une correspondance. Trois des bonhommes sont les kamikazes du métro... même corpulence, mêmes vêtements. On suppose que trois autres sont les kamikazes qui ont agi en surface, et que le dernier est le coordonnateur. C'est celui qui est arrivé le premier, qui a ouvert la porte, et qui l'a barrée derrière lui lorsqu'il est reparti en dernier.

— L'adresse, ça donne quoi ?

— Rien du tout... Un duplex à moitié abandonné par une grand-mère impotente qui habite sur la Rive-Sud. On a vérifié avec ses clés, mais la serrure avait été changée.

— La criminalistique ?

— Rien non plus, des tas d'échantillons, mais rien qui corresponde à quelque chose dans les bases de données... Mais on a ça.

Labrèche fit apparaître une autre photo grand format. On y voyait deux hommes en gros plan : un premier, de profil, élané et sec avec un visage buriné et taillé à la serpe. Un autre de face, plus petit, un peu rond, des cheveux courts noirs et un collier de barbe. Visiblement en grande conversation, ils se tenaient sur un perron d'hôtel en marbre blanc. Derrière eux, une large baie vitrée en verre fumé qui laissait voir de luxuriantes plantes vertes par transparence. Thomas pensa immédiatement au Moyen-Orient.

— D'où vient la photo ? Les Américains ?

— Un truc bizarre, je dirais, lui répondit Joanie avec un air perplexe. On a immédiatement demandé aux gens du SCRS s'ils pouvaient faire appel aux logiciels de reconnaissance faciale des services américains pour l'image de la rue Sicard et ce sont les services français qui nous ont renvoyé celle-ci. Ils nous ont confirmé une correspondance de 88 % entre le visage à demi couvert photographiés sur la rue Sicard et celui du gars en T-shirt bleu. Ça n'est pas une ressemblance formelle, mais c'est ce qu'on a de mieux pour l'instant. Pour autant que l'information soit fiable, évidemment...

Joanie venait d'écarter les bras du corps et de retourner vers Thomas ses paumes de mains vides pour lui faire comprendre qu'elle n'en savait pas plus.

— On sait où et quand elle a été prise ?

— Oui, répondit Labrèche, devant l'hôtel Méridien Airport de Dubaï, aux environs de Noël dernier, il y a donc à peu près deux mois.

— Qui est le deuxième gars ?

— C'est Nicolaï Gorlanov, un Tchétchène qui était surveillé par les Français, d'après ce qu'ils nous ont dit. C'est un ancien combattant séparatiste devenu marchand d'armes. Il vous trouve à peu près tout ce que vous voulez en termes de matériel militaire, et de préférence dernier cri. Les Français le soupçonnent d'avoir eu accès aux plans du RAMBO américain, un lance-grenade portable qu'on peut créer de toutes pièces, munitions comprises, à partir d'une imprimante 3D.

— Gorlanov, c'est pas vraiment tchétchène comme nom.

— Vous avez raison, valida Labrèche, c'est un pseudonyme. En réalité, il s'appelle Dokou Avtury, toujours selon les Français.

— Vous semblez avoir de bonnes relations avec le renseignement extérieur français, répliqua Thomas en affichant une moue dubitative. C'est inhabituel, pour des policiers, non ?

—En fait, on ne les connaît pas, précisa Joanie. On échange avec leur renseignement intérieur, la DGSI, qui est aussi un service de police. Ce sont eux qui ont fait appel à leur service extérieur, la DGSE, qui nous a volontiers donné un coup de main.

—Un bel exemple de collaboration, murmura Thomas pour lui-même. Est-ce qu'on a une idée de ce dont ils discutaient à Dubaï ?

—Non, laissa entendre Joanie en secouant la tête, j'ai bien peur qu'il vous faille aller vous-même aux Émirats pour enquêter sur l'intermédiaire tchéchène. Et vous passerez par la France, au fait, car il semble que l'une de vos anciennes connaissances à la DGSE soit disposée à nous fournir des précisions supplémentaires. Ah oui, aussi, le SCRS nous a demandé si on pouvait les tenir au courant de notre enquête. Chacun gère ses affaires, comme vous disiez, mais comme à leur habitude, ils veulent quand même tout savoir et insistent pour organiser une rencontre avec leur agente de liaison à Paris. Elle s'appelle Sophie Wagner, vous connaissez ?

—Oh là, on ne s'emballe pas ! s'écria Thomas qui se voyait déjà embauché sans qu'il n'ait eu son mot à dire. N'avez-vous rien écouté de ce que j'ai dit ?

—Écoutez, soupira Joanie, je vous comprends, croyez-moi, et je me passerais bien de ce foutu mandat. Sauf qu'on vient d'entrer dans la 4^e dimension, O.K. ? Alors, je ne vous demande pas d'aller tuer ce gars, mais si vous pouviez au moins nous aider à le trouver, ce serait déjà formidable. *We'll take it from there.*¹⁵

Thomas laissa un moment les mots de la policière percoler au travers des couches d'informations qu'il venait d'empiler sous son crâne. Au fond de lui, il avait envie de s'engager dans cette chasse à l'homme, même si la raison lui intimait à cet instant de poursuivre ses activités universitaires. Son départ de la FOI2 lui avait laissé un goût d'inachevé, et il se souvenait de sa stupéfaction lorsque le médecin de l'unité lui avait annoncé sans grand ménagement le diagnostic qui allait mettre un coup d'arrêt à sa carrière opérationnelle. Il n'était toujours pas certain de s'en être complètement remis tant il se sentait diminué, incapable de revenir au niveau d'expertise qui avait été le sien. Pendant presque une minute, Joanie et lui s'observèrent, tandis que Labrèche pitonnait distraitement sur un clavier, comme occupé ailleurs.

15. On s'en occupera à ce moment-là.

—Ne me dites pas que 546 morts ne parviennent pas à vous convaincre... implora la policière à mi-voix.

Thomas crut voir une larme perler dans ses yeux et plia à cet instant devant l'offre de l'administration provinciale, sans trop savoir s'il s'y lançait pour le Québec ou pour lui.

—Le nom de l'agente me dit vaguement quelque chose, reprit-il comme si de rien n'était. Peut-être qu'on s'est croisé à Ottawa. Pas de problème pour partager ce qui est nécessaire avec elle si c'est d'accord avec vous, à moins que vous vouliez la jouer solo?

—Non, c'est bon, répondit Laberge en le gratifiant d'un large sourire satisfait. On marche un peu sur des œufs avec cette nouvelle initiative de notre premier ministre, alors autant se garder des amis au fédéral... Ah oui, une dernière chose, le T-shirt bleu...

—Eh bien?

—C'est un T-shirt de bande dessinée qui dit «*Lex Luthor for President*», on a donc surnommé notre ami Lex...

Chapitre 6

La semaine d'Alice et de Pierre Malherbe avait été conforme au programme que ce dernier avait annoncé dans l'avion qui les avait transportés depuis Paris.

L'enseignante avait d'abord été surprise par la température glaciale et les trottoirs couverts de neige parfois glacée sur lesquelles il lui était arrivé de glisser, malgré les graviers que la ville y étalait. Le bonnet et les gants, que les Québécois appellent tuque et mitaines, étaient indispensables pour éviter de se retrouver avec les oreilles et les doigts gelés. Alice louait la bonne idée qu'elle avait eue de s'être arrêtée au Vieux Campeur pour acheter un vrai manteau d'hiver et s'était rendu compte que les précipitations alliées au froid polaire qui régnait en maître en cette fin février faisaient de Montréal une ville totalement différente de celle qu'elle avait connue sous le soleil de mai.

Depuis l'aéroport, ils avaient pris un taxi qui mit près d'une heure et demie à atteindre le centre-ville, bien que ce fut un samedi. Le trafic était toujours intense, même en dehors des journées de travail.

Alice avait hérité d'une jolie chambre aux tons beige et rouge située dans les étages supérieurs de l'hôtel, qui lui procurait une belle vue sur le centre-ville depuis la large baie vitrée, bien que le ciel fût bas. La seule chose qui la dérangeait était ce pouf carré rouge aux motifs dorés en forme de serpentins, qu'elle déplaça dans un angle de la pièce et qu'elle cacha derrière le fauteuil beige. Elle prit quelques minutes pour défaire le contenu de sa valise cabine, se prépara un thé grâce à la bouilloire fournie et s'allongea sur le lit en observant le plafond crème.

En définitive, elle avait trouvé ce voyage quelque peu salubre. Elle était enfin sortie de sa routine, des trajets quotidiens en métro et des quatre murs de son appartement parisien. Elle s'apprêtait à rencontrer des gens nouveaux et à redécouvrir une ville qu'elle avait visitée l'année précédente, bien qu'elle ne se présentât pas aujourd'hui sous son meilleur jour, avec ses rues enneigées et congestionnées, ses piétons emmitoufflés qui se hâtaient vers leur destination en soufflant des volutes d'air glacé et son centre-ville figé qui peinait à se remettre des attentats.

Pierre et elle avaient passé le dimanche à arpenter le centre-ville. Alice trouvait que, hormis les quelques rues autour de l'Université Concordia et le trafic atroce, Montréal ressemblait à une ville normale. Ils n'avaient pas poussé leur promenade jusqu'à l'Université de Montréal, qu'ils verraient le lendemain, pas plus qu'ils ne s'étaient rendus à la station Berry-UQAM, mais Alice supposait qu'elle n'y verrait rien de plus que ce qu'elle constatait déjà. Elle n'avait pas réellement de point de comparaison, mais elle s'était surprise à trouver les trottoirs souvent noirs de piétons, alors qu'elle avait imaginé que la plupart des gens circuleraient dans le réseau souterrain de tunnels et de centre commerciaux qui courait sous ses pieds. Peut-être, s'était-elle dit, que plusieurs des piétons qu'elle croisait faisaient tout leur possible pour éviter le métro et les espaces publics clos dans lesquels ils se sentiraient piégés. Elle ne comprenait que trop bien cette sensation qui la clouait chez elle depuis trois ans dès que la nuit tombait.

Le lundi matin, Pierre et elle avaient pris l'autobus 166 à l'angle de l'avenue de la Côte-des-Neiges jusqu'à l'Université de Montréal. Alice ne s'était pas trompée, les abords de la station de métro et de HEC, où ils avaient fait un détour par curiosité, ressemblaient en tous points à ceux de Concordia. L'endroit était jonché de bougies, de peluches, de petits mots et de ce qui restait des rubans striés rouge et blanc qui avaient isolé les scènes de crime.

Le duo avait ensuite remonté l'avenue Édouard-Montpetit en passant devant le l'édifice principal de l'université, pour rejoindre le pavillon Marie-Victorin où se situait le département de psychologie. Alice se surprenait à adopter la même attitude que les Montréalais, la tête enfoncée dans les épaules, le col de son manteau remonté jusqu'au nez et le haut du crâne couvert d'un bonnet qui descendait en dessous des sourcils. Elle soufflait, elle aussi, les mêmes volutes de vapeur blanche. Pierre avait conservé son manteau trois quart brun, sous lequel il avait ajouté une mince doudoune assortie. Ses mains étaient couvertes de gros gants de cuir doublés qui les faisaient ressembler à des pattes d'ours. Il avait enfoncé un foulard à l'intérieur de son col et s'était coiffé d'un chapeau en laine brune à larges bords qui avait la particularité de disposer de rabats qu'il avait dépliés pour protéger ses oreilles.

Comme convenu, Alice et Pierre avaient été accueillis par Jean Ladouceur, l'homologue québécois du psychiatre français. Natif de la

région du Saguenay, à l'est du Québec, il avait un accent à couper au couteau. Alice devait se concentrer au maximum pour comprendre le sens de ses paroles, lorsqu'elle ne tentait pas de les déchiffrer en lisant sur ses lèvres. Le trio passa l'essentiel de la journée ensemble, jusqu'à ce que sur les coups de 16h, Alice se fende d'un énorme bâillement qui mit fin à leur discussion d'ordre académique. Ils avaient convenu de se retrouver le lendemain pour une première conférence.

C'est à la fin de celle-ci, sur les douze coups de midi, qu'Alice fit la connaissance de Joanie Monnier-Laberge, dont Pierre avait mentionné le nom lors de leur départ de Paris. Elle trouvait que c'était une belle femme, certainement dans la cinquantaine, avec des yeux bleus rieurs et des cheveux grisonnants tirés en chignon. Elle portait son uniforme kaki et noir de la police provinciale. Jean Ladouceur avait fait les présentations et Joanie lui avait servi une poignée de main franche, assortie d'un sourire sympathique.

— Je vous souhaite la bienvenue au Québec, et vous remercie de partager votre expérience.

— Je vous en prie, avait répliqué Alice en lui rendant son sourire. D'après ce que j'ai entendu des différents intervenants de ce matin, nous sommes tous dans le même bateau, n'est-ce pas ?

— Absolument, avait confirmé Joanie, et nous allons tout faire pour retrouver les criminels et répondre avec une extrême fermeté aux actes odieux qu'ils ont commis.

Alice connaissait par cœur ce discours lénifiant. *Ce sont des événements horribles, nous pleurons avec vous, les méchants seront punis, il faut se relever et continuer à vivre, la liberté vaincra.* Joanie remarqua le petit rictus qui venait de tordre les lèvres de son interlocutrice.

— Ça vous fait capoter d'encore entendre ça, non ? Je comprends... C'est ce qu'on vous sert depuis trois ans.

— Ce n'est pas contre vous en particulier, mais pour une fois, j'aimerais entendre autre chose qu'un slogan publicitaire...

Joanie prit la critique comme un avertissement qui la conforta dans le mandat que lui avait confié le premier ministre. On pouvait beurrer le discours autant qu'on voulait et la plupart des citoyens s'en contentaient, eux qui souhaitaient rien d'autre que retrouver une vie normale et oublier l'horreur. Pour d'autres, a fortiori ceux qui avaient souffert directement dans leur chair, peut-être que seule une certaine

forme de vengeance, ou à l'inverse, de pardon, serait susceptible d'apaiser leur douleur et de leur permettre d'avancer. Joanie eut une pensée pour Thomas, alors que celui-ci organisait les derniers préparatifs de son départ pour une partie de chasse d'enjeu national.

— Je ne peux malheureusement pas vous aider avec la situation qui prévaut en France et je ne suis pas libre de partager avec vous les initiatives en cours, mais je vous assure, promet Joanie en posant une main sur le bras d'Alice, je vous assure que nous mettons des moyens innovants en œuvre pour répondre aux attaques du 9 novembre. Des moyens humains et techniques que la nation utilise pour la première fois, vous pouvez me croire...

L'Airbus A330 venait tout juste de se faire pousser vers l'arrière par le tracteur de piste, que Thomas sentait déjà le sommeil le gagner. Le vol de nuit passerait vite.

La semaine fut intense en termes de préparation, tant avec l'EILAT, dont il dut assimiler rapidement les procédures et les outils technologiques mis à sa disposition, qu'avec l'université qui, bien que prévenue par le ministère de la Sécurité publique de la soudaine indisponibilité de son professeur, avait harcelé ce dernier pour s'assurer que les engagements pris seraient respectés et que les étudiants qu'il supervisait ne seraient pas laissés livrés à eux-mêmes. De son côté, Joanie avait tenu parole. Thomas était officiellement embauché comme consultant pour le ministère du Conseil exécutif, et détaché auprès de la Sûreté du Québec. La missive signée de la main du premier ministre précisait en toutes lettres que sa mission consistait à *employer tous les moyens nécessaires pour identifier, localiser et neutraliser l'organisateur des attentats du 9 novembre*. Thomas l'avait confiée à un notaire réputé pour être aussi peu aimable que scrupuleux. Il en conservait une copie dans un coffre à la banque, de même qu'il avait chiffré et déposé le document dans les brouillons d'une boîte courriel en ligne ouverte pour l'occasion. Il avait une confiance très limitée dans la capacité des gouvernements à prendre leurs responsabilités quand les choses s'enveniment.

Son programme prévoyait maintenant un vol de nuit vers Paris sur Air Transat, un long week-end sur place, puis un départ vers Du-

baï, sur Emirates, dès le mardi suivant. Il se réjouissait à l'avance du confort et du service de la classe Affaires de la compagnie émirienne, bien que le fauteuil de cuir de la classe Club d'Air Transat dans lequel il venait de prendre place n'était pas mal non plus. Il jeta un petit coup d'œil à sa voisine, une ravissante rousse aux yeux verts. De longs cheveux séparés par une raie centrale sur le haut du crâne encadraient son visage fin et ondulaient élégamment sur ses épaules. Elle lui retourna son regard.

— Normalement, je suis toujours assis à côté d'une grand-mère ou d'un homme d'affaires bien gras qui va ronfler toute la nuit. Vous ne ronflez pas, j'espère ?

Alice le regarda avec circonspection. Elle avait l'habitude de ce genre de personnage qui lui raconterait sa vie sans s'intéresser à la sienne, et dont elle aurait tout le mal du monde à se débarrasser. Hésitant entre un sourire poli et une réponse, elle patienta quelques secondes, puis voyant que l'homme venait de se plonger dans un magazine en se désintéressant d'elle, elle se décida.

— Jamais, sauf si je bois trop, répondit-elle en levant la coupe de champagne que l'agent de bord venait de lui offrir.

Thomas leva la sienne en retour. Les haut-parleurs grésillèrent une seconde, puis la voix du commandant de bord emplît la cabine. Après avoir remercié l'ensemble des voyageurs de voler sur Air Transat, il les informa que le vol durerait 5 h 50, ce qui constituait un record en raison d'un vent arrière favorable qui perdurerait durant tout le trajet, et que le ciel, à Paris, serait couvert à leur arrivée, avec une température de 5 °C.

— Ça fait quand même 20 °C de plus qu'à la maison, constata Thomas dans son for intérieur.

— Vous êtes l'un des cent mille Français qui habitent au Québec ?

Thomas sourit. Comme le lui avait fait remarquer Joanie Monnier-Laberge à la sortie du Dollarama, il n'avait jamais perdu son accent français, bien qu'il ait vécu toute son enfance, son adolescence et sa vie d'adulte au Canada.

— Non, je suis Canadien avant tout. Mes parents m'ont emmené ici lorsque j'avais 9 ans. Et vous, vous quittez ou vous allez vers votre chez vous ?

En fin de compte, Alice trouva que la conversation tombait à pic pour tuer le temps, surtout que son voisin l'avait entamée en y allant de deux questions consécutives. Elle lui relata brièvement la raison de son voyage.

— Mon collègue a finalement décidé de rester quelques jours de plus, et c'est pourquoi vous avez pu obtenir son siège.

— Et j'en suis ravi. Vous parliez de l'association Treize novembre et de Dauphine... Vous avez fait des recherches académiques sur la fusillade ?

— En fait, non, je suis prof d'administration, révéla Alice en marquant une pause pour prendre une grande inspiration. Pour vous dire la vérité, j'y étais...

— Ah, j'en suis sincèrement désolé... Mais vous savez, ça va passer...

Alice fronça les sourcils, incertaine de comprendre. Thomas se tourna légèrement dans son fauteuil, de façon à lui faire face, et ajouta :

— La grande inspiration que vous venez de prendre, c'est l'angoisse...

Elle plissa soudain les yeux, comme pour se couper du monde extérieur. Cet inconnu avait deviné d'un seul coup d'œil. Pleinement conscience de cette angoisse qui n'en finissait pas, elle se haïssait pour les propres limitations qu'elle s'imposait, mais ne s'attendait pas à ce que ça se voie autant. Objectivement, elle savait qu'il n'y avait statistiquement aucune chance qu'elle soit de nouveau impliquée dans un événement similaire, mais l'angoisse n'avait que faire des statistiques. Frustrée d'avoir été mise à jour aussi facilement, elle demanda à Thomas s'il était psychologue.

— Non, j'enseigne les sciences politiques. Je me suis spécialisé dans le terrorisme et j'ai parlé à de nombreux survivants.

Ce dernier mot figea les pensées d'Alice, comme si le ciel s'ouvrait devant une évidence sur laquelle elle n'avait pas encore réussi à mettre le doigt. Elle venait soudainement de prendre conscience que, pendant trois ans, elle avait vécu dans la crainte, comme une victime ; pendant trois ans, elle était restée en permanence sur ses gardes, comme une victime ; pendant trois ans, elle avait menti à tout le monde au sujet de la peur qui la tenaillait.

— Survivants. Facile à dire... murmura-t-elle, refusant inconsciemment de considérer l'alternative.

—Les mots sont importants, reprit Thomas en tournant distraitemment les pages du magazine, comme perdu dans ses pensées. D'ailleurs, on a souvent tendance à associer le terme victime à son origine *victus*, celui qui est vaincu. Pourtant, on pourrait aussi le comprendre comme *victor*, celui qui est vainqueur. Le sens ne doit pas véhiculer le sentiment d'une situation irréparable, c'est pour cela qu'afin d'éviter la confusion, je lui préfère celui de survivant.

Interloquée par cette nouvelle perspective, Alice resta silencieuse. *Le mot ne doit pas véhiculer le sentiment d'une situation irréparable*, venait de souligner Thomas, mais c'était pourtant ce qu'elle ressentait depuis trois ans et n'y voyait aucune issue. L'Airbus roulait lentement sur le *taxiway* et les haut-parleurs grésillèrent de nouveau.

—Nous sommes numéro 2 pour le décollage, nous devrions être en l'air dans quelques minutes. Personnel de cabine, prenez vos sièges.

—Je suis une victime, vous pouvez me croire... J'ai tout le temps peur de tout. Je ne sors plus la nuit, je refuse les invitations, je n'écoute pas de musique pour pouvoir saisir le moindre bruit... Ce genre de trucs, vous voyez. Mais ce n'est pas moi, je le sais. C'est juste moi depuis trois ans...

Thomas sourit et posa doucement sa main sur l'avant-bras d'Alice. À sa propre surprise, la jeune femme ne réagit pas.

—Et quand bien même vous seriez une victime? Ce n'est qu'une part de ce que vous êtes, pas tout ce que vous êtes...

Le Montréalais se tut, alors que les deux réacteurs Rolls-Royce Trent s'étaient mis à rugir, propulsant les deux cents tonnes de l'appareil sur les trois mille mètres de piste. Son souvenir le plus étonnant d'un décollage, se remémora-t-il, était celui d'un maxi-cargo Antonov 124 qu'il avait pu observer de loin. On aurait dit que les quatre réacteurs Progress ne parvenaient pas à soulever les quatre cents tonnes de la machine. Pourtant, le gros bourdon poussif avait finalement quitté le sol et grimpé péniblement dans un lent virage vers la gauche. Il lui avait donné l'impression que la moindre turbulence le projetterait au sol, comme sous l'effet d'une tapette à mouches géante.

—La victime n'est donc pas vous, car vous êtes plus qu'une victime, vous comprenez?

—Je comprends, lâcha Alice en affichant une grimace acide, mais ça n'empêche...

—Vous connaissez la métaphore de la grenouille et du scorpion ?

Après qu'Alice eut secoué négativement la tête, Thomas s'expliqua.

—Un scorpion veut traverser un fleuve et demande à une grenouille de le prendre sur son dos. Craignant d'être piquée et de se noyer, la grenouille refuse, mais le scorpion parvient à la convaincre...

Il prit une gorgée de champagne et se réjouit qu'Alice garde les yeux plantés dans les siens.

—Alors ? s'impatienta la jeune femme.

—Alors *In Cauda Venenum*... lui répondit le professeur.

—Ah ! s'exclama-t-elle avec, pour la première fois, un large sourire. C'est exactement ce que j'aurais pu dire à mon dernier petit copain, *le poison est dans la queue* ! Il abusait un peu trop souvent à mon goût des substances illicites.

Thomas s'esclaffa, tandis qu'Alice reprenait subitement un visage sérieux. La transition brutale d'avec le large sourire qu'elle arborait précédemment donnait l'impression que ses expressions étaient commandées par un interrupteur. *On/Off*.

—Non, mais sinon, sérieusement ?

—Mes condoléances à votre dernier petit copain. Donc, voilà le scorpion sur le dos de la grenouille, qui commence à nager en travers du fleuve. Arrivé au milieu, le scorpion lui enfonce son dard dans le cou. Elle ressent le poison, comprend qu'elle va mourir et que les deux vont se noyer. « Pourquoi as-tu fait ça ? » demande-t-elle alors. Et le scorpion répond : « Parce que je suis un scorpion... »

—Je ne vois pas le rapport.

—Vous êtes le scorpion, et pourtant, aujourd'hui, rien ne vous oblige à piquer la grenouille.

Alice fit tourner l'allusion dans son crâne, mais sans comprendre où Thomas voulait en venir. Celui-ci poursuivit.

—Lorsque vous vérifiez dix fois que votre porte est fermée, vous piquez la grenouille et vous vous noyez dans votre angoisse. Pareil quand vous refusez de sortir la nuit, évitez les endroits bondés, refusez les invitations ou cherchez à analyser le moindre bruit. Vous auriez tout intérêt à profiter de la grenouille pour vous rendre sur l'autre berge, celle où vous serez en sécurité. Il y a des façons de faire, on pourra en reparler.

Il termina sur un sourire chaleureux auquel Alice répondit avec son sourire automatique. Leur conversation s'orienta alors sur des sujets plus légers et se poursuivit pendant l'apéritif, puis le souper. Les deux discutaient toujours lorsque les lumières de la cabine s'éteignirent pour laisser dormir les passagers. Pour faire le moins de bruit possible, ils se penchèrent l'un vers l'autre et entreprirent de discuter à mi-voix.

— Marion frappe à la chambre du palace, relata Alice, et demande à travers la porte si le client désire quelque chose. Il lui répond non merci, alors elle lui dit : « Et pour votre femme ? » Le gars lui répond : « Bonne idée ! Apportez-moi une carte postale ». Je te jure que c'est une histoire vraie !

Ils rirent en enfouissant leur visage dans leurs manches.

Les lumières s'allumèrent de nouveau à une heure de l'atterrissage et la conversation continuait toujours. Aucun des deux n'avait dormi.

— Je serai occupé, ce week-end, mais ça me ferait plaisir qu'on dîne ensemble la semaine prochaine. Qu'est-ce que tu en dis ?

Aussi agréable que fût la compagnie de Thomas, Alice n'était toujours pas prête à sortir la nuit. Elle allait poliment refuser, mais au moment où elle ouvrit la bouche pour lui répondre, il la coupa dans son élan.

— Je me disais que ce serait peut-être plus facile si on organisait ça chez toi. On commanderait des plats chinois... J'adore la nourriture chinoise qu'on trouve en France...

Alice resta bouche bée. En quelques heures, ce gars avait non seulement ébranlé la perspective qu'elle avait d'elle-même, mais il répondait également à ses objections avant même qu'elle les formule.

— Je ne sais pas trop... hésita-t-elle

— Je comprends. Juste un truc : arrête de te demander pourquoi tu n'es pas morte avec eux. Demande-toi plutôt pourquoi tu es vivante.

Alice se sentit un peu rassurée par le sourire confiant que venait de lui décocher Thomas. Elle y réfléchit une seconde, puis, comme pour faire un premier pas vers son statut de survivante, elle accepta d'un discret signe de tête.

Thomas avait rendez-vous en fin d'après-midi avec Sophie Wagner, l'agente de liaison du SCRS à Paris. Ils avaient convenu de se rencontrer au Sir Winston, un pub anglais situé à proximité de la place de l'Étoile.

Après l'atterrissage, aux alentours de 11 h, heure de Paris, il avait poliment abandonné Alice et avait sauté dans le taxi privé de la compagnie Personal Drivers qu'il avait commandé depuis Montréal, en s'étonnant encore une fois de cette habitude française de coller des noms anglais partout, alors que le Québec se battait quotidiennement pour maintenir la prévalence du français.

Il s'agissait d'une compagnie réclamant des tarifs à peine plus élevés que ceux des taxis réguliers de l'aéroport, mais dont les services étaient incomparables. Une jolie voiture, confortable et bien entretenue, et un conducteur à la fois aimable et serviable qui détonnait avec le chauffeur classique de taxi. Thomas s'était fait conduire dans un Airbnb proche de l'église d'Auteuil, qu'il avait réservé directement en ligne. Il préférait cette option aux hôtels parce qu'il aimait rentrer dans une sorte de *chez lui* en fin de journée, se faire tranquillement la popote devant un film et prendre son déjeuner en caleçon le lendemain matin, sans devoir dire bonjour à personne avant son premier café. Il avait été séduit par le côté moderne de l'appartement et l'énorme portrait de Sri Aurobindo en noir et blanc qui trônait sur tout un pan de mur. Après une douche rapide, il décida de ne pas dormir, malgré la lassitude qui l'envahissait, mais plutôt d'aller se promener dans les rues de Paris, afin de recalculer aussi vite que possible son horloge biologique sur l'heure locale.

Tandis qu'il longeait la Seine vers le Trocadéro sous une météo grise et froide, conforme à celle qu'avait annoncée le commandant de bord, il repensa à sa nuit passée dans l'avion. La vie était faite de rencontres inattendues, et celle avec Alice en était une. Il s'avoua que cette jeune femme lui plaisait bien. Parce qu'il la trouvait jolie, évidemment, mais surtout en raison de cette façon un peu innocente qu'elle avait de poser des questions sur tout, et sur elle en premier. Elle s'arrêtait parfois de parler pour réfléchir, fronçait les sourcils, puis reprenait le fil de ses pensées. Elle l'interrompait souvent pour demander une clarification ou apporter un point de vue, et elle se livrait sur sa propre vie de manière naturelle, voire familière, mais qui ne laissait en réalité transparaître que la surface de ce qu'elle était vraiment. Et c'est

probablement, reconnaissait Thomas, ce dernier trait de caractère qui le poussait à vouloir mieux la connaître.

Le téléphone Atlas vibra dans sa poche. C'était un téléphone protégé que lui avait confié la Sûreté, développé sur la base d'un BlackBerry et offrant le plus haut niveau d'assurance de sécurité du Schéma canadien d'évaluation et de certification selon les Critères communs, l'EAL 7. À l'intérieur, un système de chiffrement fonctionnait en point à point pour la voix, les courriels ou la messagerie instantanée lorsqu'il communiquait avec un autre appareil Atlas, ainsi qu'en local lorsque, par exemple, il prenait des photos ou des vidéos. Le système permettait également de communiquer avec certaines autres technologies de chiffrement alliées, comme le SecurVoice américain ou le Teorem français. Pour l'instant, Thomas voyait sur l'écran une courte question de l'EILAT qui souhaitait savoir si son programme était toujours conforme aux prévisions. Il répondit d'un *oui* laconique.

Il pressentait que malgré la photo prise à Dubaï, ce ne serait pas forcément facile de mettre la main sur Lex. Il lui faudrait d'abord retrouver l'intermédiaire tchéchène et lui soutirer ce qu'il savait sans avoir l'assurance que l'information fournie serait décisive pour la suite. Il évalua les options disponibles : lui tordre le bas aussi bien au sens propre qu'au figuré, le convaincre de collaborer grâce à un moyen de pression, lui acheter ce qu'il savait, ou bien le tromper. Puisque la meilleure d'entre elles ne lui sautait pas immédiatement aux yeux, il prit la décision de voir d'abord les données que lui fournirait la DGSE le lendemain au sujet du Tchétchène.

En descendant le quai des Tuileries, il croisa trois militaires du dispositif Sentinelle. Depuis le 9 novembre, Montréal était littéralement quadrillé en permanence par les patrouilles de police, mais on ne voyait pas encore d'uniformes verts dans les rues, ce dont le Québécois se réjouissait. Il estimait que les militaires étaient formés pour faire la guerre, la police pour assurer le maintien de l'ordre et que les deux ne pouvaient être interchangeables. En revanche, L'EILAT avait conseillé aux municipalités de multiplier les patrouilles et d'en changer les horaires constamment. Ces nouvelles dispositions visaient davantage à rassurer la population qu'à empêcher la survenue d'une quelconque attaque terroriste de nature imprévisible et, sauf erreur tactique des assaillants, indétectable.

Thomas acheta la dernière édition de l'hebdomadaire *Le Point* dans un kiosque à journaux en prévision de son rendez-vous avec Sophie Wagner. Il flâna quelques temps dans le quartier des Champs-Élysées, avant de prendre une table au Sir Winston avec dix minutes d'avance sur l'horaire. Il disposa le magazine avec la page titre bien visible et déplaça le cendrier sur la publication, dans le coin supérieur gauche. C'était le signal convenu devant permettre à l'agente canadienne de l'identifier.

La plupart des tables du bar étaient occupées, et celle de Thomas était heureusement située contre un pan de mur, un peu en retrait derrière une colonne. Il n'avait donc pas de voisins immédiats et conservait un bon angle de vue sur la salle. Il aimait le style colonial chaud de l'établissement, les panneaux de bois sombres aux murs, les fauteuils en cuir Chesterfield et l'éclairage tamisé. L'endroit était chic et élégant.

Il venait de terminer un tour d'horizon pour tenter sans succès d'identifier un dispositif précurseur que le SCRS aurait pu mettre en place pour sécuriser la rencontre, lorsque la porte s'ouvrit sur une femme dans la quarantaine vêtue d'une doudoune marron brillante, d'une écharpe Burberry qui dépassait par le col ouvert et d'un jean bleu marine étroit mettant en valeur ses jambes fuselées. Malgré le temps gris, elle portait d'énormes lunettes fumées rondes qui lui donnaient des yeux de mouche. Elle les enleva lentement et jeta un coup d'œil circulaire dans la salle. Puis elle s'avança vers Thomas en regardant droit devant elle, vers le fond de l'établissement, le dépassa de quelques pas et revint à sa table. Elle tira alors une chaise avec un large sourire, comme si elle venait de retrouver un bon ami. «Fine mouche», se dit Thomas. «Elle m'a identifié dès son entrée et a vérifié le signal du rendez-vous sans jamais me jeter un seul regard». Il regretta cependant d'avoir dû se soumettre à ces trucs d'espion qui devaient dater de l'époque de la Guerre froide. Il aurait été plus simple qu'ils se textent leur photo respective.

Assise face à lui, Sophie se débarrassait de son blouson. Une femme magnifique, jugea Thomas, des yeux verts perçants et un sourire parfait, le tout sous une cascade de cheveux bruns qui lui arrivaient aux épaules. Il la trouvait particulièrement élégante et raffinée, parfaite pour occuper un poste diplomatique à Paris. Il se serait honnêtement bien passé de cette rencontre ; d'une part parce qu'il n'avait

pas vraiment envie d'impliquer le SCRS dans son enquête, et d'autre part, parce qu'il s'attendait à ce que Sophie Wagner joue son rôle habituel d'agente de liaison en s'arrangeant pour que la collaboration demeure à sens unique, c'est-à-dire dans son seul intérêt. Malgré tout, il avait toujours aimé la compagnie des jolies femmes, si bien que le premier coup d'œil avait quelque peu apaisé sa frustration.

— Bienvenue à Paris ! lança Sophie. J'ai appris que vous aviez travaillé chez nous, par le passé ? Je ne me souviens pas de vous avoir croisé.

Thomas opina pendant que Sophie rassemblait rapidement ses boucles brunes dans une queue de cheval qui dégagea son visage. Elle attrapa l'élastique bleu qu'elle tenait entre ses lèvres et le passa autour des cheveux.

— Exact, pendant plus de sept ans, dont deux en détachement à Paris chez nos homologues... Mais depuis trois ans, j'enseigne à l'université. Je n'entends pas d'accent québécois, vous êtes d'origine française ?

— Non, suisse. Comme vous, je suis une importée. Ça ne vous manque pas ce que vous y faisiez ?

— Pas vraiment. Je suis persuadé que je ne serais pas retombé dans le chaudron si on n'était pas venu me chercher. Et pour tout vous avouer, je me demande encore si ça me tente d'être là. Et vous, depuis longtemps à Paris ?

— Je vais prendre un verre de vin rouge... dit Sophie en levant la main en direction du serveur. Vous ?

Thomas commanda un whisky japonais Yamazaki. Le bar avait une collection de plus de cinquante marques différentes.

— Et aussi, une planche mixte fromages et charcuterie, j'ai *très-très* faim... ajouta Sophie en collant les deux adverbes comme pour insister sur l'urgence de la situation. Quelques mois, je viens d'arriver. D'après ce que je sais, vous étiez le dernier analyste à avoir été détaché à Paris. C'était entre 2014 et 2016, non ?

— Exact, confirma Thomas, j'ai quitté le service un peu avec fracas, juste après ma période chez nos homologues français. Peut-être que l'Administration centrale s'est dit que l'air du XX^e arrondissement¹⁶ était toxique pour des gens comme nous...

Les deux agents se fendirent d'un sourire crispé, comme s'ils

16. Le siège de la DGSE est situé sur le boulevard Mortier, dans le XX^e arrondissement.

croyaient qu'un peu d'humour contribuerait à alléger cette période d'observation mutuelle. Cela permit à Thomas de remarquer les dents parfaitement blanches et alignées de son interlocutrice.

— On va les voir demain matin. Vous avez connu Carmelo ?

— Absolument, on a souvent travaillé ensemble. Un bon gars... La première réunion où l'on s'est rencontrés, on s'est engueulé. Le soir même, on allait noyer nos différends dans une baignoire de whisky. Toujours est-il qu'on était devenu tellement potes, au fil du temps, qu'on nous surnommait les Laurel & Hardy de l'analyse, s'esclaffa de bon cœur Thomas au souvenir de cette rencontre. Demain, c'est dimanche, j'espère qu'il aura prévu le café et les croissants.

— Et sinon, enchaîna Sophie d'un air impassible, je n'ai pas bien compris ce qu'un émissaire du gouvernement québécois vient faire ici...

L'agente picorait de petits morceaux de la planche mixte qu'elle complétait parfois d'une gorgée d'alcool, une association dont elle semblait se délecter.

— J'aime le vin français, le Bordeaux en particulier, dit-elle. Les vins américains qu'on trouve chez nous m'écœurent, trop sucrés. Bref, allez-y...

— Je consulte, en fait. Je ne suis pas un employé régulier du gouvernement. Mon mandat est de les renseigner au mieux sur un possible organisateur des attentats du 9 novembre.

— Sale histoire. Pourquoi ce n'est pas quelqu'un de chez nous qui s'en occupe ? Le bureau régional de Montréal, par exemple ?

— *Don't ask*¹⁷... Poutine interne au gouvernement, d'après ce que j'ai compris. Ça dépasse mon niveau de compétences.

— Vous ne m'avez pas parlé du but de la réunion de demain... poursuivit Sophie après une seconde de réflexion.

— Les Français nous ont transmis une photo sur laquelle on voit celui qu'on suppose être l'organisateur, avec un intermédiaire. On voudrait en savoir plus sur cette réunion et éventuellement, utiliser l'intermédiaire pour remonter vers l'organisateur.

— Et il est convenu, entre nos deux administrations, que vous partagiez avec moi ce que vous apprendrez, n'est-ce pas ?

Thomas reconnut tout de suite la façon de faire des services, qui consistait à tenter de glaner le maximum d'informations, mais d'en

17. Ne me le demandez pas...

communiquer le moins possible. Il se souvenait, lorsqu'il était analyste, avoir plusieurs fois transmis à la Gendarmerie royale les simples nom et date de naissance d'un sujet d'intérêt, alors qu'il en savait déjà pas mal plus sur l'individu. Cloisonnement, stricte nécessité, blabla...

—Évidemment, cela va sans dire...

Sophie le regarda fixement, tâchant de lire quelque chose dans son regard, mais Thomas lui sourit sans rien laisser paraître. Il ne pensait pas un mot de la dernière phrase qu'il avait prononcée et sentait que Sophie s'en doutait.

—Et j'imagine que ce sera réciproque, bien entendu, ajouta-t-il pour faire bonne mesure.

Sophie éluda la question avec un pincement au cœur. Ce perpétuel jeu du chat et de la souris commençait à lui peser.

—Je sens qu'on débute une belle collaboration, conclut-elle d'une voix assurée destinée à cacher son trouble. On se voit demain, alors ? Laissez, invitation aux frais du service, pour cette fois.

Ils convinrent d'une heure et d'un point de rendez-vous, puis Sophie quitta Thomas en lui adressant un petit signe de la main. Elle paya rapidement et sortit sans un regard en prenant soin de rechausser ses lunettes fumées. Thomas se souvint soudainement de ce qu'il avait détesté, dans ce milieu, cette sensation de n'être rien de plus qu'une source d'informations permanente et de ne jamais être en mesure d'évaluer la sincérité d'une rencontre. Il se dit qu'il essaierait de voir Carmelo sans que Sophie soit dans les parages. Il était hors de question qu'il partage l'intégralité de ses découvertes avec les fonctionnaires fédéraux, aussi joli soit leur sourire.

—D'où est-ce que tu connais Kolia ?

Yassine et le Marocain étaient attablés au café l'Orient, dans une petite rue tranquille derrière la cité Chantefleur, adossée à un énorme supermarché Leclerc au sud de Sarcelles, dans la banlieue nord de Paris. Les rues étaient surveillées par un réseau de *choufs*, souvent des enfants ou des adolescents à vélo qui sifflaient pour donner l'alerte chaque fois qu'ils voyaient un individu ou comportement suspect. Les policiers des brigades anticriminalité du Val-d'Oise étaient ainsi ac-

cueillis par des insultes dès qu'ils mettaient les pneus de leurs voitures banalisées dans le quartier. Pour les affaires que Lex avait à traiter en ce samedi soir, l'endroit était parfait.

— Nicolaï et moi, on a déjà traité plusieurs affaires, répondit Yassine de son habituel ton maussade. Il m'a dit que tu pourrais m'obtenir ce dont j'ai besoin et surtout, m'acheminer le tout à destination.

Le Marocain hocha la tête. Lui aussi connaissait Nicolaï depuis longtemps. Assez pour l'avoir affublé du diminutif affectueux de Kolia. En conséquence, cet envoyé de son ami était un homme en qui il pouvait avoir confiance.

— On peut t'avoir tout ce que tu veux, suffit d'avoir les moyens et le temps. On n'a pas tout dans la cave...

Yassine était conscient de la difficulté à se procurer ce type de matériel, mais il voulait ce qui se faisait de mieux et n'avait pas vraiment d'échéance fixe pour la réalisation de son prochain projet.

— J'ai besoin de deux 9K333 Verba.

Le Marocain réfléchit une seconde et émit un petit sifflement de surprise.

— Le missile antiaérien portable russe? C'est de ça que tu parles?

Yassine acquiesça. Ce missile portable pouvait être tiré à l'épaule et permettait d'atteindre des cibles volant à mille huit cents kilomètres à l'heure, jusqu'à six mille cinq cents mètres de distance et près de cinq kilomètres d'altitude, grâce à un système de guidage triple qui le rendait virtuellement impossible à leurrer ou à aveugler. Il était en dotation dans les forces russes depuis moins de quatre ans.

— Et il faut les livrer où?

Yassine écrivit deux destinations sur le coin d'une serviette en papier et vit le Marocain froncer les sourcils. Il jugeait assez rapidement le sérieux de ses interlocuteurs aux simples expressions que leur visage trahissait. En l'occurrence, le fait que ce contact lui ait été recommandé par Nicolaï et qu'il le voyait se creuser le cerveau après chaque question, comme pour trouver la meilleure réponse, était plutôt bon signe. Yassine trouvait toujours fascinant d'évoluer au sein de cette internationale du djihad : les combattants pouvaient provenir d'Europe, puis transiter par exemple par l'Algérie, avant d'être entraînés au Pakistan et d'opérer finalement en Syrie. Et il en allait de même pour le matériel : Nicolaï, son négociant tchéchène de Dubaï, l'avait

mis en contact avec cet intermédiaire français qui allait faire appel à un fournisseur d'on ne sait où, qui s'était lui-même approvisionné en Russie.

— Pour ici, dit le Marocain en pointant la première destination du doigt, pas de problème. On connaît quelqu'un, là-bas, et on sait qu'ils ont un stock de Verba à disposition. Ils l'ont racheté à des militaires russes de la 49^e Brigade antiaérienne de Smolensk. T'imagines? Les Russes vendent leurs propres armes pour se faire du cash... ajouta-t-il en grimaçant.

Yassine n'était pas plus étonné que cela. Il avait déjà rencontré en Irak des soldats des forces régulières qui vendaient leurs munitions de Kalashnikov pour améliorer leur ordinaire. Toujours est-il qu'il avait besoin des lance-missiles et se moquait totalement de leur provenance.

— Pour là, poursuivit le Marocain en faisant glisser son doigt vers le bas, ça va être plus compliqué, mais je crois que j'ai une idée. Tu les veux pour quand?

Les deux interlocuteurs se mirent d'accord sur le délai et sur le prix. La première partie logistique du plan de Lex était en train de se dérouler sans accroc, et la seconde, qui consisterait à trouver des combattants pour mener l'opération à bien ne devrait pas poser de problème non plus. Il entendait contacter les hommes d'Ahmed qui combattaient pour Ansar Al-Sharia dans la péninsule du Sinaï. Ils n'étaient pas si loin que ça et comptaient des collaborateurs dans toute la région.

— À l'avenir, si on doit communiquer au sujet de cette opération, conclut Yassine d'un ton péremptoire avant de se lever, on fera référence à Dakar.

Perdue dans ses pensées, Joanie Monnier-Laberge tapotait sur le rebord de son bureau avec l'extrémité de son stylo. Depuis le 9 novembre, les semaines de travail comportaient désormais sept jours et elle ne s'étonnait même plus d'être au bureau un samedi. Son mari était parti passer le week-end dans leur chalet en Estrie et ses deux enfants l'y avaient rejoint pour faire une promenade en raquettes et profiter du grand air.

Elle soupira et regarda de nouveau les dossiers ouverts devant elle. Elle était contente que Thomas ait accepté de les aider sur cette mission. C'était à la fois un analyste et un homme de terrain rompu aux actions spéciales, ce qui la rassurait sur sa capacité à réfléchir avant d'agir et à ne s'engager dans des initiatives peut-être un peu limites que si cela s'avérait nécessaire. Ce n'était pas parce que le gouvernement fédéral ne s'était pas objecté formellement à l'initiative de la province et que personnellement, elle bouillonnait de cette furieuse envie de brûler vifs les assassins, qu'elle ne se sentait pas obligée de respecter le code de déontologie policière ; du moins, autant que possible. Elle avait été élevée au biberon de la Charte des droits et des libertés de la personne du Québec et avait un très faible penchant pour les mesures répressives si elles n'étaient pas strictement nécessaires. Elle devait malgré tout admettre que depuis peu, ce dernier critère avait acquis à ses yeux une acceptation plus large. Elle pouvait également compter sur la pleine collaboration des autres services de sécurité et c'était justement cet aspect qui aujourd'hui, lui posait problème.

Les policiers du SPVM avaient pris une première photo de Lex sur la rue Sicard dans la nuit du 9 novembre, que l'EILAT avait transmise aux Américains afin qu'ils interrogent leurs bases de données d'imagerie et obtiennent une corrélation. La demande avait été faite via le SCRS, qui gérait les interfaces avec leurs homologues étrangers au niveau fédéral. Vers la mi-janvier, la CIA avait trouvé une possible correspondance avec la deuxième photo, celle prise à Dubaï, peut-être par eux ou partagée par un service allié. La CIA avait alors fait remonter l'information au niveau fédéral et c'est là que ça coïncit : le SCRS n'avait rien retransmis à l'EILAT. Il était permis de croire que la CIA avait aussi partagé le cliché avec la DGSE, puisqu'elles étaient toutes les deux intéressées par les activités du Tchétchène, et qu'à son tour, la DGSE avait envoyé la photo au SCRS et à l'EILAT via la DGSI, les policiers de la sécurité intérieure française. Il n'était pas rare qu'une source renseigne plusieurs services à la fois, et il existait un accord tacite entre services voulant qu'il ne fallait rien entraver aussi longtemps que le renseignement fourni se révélait particulièrement stratégique. Chacun connaissait les différentes allégeances de la source, mais personne n'intervenait dans le fragile équilibre, en espérant recevoir de la matière le plus longtemps possible. C'est pour cette raison que ce genre d'informateur était surveillé de très près.

Elle ne savait pas encore quoi, mais la policière sentait qu'un truc clochait avec l'échelon fédéral. Il était établi que le SCRS n'avait pas souhaité partager avec l'EILAT les résultats de l'identification remis par la CIA, et qu'ils étaient désormais au courant que leurs homologues français avaient transmis l'information au service provincial. Ils avaient décidé de rester silencieux depuis lors, et c'était justement ce qui tracassait Joanie.

Alice se réveilla aux alentours de 11 h le dimanche. Elle détestait le décalage horaire vers l'est, celui qui l'empêchait de s'endormir le soir et qui la faisait se lever aussi tard. Elle avait deux heures pour se préparer et rejoindre ses grands-parents pour le déjeuner dans leur appartement de la rue Eugène-Delacroix. Elle estimait que le trajet en métro lui prendrait quarante minutes.

Après son réveil, Thomas fut la première chose à laquelle elle pensa. Elle posa son café brûlant à côté de son ordinateur et regarda ce que son moteur de recherche pouvait lui dire sur le personnage. Elle trouva de nombreuses correspondances en lien avec l'Université de Montréal, où il enseignait, et l'UQAM, où il avait passé sa maîtrise et son doctorat, essentiellement des publications de recherche. Pas grand-chose sur les réseaux sociaux, sinon un profil professionnel sur LinkedIn contenant un historique assez bref de ses expériences. Mais apparemment, il n'était ni sur Facebook ni sur Instagram, Twitter ou Snapchat. Et puis, chose curieuse, il n'y avait aucune information relative à une quelconque carrière, entre la fin de son doctorat en 2002 et le début de son travail d'enseignant en 2016.

Alice afficha un sourire en coin en se disant que leur prochaine rencontre ne manquerait pas de sujets de discussion.

C'est à 11 h également que Thomas et Sophie Wagner se retrouvèrent au métro Porte des Lilas et qu'ils descendirent ensemble le boulevard Mortier. Sophie portait sur son nez ses habituelles lunettes fumées, malgré un ciel toujours couvert. Des yeux fragiles, avait-elle expliqué. Elle revêtait le même blouson couleur marron glacé que la

veille, mais avait troqué son jean bleu contre un pantalon kaki et des bottes montantes en daim. Thomas l'observa un moment de haut en bas et se dit qu'un hiver sans devoir porter une longue parka informe et des bottes qui vous faisaient des pieds d'ours avait quand même ses avantages.

— En tout cas, même si ça ne vous tente pas d'être là, j'imagine que vous appréciez votre petite semaine à Paris...

— Mouais... murmura vaguement Thomas.

Celui-ci regardait les nuages en se demandant s'il allait pleuvoir. Il détestait la pluie, sauf en Bretagne parce que là-bas, elle était parfaitement assortie au paysage. Contrarié de devoir être accompagné de l'agente du service fédéral, il n'avait aucune envie de faire la conversation.

— Vous respirez la joie de vivre, ça fait plaisir à voir. Profitez-en pour acheter quelques vêtements, ça vous détendra.

Sophie attrapa son cellulaire et tapota un message en feignant d'ignorer Thomas. Ils marchèrent silencieusement pendant quelques minutes, avant de s'arrêter devant une porte minuscule comparée à l'immense mur de briques surmonté d'une frise de fil de fer barbelé qui isolait les centaines de mètres de bâtiments militaires de la rue. Une toute petite portion du mur était remplacée par une partie vitrée à effet miroir qui interdisait de voir à l'intérieur. La porte d'accès des véhicules, elle-même pleine et parfaitement insérée dans la façade, était placée derrière trois plots rétractables qui en barraient l'accès.

Sophie appuya sur une sonnette, et la porte s'ouvrit sur un hall d'entrée. Ils passèrent les contrôles de sécurité habituels, abandonnèrent leurs téléphones dans des boîtiers fermés à clé et attendirent Carmelo, qui vint les récupérer quelques minutes plus tard. À la vue de Thomas, l'homme afficha un large sourire amical et s'empressa de le serrer dans ses bras, à la manière américaine. Son pseudonyme de Carmelo devait avoir été choisi ironiquement, tant il n'avait rien d'un latin. Il était immense, grand et costaud, avec des cheveux blonds qui lui tombaient dans le cou et de grands yeux bruns qui semblaient toujours un peu surpris.

— Tom, tu ne nous quittes plus, mon vieux ! Je n'en suis pas revenu quand Sophie m'a informé de ta visite ! Venez, on va aller prendre un café dans mon bureau. Tu ne m'en voudras pas, mais c'est un peu tôt pour le whisky...

Thomas et Sophie suivirent leur hôte pour traverser une cour arborée de massifs vert, jaune et rouge plantés d'un drapeau tricolore. Ils empruntèrent ensuite un dédale de couloirs dont toutes les portes étaient fermées. Même le dimanche, des tas d'analystes et de petites mains devaient sans doute s'affairer à leurs tâches respectives, mais selon le principe du compartimentage, personne ne savait ce qui se tramait chez son voisin. Les couloirs étaient par ailleurs déserts.

Carmelo précéda ses invités dans un bureau dont il déverrouilla la porte, et leur fit signe de prendre un siège. Une cafetière à espresso était déjà allumée, prête à l'emploi.

— Vas-y, raconte, commença-t-il à l'intention de Thomas tout en faisant couler les cafés, qu'est-ce que tu deviens? On s'est vu quand la dernière fois? C'était en octobre quand tu faisais une session à Science Po, non?

Thomas acquiesça et transmit quelques nouvelles personnelles sans trop entrer dans les détails, puis termina par la narration des événements du 9 novembre et la raison de sa visite.

— Super moche ce que vous avez vécu à Montréal, commenta l'analyste français avec un hochement de tête entendu. On anticipait une action contre ce genre de cible depuis longtemps, mais on redoutait plutôt une attaque commise dans une école ou un hôpital. Sophie a parlé de la photo de Dubaï qu'on vous a envoyée. Tu es au courant pour Dubaï, Sophie?

— Non, répondit l'agente sans ciller, mes supérieurs m'ont juste dit qu'ils l'avaient obtenue des Américains et que vous alliez en parler, mais j'ignore de quoi il s'agit...

Thomas hocha la tête en prenant une gorgée d'expresso. Il ne se souvenait pas avoir bu de café aussi serré que ceux qu'on lui servait ici. Il avait fait une règle, lors de son détachement, de ne jamais en boire après 14h, de peur de ne pas pouvoir s'endormir le soir.

— C'est vous ou les Américains qui l'avez prise? s'enquit Thomas

Sans répondre, Carmelo se leva et alla tourner la roue codée d'une armoire blindée si imposante qu'elle donnait l'impression d'occuper la moitié de la pièce. Comme d'habitude, il n'y avait aucun document sur les bureaux et tout ce qui comportait une porte ou un tiroir était fermé à clé. Carmelo reprit place dans son siège avec, à la main, la photo que Thomas avait déjà vue sur la table tactique de l'EILAT. Il

observa Sophie pendant une seconde, alors qu'elle se penchait vers le cliché en fronçant les sourcils.

— Vous reconnaissez quelqu'un ? l'interrogea Thomas.

Elle secoua la tête, bascula lentement en arrière dans sa chaise et noua ses doigts sur ses jambes croisées.

— Non, j'en ai eu brièvement l'impression, mais en y regardant mieux, non...

— Ce n'est pas nous qui l'avons prise, poursuivit Carmelo en secouant la tête. On l'a reçue des Américains. Tu sais qu'on partage nos infos sur un certain nombre de sujets d'intérêt et on était tous les deux sur cet intermédiaire. Nicolaï Gorlanov, c'est comme ça qu'il se fait appeler. En réalité, c'était un combattant tchéchène du nom de Dokou Avtury, un proche du chef séparatiste Khizir Kurbanov, jusqu'à ce que les forces spéciales russes le fument en 2005. Depuis, notre ami s'est reconverti dans l'import-export et vend à peu près tout ce qui a un rapport avec la technologie militaire. Il paraît même qu'il aurait mis la main sur un nanodrone de la taille d'une libellule, capable de délivrer une toxine mortelle grâce à une petite aiguille. Un truc quasiment autonome, mais ne me demande pas les détails... Les gars de la Direction technique sont devenus fous. En ce moment, ils perfectionnent la même technologie et prient pour que le gadget d'Avtury ne provienne pas de chez eux !

Carmelo lâcha un rire sonore et agita la main comme pour écarter la libellule.

— Donc à gauche, reprit-il en pointant la photo du doigt, Avtury, notre marchand tchéchène. On sait qu'entre ses voyages, il passe la majorité de son temps à Dubaï. En ce moment, il y est. On sait même où il habite. Et le gars de droite, c'est votre HVT ?

Thomas releva l'acronyme anglais de *High Value Target* et se dit pour la énième fois qu'avec leur *shopping*, *fooding* et *homestaging*, les Français de France devraient profiter, pendant leur cursus scolaire, d'un stage intensif d'immersion en langue française au Québec.

— On pense que oui. La CIA a établi une corrélation probable.

— C'est ce qu'ils nous ont dit. Avtury a été formellement identifié. Quant à votre sujet d'intérêt, il semble qu'il y ait une correspondance avec un second cliché pris par le service de Sophie. Tu en sais plus ? demanda Carmelo en s'adressant à la principale intéressée.

—Non, rien, répondit cette dernière en affichant une petite moue. Je ne savais même pas que vous aviez un autre cliché. De quoi s'agit-il ?

Thomas ne s'étonna pas outre mesure. Sophie travaillait à Paris et n'avait aucune raison d'être mise au courant d'une enquête gérée par l'Administration centrale à Ottawa. Il lui expliqua donc les circonstances de la première photo prise dans la nuit du 9 novembre. Carmelo émit un petit sifflement entre ses dents.

—Ah, ben ça, ça me fait capoter, comme on dirait chez vous ! Comme quoi on n'est pas à l'abri d'un coup de chance. Thomas, tu te souviens de l'affaire des Iraniens à Damas ?

Thomas écarquilla un instant les yeux, ne voyant pas où le Français voulait en venir. Il s'agissait d'un épisode où un agent iranien avait volontairement égaré sa paire de lunettes dans un bureau, puis était reparti les chercher en abandonnant le groupe de visiteurs. Rendu dans le bureau, il en avait profité pour *emprunter* quelques documents qui traînaient là au nez et à la barbe des Syriens. Le Montréalais allait ouvrir la bouche, mais à voir les yeux de Carmelo qui le regardait fixement sans ciller, il s'en abstint. Il venait de comprendre le message.

—Ah oui, répondit-il finalement avec un petit rire, je m'en souviens très bien ! Carmi, je vais aller faire un saut à Dubaï pour tamponner Avtury.

Thomas se surprit lui-même d'avoir repris le jargon du service français, pour qui *tamponner* signifiait entrer en contact avec quelqu'un pour le recruter ou lui soutirer des informations, souvent par le biais d'une rencontre apparemment fortuite, comme lorsque les agents tamponnaient *accidentellement* le pare-chocs de la voiture de la cible.

—Si j'ai besoin de soutien là-bas, continua-t-il, tu pourras me fournir quelque chose ?

—Pour Avtury, je peux te dire où le trouver. Je vais aussi regarder ce qu'on a sur lui qui pourrait t'aider. Pour le matériel, tout dépend évidemment de quoi on parle, mais on peut en acheminer par la valise diplomatique vers notre chef de poste à l'ambassade de France d'Abou Dabi. Ensuite, la livraison est facile, c'est à deux heures par l'autoroute.

—Nous aussi on peut aider, renchérit Sophie. On a un agent de liaison à Abou Dabi.

—C'est ça, répliqua Thomas en se tournant vers l'agente fédérale, si j'ai besoin de trombones, je vous demanderai...

—Ce que vous êtes désagréable ! Sérieusement, je ne mérite pas ça...

Sophie prit un air contrarié que Thomas trouva charmant. Elle était consciente des faibles capacités de son service à l'étranger, mais n'avait pas aimé se faire rabrouer de la sorte. L'allusion de Carmelo avait rendu le Canadien mal à l'aise, et celui-ci tenait à garder un certain contrôle sur les informations susceptibles de circuler.

—Désolé, mettons ça sur le décalage horaire... Sophie, si c'est d'accord avec vous, je ne vais pas informer votre agent de liaison aux Émirats. On reste en contact tous les deux et vous jouez l'intermédiaire si nécessaire, ça vous va ?

—Oui, je préfère qu'on s'arrange comme ça, accepta Sophie, un peu rassérénée. Mon administration m'a demandé de suivre votre mission d'ici...

—Et toi, Tom ? J'ai appris pour le nouveau *service action*, au Québec, reprit Carmelo avec un sourire en coin. Je sais que les Canadiens ne font pas d'offensif et c'est tant mieux. Comme ça, vous ne viendrez pas faire d'offensif chez nous...

Appréciant le trait d'humour du Français, Thomas rétorqua :

—Comme me l'a dit l'inspectrice-chef de la police provinciale, il y a des situations où l'on ne peut pas refuser d'aider...

—En parlant de police, le DR m'a confirmé qu'on allait collaborer à plein avec vous. Je crois qu'il est assez copain avec son homologue de la DGSI. Le DR, c'est le directeur du renseignement, mon chef, précisa Carmelo à l'intention de Sophie. Pour des questions pratiques, on doit en revanche partager ce qu'on a avec le SCRS, puisque c'est notre interlocuteur officiel pour le Canada. Enfin, sauf pour IN-DECT et le *Deep Packet Inspection*, où l'on traite avec le Centre de sécurité des télécommunications. Tu te souviens que c'est nous qui écoutons la quasi-totalité du monde musulman grâce aux câbles internet sous-marins de l'Afrique et du Moyen-Orient. Et en vertu des accords Lustre signés en 2010, on fournit du contenu brut à nos alliés...

—Oui, interrompit Sophie qui ne voulait pas être en reste, de la même façon qu'on partage les interceptions de *XKeyscore* au sein des *Five Eyes*¹⁸.

18. Réseau de partage de renseignement incluant, entre autres, le Canada et les États-Unis.

Elle faisait allusion au programme de surveillance de masse de la NSA, rendu public par plusieurs journaux en juillet 2013 à partir des informations communiquées par Edward Snowden.

—Et avec les Allemands, compléta Thomas en retournant un clin d’œil à l’analyste français.

—J’ai l’impression qu’on est en train de jouer à celui qui a la plus grosse ! enchaîna Carmelo. Toutes mes excuses pour le langage, Sophie...

Celle-ci balaya l’argument du revers de la main, comme elle l’aurait fait d’une miette de pain sur une nappe.

—*No offense*. Depuis que je suis en France, je bois trop de bon vin, j’ai du mal à manger sans gluten à cause de vos petits financiers aux amandes et je suis devenue imperméable aux remarques sexistes.

Ils convinrent alors de mettre un terme à la réunion. Carmelo remit la photo dans l’armoire blindée, qu’il referma en tournant le cadran codé. Alors qu’ils sortaient, Thomas abandonna discrètement ses lunettes sur le bureau de Carmelo, contre le gros téléphone à touches pour qu’elles soient moins visibles. Il sortit derrière Sophie et l’analyste français referma le bureau. Ils arrivaient à l’accueil lorsque Thomas se mit à tapoter ses poches, l’air soucieux.

—Perdu quelque chose ? demanda innocemment Carmelo.

—Oui, je crois que mes lunettes ont dû tomber dans ton bureau...

—O.K., viens avec moi, dit Carmelo en faisant un signe à l’agent de sécurité. Je remonte avec monsieur, tandis que madame va récupérer sa pièce d’identité et son téléphone.

Sophie acquiesça d’un signe de tête et se dirigea vers la vitre blindée du garde, alors que Carmelo et Thomas repartaient en sens inverse. Le Français n’ouvrit pas la bouche jusqu’à ce qu’ils soient de retour dans son bureau. Thomas remit ses lunettes dans sa poche, pendant que Carmelo ouvrait de nouveau l’armoire blindée pour y prendre un mince dossier.

—Il y a quelque chose que tu dois savoir, dit-il en posant le dossier sur le bureau avant d’en sortir plusieurs clichés à peu près semblables. La photo de tout à l’heure provient d’une série de cinq qui nous a été fournie par les Américains, mais très honnêtement, je ne suis pas du tout certain que ce soit eux qui les aient prises. Regarde...

Carmelo étala les clichés sur la table. On y voyait la même scène, mais photographiée à différents niveaux de zoom.

—Voilà celle de tout à l’heure, observe bien le cadrage.

Thomas nota que la photo avait été prise en assez gros plan : il ne pouvait y voir que le Tchétchène et Lex, qui portait son T-shirt bleu de bande dessinée.

—Maintenant, regarde celle-ci... continua Carmelo en poussant un deuxième cliché devant Thomas, qui n’en crut pas ses yeux.

L’image avait dû être prise à quelques secondes d’intervalle, mais dans un plan large. Elle permettait de voir une plus grande partie de la devanture de l’hôtel. À la droite des deux hommes se profilait le capot d’une berline noire de la taille d’un tank dont la porte du conducteur disparaissait derrière un objet flou couleur de brique figurant au premier plan. Thomas hésita entre une fontaine et une statue. Derrière la voiture, un chasseur en habit poussait un porte-bagages sur roues dont on distinguait l’arche métallique supérieure. Sur le côté gauche de l’image, dans le dos des deux hommes, une femme brune avec des cheveux lisses qui lui descendaient jusqu’aux épaules se présentait de profil et regardait en direction du photographe. Elle portait un pantalon de toile beige, une chemise blanche aux manches à demi relevées et une énorme paire de lunettes fumées qui lui faisait des yeux de mouche. Thomas la reconnut au premier coup d’œil.

—Ah, la p’tite maudite... grommela-t-il entre ses dents. Tu penses la même chose que moi ?

—Si tu veux dire que la photo a été prise par les Canadiens et que la petite pourrait vouloir vous enfumer, et là, je parle de l’EILAT, oui...

Thomas posa son index sur le visage de Sophie et le caressa doucement, comme pour faire sortir un hypothétique génie de l’image. Carmelo enfonça le clou en ajoutant :

—En tout cas, elle ment.

—Tu sais bien que vous mentez tous, Carmi, c’est même la base de votre travail, répondit Thomas en haussant les épaules.

—*Mef!* Thomas, tu es devenu mou...

L’universitaire sourit en entendant le *Mef!* de Carmelo. C’était le diminutif du leitmotiv permanent du personnel de la DGSE, *mé-fiance*, un mot tellement ancré dans les mœurs que c’en devenait une véritable façon de vivre, une attitude par défaut. On se méfiait tout

le temps de tout et de tout le monde. Au fond de lui, Thomas savait pourtant que le Français avait raison. À une époque, il avait été affûté, et puis les années passées loin du milieu opérationnel avaient eu raison de son tranchant. Il se demandait d'ailleurs si Joanie avait eu raison d'accorder sa confiance à un vieux scalpel quelque peu émoussé comme lui. Malgré toute sa bonne volonté, il ne se sentait pas vraiment à sa place.

Chapitre 7

Le téléphone Atlas de Joanie se mit à sonner. C'était Thomas qui la rappelait. Elle décrocha et attendit les trois bips confirmant que le chiffage de la communication était activé, tandis qu'un bouclier vert apparaissait sur l'écran.

—T'as-tu du fun, là-bas, tu profites du vin de Bordeaux ? demanda-t-elle en guise de préambule.

Thomas ricana et Joanie entendit son souffle rapide se mêler au vent en arrière-plan. Il appelait depuis la rue et devait marcher d'un bon pas.

—Jamais pendant le service, mais je viens de prendre un expresso qui réveillerait un mort. Je sors d'une réunion avec Sophie et nos amis français, et il faut que je te parle de quelque chose. J'ai vu que tu avais appelé, des nouvelles chez toi ?

Joanie lui fit rapidement part de ses doutes quant à la transparence du service de renseignement de sécurité fédéral dans la traque de Lex.

—Ça tombe bien que tu m'en parles, dit Thomas, car je viens d'en apprendre une bonne...

Les deux interlocuteurs avaient naturellement commencé à se tutoyer.

—Et donc, conclut Thomas après avoir brièvement résumé ce que Carmelo lui avait révélé, la belle Sophie n'est pas très claire depuis le début. Je pense que le Service court peut-être après Lex et qu'ils veulent nous doubler.

—Pourquoi penses-tu qu'ils s'obstinent à nous tenir à l'écart ?

—Difficile à dire comme ça, mais à première vue, ça pourrait être la conséquence de tensions internes. Déjà, à mon époque, il y avait une partie du Service qui souhaitait obtenir davantage de capacités offensives. Peut-être qu'ils suivent tranquillement ce qu'on fait en espérant qu'on s'y casse les dents, auquel cas, ils pourraient toujours balancer au ministre que s'ils avaient pu mener la neutralisation eux-mêmes, les choses se seraient mieux passées. Ou alors, par jalousie envers l'EILAT qui marche sur leurs plates-bandes. Mais ça reste des suppositions...

— Je me disais aussi, supposa Joanie, qu'ils pourraient identifier et localiser notre ami, puis transmettre l'information aux Américains pour sa neutralisation. Ça leur ressemblerait assez de déléguer ce genre d'activité, vu qu'ils n'ont pas vraiment de solutions à l'interne...

Thomas savait que le renseignement de terrain dont disposait le Canada provenait presque essentiellement de ses alliés internationaux et qu'en l'absence d'une capacité d'action offensive à l'étranger, les seules alternatives du Service se résumaient à ne rien faire ou à sous-traiter discrètement. Les Américains, les Français, les Britanniques, les Russes ou les Israéliens, pour ne citer que ceux-là, pouvaient recourir à la coercition, l'accident bête, l'enlèvement ou même l'assassinat, si cela leur permettait d'atteindre leurs objectifs stratégiques. Une belle perte de souveraineté pour le pays, regrettait le Montréalais, alors que les services canadiens recevaient un produit fini recueilli, trié, analysé et synthétisé par une puissance étrangère. Il leur arrivait même de se fier à un service étranger pour mener à bien des missions sanctionnées directement par le premier ministre. Dommage pour l'intérêt national...

— Ça m'étonnerait. S'ils passaient la main aux États-Unis pour en finir avec Lex, ce serait une preuve de plus qu'ils n'ont pas besoin de capacités offensives en propre. Tu me diras que tout est possible, étant donné que nous n'avons aucune idée de ce qui se trame. Ça pourrait être la stratégie d'une autre partie en interne.

— Je n'en reviens pas ! On n'est pas tous dans le même camp, supposément ? On ne s'en fout pas un peu de savoir qui va arrêter le gars, du moment qu'on y arrive ? questionna Joanie avant d'entendre un grand éclat de rire en provenance de Paris.

— Tu viens de prendre ta première leçon de renseignement, *Intelligence One-O-One*. Je ne sais plus qui a dit qu'il n'existe pas de services de renseignement amis, mais uniquement des services de *pays amis*. La fameuse *raison d'État*...

— Quel est le rapport ?

— La raison d'État, c'est tantôt l'application, tantôt le contournement des règles pour répondre à ce qu'un gouvernement considère comme son intérêt public. Imagine un appel d'offres dans un pays quelconque où Boeing ferait face à Bombardier... Les Américains tenteraient assurément de nous enfumer en matière de renseignement économique pour décrocher la timbale.

—Je n'avais jamais pensé à ça...

—C'est d'ailleurs pour cette raison, j'imagine, que Carmelo s'est montré aussi ouvert avec moi, au-delà du fait qu'on se connaisse depuis longtemps. J'ignore le détail de l'état des relations franco-canadiennes, mais aujourd'hui, les services français semblent apprécier les franco-qubécoises. Donc, autant en profiter. C'est là l'un des grands principes du renseignement voulant qu'on recueille en permanence tout ce qu'on est capable de recueillir. Après, on fait le tri.

—On fait quoi, alors ? soupira Joanie. On ne peut compter que sur les maudits Français ?

—Oui et non. Je vais évidemment prendre les informations qu'ils voudront bien partager, mais pour Dubaï, je crois que j'ai une meilleure idée. Je vais passer un appel et te tiendrai au courant. Au fait, il est quelle heure, chez toi ? Sept heures du matin ?

—Il est beaucoup trop tôt, mais je n'arrive pas à dormir. Tiens-moi au courant.

Joanie raccrocha et se tourna sans conviction vers l'écran de l'ordinateur sur lequel elle était en train de revoir une note d'information rédigée à son intention par l'un de ses conseillers. Il s'agissait d'une histoire d'hélicoptère à laquelle elle ne parvenait pas à s'intéresser ce jour-là. Elle avait tout misé sur Thomas et en cet instant, espérait ne pas s'être trompée.

Lex regardait distraitement le journal télévisé depuis la chambre qu'il occupait chez un ami à Trappes, dans le sud-ouest de Paris, à deux pas du château de Versailles, la ville qui, à elle seule, avait fourni les deux tiers du contingent de djihadistes français dans la zone syro-irakienne. En même temps, il tapait un courriel chiffré pour Ahmed, son contact dans le Sinaï. Il ne savait pas quand, exactement, ce dernier le lirait, mais il lui répondrait assurément.

Comme à l'accoutumée, les journalistes ressortaient leurs analyses foireuses de la situation sur place. Le soi-disant printemps arabe de 2011 faisait bien rigoler Lex. Avec nostalgie, celui-ci se remémorait son départ d'Irak après son doctorat en 1997, puis ses dix ans passés en Syrie, jusqu'à ce que le bombardement par les Israéliens du réacteur de Deir Ez-Zor sur lequel il travaillait, à deux heures de route

du poste-frontière irakien de Resala, c'est-à-dire chez lui, le pousse à partir vers l'Europe. Il ne pouvait pas digérer le fait que des nations nucléaires comme les États-Unis interdisent à d'autres de développer leurs propres capacités, et se sentait, en cela, sur la même longueur d'onde que Kim Jong-un. Cet homme avait compris que le nucléaire militaire constituerait sa seule façon d'éviter de finir comme la Syrie ou la Libye au sein de la grande réorganisation du monde planifiée par les puissances occidentales.

Pour en avoir parlé avec des Syriens, Lex savait qu'en 2011, le printemps arabe n'avait rien eu à voir avec le sursaut démocratique dont les médias occidentaux parlaient sans relâche depuis huit ans. À l'époque, Assad avait eu à choisir entre un projet de gazoduc qatari qui aurait transité par l'Arabie saoudite, la Jordanie, puis la Syrie et la Turquie, pour ensuite se connecter au pipeline de *South Stream* prévu pour alimenter l'Europe, ou bien le projet iranien de gazoduc vers la Méditerranée, qui aurait impliqué la construction d'un port méthanier en Syrie pour exporter le gaz du gisement de *South Pars*. Assad avait choisi de privilégier son allié chiite et de bénéficier des retombées économiques du port lorsque, comme par hasard, les troubles avaient éclaté deux semaines plus tard.

Lex se félicita de savoir que sa prochaine opération commençait à prendre forme. Par la même occasion, il se remémora sa rapide montée en puissance depuis le Bataclan. Ayant déjà eu, à l'époque, l'idée de perpétrer une série d'attentats dans le métro, il avait organisé plusieurs coups d'essai que les services de sécurité occidentaux n'avaient jamais pu relier entre eux. D'abord en Belgique, où quatre mois plus tard, son combattant se faisait exploser à Maelbeek en emportant trente-deux infidèles avec lui. Puis moins d'un an après, grâce à un contact obtenu grâce à son ami tchéchène, un autre combattant détonait à Saint-Petersbourg, causant la mort de quatorze Russes au plus grand plaisir de Nicolai. En juin, c'était le métro de Téhéran qui y passa, bien que les dégâts fussent modestes. Enfin, en septembre, un engin explosif improvisé explosait dans celui de Londres. Que toutes ces actions aient été revendiquées par l'État islamique, Al-Qaïda ou les séparatistes tchéchènes, il s'en moquait. Les infidèles prenaient des coups dont il était le cerveau.

Il se pencha vers la carte étalée sur son lit et entoura d'un trait de feutre rouge le mot *Dakar*. Il avait bien étudié la géographie de

l'endroit et il était persuadé que c'était exactement là qu'il fallait porter un coup monstrueux à l'ennemi, même s'il aurait préféré le faire en pleine ville. Mais ce genre de cible, ricana-t-il d'un air maussade, c'est aussi payant que des étudiants. Surtout à cette époque de l'année.

Thomas était de retour dans son Airbnb, à proximité de l'église d'Auteuil, et s'imaginait qu'il était observé par Sri Aurobindo, dont le portrait en noir et blanc occupait tout un pan de mur. Le Québécois n'avait jamais été un grand spirituel, même s'il était convaincu que l'âme vivait indépendamment du corps. Il avait vu de près un nombre significatif de cadavres, certains résultant de ses propres actions, et il admettait que ce qu'il avait perçu dans leur regard se résumait essentiellement à une sensation de vide, comme si quelque chose avait soudainement disparu en ne laissant sur place qu'un emballage inerte.

Après la réunion avec Carmelo, il avait rapidement salué Sophie et traversé Paris jusqu'à Auteuil, ce qui lui avait pris près de deux heures et demie. Un temps de réflexion nécessaire pour retourner toute cette affaire dans sa tête et prendre deux décisions : la première serait de confronter Sophie, bien qu'il ne sût pas encore quand ou comment. Cette dernière avait paru sincèrement surprise à la vue du cliché sur le bureau de Carmelo et cela l'amenait à penser qu'elle était peut-être elle-même victime de la manœuvre. Il était également vraisemblable qu'elle ignorait tout du cliché original pris sur la rue Sicard, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisque les services de renseignement ne partagent les informations que sur le *besoin d'en connaître*, même à l'interne.

La seconde décision de Thomas consistait à tenter d'utiliser les Russes pour inviter Dokou Avtury à collaborer. C'était dimanche en fin d'après-midi et il partait pour Dubaï dans quarante-huit heures. C'était l'heure du souper à Moscou et donc, le bon moment pour appeler.

Mais pour l'instant, après avoir découpé une tomate et un morceau de mozzarella qui constitueraient l'essentiel de son souper, il préféra s'allonger sur le canapé et composer le numéro d'Alice sur son cellulaire personnel. Celle-ci décrocha à la deuxième sonnerie.

—Devant la télé?

—Qui c'est? répliqua la jeune femme, bien qu'elle eut déjà entré Thomas dans sa liste de contacts et vu son nom s'afficher sur l'écran.

—Le gars que tu as empêché de dormir dans l'avion... répondit le Montréalais en tendant la main vers la table basse pour saisir son verre et boire une gorgée de whisky.

—Toutes mes excuses, mais ça en valait la peine, non? pouffa Alice qui prenait plaisir à réentendre la voix de son compagnon de voyage.

—Je n'aurais pu espérer une plus agréable voisine de siège! Bien remise du décalage horaire?

—Horrible. Je n'arrive ni à m'endormir ni à me réveiller à des heures raisonnables. Et toi? Tu ne m'as même pas dit ce que tu venais faire à Paris...

—C'est la semaine de relâche, à l'université, et j'en ai profité pour visiter mes parents et mes amis à Bordeaux. Et toi, ta semaine se présente bien?

—Comme d'hab'... les cours, fini les vacances à Montréal. J'ai aussi une tonne de copies d'examen à corriger. Et puis une réunion de Treize novembre demain soir. Le dîner tient toujours? s'enquit Alice en espérant que son empressement n'ait pas trop transparu dans le son de sa voix.

Thomas estima qu'il ne passerait pas plus de soixante-douze heures à Dubaï. Si son plan marchait, il bénéficierait d'un soutien opérationnel sur place qui lui permettrait de rapidement rencontrer Avtury et lui faire cracher tout ce qu'il savait.

—Bien sûr qu'il tient toujours. Que dirais-tu de vendredi soir? On bloque cette soirée?

—C'est noté... Thomas, c'est gentil d'avoir proposé de faire ça chez moi. C'est attentionné, en fait...

—C'est le meilleur prétexte bidon que j'ai trouvé pour m'inviter chez toi. J'apporte le vin.

—Si tu oubliais, lança Alice en éclatant de rire, tu ne passerais pas la porte... À vendredi, alors.

Elle raccrocha. Thomas posa le téléphone sur son thorax et regarda vers le plafond en se demandant où il s'en allait avec elle. Il s'était toujours dit qu'il existait des métiers fondamentalement incompatibles avec une relation amoureuse, et son passage dans les forces

spéciales en faisait partie, bien qu'il s'étonnât d'être l'un des rares à penser ainsi. La majorité de ses frères d'armes vivaient en couple, certainement avec des saintes ou des opportunistes, selon lui, compte tenu des multiples départs impromptus pour des missions les menant *je ne peux pas te dire où ni pour combien de temps*.

À l'époque du SCRS, dix ans auparavant, Thomas avait connu quelques relations brèves, mais rien de satisfaisant. Il devenait compliqué de rentrer le soir et de ne pas pouvoir répondre à la question habituelle sur les nouvelles de la journée lorsque celle-ci, par exemple, avait consisté à rédiger une note de synthèse sur la neutralisation au Yémen de Fahd al-Quso, l'un des instigateurs de l'attentat contre l'USS Cole en octobre 2000, grâce à un missile tiré d'un drone Predator de la CIA. L'analyste avait vécu sa plus longue relation avec Lena Aksanova, une interprète russe pour Affaires mondiales Canada qu'il avait rencontrée au cocktail de l'ambassade à l'occasion de la fête nationale du 12 juin. Comme ils s'entendait bien, elle avait eu le droit de laisser quelques affaires chez lui jusqu'à ce qu'un soir, il ait pour la énième fois détourné le regard du sien, avant de la laisser se contenter de son habituel *Rien de spécial aujourd'hui* qu'elle allait bientôt ne plus supporter. Une semaine plus tard, il avait trouvé les garde-robes vides et un mot laconique posé sur l'îlot de la cuisine : « Ça fait longtemps que tu n'as plus rien à me dire de spécial. Ne sois pas triste. *Tselui*¹⁹, Lena ». Il n'avait pas été vraiment triste, comme si cette séparation ne représentait que la suite logique d'une relation vouée dès le départ à l'échec. Il avait revu Lena plus d'un an après. Curieusement, elle était accompagnée d'un conjoint qui ne devait pas pouvoir lui en dire beaucoup plus sur ses activités. Malgré tout, Thomas s'était senti rassuré de savoir qu'elle semblait désormais heureuse. Plus tard, il avait rencontré des collègues attirantes à l'université, parfois lors de conférences, ainsi que quelques étudiantes, mais il n'avait jamais rien ressenti de suffisamment spécial pour envisager de tenter quoi que ce soit de constructif.

On verra bien... soupira-t-il pour lui-même. Il reprit le cellulaire, fit défiler la liste de contacts jusqu'à la lettre T et appuya sur une ligne en surbrillance. Il n'était qu'une heure plus tard à Moscou. On décrocha presque immédiatement.

— *Da?*

19. Je t'embrasse.

—*Kak dyela, Aliocha* ?²⁰

—Thomas, je reconnaîtrais ton accent déplorable n'importe où. Et il n'y a que ma défunte mère qui soit autorisée à m'appeler Aliocha...

—Mille excuses, Alexei Ilitch. Es-tu encore en train de te gaver de caviar et de vodka Beluga dans ton imposante datcha de Peredelkino ?

—Mon salaire de professeur ne me permet qu'un petit appartement et une vodka de pauvre, tu sais bien ! répliqua le Russe en laissant entendre un rire sonore.

Thomas avait au bout du fil son collègue Alexei Tiourine, un professeur de sciences politiques à l'université d'État des Sciences humaines au nord de Moscou, dans le quartier Tverskoï. Ils s'étaient connus pendant le doctorat de Thomas, lorsque celui-ci enquêtait sur le terrorisme tchéchène, et avaient rapidement trouvé des centres d'intérêt communs. Pendant quatre ans, Alexei avait travaillé pour la ligne N de la Première direction générale du KGB dans la *rezidentura*²¹ de Paris, avant la chute du mur. C'est dans cette ville qu'il avait pu apprendre à s'exprimer dans un excellent français. Âgé aujourd'hui de plus de soixante-dix ans, il avait été un proche de Vadim Kirpitchenko, qui avait commandé la ligne S (celle des agents illégaux opérant à l'étranger) entre 1974 et 1979. Il conservait désormais de bons contacts, non seulement parmi les anciens du KGB, mais aussi parmi les plus jeunes officiers de l'actuel SVR, puisqu'il enseignait également à l'Académie des renseignements extérieurs, affectueusement surnommée *l'École de la forêt*, du fait qu'elle se situait en plein milieu d'un bois, au nord de Moscou.

—Comment vas-tu, Alexei ? La vie te traite-t-elle bien ?

—On ne peut pas se plaindre, Thomas. Au crépuscule de mon existence, j'ai encore l'impression de servir à quelque chose. N'y a-t-il pas plus belle retraite ? Et toi ?

Thomas partagea quelques informations sur sa vie universitaire et ses travaux académiques. Il avait trouvé un angle pour amener Alexei vers le sujet qui l'intéressait sans en parler ouvertement au téléphone.

20. Quoi de neuf, Aliocha ?

21. Représentation du KGB au sein des ambassades russes.

— Je suis principalement en train d'écrire un papier de recherche sur le séparatisme tchéchène et je m'intéresse à l'entourage de Khizir Kurbanov, en particulier à l'époque précédent immédiatement sa mort, en 2005. J'aurais besoin de ton aide...

— Une triste histoire... rebondit Alexei d'une voix accablée.

Thomas se demanda ce que l'ancien agent pouvait bien savoir au sujet de l'assassinat de Kurbanov survenu pendant une opération des forces spéciales du FSB, le service de sécurité intérieure russe. La balle qui l'avait tué provenait de l'arme de son propre garde du corps qui, bien opportunément, ne se souvenait plus de rien.

— Est-ce que tu te promènes toujours avec ton traditionnel sandwich au *salo*²² le long de l'étang derrière le Musée central des forces armées ?

Thomas faisait allusion à un parc où Alexei avait l'habitude de se dégourdir les jambes sur l'heure du midi, à proximité de l'Université de Moscou.

— Le *Ekaterininskiye Prudy* ? Je ne manquerais ce moment pour rien au monde ! Je partage toujours un peu de mon pain avec les canards.

— Le planétarium est toujours là ?

Alexei marqua un temps d'arrêt. La conversation prenait une drôle de tournure, mais comme il en avait l'habitude, il pensait savoir où Thomas voulait en venir.

— Toujours, et je ne croise presque jamais personne à cette époque de l'année. Je quitte mon bureau vers midi, je fais le tour de l'étang, longe le planétarium et remonte vers l'université. Ça me fait une petite heure de marche...

— L'exercice doit être bon pour tes vieilles articulations, mon ami. Je vais t'envoyer quelques questions sur Kurbanov, si ça ne te dérange pas...

— Pas le moins du monde. Je serai ravi de t'aider. Peut-être pourrions-nous cosigner ton article ?

Les deux hommes se saluèrent amicalement et raccrochèrent. Alexei avait à l'évidence compris l'allusion et Thomas l'appellerait de nouveau le lendemain. Ce dernier calcula que son ami russe devrait être au planétarium aux alentours de 12 h 30. En attendant, il devait réfléchir à la façon dont il allait structurer son message, en formalisant

22. Sorte de bacon ukrainien.

toute une série de questions sur l'entourage du dirigeant séparatiste tchéchène, questions complètement inutiles d'un point de vue académique, mais rédigées selon un protocole précis qu'ils avaient tous deux mis en place lorsque, par le passé, ils avaient été amenés à échanger des informations sensibles.

Thomas goûta un morceau de fromage et regretta de ne pas avoir acheté la Bufflone, la mozzarella molle au milieu, celle qui se détache en fibres ; il se dit qu'il accepterait n'importe quelle invitation en Italie juste pour avoir l'occasion d'en déguster de la bonne. Il envoya un message texte Atlas à Joanie pour lui demander de trouver le numéro de téléphone de la cabine téléphonique publique du planétarium, puis choisit un livre sur son iPad, posa son assiette sur la table basse et se délecta à l'avance des prochaines heures de calme. Il sentait que ça n'allait pas durer...

Thomas avait laissé une Sophie pour le moins dubitative sur le trottoir du boulevard Mortier. Celle-ci soupira, puis chaussa ses lunettes fumées et remonta l'avenue d'un pas lent vers le métro de la Porte des Lilas. Elle voulait repasser à son bureau de l'ambassade du Canada pour appeler son administration à Ottawa. Elle avait bien entendu reconnu le Méridien Airport et Dokou Avtury, qu'elle connaissait jusque-là sous son pseudonyme de Quadrant. Elle avait un souvenir pour le moins amer de cette opération de surveillance effectuée le Noël dernier, un sentiment tenace que depuis, elle peinait à surmonter.

De deux choses l'une, se disait-elle, ou bien les Français n'ont que la photo en gros plan qu'elle avait vue, ou bien ils possédaient toute la série, auquel cas elle était cuite s'ils la montraient à Thomas, à qui elle avait ouvertement menti. Autre option, la DGSE détiendrait les photos où on la voyait, mais n'avait pas l'intention de les partager. Si tel était le cas, seuls les Français sauraient qu'elle avait menti et se demanderaient sans doute pourquoi le service fédéral ne souhaitait rien partager avec le provincial. L'agente sentait que c'était le moment d'aller chercher quelques consignes à Ottawa, histoire de ne pas commettre d'impair.

Confortablement lové dans un fauteuil de cuir profond et par endroits râpé, Alexei faisait tourner les glaçons dans son verre de vodka Beluga (son ami français avait une bonne mémoire), et regardait son ordinateur d'un œil distrait, dans l'attente du message de Thomas. La lueur blafarde qui se dégageait de l'écran rendait luminescents les flocons de neige qui se collaient à la baie vitrée donnant sur la ceinture des Jardins, le large boulevard circulaire qui entourait le centre de Moscou. Percevant au loin le bruit de roulement des rames de métro de la ligne Koltsevaïa, le vieux professeur en déduisit que le vent provenait des plaines du Tatarstan d'où il était originaire.

Ça faisait un petit moment qu'il n'avait pas eu de nouvelles de Thomas et le fait que celui-ci lui ait parlé à demi-mot d'un sujet se rapportant à la Tchétchénie le troublait. Même si sa carrière au KGB ne l'avait pas mis directement en lien avec les troubles intérieurs, le séparatisme tchéchène avait été combattu dès la première guerre sanglante de 1994, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières. Alexei se souvenait notamment de la grande année 2009, au cours de laquelle le SVR avait comploté un projet d'assassinat contre Akhmed Zakayev à Londres, une tentative contre Soulim Yamadayev à Dubaï et abattu Oumar Israïlov de trois balles tirées en pleine rue à Vienne. Alexei occupait à l'époque son dernier poste à la Direction des opérations, où il administrait les groupes d'opérations spéciales *Zaslon*. Lors de la transformation du KGB en SVR en 1991, il avait craint, durant un instant, la disparition des anciens commandos *Vympel* sous l'impulsion d'un Boris Eltsine trop libéral à son goût. Ses craintes s'étaient avérées totalement infondées, car non seulement ils allaient survivre à la dislocation du KGB de l'ancienne URSS, mais renaître en 1998 sous le nom de *Zaslon*, que certains pays occidentaux reprocheront à Vladimir Poutine d'utiliser à la manière stalinienne pour liquider les opposants au régime. Le vieil officier ricana en se disant qu'il s'agissait là d'une vision des droits de l'homme décidément très éloignée de la culture russe. Les assassinats troubles étaient depuis toujours assumés comme une arme politique, la peur diffuse qu'ils exerçaient sur tout type d'opposition permettant de renforcer la position du président, quel qu'il soit.

La boîte de réception venait enfin de faire apparaître le message de Thomas. Alexei toucha le clavier pour l'ouvrir en mode plein écran. Sa seule vue lui rappelait la méthode que tous les deux avaient

jadis mise au point. Ils avaient convenu que des questions entre universitaires n'éveilleraient pas les soupçons au cas où le message serait intercepté, si bien qu'elles en formaient l'essentiel de la trame. Les informations à repérer étaient réparties dans chacune des questions, en remontant depuis la dernière jusqu'à celle qui se terminait par un mot similaire en russe et en français. Cette fois-ci, Alexei reconnut *anecdote*, Анекдот en russe, qui annonçait la fin de la partie codée. Il sourit en repensant à un ancien message dans lequel Thomas était parvenu à insérer un inattendu *ananas/Ананас*, et auquel il avait répondu par un non moins improbable *Жураф/girafe*. Pour chaque question, il fallait considérer le dernier mot ou la dernière expression. Le texte brodé autour servait uniquement à structurer l'ensemble.

Le Russe n'eut même pas besoin de prendre des notes pour déchiffrer le message de tête. La dernière question de Thomas était : « J'avais très envie de voyager. Est-ce que tu te rends compte que je vais y rester 72 h ? » Alexei mémorisa 72 h. À la phrase précédente : « Ça fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, n'aimerais-tu pas m'accompagner à Dubaï ? » Ici, le professeur nota mentalement Dubaï, puis répéta l'exercice jusqu'à *anecdote*. Une fois complète, la liste lui donnait : 72 h — Dubaï — aide — camp — Kurbanov — assistance — écran — interview.

Thomas était en train de solliciter un coup de main de la part des forces spéciales du SVR (en russe *Zaslon* signifie *écran*). Le tout devait se dérouler dans trois jours à Dubaï, où le Québécois souhaitait s'entretenir avec une cible tchéchène qu'Alexei identifia immédiatement. Il considéra la proposition un moment, puis décrocha son téléphone.

De retour dans son appartement de Neuilly-sur-Seine, presque au bout de la ligne de métro n°1, Sophie se servit un verre de vin rouge afin d'agrémenter le guacamole qu'elle venait de préparer. Comme elle le faisait toujours dès qu'elle rentrait, elle avait troqué ses vêtements du jour contre un T-shirt et un pantalon en molleton plus confortables. Elle avait tamisé les lumières et marchait pieds nus sur le plancher de bois.

Elle avait rejoint le Service de renseignement de sécurité fédéral après avoir effectué une carrière d'enseignante en langue arabe. D'abord recrutée à titre de linguiste, elle avait posé sa candidature quelque temps plus tard pour décrocher un poste d'agent de renseignement. Pendant trois ans, elle était restée à Ottawa pour suivre la formation initiale et le cours de perfectionnement, puis avait rejoint le bureau du Moyen-Orient de la Direction des opérations à l'Administration centrale, avant d'être finalement envoyée pendant plus de deux ans à Abou Dabi en tant qu'agente de liaison à l'étranger.

Elle se souvenait vaguement avoir été mariée à une époque. Ses deux enfants maintenant presque adultes résidaient à Montréal dans le cas de sa fille et sur la côte Ouest des États-Unis dans celui de son fils. Elle s'en voulait de ne pas les voir aussi souvent qu'elle le souhaitait et ils lui manquaient. Par chance, ils se textaient régulièrement et avaient l'habitude de se rencontrer en vidéo lorsque le décalage horaire de 6 à 9 heures entre Paris, le Québec et la Californie rendait la chose possible. Comme elle se réveillait tôt, elle avait souvent le plaisir d'échanger avec son fils qu'elle attrapait au moment du souper, ou avec sa fille avant que celle-ci n'aille se coucher.

À la vue de la photo dans le bureau de Carmelo, Sophie avait été d'autant plus remuée en prenant conscience qu'elle avait eu le probable instigateur des attentats de novembre à portée de main. Elle se réjouissait que ce ne fut pas le cas, mais elle se rendait compte avec effroi que sa fille aurait pu être dans le métro, le 9 novembre. Si elle l'avait su à Dubaï, le malfaisant n'aurait très certainement pas fini qu'en photo. Enfin, c'est ce qu'elle se plaisait à croire.

L'échange qu'elle avait eu avec Ottawa l'avait laissée mal à l'aise. Ils lui avaient demandé de rester discrète sur ses activités reliées à Quadrant et surtout, de les informer sur les projets de Thomas. Lorsqu'elle avait soulevé que le Tchétchène était très probablement impliqué dans les événements de Montréal, sa hiérarchie avait répliqué sans appel que le *handling*²³ de l'individu n'était pas de son ressort. Elle s'était donc figuré qu'Avtury était vraisemblablement un atout manipulé par les services américains.

Elle eut une soudaine nausée à l'idée que l'administration canadienne n'intenterait aucune action contre un complice des attentats de Montréal dans le simple but de protéger un jouet de la CIA. Une

23. Contrôle opérationnel d'un agent par un officier traitant.

fois encore, cet alignement systématique de son service sur les priorités américaines la dépassait, tant l'intérêt stratégique de la puissance étrangère semblait précéder celui du Canada lui-même. Elle se souvenait, entre autres, de ces curieuses déclarations du ministère des Affaires étrangères qui soutenait systématiquement et sans aucune analyse objective apparente les velléités agressives des États-Unis contre la Corée du Nord ou certains pays du Moyen-Orient, une région qu'elle connaissait bien et qui lui était chère.

Elle se sentait dans une position inconfortable, coincée entre son devoir vacillant de fonctionnaire fédéral et ce qui lui semblait avoir du sens : utiliser Avtury coûte que coûte pour remonter jusqu'au tacticien des attentats et les neutraliser tous les deux, ainsi que tous ceux qu'ils ne connaissaient pas encore et qui auraient pu y participer.

Sophie enviait Thomas. Elle connaissait globalement son profil, mais ignorait les raisons qui l'avaient poussé à abandonner sa carrière d'analyste pour se tourner vers l'enseignement. Elle l'imaginait suffisamment en désaccord avec les pratiques fédérales pour avoir le courage de réorienter sa carrière vers quelque chose qui ne heurterait pas ses valeurs.

Elle retourna le problème dans sa tête jusqu'au coucher, non sans se demander quand viendrait le jour où elle aurait la volonté d'en faire autant.

Thomas fut réveillé à six heures du matin par un message Atlas envoyé par Joanie, qui lui indiquait le numéro de téléphone qu'il attendait. Elle était certainement encore au bureau à minuit un dimanche soir. Il se fit couler un café sans lequel son cerveau refuserait de fonctionner.

La nuit lui ayant porté conseil, il expédia un message texte à Sophie pour l'inviter à déjeuner à midi. Il avait l'intention de lui parler de la photo de Dubaï autour d'un lunch pris Chez Francis, la brasserie du pont de l'Alma, à quinze minutes à pied de l'ambassade. Presque instantanément, elle lui répondit un simple O.K., ce qui le fit se demander s'il était le seul à parfois dormir.

Il resta dans son Airbnb toute la matinée à cogiter sur la réponse que lui transmettrait Alexei. Si le vieil agent lui apportait son soutien,

Thomas devrait convaincre Avtury de livrer les informations qu'il détenait sur Lex, puis l'abandonner aux Russes qui en feraient ce qu'ils voudraient. Par expérience, il se doutait que ses activités de trafiquant allaient très certainement s'interrompre brutalement. En revanche, si les Russes ne suivaient pas, il lui faudrait y aller tout seul, un scénario où il ne voyait pas très bien comment il réussirait à extorquer au Tchétchène les informations dont il avait besoin. Il n'était pas un spécialiste des interrogatoires, et encore moins des interrogatoires dits *améliorés* au cours desquels n'importe qui finissait par avouer n'importe quoi pourvu que la douleur cesse. Peut-être Carmelo détenait-il quelques informations intéressantes devant lui permettre d'identifier un avantage qu'il pourrait exploiter. Il devrait alors revenir aux bases de la manipulation, par l'argent, l'idéologie, le chantage ou l'ego. Il pencha naturellement vers le premier et le troisième.

Il partit vers 10 h 30 et remonta le long de la Seine vers le pont de l'Alma. Le ciel était plombé, mais il ne pleuvait pas encore. Il bifurqua au niveau du Trocadéro, prit la direction du Palais de Tokyo, s'assit dans le hall et attendit que sa montre affiche 11 h 30, soit midi et demi à Moscou. Le musée n'était pas très fréquenté. Aussi, Thomas scruta les visages des rares visiteurs, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur celui d'un jeune échevelé qui, une planche à roulettes à la main, semblait attendre quelqu'un.

À l'heure prévue, il se leva pour emprunter le téléphone cellulaire du jeune contre un billet de cinquante euros, et composa le numéro du téléphone public du planétarium. On décrocha dès la première sonnerie.

— *Da?*

— *Kak utky?*²⁴ demanda Thomas.

— *Utky syty*²⁵... répliqua Alexei.

Thomas resta silencieux, préférant laisser le Russe prendre l'initiative.

— Nous sommes intéressés...

L'agent canadien poussa un soupir de soulagement qui dut s'entendre jusqu'à Moscou.

— Nous savons qui c'est. Jusqu'à présent, il nous rendait quelques menus services contre son gré, et on pense qu'il peut avoir

24. Comment vont les canards?

25. Ils sont rassasiés.

un lien avec Saint-Pétersbourg. On imagine bien pourquoi tu travailles sur lui.

Thomas n'avait aucune idée de ce à quoi se rapportait cette allusion à la deuxième plus grande ville de Russie, mais il faisait confiance à la perspicacité des services russes pour établir des liens.

— Parfait. Mais j'aurai besoin de lui parler avant de vous le laisser.

— Pas de problème. On a déjà vérifié où tu logeras, laisse-nous te contacter.

— Merci.

— *Kaniechna*²⁶... Ah, Thomas, souviens-toi qu'on rencontre de drôles de requins dans le golfe d'Aqaba...

Le Russe avait déjà raccroché. La conversation qui venait de sceller le sort du Tchétchène n'avait pas duré une minute. Thomas médita sur les derniers mots de son ami. Le golfe d'Aqaba faisait évidemment allusion à l'EILAT, où la station balnéaire israélienne du même nom était située, et ça faisait deux fois en deux jours qu'on le mettait en garde contre sa propre administration. Il effaça le numéro de la mémoire du téléphone et le rendit à son propriétaire qui le gratifia d'un large sourire.

Pensif, il descendit à pas lents l'avenue du Président-Wilson jusqu'au pont de l'Alma. Il prit une table pour deux Chez Francis et attendit Sophie devant une bière rousse. Il passa son iPhone près du capteur de son bras gauche et sourit à la vue de l'indicateur vert.

Il s'interrogeait quant à savoir qui aurait avantage à le manipuler. Il était déjà clair dans son esprit que son propre service fédéral ne jouait pas franc-jeu, mais il restait à en connaître les limites, et à ce chapitre, il espérait pouvoir tirer quelque chose de son homologue canadienne. Les Français et les Russes, de leur côté, ne semblaient pas être intéressés par une contrepartie : Thomas n'était pas très sûr des raisons pour lesquelles Carmelo l'avait informé de l'affaire de Dubaï. Il était vraisemblable que les Français prissent plaisir à traiter directement avec la police provinciale, mais le Montréalais n'en savait pas assez sur les liens tissés entre le SCRS et la DGSE pour en tirer des conclusions. Alexei, quant à lui, semblait avoir fourni une assistance *pro bono*, bien que Thomas n'ignorât pas que sa demande allait bénéficier aux Russes d'une façon ou d'une autre, peut-être par un futur

26. Bien sûr...

renvoi d'ascenseur. Conscient des limitations de la police provinciale par rapport à un service de pur renseignement fédéral, il se demandait bien à quel type de contrepartie le SVR pourrait penser. À sa connaissance, le Québec ne détenait pas d'agents russes à échanger, d'autant que le sujet ne relevait même pas de sa compétence.

Il vit Sophie arriver au coin de l'avenue Montaigne. Puisqu'il allait sans doute bientôt pleuvoir, elle avait troqué sa doudoune marron glacé contre un imperméable Burberry dont la ceinture soulignait la finesse de sa taille. Thomas la trouvait particulièrement en beauté avec son jean bleu marine étroit enfoncé dans une paire de fines bottes de pluie noires surmontées d'une boucle dorée. Elle avait évidemment chaussé ses indispensables lunettes fumées et arborait son sourire impeccable.

— S'il y a bien une chose que je regrette des Émirats, c'est la météo entre octobre et mai... lança-t-elle en jetant un coup d'œil aux nuages de pluie. J'ai *très-très* faim...

Thomas s'amusa encore une fois de l'emploi du double adverbe, mais ne put s'empêcher de se demander si elle était vraiment détendue ou si elle s'efforçait juste de faire bonne figure. Ses cheveux bruns étaient bouclés, aujourd'hui, sans doute parce qu'elle ne les avait pas lissés en vain étant donné le temps humide, et le ciel gris clair faisait admirablement ressortir ses yeux verts.

Elle choisit un tartare de saumon, avec beaucoup de frites, avait-elle ajouté, et de l'eau gazeuse, tandis que Thomas préféra le tartare de bœuf avec une salade verte afin de ne pas trop faire monter sa glycémie. Comme d'habitude, la conversation démarra par des banalités, mais plus le moment du dessert approchait, plus Thomas avait l'impression de voir Sophie s'agiter sur sa chaise et s'en amusa intérieurement.

— Tu pars toujours demain ? s'enquit-elle.

Depuis le début du repas, les deux agents s'étaient mis à naturellement se tutoyer. Avec la dernière question de Sophie, Thomas sentit qu'ils arrivaient dans le vif du sujet.

— Oui, en fin de matinée. Je devrais être là-bas vers 20 h heure locale.

Pendant que Sophie faisait des tortillons avec sa serviette en papier, Thomas la laissa un peu baigner dans son jus, qu'il espérait bien aigre, avant de la confronter à ce que Carmelo lui avait montré.

—Tu savais que j'étais en poste à Abou Dabi avant Paris ?

La réflexion de l'agente canadienne prit son interlocuteur par surprise. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle aborde aussi directement le sujet sans qu'il ait à la contraindre un peu. Alors qu'ils se regardaient sans ciller, Thomas décida que c'était le moment pour le scalpel émoussé qu'il était de crever l'abcès.

—Je crois que tu aimais bien le Méridien Airport de Dubaï, non ?

Sophie tressaillit sans pouvoir se contrôler, à la fois fascinée et déstabilisée par l'aplomb du Montréalais. Elle se pencha un peu en avant et baissa la voix.

—Il y a des gens qu'il vaut mieux laisser tranquilles... laissa-t-elle tomber avant de se replacer droite dans sa chaise.

—C'est vous qui avez pris la photo, n'est-ce pas ? questionna Thomas d'une voix posée, persuadé que Sophie avait opéré de pair avec un photographe.

Lentement, la jeune femme hocha plusieurs fois la tête, comme si elle était désolée de la situation.

—Je n'étais pas informée du lien avec les événements de Montréal, à l'époque.

—Et si ça avait été le cas ?

Sophie haussa les épaules au souvenir de l'impression qu'elle avait eue après avoir été mise sur la touche lors de l'opération de surveillance.

—J'en sais rien. Tu sais bien que la plupart du temps, on fait des trucs sur le terrain sans vraiment connaître les tenants et les aboutissants de l'histoire, expliqua-t-elle avant de laisser entendre un petit rire étranglé.

—Ne te fous pas de moi, Sophie... On te demande de travailler sur le fournisseur, mais tu ignores pourquoi, c'est ça ?

—Oui...

—Tu mens...

Ils restèrent un temps silencieux. Sophie se mit à fixer une péniche qui glissait lentement sur la Seine et Thomas fut tout à coup absorbé par la lecture d'une affiche annonçant une pièce de Shakespeare au théâtre des Champs-Élysées.

—Tu sais pourquoi je suis parti ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Après que Sophie eut secoué la tête, l'agent lui raconta brièvement les raisons qui l'avaient poussé à démissionner de la fonction publique fédérale.

— Quand tu as l'impression que ce que tu fais est inutile parce que tu ne comprends plus les décisions qui sont prises, je crois qu'il est temps de partir, expliqua-t-il.

À l'expression neutre qu'arborait Sophie, il reconnut celle d'un agent refusant de trahir ses pensées. Un air impassible longuement travaillé, destiné à laisser son interlocuteur dans l'expectative. La péniche venait de disparaître sous le pont de l'Alma.

— En parlant de partir... dit-elle soudainement en se levant.

Elle enfila lentement son imperméable, comme si elle voulait gagner quelques secondes, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin à formaliser ce qu'elle avait envie de dire. Thomas choisit de ne pas la retenir, histoire de lui laisser le temps de réfléchir à leur conversation.

— Thomas, tu es vraiment certain de vouloir y aller, toi qui n'étais même pas certain d'avoir envie d'être là il y a encore deux jours ?

L'agent hocha la tête sans ambiguïté. Peu importait son ressenti, il avait fait une promesse et comptait bien la tenir.

— Évidemment.

Une petite moue triste apparut sur le visage de Sophie, tandis que les coins de ses lèvres s'affaissaient. Elle repensa à l'impression étrange que lui avait laissée Adrian, l'agent envoyé à Abou Dabi par Ottawa aux alentours de Noël.

— Dans ce cas... Sois prudent.

Le téléphone Atlas de Thomas se mit à vibrer. Tout en l'attrapant dans sa poche, il regarda Sophie s'éloigner jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin de l'avenue Montaigne. « Drôle de fille », se dit-il en se demandant s'il était en train de contempler une autre version de lui-même, trois ans auparavant, lorsque qu'il était en passe d'admettre que le service fédéral ne lui convenait plus.

Il déverrouilla l'écran du téléphone et cliqua sur le message de Carmelo, qui lui envoyait des informations sur Avtury. Le Tchétchène n'avait pas de famille vivante connue, ni ascendants, ni collatéraux, ni descendants, et aucune relation proche, sexuelle ou autre, hormis quelques putes ici et là. En revanche, il voyageait régulièrement. Très proche de Khizir Kurbanov, ancien chef du mouvement séparatiste

tchéchène aux côtés duquel il avait combattu jusqu'en 2005, il collaborerait probablement à toute initiative visant à tuer des Russes. Carmelo ajoutait que si, à l'époque, Kurbanov représentait la branche laïque du séparatisme face à la Brigade islamique de Chamil Bassaïev, il était vraisemblable qu'Avtury se vende désormais au plus offrant, toutes tendances politiques ou religieuses confondues, y compris à certains mouvements extrémistes et services de renseignement. Son business de vente de technologie militaire semblait florissant, si bien qu'il n'avait pas besoin d'argent.

Thomas en conclut que ce ne serait pas facile de convaincre ce type de collaborer. Les Russes allaient devoir lui faire vraiment peur, mais vu l'énergumène, ce n'était pas gagné.

Chapitre 8

Lorsque les roues de l'énorme Airbus A380 d'Emirates heurtèrent la piste de l'aéroport de Dubaï, Thomas s'étonna de la vitesse à laquelle avaient passé les 6 h 30 de vol.

Comme convenu, une limousine avec chauffeur était venue le chercher devant le Airbnb ; il s'agissait du service *Chauffeur-Drive* offert aux passagers de la Classe Affaires, inclus dans le prix du billet, une agréable prestation que n'offrait pas Air France. Dans son large fauteuil en cuir au sein d'un espace ressemblant à une mini-cabine personnelle, Thomas s'était senti bercé durant tout le vol, pendant que le personnel de bord lui faisait sentir qu'il était tout à son service.

L'arrivée s'effectuerait au récent Terminal 3, dédié à la compagnie émiratie, dans l'immense hub spécialement construit en 2012 pour recevoir simultanément vingt A380.

Le débarquement et le passage à l'immigration pour obtenir un visa touristique de trente jours accordé par défaut ne furent qu'une formalité. Thomas arriva le premier à l'un des guichets de contrôle de l'immigration. Un jeune officier, qui portait la traditionnelle dishdasha blanche et le keffieh, vérifia rapidement son passeport, le tamponna, puis le lui rendit sans mot dire. Malgré l'achalandage, l'immensité des salles tapissées de gigantesques baies vitrées et soutenues par d'interminables colonnes de marbre faisait oublier la présence des autres passagers qui débarquaient par centaines. Comme d'habitude, l'air conditionné roulait à plein régime.

Son unique bagage sur l'épaule, Thomas attrapa rapidement l'un des taxis rouge et beige alignés devant le terminal et se retrouva devant le Méridien en seulement quelques minutes. Lorsque son chauffeur quitta Airport Road pour tourner dans l'allée, il reconnut immédiatement l'endroit où avait été prise la photo, le jardin central bordé de palmiers où le mot *Méridien* était dessiné avec des fleurs, puis, au fond, le bâtiment blanc, long et bas, ainsi que son parvis derrière une fontaine. La fameuse fontaine qui constituait l'objet flou en premier plan sur les photos de Carmelo.

Pendant le trajet, le thermomètre de la voiture avait indiqué 22 °C. Dès sa sortie de l'aéroport, Thomas n'avait pas manqué d'apprécier la faible humidité qui régnait en cette période de l'année, ce

qui contrastait avec la chaleur étouffante des mois d'été. Comme chaque fois, il respira un grand coup les odeurs typiques de l'endroit, empreintes de chaleur humide, de plantes exotiques et de gaz d'échappement.

Le hall de l'hôtel était soutenu par une série de piliers blancs dont le sommet comportait d'énormes paniers tressés appuyés contre le plafond. Au bout du hall, un double escalier permettait d'accéder aux chambres situées à l'arrière, au jardin et à la piscine.

Thomas s'occupa des formalités d'enregistrement et rejoignit sa chambre au centre de laquelle trônait un lit *king size*. Adossé à de fines lattes verticales de bois brun, celui-ci faisait face à un mur de verre noir à l'intérieur duquel était encastré un téléviseur. À l'arrière, une petite terrasse privée avec deux chaises était séparée du jardin par une haie d'arbustes. L'agent venait de jeter son sac sur le lit et de tirer les rideaux lorsqu'on frappa à la porte.

Il regarda par l'œilleton et entrouvrit le battant. Les deux Russes étaient tout en contraste. L'un était très grand et costaud, tandis que l'autre était plus petit et sec. *Un chat maigre*, ne put s'empêcher de penser Thomas. C'est ainsi que les commandos français appelaient les leurs lorsqu'ils étaient minces et musclés. Les visiteurs étaient habillés sobrement, d'un pantalon beige et d'une chemise bleue. Thomas se demanda s'ils cachaient sous leurs larges vestes sahariennes le lourd pistolet Grach 9mm de dotation standard ou plutôt, un discret PSM 5.45mm ultraplat.

Le chat maigre s'adressa à Thomas dans un anglais parfait. Son regard pétillait et le Canadien était convaincu de se trouver face à un redoutable opérateur.

— Bonjour, Thomas, je suis Yuri. On va faire un tour ?

Les trois hommes se dirigèrent vers le hall et prirent place dans les confortables fauteuils du bar. Une hôtesse se porta immédiatement à leur hauteur. Les deux Russes commandèrent une vodka et Thomas opta pour une bière rousse. L'heure du souper était passée, mais il n'avait malgré tout pas vraiment faim, lui qui avait un peu trop profité des largesses du service de la Classe Affaires.

— Mon ami s'appelle Muki, poursuivit Yuri.

Thomas faillit pouffer de rire. Yuri et Muki lui rappelaient les Paulo et Gégé croisés à l'époque de son détachement au sein de la DGSE en France. À son arrivée, il avait eu droit à une présentation

officielle des missions et des hommes du centre des forces spéciales du Service action, basé à Perpignan. Non sans humour, l'officier responsable de la visite surnommait tous ses opérateurs Paulo et Gégé.

Ce fut Muki qui poursuivit à voix basse, dans un anglais tout aussi bon que celui de son acolyte.

— On est arrivé hier soir avec des informations provenant de nos représentants basés ici. Ils nous ont procuré l'adresse de notre ami. Il habite dans une maison de Jumeirah Beach plutôt discrète, avec un mur d'enceinte d'environ deux mètres et un portail plein. Il gare sa voiture à l'intérieur. On y a passé la journée et on n'a repéré aucune surveillance. Peut-être des caméras à l'intérieur, mais on n'a pas pris le risque d'aller vérifier. La voiture de notre homme est restée garée là toute la journée. Nos gars nous ont signifié qu'il ne sortait que rarement. Quels sont vos besoins ?

La serveuse revint avec les trois consommations et les hommes attendirent qu'elle reparte avant de poursuivre. Comme souvent, le hall de l'hôtel était presque désert, à l'exception de rares clients qui le traversaient dans un sens ou dans l'autre, si bien que le trio était seul dans le salon du bar. Du coin de l'œil, Thomas aperçut un homme au visage aussi grêlé que celui de Manuel Noriega guider une *pute* du tiers de son âge vers le fumoir. Au moment où le Montréalais se dit *pute*, il s'en voulut presque d'y avoir pensé. C'était peut-être la nièce de l'individu ; une nièce asiatique, certes, sans doute la fille de son frère cadet marié avec une Vietnamiennne. Elle était perchée sur des talons aiguilles de la hauteur du mur d'enceinte de la villa d'Avtury. Thomas sourit pour lui-même et prit une gorgée de bière amère, alors que les deux Russes avaient déjà sifflé leur vodka sans même une grimace, comme s'il venait d'ingurgiter un verre d'eau.

— J'ai besoin qu'il me parle.

Un horrible sourire déforma le visage de Yuri. Thomas était convaincu que si la finesse échouait, le Russe mettrait d'autres méthodes de persuasion à sa disposition.

— Vous disposez de combien de temps ?

— Idéalement, je devrais repartir vendredi matin, sur le vol de 8 h.

Les deux Russes se regardèrent un instant, puis Muki relança la conversation.

—Alors, on le surveille demain et on s'en occupe jeudi. Nos équipes ici nous ont dit que c'est le jour où sa femme de ménage vient. Elle repart vers 18 h. Le soleil se couche à 18 h 20, et donc, il fera nuit avant 19 h...

—Notre... entretien... n'aura pas lieu chez lui, j'imagine ? s'enquit Thomas en choisissant ses mots.

—Non, répondit Yuri en secouant la tête. On va prendre sa voiture, et vous nous laissez faire. C'est bon si on passe vous prendre demain aux alentours de 8 h ?

Thomas hocha la tête et ses deux interlocuteurs se levèrent. Ils lui firent signe qu'ils allaient régler la note et disparurent derrière le bar. L'agent canadien abandonna son verre à moitié plein et se dirigea vers sa chambre pour une bonne nuit de sommeil. Il sentait déjà que les deux jours qui allaient suivre seraient longs.

L'inspectrice-chef Joanie Monnier-Laberge raccrocha son téléphone et mit une bonne minute à calmer ses nerfs. Elle venait de se faire pratiquement menacer au téléphone par le service de renseignement fédéral. Après s'être présenté, dans un français assorti d'un léger accent britannique, comme étant le porte-parole du sous-directeur aux opérations, son interlocuteur lui avait lancé en pleine figure qu'il serait préférable que ses acolytes et elle cessent de s'intéresser à Dokou Avtury.

Joanie avait eu beau lui expliquer que le Tchétchène constituait leur seul atout pour remonter jusqu'à Lex, l'homme n'avait rien voulu entendre, en plus de la menacer de contacter le bureau du premier ministre du Canada en cas de nécessité. Et bien évidemment, cette interdiction n'était assortie d'aucune explication. Comprenant que le sujet était politique puisqu'il engageait les relations entre la province et le fédéral, Joanie décida d'appeler le ministre de la Sécurité publique du Québec. Depuis qu'elle avait pris la tête de l'EILAT, elle disposait de son numéro de cellulaire, avec l'autorisation de l'appeler en cas de besoin. Dès que le ministre décrocha, l'enquêtrice lui résuma la situation en quelques minutes, ainsi que les enjeux qu'elle percevait.

—Imaginons que vous n'obteniez pas mon autorisation pour interroger votre Tchétchène, demanda-t-il, quelles seraient vos options ?

—Pour l’instant, c’est le seul semblant de piste qu’on a, répondit Joanie après avoir brièvement réfléchi à une alternative. J’imagine qu’on peut tout mettre sur la glace jusqu’à ce qu’on trouve une nouvelle correspondance en reconnaissance faciale, mais ça pourrait prendre des mois. Surtout si Lex se cache ou évolue dans un pays où il n’y a pas de surveillance digne de ce nom ou encore, qui ne coopère d’aucune façon avec nous ; on n’en sait rien...

—Donnez-moi une heure, reprit le ministre, et je vous rappelle.

Il raccrocha. Joanie était persuadé qu’avant de donner son aval, il devait présenter la situation au premier ministre. La décision que les politiciens prendraient, peu importe laquelle, aurait assurément des répercussions au niveau fédéral.

En attendant un retour du ministre, l’enquêtrice se dit que ce serait un bon moment pour rendre visite à la Direction du renseignement. Elle monta au quatrième étage, passa le sas de sécurité de l’aile nord et frappa à la porte de Marie Legault, la responsable du service.

—Joanie, bon matin !

Marie était une grande brune dans la quarantaine. Elle portait un pantalon et une veste cintrée noire sur un chemisier blanc à large col. Maintenant directrice du service, elle avait fait l’essentiel de ses vingt années de carrière comme cadre civil de la Sûreté du Québec après une maîtrise en criminologie. Elle était reconnue pour disposer d’un esprit vif et d’une capacité d’analyse et de synthèse supérieure, en particulier lorsqu’elle devait traiter de gros volumes de données.

—Allo, Marie... répliqua Joanie en refermant la porte du bureau derrière elle. Tu peux me dire si tu en as appris davantage sur Lex et son contact tchéchène ? J’attends encore le *Go* du ministre pour interroger Avtury.

—Qui aurait cru que l’opération *Furor* allait tous nous occuper à temps plein, hein ? lança Marie en poussant un long soupir d’épuisement. Il y a un problème ?

Joanie lui fit la même présentation qu’au ministre, en s’interrompant de temps à autre pour la laisser prendre quelques notes. À la fin de l’exposé, Marie se renversa dans sa chaise et soupira à nouveau.

—Je vois le problème... En ce qui concerne Lex, tu as raison, il sera difficile de le trouver si on perd Avtury, à moins d’un gros coup de chance. On ne sait ni qui il est ni où il se trouve. On n’est même plus certain qu’il soit à Montréal. Contrairement à la Chine, on n’a

pas de logiciel de reconnaissance faciale suffisamment performant. De son côté, la Gendarmerie royale nous dit être aussi dans le brouillard. Donc, sauf si nos alliés retrouvent notre homme pour nous, on va peloter les nuages pendant un moment. On a aujourd'hui deux images qui ne donnent pas de corrélation formelle. Qui sait... s'ils sont alimentés par les Américains, peut-être que les fédéraux en savent plus, supposa Marie en prenant une gorgée de Coke diète à même la canette posée à côté de son clavier d'ordinateur. J'ai reçu un appel un peu bizarre de mon contact au SCRS, ce matin. Il voulait savoir en détail ce que les Français nous avaient appris sur Avtury. C'est toi qui as dit aux fédéraux que l'EILAT enquêtait sur le Tchétchène ?

— Pas moi directement, répliqua Joanie, mais ils nous avaient demandé de les tenir au courant de nos avancées. C'est Sophie Wagner, leur agente de liaison à Paris, qui assure officiellement les relations du Canada avec les services français, et elle était présente lorsque Thomas les a rencontrés.

— Hum... j'en conclus donc qu'elle a fait un compte rendu de leur rencontre qui ne leur a pas vraiment plu.

— Oui, c'est aussi pour cette raison que je suis venue te voir. Je me demande si Avtury ne serait pas un sujet d'intérêt pour les Américains. Je viens de recevoir un coup de fil de leur sous-directeur aux opérations qui m'a presque interdit d'utiliser le Tchétchène pour remonter jusqu'à Lex. Quant à Thomas, il m'a rapporté que l'agente parisienne lui a fait comprendre la même chose.

— Ça ne m'étonne pas, laissa entendre Marie avec un sourire entendu, j'allais justement t'appeler à ce sujet. Je n'ai pas aimé le ton qu'ils ont employé, ce matin. J'ai senti un peu d'aigreur et une certaine pression. Comment compte s'y prendre Thomas sur le terrain ?

— Il va utiliser les Russes pour faire pression sur Avtury.

La directrice haussa les sourcils d'un air perplexe.

— Notre premier ministre est d'accord avec ça ? s'étonna-t-elle. Parce qu'en agissant de la sorte, on va peut-être permettre aux Russes d'identifier et de localiser un rebelle tchétchène, si tu vois ce que je veux dire...

— À vrai dire, on a dépassé ce stade, Thomas a déjà contacté les Russes. Si Québec ne nous suit pas, la seule option sera de le faire rentrer au pays sans qu'il rencontre le Tchétchène. Mais pour les Russes, on ne peut plus rien faire.

—Le SCRS sera en *Furor*, si tu vois ce que je veux dire, lâcha Marie après avoir émis un léger sifflement. Excuse ma blague... D'ailleurs, je pense à un truc : les fédéraux ont dû informer les Américains qu'on est sur le cas d'Avtury ; du coup, il y a des chances pour que ceux-ci mettent une équipe de terrain en protection pour nous empêcher d'intervenir. Si Québec te donne le feu vert, préviens Thomas qu'il risque de rencontrer de l'opposition.

—Merci, Marie, dit Joanie en se levant avant de faire un petit signe de la main à sa collègue, je passe l'information. Si tu apprends quoi que ce soit...

—Comme d'habitude...

L'enquêtrice redescendit à son bureau pour texter la mise en garde à Thomas depuis son ordinateur. À peine assise sur sa chaise, son cellulaire afficha le nom du ministre. Elle eut un petit pincement d'appréhension à l'idée que le gouvernement décidât de ne pas la suivre, obligée d'admettre qu'en pareil cas, elle ne saurait plus vraiment quoi faire.

—Joanie ? Votre Tchétchène est de toute façon à la merci des Russes depuis que votre agent a sollicité leur aide. Alors, on poursuit en essayant d'en tirer le maximum. Mais ce serait préférable que ce petit jeu tordu en vaille la chandelle, et je pèse mes mots... On est d'accord ?

Thomas luttait pour ne pas s'endormir. C'était le début de l'après-midi et les trois hommes surveillaient le domicile de Dokou Avtury depuis le début de la matinée. À leur arrivée, ils avaient pris la relève d'une autre équipe russe qui s'était assurée, pendant la nuit, que le Tchétchène n'avait pas quitté son domicile.

Comme convenu, les Russes avaient récupéré Thomas au Méridien à 8 h, après que celui-ci eut pris un copieux déjeuner essentiellement protéiné dans sa chambre, agrémenté d'un seau de café au lait. Il évitait autant que possible les buffets d'hôtel. D'une part, il n'éprouvait aucune envie de voir des gens avant d'être fin prêt à commencer sa journée et d'autre part, il ne voulait pas se laisser tenter, diabète oblige, par trop d'appétissantes viennoiseries.

Ses comparses et lui avaient ensuite emprunté Sheikh Zayed Road, la deux fois six-voies qui traversait Dubaï vers le sud jusqu'au quartier d'Umm Suqueim, leur destination. À travers ses lunettes de soleil, Thomas prenait un certain plaisir à revoir le ciel bleu de Dubaï. Comme chaque fois qu'il y revenait, il s'étonnait du fait que si les grues donnaient l'impression de se déplacer au gré de la construction incessante de nouvelles tours, jamais leur nombre ne diminuait. Depuis sa création en 1971, l'émirat de Dubaï était un chantier permanent et un cauchemar pour les piétons, le nombre de trottoirs se comptant à peu près sur les doigts de la main d'un manchot.

L'agent canadien avait transmis aux Russes l'avertissement de Joanie qui lui était parvenu la veille, alors qu'il était sur le point de se coucher. À son arrivée, le trio fit plusieurs fois le tour du quartier avant de se garer dans un stationnement résidentiel situé presque en face de chez Avtury, sans repérer un quelconque dispositif de surveillance évident. En revanche, il n'était pas impossible qu'une équipe fût installée dans une maison voisine. Depuis le matin, ils avaient changé trois fois de place pour éviter de trop attirer l'attention. Et puisque la météo était clémente, ils pouvaient patienter en gardant les fenêtres teintées entrouvertes, ce qui leur permettait de bénéficier d'un petit courant d'air bienvenu. L'Audi S5 du Tchétchène était toujours là, mais on pouvait à peine la distinguer à travers les minces fentes latérales du portail métallique aveugle. Quant au VUS blanc aux vitres noires de Thomas, il se fondait parfaitement dans les centaines d'autres VUS en tous points semblables qu'on croisait à Dubaï. Les deux Russes demeuraient aussi silencieux et immobiles que des statues de marbre, alors que Thomas, sur la banquette arrière, s'étirait régulièrement dans un sens ou dans l'autre en soupirant. Ce fut Muki qui finit par rompre le silence.

— *Amerikantsë*²⁷, chuchota-t-il en désignant d'un coup de menton un Chevrolet Suburban noir qui venait d'apparaître au coin de la rue.

De sa main gauche, il ferma simultanément les quatre vitres teintées. Immobiles dans l'ombre de l'habacle, les trois hommes étaient invisibles depuis la rue. Poussées par le ronronnement du moteur V8 de plus de trois cents chevaux, les deux tonnes et demie du Suburban passèrent devant eux à faible vitesse. Par la vitre entrouverte du

27. Les Américains.

conducteur, ils purent distinguer une tête blonde à la coupe militaire. Sans surprise, l'homme avait la même tête que les baroudeurs qu'on peut voir dans les films d'Hollywood. Yuri se retourna vers Thomas pendant que Muki démarrait la voiture.

— On va se repositionner.

Ils reprirent la route à l'opposé des Américains et pendant quelques minutes, parcoururent les petites rues du quartier sans trop s'éloigner du Tchétchène. Ils repassèrent finalement devant la maison, s'assurèrent que sa voiture était toujours là, et allèrent se garer dans un autre stationnement résidentiel à distance de vue. Le Suburban semblait avoir disparu, mais ils étaient persuadés qu'il n'était pas loin. Yuri passa un bref coup de fil. Comme il parlait à voix basse dans sa langue maternelle, Thomas ne saisit pas ce qu'il disait, mais supposa qu'il signalait la présence des Américains. De son côté, via la messagerie Atlas, il en profita pour informer Joanie. Celle-ci répondit par un simple « 10-4 »²⁸ bref, mais réglementaire. Il faut dire qu'à Montréal, il était un peu plus de 6 h du matin.

La surveillance se poursuivit jusqu'à la fin de l'après-midi sans que le Suburban ne réapparaisse. Muki déplaçait régulièrement le VUS et ils en profitaient, à tour de rôle, pour s'offrir une pause bien-faitrice dans les nombreux cafés et petits restaurants de kebab répartis le long de la rue.

— On va s'en occuper comme prévu demain, lança soudainement Yuri. On refera la même chose qu'aujourd'hui et on entrera lorsque la femme de ménage sortira.

Thomas n'y voyait pas d'objection et l'attente reprit. La brise de fin d'après-midi se faisait plus fraîche et les fenêtres de la voiture demeuraient à peine ouvertes. Encore deux heures, estima le Montréalais, avant que l'équipe de nuit ne prenne la relève. Sans cesser de surveiller la façade, les trois discutaient des modalités de l'opération : les deux Russes attraperaient la femme de ménage à son départ et l'utiliseraient comme bouclier pour pénétrer de force dans la maison, pendant que Thomas attendrait au volant en vue d'une éventuelle évacuation d'urgence. Ligoté, bâillonné et malmené juste ce qu'il faut pour le ramollir un peu, le Tchétchène serait retenu chez lui jusqu'à la nuit, puis Yuri et Thomas l'embarqueraient dans sa propre voiture, pendant que Muki assurerait leur protection avec le VUS. Ils se diri-

28. Bien reçu.

geraient alors vers le sud, en direction du désert, et s'arrêteraient à un endroit tranquille, là où la discussion pourrait commencer.

Tout à coup, Muki donna un coup de coude à Yuri et refit un signe du menton sans prononcer un mot. Le Suburban américain venait d'apparaître à nouveau. À faible vitesse, le chauffeur passa une nouvelle fois devant leur stationnement, puis mit son clignotant et alla se garer pratiquement en face de la maison du Tchétchène.

— Ils sont là pour la nuit, supposa Yuri.

— Très probable, renchérit Thomas. Ils pensent qu'il y a plus de risque pendant la nuit et ils placent une surveillance dissuasive qu'on peut facilement repérer. Tiens... regarde... ils baissent même les vitres.

Les Américains étaient garés dans un stationnement résidentiel situé à une centaine de mètres d'eux. En se tordant le cou, Thomas arrivait à obtenir une assez bonne vue sur leur véhicule par-delà les voitures placées entre eux. Les vitres du Suburban étaient effectivement toutes baissées et à l'intérieur, on distinguait quatre hommes. L'un des deux qui occupaient le siège arrière venait d'allumer une cigarette.

— *Fuck...* siffla Yuri, ce qui, avec amusement, rappela à Thomas le fameux équivalent russe, *blyad'*, que Léna utilisait parfois.

Il était hors de question de déclencher une fusillade entre Russes et Américains en plein Dubaï. Les Émirats avaient en effet un statut non-dit de zone neutre, tant pour les services de renseignement qui y voyaient une zone de repli régionale où ils organisaient de multiples rencontres discrètes, que pour les criminels qui pouvaient aisément s'y approvisionner en matériel et blanchir les dividendes résultant de leurs activités. Il y avait de temps en temps quelques entorses à la règle, comme en 2010 lorsque le Mossad israélien était venu électrocuter à mort Mahmoud Al-Mabhouh, l'un des fondateurs des Brigades al-Qassam du Hamas palestinien, dans la chambre que ce dernier occupait à l'hôtel Rotana, mais ces manquements restaient une exception.

L'attente se poursuivit dans la monotonie, alors que ni les Russes ni les Américains ne bougeaient. Vers 19h30, la nuit était tombée et les trois protagonistes distinguaient toujours bien la maison d'Avtury grâce à l'éclairage de la rue. Le Suburban, en revanche, était désormais plongé dans le noir. Un autre VUS blanc, entré dans le stationnement par l'arrière, vint lentement se garer à côté du véhicule des

Russes. Muki et le passager de la nouvelle voiture baissèrent simultanément leurs vitres et commencèrent à chuchoter dans leur langue natale. Au bout d'une vingtaine de secondes, les fenêtres remontaient et Muki démarrait la voiture.

— On rentre, annonça Yuri à Thomas. On te ramène...

Perdu dans ses pensées, le Canadien resta silencieux durant tout le trajet sur Sheikh Zayed Road. Il devenait évident que son plan prenait l'eau. Hors de question de tenter quoi que ce soit en présence des Américains. La seule chance qu'il leur restait pour parvenir à leurs fins se résumait à ce que le Suburban ne se trouvât là que ponctuellement, uniquement la nuit, par exemple, lorsque le risque qu'on s'en prenne au Tchétchène est plus élevé.

Thomas allait proposer à ses comparses d'agir en plein jour le lendemain matin, au départ, l'espérait-il, de l'équipe de surveillance, lorsque le téléphone de Yuri sonna. Celui-ci écouta attentivement et raccrocha après un simple *Xaracho*²⁹. Il donna un ordre sec à Muki, qui donna un brutal coup de volant à droite pour s'engager dans la sortie qu'ils avaient déjà presque dépassée.

— Le portail vient de s'ouvrir et le Tchétchène sort de chez lui. Les Américains le suivent et les nôtres sont derrière eux.

Muki accéléra et ils redescendirent la bretelle de l'échangeur pour reprendre Sheikh Zayed en sens inverse. À cette heure, le trafic était dense, mais les six voies permettaient de se déplacer à bonne vitesse. Le puissant moteur ronflait tranquillement et un mince courant d'air passait par les vitres entrouvertes. Le cellulaire de Yuri sonna à nouveau.

— O.K., prononça-t-il simplement, avant de se tourner vers Thomas. Il vient de s'arrêter dans le stationnement souterrain du Jumeirah Beach.

Thomas connaissait bien l'établissement, situé non loin du domicile de Dokou Avtury. Il s'agissait d'un hôtel de luxe ayant la forme d'une vague et disposant notamment d'un très beau bar en terrasse, d'où les clients bénéficiaient d'une vue directe sur Burj Al-Arab, la célèbre tour en forme de voile. L'agent canadien se dit que le Tchétchène se rendait à un rendez-vous de travail, si bien qu'il serait intéressant, au minimum, de s'offrir quelques photos. Le moindre renseignement est toujours bon à prendre, c'est la règle.

29. C'est bon.

—Les Américains sont descendus dans le stationnement, derrière le Tchétchène, et notre équipe s’est séparée. Le VUS surveille la sortie du stationnement et Vania est parti à pied vers l’hôtel.

Thomas supposait que les fameux Vania et son acolyte étaient des employés de l’ambassade de Russie à Abou Dabi, qui n’hésitait pas à fournir le soutien nécessaire à ses équipes clandestines envoyées depuis Moscou, comme Yuri et Muki aujourd’hui. Il eut une pensée pour la Direction du renseignement de Carmelo, dont le chef de poste de l’ambassade ignorait tout, dans un souci de cloisonnement, des éventuelles actions clandestines menées dans le pays par son service, ainsi que pour Sophie, qui, si elle avait été dans la même situation, n’aurait disposé d’aucune capacité d’appui.

Muki emprunta la sortie débouchant sur Jumeirah Street, longeant la mer jusqu’à l’hôtel, et se gara dans le stationnement extérieur. Après avoir demandé à son collègue de rester au volant, Yuri fit signe à Thomas de le suivre. Il remit le téléphone à son oreille, sa voix claquait d’un bref *Kuda*?³⁰ puis il marcha rapidement vers le parvis, le Canadien à ses côtés.

—Il est assis dans le hall et attend... *Gdyè Amerikantsè*?³¹

Yuri parlait alternativement à Thomas en anglais et à Vania en russe. Thomas, qui avait compris la question, se voyait en position d’infériorité. À quatre, les Américains pouvaient prévoir plusieurs points d’observation croisés. Imparable.

—Deux dans le hall. Ensemble... indiqua Yuri.

Ce qui voulait probablement dire que deux d’entre eux étaient restés dans le Suburban. Plutôt rassurant de constater qu’ils n’étaient pas spécialement sur leurs gardes, sans doute sécurisés par le statut de neutralité de l’émirat. Thomas et Yuri débouchèrent dans le hall et évaluèrent la scène du regard. D’abord, ils virent les deux Américains adossés à l’un des poteaux de marbre brun qui semblaient faits de cannes à sucre cerclées de métal argenté. Tout en conservant une vue directe sur Avtury, ils étaient un peu éloignés de ce dernier, qui lui, patientait de l’autre côté du bar, assis sur une chaise rouge. Yuri désigna discrètement Vania du doigt. Celui-ci était monté sur un balcon qui surplombait le lobby et lui octroyait une vue plongeante sur le bar. Aucune trace des deux autres opérateurs.

30. Vers où ?

31. Où sont les Américains ?

Thomas et Yuri se replièrent dans un coin où ils ne pouvaient être vus par les agents américains, mais d'où il leur était possible de garder un œil sur le Tchétchène. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Une immense blonde juchée sur des talons aiguilles sortit de l'ascenseur et se dirigea vers le bar en regardant droit dans la direction d'Avtury. Celui-ci se leva, alors qu'elle s'approchait de lui. Elle avait de longs cheveux blonds complètement lisses qui lui descendaient jusqu'aux fesses et qui contrastaient bizarrement avec ses sourcils bruns. Ornée de suffisamment de bijoux pour résoudre instantanément n'importe quelle crise humanitaire, elle avait enfilé une longue robe fourreau noire et dorée qui menaçait de se déchirer tant elle était tendue sur sa poitrine et ses hanches. Un énorme sac Fendi pendait nonchalamment à son avant-bras, alors qu'on ne pouvait rater les semelles rouges de ses escarpins Louboutin. En prenant discrètement quelques clichés avec son téléphone cellulaire, Thomas se dit qu'il serait plus facile de peler une banane avec des gants de boxe que de lui ôter proprement sa robe, petite blague qui le fit ricaner intérieurement.

—Regarde la pute... marmonna Yuri avec un petit coup de coude complice à Thomas.

La fille embrassa le Tchétchène sur la joue, tandis que ce dernier se pencha vers elle pour lui glisser un mot à l'oreille. Ils s'adressèrent un petit signe de tête et se dirigèrent bras dessus bras dessous vers l'ascenseur. Yuri, toujours en ligne avec Vania, ordonna à celui-ci de se replier vers sa voiture et de se préparer à suivre le Tchétchène s'il quittait le stationnement. Puis avec Thomas, il regarda le couple monter dans l'ascenseur, jusqu'à ce que la porte se ferme. Soit ils montaient pour gagner une chambre, soit ils descendaient vers le stationnement souterrain. Une flèche au-dessus des portes argentées s'alluma et indiqua qu'ils descendaient. Avec Thomas sur ses talons, Yuri se précipita vers la sortie en utilisant les piliers de marbre pour ne pas être vu des Américains. Ils sortirent de l'hôtel en trombe et rejoignirent Muki qui n'avait pas bougé. Une fois tout le monde à bord, le VUS démarra et se plaça à l'angle de Jumeirah Street, dans l'attente de l'Audi S5 d'Avtury qui remonterait bientôt du stationnement souterrain.

Yuri rappela Vania pour lui demander de se coller aux Américains. Les deux hommes restèrent en communication, le téléphone à l'oreille. Plusieurs interminables minutes venaient de passer et il n'y avait toujours aucune trace du Tchétchène ou des Américains.

—Ne me dis pas qu’il va se faire sucer dans le stationnement... souffla Muki en surveillant la rampe d’accès à travers le rétroviseur intérieur.

—*Niet*, ça bouge... l’interrompit Yuri.

Vania venait d’indiquer que le Suburban avait surgi du sous-sol et qu’il attendait maintenant à la sortie du stationnement. Moins d’une minute plus tard, l’Audi dépassait le VUS de Thomas en tournant à gauche vers le domicile du Tchétchène, le Suburban tout juste derrière. Voyant que le VUS de Vania suivait à bonne distance, Muki démarra en trombe pour se placer en quatrième position. Yuri posa un instant son cellulaire sur ses genoux et ferma les yeux. Assis à l’arrière, Thomas savait que le Russe réfléchissait à un plan. Celui-ci reprit son téléphone et parla rapidement en russe à Vania. La conversation dura une minute, puis il rangea l’appareil.

—Qu’est-ce qu’on fait ? interrogea Thomas

—On les suit jusqu’à chez lui, rétorqua Yuri d’une voix glaciale en regardant droit devant lui.

Le Canadien comprit que son plan était perdu. Sous la surveillance constante des Américains, il n’y avait aucune chance qu’ils puissent enlever Avtury sans se faire repérer et le placer dans un lieu sécuritaire pour le faire parler. Tout à coup morose, il bascula dans le profond siège en cuir et laissa venir les événements sur lesquels il n’avait pas le contrôle. Tout à coup, il regrettait d’avoir accepté de se retrouver là.

Avtury tourna à droite sur Al-Manara Road, toujours en direction de chez lui, suivi du convoi. Il devrait encore bifurquer à deux coins de rue, puis entrer dans son allée donnant sur la droite. La lumière crue de l’éclairage public des grands axes avait maintenant fait place à de grandes zones d’ombre sur les côtés de voies plus étroites et pratiquement désertes. Vania avait intentionnellement laissé l’automobile de Muki le dépasser, avant de réaccélérer doucement pour se coller derrière lui.

À quelques dizaines de mètres de la maison du Tchétchène, celui-ci ralentit et activa le clignotant de son Audi. Le Suburban des Américains le dépassa et tourna vers la gauche pour reprendre sa place dans le stationnement résidentiel. Le haut portail métallique de la résidence avait glissé latéralement et la voiture s’engouffra lentement dans l’allée. Yuri descendit la vitre du côté passager et saisit sous son

siège un pistolet que Thomas ne reconnut pas. Épais avec une excroissance latérale qui ressemblait à un récupérateur de douilles, plutôt pesant d'après l'angle formé par le poignet du Russe, et long comme si un silencieux avait été intégré d'origine au canon. Thomas nota également les points fluorescents jaunes sur les organes de visée. Avtury coupa le contact de l'Audi et sortit de la voiture, pendant que le portail automatique se refermait lentement. La blonde se déplia hors de l'habitacle à son tour. Caché de la vue des Américains par l'énorme caisse et les vitres fumées du VUS qui roulait maintenant au pas au milieu de sa voie de circulation, Yuri tendit les deux bras hors de la fenêtre pour pointer son arme en direction de l'Audi S5, tandis que le portail finissait de se refermer. Quand la tête du Tchétchène se retrouva dans la mire du pistolet de son comparse, Vania alluma ses feux de signalisation pour aveugler les Américains postés en face et klaxonna longuement en déboîtant brutalement derrière Muki, comme s'il dépassait un conducteur trop lent. Yuri pressa lentement la détente, l'arme sursauta sans bruit et un lourd projectile alla frapper Avtury en pleine tête. La blonde se mit à hurler, mais son cri se perdit dans le vacarme causé par le klaxon. Le portail métallique était désormais hermétiquement clos et Muki accéléra tranquillement, pendant que Yuri remontait sa vitre.

Thomas respira un grand coup, alors qu'en une seconde, son unique piste venait de disparaître sous ses yeux.

Chapitre 9

Marie Legault avait prévenu Joanie que, s'il arrivait quelque chose au Tchétchène, les services fédéraux seraient furieux. Or, la réalité s'avéra encore pire.

On était jeudi matin, à Montréal, et depuis midi la veille, l'inspectrice-chef n'en finissait plus de se faire harceler par des mécontents, depuis le SCRS lui-même *qui ne serait pas responsable des conséquences de cet incroyable manque de jugement*, jusqu'au bureau du ministre de la Sécurité publique qui lui enjoignait *de trouver une sortie honorable à ce désastre, et vite...* Le ministre était tellement en furie, qu'il refusait de lui parler directement, l'avait informée le chef de cabinet.

Thomas l'avait appelée pour la prévenir de l'arrivée de l'ouragan après que les Russes l'eurent déposé à l'hôtel. Joanie avait fait tout son possible pour ne pas lui hurler dessus : non seulement il avait permis aux Russes d'abattre un intermédiaire de la CIA sous ses yeux, mais en plus, il n'avait rien appris d'utile et la seule piste qu'il détenait était désormais perdue.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant, Thomas ?

La question fut posée sur un ton qui ne laissait aucun doute quant à la responsabilité de l'agent. C'était désormais à lui de faire marcher son cerveau et de proposer des pistes de solution.

— On t'aidera autant que possible d'ici, poursuivit Joanie, mais Lex a disparu dans la nature et le retrouver pourrait prendre des mois. Chez nous, le renseignement continue de chercher, mais n'a aucune piste. D'ailleurs, je doute que les fédéraux soient très ouverts à partager leurs trouvailles. J'ai peur qu'on soit désormais seuls. La Gendarmerie royale a même menacé de se retirer de l'EILAT, c'est te dire. Thomas, n'abandonne pas, on a besoin de toi...

Voyant qu'elle avait terminé sa phrase presque en suppliant, Thomas comprit que sa carrière de directrice de service à la Sûreté venait d'en prendre un sale coup.

— Je repasse par Paris et essaierai d'obtenir quelque chose des Français. Le fait qu'ils m'aient informé sur mon amie parisienne me laisse croire que je pourrai compter sur eux... tant que nos intérêts ne sont pas contraires, bien entendu.

Thomas se rendait compte, en débitant cette dernière phrase, qu'il y avait beaucoup de *si*. En fait, il n'était pas du tout certain d'obtenir quoi que ce soit de Carmelo, d'autant plus que ce dernier n'avait peut-être aucune information pertinente à lui transmettre. Il alla ouvrir la porte-fenêtre donnant sur la terrasse et prit un grand bol d'air tiède. Il aurait bien été piquer une tête dans la piscine...

— Je vais aussi essayer de tirer quelque chose de la Parisienne. Je ne sais pas quoi exactement, mais je la sens un peu vacillante sur son engagement et...

— Bref, l'interrompt Joanie, on n'a rien...

Thomas n'avait effectivement pas grand-chose de tangible à lui apporter.

— Est-ce que vous avez vérifié le profil des voyageurs entrants au Canada au cours des derniers mois ? demanda-t-il.

— Évidemment, depuis le début, se vit-il répondre avec l'impression, même depuis Dubaï, de voir Joanie hausser les épaules. On a même croisé nos données avec celles des fédéraux et s'ils ont identifié certains sujets d'intérêt, on n'a rien de concret pour relier l'un d'eux aux attentats.

— Des radicalisés canadiens ?

— Thomas, sois mignon, on est quand même pas mal rusés, ici. On a vérifié tout ça de long en large.

— O.K.. Alors, laisse-moi repartir à Paris pour tenter de trouver un fil sur lequel on pourrait tirer pour dénouer la pelote...

Joanie raccrocha sur un *bye* maussade. Elle allait devoir temporiser et tenter de maintenir la confiance au sein de sa structure sans rien avoir à mettre dans la balance.

Après une matinée passée essentiellement à la piscine du Méridien, Thomas profita de ses dernières heures à Dubaï pour aller se promener et réfléchir. Il était un peu comme ces artistes à qui on peut reprocher de ne rien faire, alors que c'est justement lorsqu'ils ne font rien en lien avec leurs activités directes que les pièces composant leur œuvre à venir se mettent gentiment en place dans leur tête.

Il prit le métro au terminal de l'aéroport et s'installa dans la voiture de tête qui, sans conducteur, se terminait par une large surface

vitrée laissant voir les rails surélevés tracer de longues lignes droites au milieu des gratte-ciel. Les rames bleu ciel ultramodernes et parfaitement propres rappelaient à l'agent le métro Azur de Montréal, qui contrastait agréablement avec l'affreuse ligne 11 qu'il avait empruntée quelques jours auparavant dans le nord-est de Paris.

Il descendit à la station Jumeirah Lake Towers, construite à proximité de la marina de Dubaï. Il y appréciait le front de mer aménagé en zone piétonne, qui était à peu près le seul endroit dans toute la ville, à l'exception des gigantesques centres commerciaux, où les gens pouvaient marcher à l'écart du trafic routier.

Perdu dans ses pensées, Thomas traversait d'un pas nonchalant le pont d'Al-Sayorah en direction de la plage lorsque son regard fut attiré par une demi-douzaine de coupoles colorées perdant lentement de l'altitude, certaines tourbillonnant comme des feuilles mortes sous un ciel qui commençait à s'assombrir à l'approche de la nuit. Elles allaient se poser au bout de la marina, où Skydive Dubaï avait installé son club de parachutisme et sa propre piste d'aviation pour ses bimoteurs Twin Otter blancs.

Cela faisait de nombreuses années que Thomas n'avait plus sauté en parachute et il admettait que de se jeter depuis 13 000 pieds au-dessus du Palm par une journée chaude et ensoleillée serait bien plus plaisant que les sauts militaires avec des dizaines de kilos d'équipement sur le dos, la plupart du temps de nuit et très souvent dans le froid. C'est essentiellement ce qu'il avait expérimenté entre 2003 et 2008, lorsqu'il avait été affecté à la FOI2, les forces d'opérations spéciales canadiennes. Sa spécialité, parmi la dizaine que proposait l'unité, était sobrement appelée *action directe*. Celle-ci recouvrait tout un tas d'actions offensives de courte durée, mais à haute valeur opérationnelle pouvant consister à endommager ou détruire, reconnaître, désigner ou s'emparer de cibles d'intérêt stratégique. Les parachutistes de Dubaï harnachés sous les voiles rectangulaires étant bien loin de ces considérations, il sourit en notant que certains ne portaient rien d'autre qu'un polo et un short.

Son recrutement en tant qu'analyste au SCRS en 2009 avait été négocié comme un transfert interservices, d'autant plus qu'il avait pu faire valoir un doctorat en sciences politiques qu'il avait obtenu en parallèle de sa carrière militaire. Pendant plus de sept ans, ses armes principales furent son clavier d'ordinateur, son cerveau et l'équipe

d'analystes au sein de laquelle il travaillait. Il savait depuis le départ que le mandat du service fédéral consistait à enquêter sur les menaces contre les intérêts canadiens et que toute poursuite judiciaire serait ensuite du ressort de la Gendarmerie royale.

Dès son arrivée à Ottawa, Thomas avait pris conscience du défi que posait l'absence de capacités d'anticipation dans la neutralisation des menaces. Leur augmentation et leur diversification constantes, associées à une capacité continuelle d'adaptation aux appareils sécuritaires auxquels elles se confrontaient, l'avaient convaincu que la réponse judiciaire ne pourrait pas être bien longtemps la seule à apporter. Il avait vu, par exemple, les Britanniques et les Français neutraliser leurs propres citoyens djihadistes sur les théâtres d'opérations extérieures afin de s'épargner les troubles liés à d'inquiétants retours sur le territoire national, ce qui n'était ni plus ni moins que la mise en application pratique des conclusions de son travail de thèse. On avait indiqué à Thomas que d'agir dans le strict cadre de la procédure criminelle valorisait le Canada sur la scène internationale, ce à quoi il avait rétorqué que la pratique canadienne consistant à sous-traiter aux Américains le sale boulot qu'ils ne s'autorisaient pas à faire eux-mêmes était un secret de polichinelle.

À l'approche de 18 h, le Canadien hésita entre le restaurant du Ritz-Carlton et celui du Royal Méridien, tous deux côte à côte et offrant un accès direct à la plage. Il se dirigea lentement vers le bout de la marina, puis opta finalement pour l'épicerie Carrefour Market sur Al-Gharbi Street, où il acheta une salade composée qu'il alla déguster assis sur la plage, les pieds dans le sable. En observant les derniers rayons du soleil qui se couchait derrière un pétrolier posé sur l'horizon, il se mit distraitement à chercher une nouvelle aiguille à visser sur son stylo à insuline lorsque son téléphone Atlas signala un appel de Carmelo. Il décrocha sans conviction, attendit les trois bips et l'apparition du bouclier vert à l'écran.

— Salut Carmi...

— Tom, j'ai entendu pour hier. Ça va ?

— Bah, comme quelqu'un qui a laissé filer sa meilleure piste.

— Du coup, tu vas rentrer à Montréal plus tôt, j'imagine... supposa Carmelo en laissant entendre un ricanement.

— On dirait que ça te fait marrer...

—Non, c'est juste que j'aimerais bien voir ton air défait. Blague à part, j'ai peut-être un truc susceptible de te redonner le sourire.

Thomas tendit tout à coup l'oreille. Il n'avait tellement plus rien à se mettre sous la dent que n'importe quelle bribe d'information susceptible de conduire à l'identification et à la neutralisation de Lex lui conviendrait. Ce serait au moins quelque chose de tangible à faire valoir si, par hasard, les Américains s'indignaient auprès du fédéral qu'un service de police du Québec avait permis aux Russes l'assassinat d'une de leurs meilleures sources. Un peu comme si, lors de la traque d'Anis Amri après l'attaque du Marché de Noël en 2016, la Polizeipräsident de Berlin avait fait appel à l'Agenzia informazioni e sicurezza esterna italienne pour abattre l'une des sources qu'ils partageaient avec les Français sans en référer à la Chancellerie. En y repensant, Thomas se dit que ce coup de téléphone pourrait lui valoir un retour rapide à Ottawa pour une audition chez Kathleen Hammond-White, la ministre fédérale de la Justice.

—T'emballe pas quand même, mais je t'écoute...

—Bon, j'ai eu une idée un peu folle, mais ç'a donné quelque chose. J'ai repensé à la fameuse photo de Dubaï, tu sais, et Sophie m'a confirmé qu'elle avait été prise le 26 décembre.

Thomas n'en revenait pas. Cette Sophie s'avérait parfois surprenante.

—Elle a compris qu'on possédait toute la série et qu'il était inutile de jouer la cachottière. Ça m'a quand même coûté un verre de vin rouge, lundi soir, pour la convaincre. J'ai mis ça sur ta note.

L'agent canadien s'étonnait toujours du niveau de coopération avec certains services alliés, en particulier lorsqu'il mettait en perspective les relations présentement tendues entre l'EILAT et le fédéral. Il était conscient, en revanche, que Carmelo n'hésiterait pas à le poignarder dans le dos s'ils s'affrontaient sur un sujet d'intérêt national. D'ailleurs, se dit-il, les Russes n'ont-ils pas hésité à abattre le Tchétchène? Le fait qu'il n'ait pas pu lui parler restait pour eux une question secondaire.

—Donc, reprit Carmelo, j'ai appelé mon contact à la DGSI, les policiers du renseignement intérieur, et lui ai demandé s'il avait connaissance d'un appel entre l'une de leurs cibles sous surveillance et un numéro de Dubaï le 26 décembre...

Le Français se tut pour ménager son effet, sachant qu'à l'autre bout du fil, Thomas était sur des charbons ardents. Celui-ci resta silencieux pour éviter de trahir son impatience.

— Tu ne veux pas savoir ? relança Carmelo d'une voix ironique qui arracha un sourire au Canadien. Bon, O.K., eh bien, ils ont une correspondance. Un certain Hassan Boumaza, un Marocain de Sarcelles qui approvisionne les réseaux en matériel, a reçu un appel de Dubaï le 26. C'est maigre, mais écoute : Boumaza, c'est un peu le Dokou Avtury de Sarcelles, mais en fin de chaîne. Avtury connaissait le gars qui connaissait le gars... Eh bien ce fameux Boumaza, c'est celui du bout de la chaîne, juste avant les opérateurs.

Thomas eut un long frisson d'excitation. L'affaire rebondissait de manière inattendue et même s'il n'avait aucune assurance que l'appel de Boumaza provenait de Lex ou d'Avtury, ça valait le coup de vérifier la piste.

— Et le mieux... c'est qu'ils ont un enregistrement, poursuivit Carmelo. Alors, tu ramènes tes fesses et j'organise un rendez-vous chez eux à Levallois demain après-midi.

— Je ne sais pas quoi dire, Carmi...

— Ne dis rien, mais tu m'en dois une. J'ai vérifié ton vol de demain et il sera à l'heure. Je te texte les détails du rendez-vous dès que c'est confirmé.

Satisfait, Thomas raccrocha et choisit du bout du pouce le numéro de Joanie dans sa liste de contacts. Il lui ferait sa journée.

Sophie avait appelé Ottawa dans l'après-midi, après avoir été briefée par la DGSI sur un citoyen franco-canadien qui venait d'acheter un aller simple Paris-Vancouver avec un départ dans trois semaines. La DGSI avait fiché l'individu « S », le soupçonnant d'être lié à une organisation terroriste, et le SCRS comptait bien s'informer sur les intentions du suspect une fois arrivé à destination, où il n'avait apparemment ni amis ni famille. Peut-être comptait-il simplement visiter Victoria ou prendre le bateau jusqu'à Seattle et profiter de la croisière entre les petites îles de la baie, mais dans le doute, un dossier avait été ouvert. L'homme devenait désormais un sujet d'intérêt, ne serait-ce qu'en raison du classement sécuritaire des Français.

La discussion avec l'Administration centrale avait laissé un goût amer à l'agente, comme cela commençait à être un peu trop souvent le cas. Elle détestait se sentir coincée entre le marteau et l'enclume. Elle s'en voulait d'avoir feint ne pas connaître Avtury lors de la réunion avec Carmelo. Puisqu'il possédait vraisemblablement toute la série de photos, ce dernier savait qu'elle lui mentait. Elle aurait aimé qu'Ottawa la prévienne de la corrélation entre le terroriste et le Tchétchène dès qu'ils en avaient eu connaissance, pour lui permettre de préparer une réponse intelligente à la question du Français. Elle se dit qu'elle avait dû lui sembler bien sotte ; une amatrice, en quelque sorte, tout juste bonne à fournir des trombones. Non sans éprouver une certaine gêne, elle repensa à Thomas, persuadée que Carmelo l'avait mis au courant.

Pourtant, Sophie demeurait convaincue que les décisions de son administration étaient réfléchies et motivées, si bien qu'il devait y avoir une raison à ces cachotteries. Elle ne comprenait toutefois pas les motivations du Service à ne pas avoir transmis à l'EILAT les informations provenant de la CIA. Il n'y avait apparemment pas de raisons évidentes à ce manque de collaboration entre services d'un même pays. Opérationnellement parlant, elle était néanmoins satisfaite que, grâce à Thomas, le Québec ait pu prendre connaissance de l'existence des photos, même si elles avaient dû, pour cela, transiter par Langley³² et Paris.

Mise au courant des événements malheureux survenus à Dubaï la nuit passée par l'Administration d'Ottawa, Sophie ne pouvait s'empêcher de se sentir peinée pour l'agent canadien. Elle reconnaissait qu'elle aurait aimé être à sa place et traquer ce monstre, même si sa formation d'agente de renseignements la préparait assez mal aux face-à-face de terrain qui allaient de pair avec les actions clandestines. Elle tenta de s'imaginer à la place de Thomas, tandis qu'on abattait froidement Avtury comme s'il s'agissait d'une cible en carton. Peut-être même que c'était lui qui avait tiré... Abhorrant la violence sous toutes ses formes, elle secoua la tête pour chasser cette vilaine pensée.

C'était vraiment un autre monde, et pas le sien tel qu'elle le concevait, se devait-elle d'admettre à regret. Par moments, elle aimerait se montrer plus forte et pouvoir botter le cul de certains malfaisants, mais elle se consolait en se disant que les dangereux sur lesquels

32. Siège de la CIA en Virginie.

ses collègues et elle enquêtaient avaient de bonnes chances de terminer derrière les barreaux. Elle se décida à appeler Thomas juste pour lui remonter le moral.

— J’ai appris pour Dubaï. Est-ce que tu vas bien ?

Elle crut percevoir un rire discret à travers le silence qui régnait de l’autre côté, mais le ton de la voix du Québécois s’avérait terriblement froid.

— Je rentre demain. On en parle en face à face ?

Sophie se demanda ce qui pouvait bien se cacher derrière cette invitation à échanger lancée d’une voix tellement impersonnelle.

— Si c’est pour te plaindre, ça n’est pas la peine... plaisanta-t-elle.

— J’ai parlé à Carmelo et j’ai besoin de savoir si je peux compter sur toi.

Sophie mit soudainement de côté toute idée de soirée détendue entre collègues. Thomas n’avait pas confiance en elle et elle devait bien reconnaître qu’il en aurait été de même de son côté si les rôles avaient été inversés.

— Déjeuner samedi ? proposa-t-elle.

— O.K., je te rappelle quand j’arrive, termina le Montréalais avant de raccrocher.

Sophie resta sans bouger jusqu’à ce qu’elle finisse par se sentir bête avec le téléphone à l’oreille et personne au bout. Elle qui rêvait de relations de travail apaisantes se retrouvait confrontée à la fois à une hiérarchie dont elle commençait à douter, et à un agent au demeurant charmant de qui elle devait obtenir des informations, alors qu’à l’évidence, il la considérait comme un contact à risque.

Ce soir, elle troquerait son habituel verre de vin rouge contre une vodka pamplemousse. Il ne lui faudrait rien de moins pour faire passer le goût amer qu’elle avait dans la bouche.

Yassine avait retrouvé Boumaza à l’endroit habituel, le bar derrière le supermarché Leclerc de Sarcelles. Il avait mis une heure et demie à arriver de Trappes en utilisant le transport en commun. D’abord, le Transilien jusqu’à Paris, puis le RER A et le D après un changement à Châtelet, et enfin, la dernière portion du parcours en autobus. Tout au long du trajet, il s’était amusé à observer les visages calmes

des voyageurs, des vieux, des jeunes, des noirs, des blancs et même, des enfants. Une terrible illusion de tranquillité, alors qu'il pouvait, et qu'il avait déjà, transformé en une fraction de seconde ces moments de torpeur bercée seulement par les irrégularités de la voie ferrée en un chaos total.

Le 9 novembre, il avait quitté la rue Sicard peu après ses combattants pour se fondre lui aussi dans la cohue de début de journée. Il avait finalement pris place dans le Tim Hortons de la place Norman-Béthune, juste en face de l'Université Concordia, situé à l'opposée du pavillon EV où Ghalib allait sévir. Après avoir commandé son habituel café régulier avec deux crèmes, il s'était assis au fond de la salle, les yeux rivés sur les façades vitrées de Concordia, puis avait tranquillement attendu les explosions de 8 h 06 et 8 h 11. Les fenêtres du restaurant avaient à peine tremblé lorsque le tonnerre avait résonné et que de la fumée avait commencé à s'échapper par les portes d'accès du métro. Plusieurs victimes paniquées et couvertes de poussière s'étaient alors réfugiées à l'intérieur du café, comme si la mince pellicule de verre qui les séparait de la rue représentait une protection efficace. Sa tasse de café chaud entre les mains, Lex n'avait pas bougé, trop occupé à contempler le désastre.

Les deux hommes avaient de bonnes nouvelles, Boumaza au sujet des lance-missiles Verba, et Yassine en lien avec les opérateurs. Ahmed, son contact d'Ansar Al-Sharia dans la péninsule du Sinaï, lui avait répondu qu'il acceptait de monter l'opération Dakar, et qu'il pourrait compter sur lui et ses combattants.

— Mon correspondant, précisa Lex à l'intention du Marocain, contactera ton fournisseur égyptien dans les prochains jours.

Répondant à Yassine sur la messagerie chiffrée Telegram, Ahmed avait accepté la mission de bonne grâce, moyennant un substantiel dédommagement pour ses efforts, la corruption de policiers et militaires complaisants, les véhicules, l'essence et accessoirement, le généreux pourboire qu'il se mettrait dans la poche. L'argent n'avait jamais constitué un problème, pour Yassine, qui en disposait à peu près en quantité illimitée grâce aux chefs qui attiraient à la demande les subventions de généreux donateurs officiellement désireux de faire progresser l'idéologie salafiste. Cette fois-ci, il n'avait même pas eu à se battre pour obtenir un financement, puisqu'on le subventionnait en se fiant uniquement à sa réputation.

—Tiens, lui dit Boumaza en lui tendant une petite feuille de papier pliée en quatre. Tu peux envoyer un message Telegram à Adib ; on le surnomme *le Loup*. Il y a son identifiant et le montant de la contribution à lui faire parvenir.

Yassine déplia la feuille et haussa les sourcils à la vue du chiffre. La cause devenait un véritable gouffre financier.

—Il est fiable ton Adib ?

Yassine savait très bien que Boumaza ne lui recommanderait que des gens de confiance, mais c'était le genre de question qu'il posait systématiquement pour voir la réaction sur le visage de son interlocuteur. Un clignement de cil de travers ou une grimace qui lui déplaisait, et il demandait à travailler avec un autre.

—C'est un Frère. Il est de Ma'an.

Boumaza faisait allusion au gouvernorat du sud de la Jordanie d'où provenaient les tribus transjordanienues qui avaient participé, à cause de leurs divergences de point de vue avec les Palestiniens, à l'éclatement des Frères musulmans de Jordanie quelques années auparavant. Les *East Bankers* étaient par tradition plus modérés, mais Adib le Loup avait bien vite compris que la modération ne mènerait à rien. Il avait donc rejoint le mouvement salafiste jordanien de Ma'an, d'où le très respecté Mohamed Al-Shalabi lui-même, mieux connu dans la galaxie du djihad sous le nom d'Abu Sayyaf, était natif. En 2002, ce dernier avait coordonné l'assassinat d'une diplomate américaine à Amman, Laurence Foley.

—Et pas de problème pour l'arme, je vais le faire approvisionner directement par des Russes depuis la Syrie...

Yassine voyait son plan se concrétiser sous ses yeux. Ahmed et Adib constitueraient les deux opérateurs de son équipe à qui le matériel serait bientôt acheminé. Il ne lui manquait plus qu'à leur payer l'acompte prévu et à leur transmettre les instructions par messagerie chiffrée.

La mission aurait pu être confiée à un enfant tellement elle était simple : un avion, deux missiles, un point de rendez-vous, une dernière confirmation par téléphone satellite et boum !

Chapitre 10

Lorsque Thomas ralluma son Blackberry Atlas à l'atterrissage de l'A380 d'Emirates à Paris, il y trouva un message de Carmelo visant à lui confirmer le rendez-vous avec la DGSI à Levallois, dès 16h. Le Canadien profita également de l'interminable temps de roulage entre la piste et le terminal d'arrivée pour allumer son cellulaire personnel, informer Alice de son retour par texto et lui proposer de la retrouver chez elle à 19h, mais le lendemain. Il avait préféré repousser leur rendez-vous d'une journée, car il ignorait encore ce qui découlerait de son rendez-vous avec les policiers du renseignement intérieur. Comme la jeune femme répondit d'un simple pouce levé suivi de son adresse, il se dit qu'elle devait être en cours à Dauphine.

Comme pour le départ, la limousine d'Emirates le conduisit à l'église d'Auteuil, où il avait conservé son Airbnb jusqu'au dimanche. Si par hasard les événements à venir le retenaient à Paris plus longtemps, il devrait revoir ses modalités de logement et demander à la Sûreté du Québec de prévenir l'université que leur professeur prolongerait son absence.

Une fois chez lui, il prit une longue douche et un café, puis appela Joanie, qui semblait moins grincheuse que la veille.

— Je suis à Paris et je les vois dans moins de deux heures.

— Espérons que cet enregistrement donnera quelque chose. Qu'est-ce que tu sais au sujet du contact parisien ?

Thomas choisit de rester prudent quant aux détails, non pas pour une question de confidentialité, mais bien parce qu'ayant déjà foiré avec Avtury et ignorant précisément ce que le renseignement intérieur français était prêt à lui transmettre, il ne voulait pas donner trop d'espoir à sa collègue.

— Mon contact français m'a indiqué la concordance avec Dubaï, la nationalité et l'activité de notre homme, mais rien de plus.

Même sur un téléphone chiffré, Thomas restait toujours imprécis sur le contenu des informations qu'il diffusait. Il connaissait trop tous ces gadgets électroniques qu'on pouvait implanter totalement incognito dans les sièges d'avion, les chambres d'hôtel ou les Airbnb.

— Je te tiens au courant dès que j'apprends quelque chose...

—Eh bien, prions pour que ce soit le cas. Pour l’instant, j’ai réussi à tous les calmer, mais j’ai peur que ça ne dure pas si on n’obtient rien de mieux.

Alice avait répondu au message texte de Thomas entre deux questions posées par des étudiants venus la solliciter durant la pause. Elle se réjouissait de revoir le Québécois le lendemain soir, et même, un peu trop à son goût.

Depuis le Bataclan, elle ne sortait plus le soir et elle avait aussi cessé de recevoir. Un ermite, se catalogua-t-elle, une victime. Maintenant convaincue qu’il serait dans son intérêt de se considérer en *victor* plutôt qu’en *victus*, elle réfléchit à ce qu’elle aimerait cuisiner. Dans la journée de samedi, elle aurait le temps d’aller faire quelques courses à l’épicerie et aussi, de préparer quelque chose de bon, quitte à faire mitonner le tout plusieurs heures, ce qui la changerait agréablement des soupers sur le pouce auxquels elle s’était jusque-là un peu trop habituée.

Par la même occasion, elle décida de ranger définitivement la seule photo qu’elle avait sauvée de sa relation avec Sam et de passer désormais à autre chose.

Thomas retrouva Carmelo à la sortie Anatole France, sur la ligne de métro 3, et les deux hommes parcoururent à pied les quelques minutes de trajet qui les séparaient de l’immeuble de la DGSI, rue de Villiers. Ce fut l’occasion, pour eux, de se remémorer quelques bons moments passés ensemble et de faire un tour d’horizon de ceux que Thomas avait perdus de vue depuis la fin de son détachement en 2016.

Celui-ci fut surpris de constater que le bâtiment du renseignement intérieur français ressemblait d’assez près à celui de la Sûreté du Québec, à Montréal, avec sa structure cubique faite de béton et de verre. Il repéra de loin l’inscription *Ministère de l’Intérieur* sur l’auvent de l’entrée principale.

Carmelo et lui se présentèrent au planton de garde qui les informa qu’une pièce d’identité ne serait pas nécessaire. Ils furent en

revanche priés de laisser leurs téléphones cellulaires en échange d'un badge visiteur. Thomas prit soin de bien éteindre les deux appareils, bien qu'il n'eût pas de doute quant à la robustesse de l'Atlas pour ce qui est de résister à toute tentative d'effraction, même élaborée. Ils avaient beau être entre alliés, il était tout de même conscient d'évoluer dans le milieu du renseignement où toute information est bonne à prendre.

— Il arrive, annonça Carmelo alors que Thomas venait de voir un homme sortir de l'ascenseur à l'arrière des portiques en verre qui contrôlaient l'accès au bâtiment.

Le policier, un grand gaillard athlétique dans la quarantaine, accrocha un badge contre les lecteurs des portiques et fit signe aux deux invités de s'avancer.

— Salut, Carmelo. Vous devez être Thomas, dit-il en tendant la main.

— Exactement. Merci de nous recevoir.

— Commandant Stéphane Lauzier. Vous n'êtes pas Canadien ?

— Français un jour, Français toujours, non ? lança Carmelo avec un sourire entendu.

— Pour autant que la France reste toujours la France, crut bon de préciser Thomas. Bien que je sois arrivé au Canada tout petit, je n'ai jamais pu me défaire de l'accent de mes parents.

— Suivez-moi, on a préparé l'enregistrement pour vous.

Dans les couloirs, Stéphane les précéda d'un pas vif jusqu'à une salle de réunion où les attendait l'un de ses collègues, assis devant un ordinateur portable sur lequel était branché un haut-parleur externe. L'homme se leva dès leur entrée.

— Je vous présente Philippe, notre technicien, poursuivit Stéphane. Vous voulez de l'eau ? Ou un café ? Philippe, voici Thomas et Carmelo, dont je t'ai parlé.

Ces deux derniers refusèrent les boissons offertes, puis le technicien leur désigna les chaises du doigt.

— Asseyez-vous. Je vous fais un petit topo rapide.

Droit au but, se dit Thomas qui aimait ce genre d'attitude. Ils ne perdraient pas de temps en mondanités.

— On surveille Boumaza depuis quelque temps, essentiellement ses appareils téléphoniques. Il en posséderait plusieurs selon les individus avec qui il parle. On suppose qu'il en utilise certains autres à

usage unique, mais ils sont presque impossibles à identifier, comme vous le savez. En tout cas, le 26 décembre, notre bonhomme a reçu un appel d'un numéro inconnu, mais identifié comme provenant des Émirats, vu l'indicatif international 971. C'est pas long, vous verrez.

Philippe retourna derrière son clavier et appuya sur la barre d'espace. Des lignes vertes commencèrent à s'agiter sur son écran et un grésillement se fit entendre pendant quelques secondes, suivi de deux sonneries et d'un déclic.

— Ouais ?

— Hassan ? *Nicolaï speaking, how's life*³³ ?

Thomas supposa qu'il entendait la voix d'Avtury, le Tchétchène opérant sous le pseudonyme de Nicolaï Gorlanov, qui s'exprimait en anglais avec un accent à couper au couteau.

— Kolia, mon frère ! Les temps sont durs pour les âmes pures... Tu appelles pour prendre de mes nouvelles ?

Boumaza ne se débrouillait guère mieux dans la langue de Shakespeare, mais ça semblait suffisant pour que les deux interlocuteurs se comprennent.

— Comme toujours. Et pour te dire qu'un Frère va te contacter à Paris. Il a besoin de matériel.

— Pas de problème. Donne-lui ce numéro et dis-lui que j'attends son appel...

— Merci, tu peux avoir confiance en lui, il est de la famille.

— Voilà ! Et ensuite, ce sont les salutations habituelles, expliqua Philippe après avoir stoppé la lecture.

Thomas regarda Carmelo, puis Stéphane, et finalement le technicien.

— Vous avez retracé l'appel du fameux Frère à Boumaza ?

— Oui, répondit Philippe en hochant la tête, un bref appel sur le même téléphone, passé le 2 mars, c'est-à-dire samedi dernier...

Il tapa sur quelques touches, puis lança la lecture de l'enregistrement.

— Hassan, bonjour, c'est l'ami de Nicolaï. On peut se voir ?

L'homme parlait parfaitement le français, mais avec un drôle d'accent que Thomas devinait provenir du Moyen-Orient, avec une petite touche supplémentaire qu'il ne parvenait pas clairement à définir.

33. C'est Nicolaï, comment va la vie ?

—Tu es à Paris ?

—Oui.

—Ce soir, 20 h, au café l'Orient à Sarcelles. C'est derrière le Leclerc.

—Je trouverai. À ce soir.

—Et voilà, ça raccroche, conclut Philippe.

—L'Orient, indiqua Stéphane, c'est un bistrot de la cité Chantefleur. Population majoritairement maghrébine, pas mal de trafics en tous genres, d'après la DDSP 95. Excusez-moi, Thomas, la DDSP 95, c'est la Direction départementale de la sécurité publique. Leurs gars y vont, mais les gugusses ont des sonnettes à tous les coins de rue et les Bacqueux se font détroncher illico...

Thomas louait son détachement de deux ans à la DGSE, qui lui permettait de décoder le discours du policier du renseignement intérieur. Ce dernier faisait allusion aux gangs qui opéraient dans la cité et à leurs informateurs positionnés un peu partout dans le quartier, mandatés pour sonner l'alarme chaque fois qu'ils apercevaient un individu ou un événement suspect, en particulier les patrouilles des Brigades anticriminalité.

—Ça veut dire qu'il était à Paris il y a moins d'une semaine et qu'il y est possiblement encore... déduisit Thomas.

—Peut-être, convint Stéphane. Je viens de lancer une recherche auprès d'Europol sur des individus d'intérêt qui voyageraient entre la France, Dubaï et le Canada. Ils me rappelleront s'ils ont quelque chose.

—On peut aller parler à ton Boumaza ? demanda Carmelo.

Le technicien et le policier du renseignement intérieur levèrent un moment les yeux vers le ciel, comme pour trouver l'inspiration dans les dalles grisâtres du faux plafond.

—C'est possible, répondit enfin Stéphane, mais si on confronte Boumaza, on le perd en tant que source. Au mieux, il changera tous ses téléphones et au pire, il disparaîtra dans la nature. Alors, autant que ce ne soit pas pour rien. Vous êtes certains que le jeu en vaut la chandelle ?

—On est pratiquement certain que le fameux Frère, c'est l'instigateur des attentats de Montréal. Mais c'est vous qui voyez...

Le quatuor resta un moment silencieux, puis Philippe joua sur les touches du clavier comme sur un piano.

— Il a un dîner couscous chez sa mère, ce soir, comme tous les vendredis... indiqua-t-il. Elle habite un petit pavillon de banlieue à Drancy.

Stéphane plissa un instant les yeux, pendant que son cerveau évaluait rapidement les pour et les contre. Puis il fit claquer ses mains l'une contre l'autre, à la manière d'un commissaire-priseur abattant son marteau pour conclure un marché.

— O.K., je monte une équipe et on va le chercher. On sait vers à quelle heure il se pointe à Drancy, Phil ?

Les deux hommes prirent un moment pour mettre en branle l'opération du soir, pendant que Thomas se félicitait d'avoir reporté le dîner avec Alice au lendemain.

De son côté, Adib n'avait aucune idée de ce qui se tramait depuis plusieurs jours à l'autre bout du monde. Il était assis sur l'herbe en plein soleil, appuyé contre le tronc d'un palmier, et profitait des 20 °C qu'offraient ces journées de début du mois de mars qui réchauffaient doucement la peau burinée de son visage. Il avait posé ses sandales de cuir hors d'âge à côté de lui et faisait profiter ses vieux pieds craquelés de la tiédeur du sol.

Ceux qui le connaissaient ne le regardaient plus, mais lorsqu'on le croisait pour la première fois, on ne pouvait qu'être surpris par ses canines anormalement longues qui reposaient parfois sur sa lèvre inférieure. Il était d'ailleurs étrangement prémonitoire que ses parents l'aient prénommé Adib, *le loup* en arabe, avant même qu'il lui pousse la moindre dent.

Le palmier sur lequel il s'appuyait appartenait au campus de l'Université Al-Hussein Bin Talal, un moteur essentiel, depuis 1999, à la ville de Ma'an, située au sud de la Jordanie. Adib grignotait les quelques dattes qu'il avait apportées afin qu'il ait des forces tout au long de ses activités de la journée, lesquelles se résumaient essentiellement à repeindre en noir et jaune les bordures en ciment des trottoirs, tout en repassant dans sa tête chacune des étapes de sa mission à venir. Il se sentait toujours un peu bête lorsqu'il maniait un pinceau, alors qu'il s'estimait à la fois plus habile et plus utile avec un outil un peu plus consistant, par exemple un lance-missiles portatif.

Ma'an se trouvait à proximité du Wadi Rum, une vallée désertique trouée de canyons, de falaises et de grottes que longeait la route 47, surnommée *Desert Highway*, avec au bout, à moins de deux heures de route, la ville d'Aqaba. Un jour, alors qu'Adib empruntait la même route au crépuscule, il avait croisé un loup gris et lui avait fait un petit signe à travers le pare-brise, comme s'il avait salué un frère. L'animal avait détalé dans un nuage de poussière.

Grâce à la volonté du roi Abdallah II, les huit facultés de l'université drainaient depuis bientôt vingt ans des étudiants d'à peu près toutes les provinces jordaniennes, et contrairement à l'été où tout le monde cherchait l'ombre, les mois du printemps, plus tempérés, poussaient les étudiants seuls ou en petits groupes à préférer les bancs répartis tout le long des allées ou les côtés ensoleillés des troncs de palmiers. Adib, quant à lui, ne se considérait pas plus important qu'un tronc de palmier aux yeux des personnes lettrées, et ça lui convenait. Il ne recherchait la renommée que devant Allah.

Ayant conservé les noyaux des dattes dans le creux de sa main gauche, il les envoya un par un ricocher contre le tronc du palmier situé de l'autre côté du chemin aux dalles presque blanches. Puis il hocha la tête d'un air satisfait en se disant qu'il avait toujours un œil aussi précis.

Cela faisait tellement longtemps qu'il travaillait pour l'université, que de temps à autre, on lui laissait utiliser les ordinateurs de la bibliothèque sans lui poser de question. Le matin même, il avait reçu un message Telegram d'un certain Yassine, qui allait, contre un salaire honorable, lui fournir l'occasion de mettre ses talents en œuvre. À une époque pas si lointaine, il l'aurait fait gratuitement pour le bien de la cause, mais depuis quelque temps, devenu vieux et usé par les années de combat avec Frères musulmans de Jordanie et la rudesse de ses conditions de vie, il avait pris le parti de se constituer un petit pécule. Sans compter que les soutiens externes qu'il aurait à solliciter devenaient de plus en plus chères.

Yassine lui avait transmis les détails de la mission et il ne restait plus qu'à attendre le matériel promis par Boumaza. Prévoyant, Adib avait pris sur lui de contacter également une autre source pour obtenir une arme de secours moins performante, certes, mais il tenait à ce que sa prochaine opération réussisse. Il s'en faisait un point d'honneur.

Il était pleinement conscient qu'après le tir, il lui faudrait quitter les lieux en vitesse, étant donné la proximité des forces de sécurité qui réagiraient immédiatement et tireraient à vue. Plutôt que de repartir en voiture vers le nord par l'une des deux uniques routes trop faciles à contrôler, il avait décidé de créer une diversion pour attirer les policiers vers le nord, alors qu'il sortirait un vélo du coffre et descendrait vers la zone touristique le long de la plage, à travers la zone résidentielle, avant de se faire récupérer par un petit bateau de pêche.

Il lui restait quelques semaines pour finaliser son plan, puis il se mettrait en route pour être à l'heure au rendez-vous.

Il était 19h15 et la nuit venait de tomber sur Drancy. Thomas partageait une voiture de la DGSI avec Stéphane, Carmelo et un jeune policier prénommé Julien, qui leur servait de chauffeur. Dans deux autres voitures garées aux carrefours de part et d'autre de la maison de la mère de Hassan Boumaza, sur la rue Latérale et l'avenue d'Aulnay, des équipes supplémentaires de policiers attendaient le signal de Stéphane. Un signal qui ne venait pas.

Ils étaient arrivés aux environs de 17h45 et depuis, rien ne semblait bouger dans la maison. Grâce aux lumières tamisées, on pouvait discerner par moments une silhouette qui passait derrière les rideaux de l'une des trois portes-fenêtres qui donnaient sur le balcon avant, mais jusque-là, aucune trace d'Hassan. Soupçonnant qu'il était peut-être déjà arrivé, les policiers avaient prévu d'attendre qu'il ressorte pour lui mettre discrètement la main au collet. Inutile d'affoler les parents et tout le voisinage.

Depuis une heure et demie, Thomas avait eu le temps de raconter aux policiers les grandes lignes des événements de Montréal et de leur expliquer comment il était parvenu à remonter jusqu'à Boumaza et Lex, le probable organisateur des attentats du 9 novembre, en oubliant intentionnellement de mentionner la fin brutale de Dokou Avtury. Stéphane estima qu'il ne pouvait effectivement pas s'empêcher de suivre cette piste, bien que jusque-là, l'identification du terroriste ne reposait que sur des conjectures peu étayées.

De leur côté, les policiers français lui relatèrent les pistes qu'ils suivaient pour identifier des cellules salafistes et leurs membres peu

recommandables qui opéraient en France. Ils déplorait un certain manque de moyens, ce à quoi Carmelo répondit que c'était à peu près le lot de tout le monde : n'en avoir jamais assez pour en faire toujours plus.

Stéphane avait apporté un thermos de café que les quatre hommes se partagèrent. Mentalement, Thomas se mit à penser à tout ce temps qu'il avait consacré à surveiller des cibles d'intérêt en espérant obtenir du renseignement valable. Il se remémorait ces nuits, dans le sud de l'Afghanistan, allongé sur un piton rocheux pour surveiller les voies d'accès à un village, dans l'espoir d'identifier l'un des chefs talibans. C'était à l'époque où les forces canadiennes opéraient en soutien au 205^e Corps de l'armée afghane basé à Kandahar. En juin, la nuit, il faisait une vingtaine de degrés sur les hauteurs de la zone semi-aride de Spin Boldak, à proximité de la frontière avec le Pakistan, une douceur qui contrastait agréablement avec les quarante degrés qu'il faisait durant la journée. Avec son binôme, Thomas restait allongé sur de la terre couleur de sable et dans la poussière pendant de longues heures, les jumelles de vision nocturne à la main et, plus souvent qu'il l'aurait souhaité, ils se repliaient discrètement à l'aube sans avoir rien observé de particulier. Une fois, par une nuit ordinairement venteuse qui les avait contraints à conserver leurs lunettes de protection et un chèche devant le nez et la bouche, ils avaient repéré le passage d'un convoi inhabituel de camions vers le poste-frontière de Wesh-Chaman. Il était courant de voir transiter de vieux autocars et des camions russes Volga en provenance ou à destination du Pakistan, mais rarement escortés par un essaim de Toyota Land-Cruiser, certaines équipées de mitrailleuses de calibre 50 boulonnées sur le pick-up. Thomas ne sut jamais la suite que son commandement opérationnel avait donnée à l'histoire, mais admettait avec un certain plaisir que le siège arrière de la voiture française et la tasse de café qu'il tenait dans la main le changeaient agréablement de ses anciens points d'observation.

À 22 h 10, toutes les lumières s'éteignirent dans la maison. Les quatre hommes poussèrent un soupir d'impuissance et Stéphane ordonna à l'équipe de patienter encore trente minutes, par acquit de conscience, avant de lever le dispositif.

— Pas de chance, ce soir, dit-il à Thomas d'un air désolé, comme pour s'excuser. On verra ce qu'on peut faire et je vous tiens au courant.

Ahmed profitait du même soleil de mars qu'Adib, mais derrière le pare-brise de son pick-up Toyota blanc. À bonne allure, il venait de dépasser l'aéroport et redescendait plein sud la route 55 depuis la station balnéaire d'El Arish, où il venait de conclure une rencontre avec d'anciens membres d'Ansar Bait al-Maqdis. Une bonne heure de route serait encore nécessaire pour atteindre Al-Qosima, d'où son groupe opérait sur l'ensemble du Sinaï. La ville était essentiellement sous le contrôle de ses hommes depuis qu'ils avaient fait fuir les derniers policiers qui tenaient encore le commissariat. Les militaires égyptiens tentaient bien quelques missions sporadiques pour reprendre le territoire, mais jusqu'à présent, sans grand succès. Leurs exactions dans le Sinaï, dénoncées depuis des années par plusieurs ONG, leur avaient d'ailleurs valu très peu de soutien de la part de la population locale.

Contrastant avec les étendues de sable jaune qui s'étendaient à perte de vue dans un paysage plat comme le dos de la main, Ahmed apercevait au loin les contreforts rocheux où la route se prolongeait dans des vallées asséchées. Il s'arrêterait à Shaheen, juste avant la montagne, pour acheter quelque chose à manger à l'épicerie.

La bourgade d'Al-Qosima, longue de moins d'un kilomètre, était idéalement située au carrefour de quatre routes desservant l'ensemble de la péninsule. Vers le nord, d'où venait Ahmed, l'une d'entre elles permettait de rejoindre les rives de la mer Méditerranée et le point de contrôle de Rafah vers la bande de Gaza. À l'ouest, une autre s'enfonçait vers Hasna et se poursuivait jusqu'à Suez. À l'est, on atteignait, au bout de cinq kilomètres, la frontière israélienne qu'on pouvait ensuite suivre sur toute sa longueur, dans les deux directions. Et enfin, au sud, on descendait jusqu'à Taba, le poste-frontière avec Israël, situé à quelques encablures de la station balnéaire d'Eilat.

La mission qu'Ahmed s'était vu confier par Yassine serait une partie de plaisir. Il se demandait même comment il n'y avait pas pensé lui-même. Il y avait néanmoins un petit bémol : il ne voyait pas le tireur s'en sortir vivant. Dès qu'ils auraient repéré les lieux d'où partiraient les tirs, les drones israéliens n'hésiteraient pas à frapper de l'autre côté de la frontière. Qu'à cela ne tienne, Ahmed n'aurait aucun mal à persuader l'un de ses combattants de s'acquitter de cette mission. De toute façon, l'homme atteindrait le paradis en martyr, qu'il

soit vaporisé sous l'effet d'un gilet explosif ou d'un tir de drone.

Il envisageait de l'envoyer vers le sud par la route intérieure, puis de le faire se positionner sur les hauteurs, entre la côte et l'aéroport, pour la phase finale. En revanche, le minutage se devrait d'être serré afin que son homme reste le moins longtemps possible exposé avant de passer à l'action.

Ahmed afficha un large sourire édenté en prenant conscience qu'hormis un mauvais coup du sort, rien ne pourrait contrarier sa mission.

Il était presque 18h30 lorsque Hassan Boumaza posa le pied sur le quai de la station Drancy du RER B. Le train de banlieue l'avait ramassé deux arrêts plus tôt à La Courneuve, et le trajet entre les deux villes n'avait pris que quelques minutes. L'homme reconnut immédiatement l'odeur si particulière de la gare, un parfum composé de gaz d'échappement, de graisse de train, d'épices de cuisine et d'un peu d'ordures. Il se dirigeait vers la demeure de ses parents pour le couscous habituel du vendredi soir, sur une petite rue pavillonnaire située à cinq minutes à pied par la rue Latérale. Le bruit des trains était presque incessant, mais ses parents habitaient là depuis suffisamment longtemps pour ne plus l'entendre et rien, sauf peut-être un tremblement de terre, ne les aurait convaincus de déménager.

Comme à son habitude, et bien qu'il existât une sortie menant directement sur la rue Latérale en direction de la maison familiale, Hassan avait quitté la gare par les portes du bâtiment principal, traversé à droite la rue Anatole France et descendu une volée de marches d'escalier débouchant sur la rue qui longeait les rails. D'aussi loin qu'il se souvenait, et sans trop savoir pourquoi, il avait toujours emprunté ce chemin. Peut-être pour pouvoir jeter un coup d'œil, en passant, aux quais et aux trains en contrebas.

Ses parents habitaient un pavillon à deux niveaux sur la rue Hadj, comme le nom du pèlerinage musulman de La Mecque. Au rez-de-chaussée se trouvait un garage qui servait à l'entreposage et à l'étagé, un balcon sur lequel s'ouvraient trois portes-fenêtres aux volets vert sapin, respectivement l'entrée principale, la cuisine et le salon. La maison couverte d'un crépi gris hors d'âge était légèrement

en retrait par rapport à la rue, derrière une clôture basse en fer forgé un peu rouillée et un petit carré d'herbe mal entretenu. Les fenêtres surélevées permettaient d'observer la rue depuis l'arrière des rideaux, ce que la mère d'Hassan faisait plus souvent qu'à son tour dans le but d'alimenter la conversation des vendredis soir sur les allées et venues des voisins. Elle faisait d'ailleurs partie d'un réseau d'*observatrices* qui se rencontraient la plupart du temps au marché pour échanger sur la vie du quartier.

Boumaza se trouvait à une rue de sa destination lorsque son téléphone sonna. Il le sortit de sa poche et reconnut le numéro de sa mère. Étrange.

— *MaMa* ? Tout va bien ?

— Oui, ça va, *al'hamdoulilah*... Tu sais, madame Zaouche, celle du marché ?

Hassan avait tellement entendu parler de cette madame Zaouche qu'il la connaissait aussi bien que si elle avait été sa propre tante. C'était l'une des commères opérant depuis une fenêtre latérale de sa maison qui donnait sur l'avenue d'Aulnay, à l'autre extrémité de la rue Hadj.

— Je suis à cinq minutes, *MaMa*, tu me raconteras ça tout à l'heure...

— Écoute, mon fils... poursuivit la mère d'Hassan comme si elle n'avait rien entendu, madame Zaouche me dit qu'une voiture grise s'est garée devant chez elle, avec quatre hommes à l'intérieur qui ne bougent pas depuis presque une heure.

Le sang de Boumaza se glaça comme s'il venait d'être surpris par une bourrasque d'air sibérien. Ça ne présageait rien de bon.

— Je te rappelle, *MaMa*...

Il raccrocha, remit le téléphone dans sa poche et s'arrêta le long d'un grillage à l'angle de la rue André-Cappe. Son poulx s'était accéléré et de la sueur commençait à perler sur son front, malgré la température plutôt fraîche du mois de mars. La rue Latérale sur laquelle il marchait ne disposait que d'un trottoir, du côté des habitations. En face, une file de voitures garées contre une haie longeant les voies ferrées ne laissait aucun espace où passer et des lampadaires espacés projetaient leur lumière jaunâtre sur la voie de circulation en épargnant relativement le trottoir où se trouvait Boumaza. Après deux grandes inspirations, histoire de retrouver son calme, celui-ci décida de se rap-

procher à pas lents pour confirmer ses craintes. Il estimait que s'il était surveillé, une autre équipe serait positionnée un peu plus loin sur la rue Latérale, près de la rue Hadj, tandis qu'une troisième surveillerait directement la maison de ses parents. S'il s'aventurait dans l'artère, il se retrouverait coincé comme dans une souricière.

Il jeta un coup d'œil circulaire pour constater qu'il était le seul piéton dans les environs. Après seulement quelques pas, il dut admettre qu'aller plus loin était risqué : dans cette rue à sens unique, les voitures étaient toutes garées face à lui, ce qui ne lui permettait pas d'approcher discrètement. Peut-être même avait-il déjà été repéré. Il s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'il entendit, perdu derrière le grincement des freins d'une locomotive, le bourdonnement électrique typique d'une vitre en mouvement. Il saisit prestement son téléphone, le porta à son oreille en repliant son bras pour cacher son visage et s'adossa à une camionnette de plombier, opportunément stationnée à sa hauteur. Du coin de l'œil, il discerna, à l'angle du fourgon, un mégot incandescent jeté par une portière dans le caniveau, juste de l'autre côté de la rue Hadj. Le bruit électrique se fit de nouveau entendre, ce qui laissait supposer que la vitre remontait. Un pas de plus et Boumaza aurait été à découvert, en plein dans le champ de vision des occupants de la voiture. Son cœur battant la chamade, il revint lentement sur ses pas tout en continuant à parler dans le vide. Il dut s'imposer un effort surhumain pour ne pas partir en courant. Pas de doute, on était là pour lui.

Le lendemain, Sophie avait invité Thomas au Comptoir Loz, une brasserie de la rue des Huissiers non loin de chez elle. Habituellement, elle respectait le principe de cloisonnement étanche entre le quartier qu'elle habitait et ceux où elle travaillait, mais vu ce qu'elle avait décidé de révéler au Montréalais, elle ne pouvait que lui faire confiance et le considérer comme l'un des leurs. Il l'avait d'ailleurs été par le passé.

Pendant les mois d'été, la brasserie ouvrait en grand ses baies vitrées pour donner à plusieurs tablées l'impression d'être en terrasse. Mais pour l'instant, Sophie regardait l'habituelle bruine parisienne du mois de mars tomber à travers les vitres perlées de gouttes d'eau. En

ce samedi midi, les immenses chandeliers mauve et doré éclairaient les tables, majoritairement vides. Le bois sombre et les fauteuils de cuir du bar réchauffaient un peu l'atmosphère humide de la capitale.

L'agente avait choisi une table ronde encadrée de deux fauteuils située contre la baie vitrée. De là, elle observait Thomas, alors qu'il tentait maladroitement d'installer son manteau de pluie sur le dossier du siège. Ayant dû s'y reprendre à deux fois, il se mit à ricaner.

— J'aurais presque préféré un pique-nique au jardin du Luxembourg, dit-il. Il n'y aurait pas eu ces maudites chaises...

Étonnée par son attitude, Sophie préféra ne rien répondre et le laisser tranquillement s'installer. Elle avait l'impression qu'il avait bu.

— J'ai commandé un Saint-Émilien rouge, laissa-t-elle enfin entendre. Vu la météo, ça me semble de rigueur.

Adossé à son fauteuil, Thomas la regarda avec les yeux dans le vide. Sur le chemin menant au restaurant, trajet qu'il avait par habitude couvert à pied, il avait tenté d'envisager toutes les options possibles concernant Sophie. Était-elle un tant soit peu sincère ou le manipulait-elle? Si elle le manipulait, quelles informations comptait-elle tirer de lui pour son Service? Est-ce qu'elle voulait jouer copain-copain jusqu'à ce qu'il trouve Lex, puis s'arranger pour que le fédéral le court-circuite et tire toute la gloire de l'opération? Et si elle était sincère, quel était son niveau de confiance et d'intérêt envers son employeur? Plus Thomas marchait, moins la situation devenait claire, jusqu'à ce moment précis où tout était tellement emmêlé, qu'une fois arrivé au restaurant, il ne s'y retrouvait plus du tout. Il se remit à ricaner bêtement de sa propre sottise. À moins que... Dans un sursaut de lucidité, il passa discrètement son iPhone sous son bras gauche. L'écran afficha un 2,8 en rouge, accompagné d'une brève vibration. Tout s'expliquait.

— Donne-moi une seconde, veux-tu? répliqua-t-il. Il faut que je mange... Et si tu me racontais ta vie à Paris?

Il attrapa un morceau de pain, le déchira en plusieurs morceaux et le mâcha posément. Il devait remettre de l'essence dans son cerveau pour éviter qu'il ne s'éteigne. Il n'était déjà pas très loin de la panne sèche.

Après le dernier appel téléphonique qui lui avait laissé un goût amer, Sophie trouvait plaisant que Thomas s'intéresse finalement à elle. Elle connaissait la maxime selon laquelle le renseignement, c'est

beaucoup d'analyse, mais au moins autant d'intuition, et son intuition lui disait qu'elle pouvait lui faire confiance.

— Tu aimes le spa ? Les effluves d'huiles essentielles, les bains chauds, c'est presque érotique, tu sais ?

Thomas ne répondit pas. Sans transition, Sophie embraya sur l'absence de végétation à Dubaï, le plaisir de retrouver les parcs parisiens et son projet d'acheter un jour une maison à la campagne, avec une piscine, surtout, précisa-t-elle en mimant le mouvement de l'eau. Comme Thomas restait silencieux, elle choisit de changer de sujet.

— Tu es fâché contre moi ?

Le Canadien eut une moue étonnée. Sophie le regardait en fronçant les sourcils, comme si la situation lui était inconcevable.

— Fâché, pourquoi ?

— Notre conversation téléphonique d'hier soir, j'ai connu plus détendu comme échange...

Venant de terminer sa troisième tranche de pain, Thomas se sentait mieux. Les idées qui virevoltaient jusque-là dans sa tête comme des feuilles en plein vent d'automne venaient enfin de se poser.

— Non... En fait, oui, j'étais fâché, avoua-t-il dans un haussement d'épaules, fâché que tu aies parlé à Carmi et pas à moi.

Sophie afficha un sourire entendu. Elle aimait que son interlocuteur se montre jaloux, mais fit un effort pour se retenir de commenter.

En silence, l'un et l'autre attrapèrent le menu, puis le serveur apparut comme par enchantement. Thomas choisit le magret de canard avec frites, autant par gourmandise que pour ce qu'il qualifiait de *raison médicale*, et Sophie commanda le filet de saumon aux haricots verts, avec une portion de frites supplémentaires.

— Est-ce que tu es en amour avec les frites ? lui demanda Thomas.

— J'ai *très-très* faim, répondit-elle, et j'adore les frites. Les haricots verts, c'est bien, mais je les aurai digérés en deux heures... Tu sais, j'étais vraiment inquiète suite à ce qui s'est passé à Dubaï, j'ai même envisagé que ça pouvait être toi qui...

Le Saint-Émilien venait d'arriver et Thomas laissa à Sophie le soin d'y goûter. Elle approuva son propre choix d'un hochement de tête.

— Bon, tant mieux si tu n'es pas fâché... Comme ça, ajouta-t-elle à mi-voix une fois que le serveur fut reparti, tu as parlé à Carmelo ?

—Oui, il m’a raconté pour la photo du 26 décembre. Je te remercie de l’info...

—Oui, je suis troublée. Je sais, ça paraît bête. Je n’arrive pas à comprendre ces cachotteries entre nos deux services, et je suis mal à l’aise de ne pas jouer franc-jeu.

—Ah, parce que tu ne joues pas franc-jeu ?

Thomas essaya de déterminer pourquoi elle aurait feint la surprise lorsqu’elle avait vu la photo de Dubaï sur le bureau de Carmelo quelques jours auparavant. Selon ce qu’il comprenait, le SCRS avait partagé cette photo avec la CIA, puisque tous deux travaillaient sur Avtury. Ensuite, la CIA l’avait transmise à la DGSE, intéressée elle aussi par le Tchétchène. Et ce n’est que parce que la DGSE l’avait à son tour partagée avec l’EILAT qu’on se retrouvait dans cette situation a priori impensable, où une information sécuritaire d’une possible importance capitale n’était pas transmise directement entre services d’un même pays.

—Qu’est-ce que tu en penses ? demanda Sophie en éludant la question précédente.

—Eh bien, honnêtement, je suis plutôt dubitatif. Je ne suis pas assez au fait des jeux d’influence en interne...

Le magret de canard était cuit à point et Thomas en mâcha tranquillement un morceau pendant qu’il réfléchissait. Il aurait pu faire part de ses doutes à l’agente fédérale, des possibilités qu’il entrevoyait ou des objectifs potentiels du SCRS, mais préféra garder tout ça pour lui. L’écrivain Finley Dunne conseillait d’avoir confiance en tout le monde, mais en masquant ses cartes, et la citation semblait bien à propos. Il regarda Sophie qui, elle aussi, était perdue dans ses pensées. Soudainement, elle posa précautionneusement ses deux ustensiles le long de son assiette et planta ses yeux verts dans ceux du Québécois.

—Il faut que tu saches quelque chose...

Thomas sentit un petit frisson lui parcourir la colonne vertébrale à la perspective d’une information cruciale qu’il sentait prête à tomber.

—Tu sais qui est Lex ? demanda-t-il avec un air narquois.

—Non, non, lança Sophie avec un mouvement de tête qui fit agiter sa queue de cheval. Mais j’en sais un peu plus sur ses projets. Enfin, je crois. Je sais que si je te le dis, je suis brûlée, mais j’en ai mal à l’estomac depuis que j’ai vu la photo.

Une agente de renseignements qui faisait parler ses émotions, c'était suffisamment rare pour être souligné, s'étonna Thomas. À moins qu'il ne s'agisse d'une entourloupe. Il observa son visage, ses grands yeux verts innocents fixés dans les siens, les coins de sa bouche qui venait de s'affaïsser et les deux rides verticales qui s'étaient matérialisées au-dessus de son nez. Alors que sa respiration s'accélérait, elle avait écarté les mains avec les paumes vers le haut, comme pour témoigner de son honnêteté. S'en remettant à son intuition, le Canadien décida de prendre pour crédible ce qu'elle s'apprêtait à lui dire. Elle regarda autour d'elle, à la recherche d'un éventuel intrus, puis ses yeux revinrent vers son compagnon de table. Ils étaient seuls à trois tables à la ronde.

— Lorsque les deux discutaient devant l'hôtel, je suis passée derrière eux et les ai entendus parler de Dakar.

— Dakar, comme la capitale du Sénégal, tu es sûre ? questionna Thomas en écarquillant les yeux.

— Positive. J'ai entendu Lex dire à l'autre : *I trust you with Dakar*³⁴.

L'universitaire reposa sa fourchette et s'accorda une seconde pour réfléchir. C'était vraiment trop bête d'avoir perdu Avtury et, peut-être, l'occasion d'en savoir plus.

Comme tous les pays de la région, le Sénégal était touché par des attaques terroristes provenant à la fois d'Al-Qaïda, au Maghreb islamique, qui opérait dans l'ensemble de la bande sahélienne, et de Boko Haram, à travers des réseaux sénégalais. C'était un pays stable et un allié stratégique des occidentaux dans la lutte contre le terrorisme régional, deux bonnes raisons pour en faire une cible potentielle, qui se trouvait également de plus en plus noyauté par l'idéologie wahhabite dispensée par certaines mosquées et quelques groupes d'influence dans les universités de Dakar et de Saint-Louis-du-Sénégal.

En revanche, ce que Thomas avait du mal à saisir, c'était comment Lex, qui venait de frapper au Canada, montait maintenant une opération au Sénégal. Pourquoi et contre qui étaient les deux questions principales, si l'on écartait initialement le quand. Lex obtiendrait très probablement les armes et équipements nécessaires par un fournisseur de Boumaza, mais ça ne disait rien sur les moyens qu'il comptait mettre en œuvre ni sur son agenda. Il faudrait demander à Joanie de

34. « Je te fais confiance pour Dakar. »

faire creuser tout cela par sa Direction du renseignement, puis vérifier si le gouvernement sénégalais et les représentations canadiennes dans le pays avaient été avertis. Si Lex en avait spécifiquement après le Québec ou le Canada, il était envisageable qu'il veuille frapper l'ambassade canadienne, la Délégation du Québec, ou même une société privée implantée là-bas. À moins qu'il s'agisse de n'importe quelle autre cible qui n'avait rien à voir avec le Canada, et ce n'était pas ce qui manquait.

—Évidemment, tu as transmis ces informations au Service.

—Évidemment...

Sophie picorait ses frites du bout des doigts, alors que ses grands yeux clignaient comme ceux d'une enfant prise la main dans un pot de confiture.

—Mais je n'ai pas cherché à savoir la suite. Il est presque certain qu'ils ont cherché à recouper l'info, sans doute avec les services alliés, et qu'ils ont durci les dispositifs sécuritaires des diplomates en poste là-bas.

Thomas nota mentalement de demander à Joanie si le fédéral l'avait tenue au courant de quelque chose à propos de Dakar, bien que ce fût peu probable. L'information de Sophie datait de décembre, soit plus de deux mois auparavant, et Joanie n'avait jamais abordé le sujet.

—Tu repars quand ?

—Je retourne à Montréal demain si je n'apprends rien de plus. J'ai vu les gens de la DGSI, hier...

Thomas raconta à Sophie ce qu'il avait appris à propos de Boumaza et du contact qui pourrait s'avérer être Lex.

—Je vais lancer une recherche comme a fait Europol, mais pour les voyageurs qui sont entrés au Canada au cours des derniers mois avant le 9 novembre, proposa Sophie. On verra ce qu'on obtiendra.

—Bien vu, ça pourrait donner quelque chose, approuva Thomas. Je vais faire de même de mon côté et on partagera nos résultats, ça te va ?

—Tu veux dire dans le dos du fédéral ?

—Je veux dire que, comme d'habitude, ce sont les opérationnels qui doivent faire ce qu'il faut pour obtenir un résultat. Lorsque j'étais à Ottawa, j'avais tissé d'excellents liens avec des directeurs de sécurité de grands groupes, notamment dans le secteur minier. L'Ad-

ministration centrale avait bien insisté sur le fait que ce n'était que des sources et qu'il n'était pas question de partager quoi que ce soit, mais uniquement d'aspirer toute l'information possible. Ce n'était pas ma conception, alors je suis passé outre... expliqua Thomas en appuyant son propos d'un haussement d'épaules fataliste.

— Et qu'en as-tu retiré de plus ? demanda la jeune femme d'un air moqueur.

— Moi rien, soupira Thomas, mais ils ont pu découvrir la source d'une fuite informatique grâce aux informations que j'ai fournies.

— Bien joué ! J'ai encore deux semaines de vacances à prendre et je vais repartir à Ottawa. Peut-être que je pourrais passer à Montréal et on en reparlera, non ?

Ses grands yeux verts innocents fixaient toujours et Thomas admit qu'elle était loin d'afficher le visage impassible que les enquêteurs travaillaient sans relâche. Elle avait beau être une agente de renseignements, cette fille éprouvait toutes les difficultés du monde à mentir et son visage trahissait la moindre de ses pensées.

— Bonne idée, lâcha Thomas.

Prenant aussitôt conscience que sa réponse était un peu sèche, il ajouta que ça lui ferait très plaisir. Il en fut remercié par un très large sourire qui illumina un instant la journée pluvieuse.

Joanie reçut l'appel de Thomas sur le coup de midi, alors qu'elle était encore au bureau. En fait, elle se trouvait si souvent sur les lieux de son travail que ses collègues lui avaient proposé ironiquement d'y faire installer un lit et une salle de bain. Marc-André Labrèche, l'officier de la salle de commandement, lui avait même envoyé par courriel une publicité pour Limuro, ce constructeur de lits muraux qui une fois fermés, ressemblaient à n'importe quelle armoire. Blague à part, Joanie devait bien reconnaître qu'avec sa cafetière, sa bouilloire, ses provisions de biscuits et les quelques boîtes à lunch qu'elle entreposait dans le frigo commun, elle était presque mieux équipée au siège de la Sûreté que dans sa propre cuisine.

Après que Thomas l'eut informée qu'il était en route pour un ultime dîner avant de rentrer le lendemain, ils convinrent de se voir aux aurores le lundi matin. Dans l'après-midi, l'agent avait reçu un

appel de Stéphane Lauzier, le commandant de la DGSI, qui souhaitait l'aviser que Boumaza s'était évaporé. Ses téléphones étaient tous éteints et personne ne semblait l'avoir revu depuis la veille. L'officier admit que le Marocain avait fort probablement été prévenu que la police le recherchait, une explication plausible, selon lui, pour expliquer son absence au traditionnel dîner chez sa mère et sa soudaine disparition. Lauzier assura qu'il continuait néanmoins de surveiller discrètement les endroits qu'avait l'habitude de fréquenter le Marocain, mais conclut amèrement qu'il serait probablement difficile de lui remettre rapidement la main dessus.

— On fait ça à 7 h et tu m'offres le café ? reprit Thomas à l'intention de Joanie. Je serai réveillé à cause du décalage horaire, de toute façon...

Il lui transmet les informations qu'il avait recueillies pendant qu'en parallèle, l'inspectrice appelait Marie Legault sur son cellulaire. Celle-ci lui dit qu'elle n'avait pas été prévenue de quoi que ce soit à propos de Dakar, ni à travers ses propres recherches ni à la suite de ses contacts avec ses homologues des autres services de sécurité.

— Demande-lui de creuser et de vérifier aussi du côté des voyageurs suspects. Sophie m'a promis qu'elle ferait de même et on se communiquera nos résultats.

— Oh, fit Joanie, un peu surprise, ça se passe bien, alors, avec ton agente de liaison ?

— Je crois que c'est une chouette fille, au fond, confessa Thomas avec un petit pincement au cœur en se remémorant le doux visage de sa collègue parisienne.

— Je vais transmettre tout ceci au ministère des Relations internationales à Québec et leur demander de durcir leur sécurité, là-bas, au cas où ils ne l'auraient pas encore fait à la demande d'Affaires mondiales Canada.

— Bonne idée, approuva Thomas. Je crois que je suis rendu au bout de ce que je peux faire ici. Carmelo m'a indiqué qu'il me tiendrait au courant si quelque chose ressortait, et la DGSI reste tributaire d'Europol pour les résultats. Là, il faut que je te laisse, je suis arrivé.

Joanie lui souhaite une belle soirée en lui confirmant qu'un café l'attendrait le lundi suivant à 7 h. Thomas ressortit son autre téléphone pour récupérer le code d'accès de l'immeuble où demeurait Alice. Celui-ci se situait sur une rue à sens unique bordée par de hautes bâ-

tisses de cinq étages surmontées par de typiques chambres de bonne, juste sous les toits, qu'on pouvait deviner grâce à leurs fenêtres qui dépassaient des pentes en ardoise. À quelques endroits, ces bâtiments anciens avaient été remplacés par des constructions plus modernes, souvent moins hautes, mais peintes dans les mêmes tons clairs. Parmi les diverses échoppes implantées le long des trottoirs, Thomas croisa un fleuriste, une agence immobilière, un magasin de décoration et même, un hôtel trois étoiles plutôt discret.

Il s'arrêta devant une double porte brune en bois massif ornée de deux anneaux, tels que ceux qui servaient jadis à attacher les chevaux. Il se demanda si, en d'autres temps, l'arche de pierre sculptée dans laquelle la porte était enchâssée aurait été suffisamment large pour laisser passer un carrosse. Il bruinaît toujours et la lumière jaune des lampadaires se reflétait dans les flaques d'eau qui s'étaient formées au sol. Les pneus des quelques voitures que l'agent croisa dans la rue émettaient le crissement typique du caoutchouc sur l'asphalte détrempé.

La porte s'ouvrit en émettant un petit bruit électrique, puis Thomas s'approcha des sonnettes pour chercher celle au nom d'Alice.

La jeune femme entendit sonner et compta mentalement cinq secondes avant d'aller décrocher l'interphone. Un truc de filles, se dit-elle, destiné à ne pas paraître trop empressée. Cela faisait pourtant une heure que tout était prêt et qu'elle conservait un œil en permanence sur l'écran de son téléphone en espérant qu'aucun message de Thomas ne viendrait annuler la soirée. Elle se surprenait elle-même à anticiper les prochaines heures avec plaisir.

Elle avait passé tout l'après-midi à faire du grand rangement et l'appartement sentait bon le veau aux carottes qu'elle avait préparé et qui mitonnait doucement depuis deux heures. Ignorant les goûts de Thomas, elle avait prévu de leur servir du vin rouge, déjà ouvert pour qu'il respire, mais aussi, du vin blanc, qui reposait dans le frigo. Elle avait enfilé un jean étroit et une chemise ample qui lui descendait jusqu'en bas des fesses. Elle avait ouvert les trois premiers boutons du col pour dégager son cou et rendre visible le haut du bustier qu'elle portait en dessous. Avec très peu de maquillage, elle se sentait prête

sans paraître trop préparée. Ne sachant pas vraiment si elle en faisait un peu trop pour un premier dîner, elle avait également très légèrement tamisé les lumières et mis un fond de musique classique sur le haut-parleur Bluetooth du salon.

Elle afficha son sourire automatique, ouvrit la porte de l'appartement et se retrouva face à Thomas, qui lui présenta d'emblée la bouteille de champagne qu'il avait amenée avec lui.

— Je l'ai attrapée chez le caviste au coin de la rue, elle est à la bonne température.

Alice se mit de profil et lui fit signe d'entrer.

— Ce n'était pas la peine, mais c'est très gentil. Merci...

Elle le fit pénétrer dans le salon et referma la porte. Thomas accrocha au passage son manteau à l'un des crochets du vestibule.

— Ça sent super bon, j'ai toujours aimé le fumet du poisson de rivière... ironisa-t-il en guise d'introduction.

— Et moi, je fais toujours du veau en dessert, s'esclaffa Alice avant de pointer la bouteille. Tu l'ouvres ?

Thomas la suivit dans la cuisine et déposa le champagne sur le comptoir. La jeune femme sortit deux hautes flûtes transparentes de l'un des placards. La discussion débuta naturellement sur les programmes de la semaine de l'un et de l'autre. L'agent dut mentir effrontément, ne pouvant certainement pas avouer les raisons de son déplacement à Dubaï et encore moins le dénouement inattendu de ce voyage qu'il ne cessait de retourner dans sa tête. Les deux se dirigèrent vers le salon et s'affalèrent face à face dans le canapé. Alice se cala contre un gros coussin confortable et replia ses jambes sous elle. Les rideaux gris étaient restés ouverts et les lueurs jaunes de l'éclairage public combiné à celles des fenêtres d'en face agrémentaient d'un peu de chaleur la nuit noire et humide qui recouvrait maintenant Paris.

— Je ne savais pas que tu avais de la famille à Bordeaux, commença l'hôtesse. Je vais souvent sur le bassin d'Arcachon. Enfin, j'y allais... avant.

Thomas lui raconta avec moult détails la semaine de vacances qu'il avait passée dans sa famille en Aquitaine, en précisant qu'il avait été ravi de revoir ses parents et ses cousins dont certains avaient fait de la route pour venir le voir. Il détailla de plus l'appartement familial, près de la place des Grands-hommes, parla de la facilité, là-bas, de se déplacer avec le tramway, du confort avec lequel le TGV vous

y amenait depuis Paris en deux heures et des petits soucis de santé de sa mère qui aurait bientôt quatre-vingts ans. En réalité, ses deux parents étaient décédés, son père dans un accident lorsque Thomas était adolescent, puis sa mère d'une maladie voilà une dizaine d'années. Il avait décrit l'appartement de Bordeaux de mémoire, alors qu'il l'avait quitté à l'âge de neuf ans pour s'installer au Canada. Il avait également de vagues cousins, mais qu'il n'avait plus vus depuis un quart de siècle. Puis, afin d'en terminer avec son histoire, il détourna la conversation sur la chevalière qu'Alice portait à l'auriculaire.

— Un cadeau de ma mère. C'est une Roquefeuil. Mon père était d'origine allemande et elle avait toujours soutenu ne pas avoir dérogé à la tradition familiale en l'épousant, puisqu'en allemand, Edelman signifie gentilhomme...

La jeune femme poursuivit en parlant de ses grands-parents paternels qu'elle avait perdus toute petite et des maternels, dont elle était très proche et qu'elle voyait très régulièrement du fait qu'ils n'habitaient qu'à quelques stations de métro.

La bouteille de champagne et le bol de pistaches étaient au trois quarts vides lorsqu'ils en vinrent à aborder leurs métiers. Thomas disserta sur sa vie d'étudiant à l'université et divulgua les grandes lignes de sa carrière, en omettant intentionnellement mentionner ses années au sein des forces d'opérations spéciales et du service de renseignement fédéral. Alice le félicita d'avoir pu terminer son doctorat tout en travaillant à plein temps.

— Moi, je n'aurais jamais pu, avoua-t-elle. J'ai eu de la chance, mes parents ont subvenu à mes besoins jusqu'à ce que j'obtienne mon doctorat, si bien que j'ai étudié toutes ces années à plein temps en n'ayant que ça à faire.

L'incroyable sourire automatique était réapparu sur le visage d'Alice. Thomas s'étonna encore une fois de l'absence de modulation : il semblait ne pouvoir s'afficher que tout entier, ou pas du tout.

— J'ai mis cinq ans, précisa-t-il, et ai bien cru ne jamais arriver au bout. J'aurais dû m'en douter, moi qui n'ai jamais couru de marathon...

Après qu'Alice eut proposé d'aller goûter le veau aux carottes, ils se rendirent à la cuisine où elle souleva le couvercle de la cocotte de fonte, qui laissa échapper un nuage de vapeur aussitôt aspiré par la hotte. La lumière avait été tamisée dans tout l'appartement sauf

dans cette pièce, si bien que Thomas fronça les yeux devant les reflets éblouissants des encastrés du plafond sur les surfaces blanches.

—Au fait, il faut que je te dise, ajouta Alice avec un regard en biais vers lui, je t’ai googlé...

Thomas ne put réprimer un frisson désagréable, malgré la quasi-certitude qu’elle n’avait pu accéder à rien de compromettant, un réflexe hérité de ses vies d’avant lorsqu’il s’assurait en permanence qu’aucune indiscretion sur ses activités ne puisse fuiter.

—Et? lança-t-il d’un air léger, des histoires sordides de maris jaloux?

—Bah non, justement, rien. On dirait qu’il ne s’est rien passé dans ta vie entre 2002 et 2016.

Le regard de la jeune femme traduisait une interrogation sincère, comme s’il était inconcevable de pouvoir disparaître de l’internet pendant plusieurs années. Thomas était conscient depuis longtemps que la question se poserait à quiconque lancerait une recherche rapide sur lui. Son empreinte sur les réseaux sociaux se limitait à un profil LinkedIn plutôt bref qui lui permettait d’entretenir son réseau professionnel. Certains pouvaient donc s’étonner de constater qu’il n’ait rien publié pendant presque quinze années, ce qui était pour le moins curieux chez un scientifique.

—Ah, ça! Je t’ai dit que mon champ de recherche, c’est le terrorisme...

Alice acquiesça en silence.

—Eh bien, en vérité, c’est plutôt le contre-terrorisme. Après mon doctorat, j’ai travaillé comme consultant pour plusieurs clients publics et privés, si bien que tout ce que j’ai publié est resté confidentiel.

—Mais alors, comment tu as obtenu ton poste de professeur d’université? Je ne sais pas pour le Canada, mais ici, tu as intérêt à présenter une liste de publications longues comme le bras.

—Oui, comme chez nous. En fait, j’ai toujours été en contact avec les universités pendant ces années-là. J’ai donné quelques cours, j’ai fait partie de groupes de travail, si bien que j’étais assez connu dans le milieu. J’enseigne également au Collège militaire de Kingston, en Ontario. Ça s’est fait naturellement...

Thomas en resta là, espérant que son explication sommaire lui épargnerait d’autres questions.

—Rouge ou blanc ? Allez, à table !

Intérieurement, le Montréalais soupira de soulagement en constatant qu’Alice avait classé le sujet. Leur choix se porta sur le vin rouge. Elle servit de petites quantités de viande et de riz qu’elle nappa de sauce sur chacune des assiettes et déposa le tout devant eux, pendant que Thomas versait le Saint-Émilien Grand cru rouge foncé qu’Alice avait fait décanter dans les verres. Avec soin, il détacha un petit morceau de viande qu’il piqua sur sa fourchette avec une carotte, et le porta à sa bouche.

—C’est délicieux, félicita-t-il son hôtesse.

—Je ne fais jamais la cuisine, sourit Alice en se sentant rougir. Enfin, depuis quelque temps, en tout cas... Toi ?

—Je suis un vrai chef. Spécialiste du potage aux carottes et du jambon purée.

Après un éclat de rire, Alice continua la conversation pendant que Thomas rebondissait à l’occasion par quelques «Ah oui?» et «Vraiment?», alors que son cerveau était aux prises avec le puzzle des différents éléments de la situation qui le préoccupait constamment. Avtury, Lex, Sophie, les Russes, Boumaza, Carmelo et l’EILAT étaient comme les boules d’un bingo géant qui s’entrechoquaient dans le panier de métal de son crâne depuis l’attentat de Montréal. Le bruit en devenait tellement assourdissant que Thomas grimaça.

—Et donc, tu n’as pas beaucoup d’amis non plus ? Tu sembles être un mec plutôt sociable, pourtant...

Il sortit de sa torpeur et s’apprêta à répondre lorsque l’iPhone d’Alice, posé sur le comptoir, se mit à jouer Debussy. Elle se leva en lui faisant un geste de l’index pour l’inviter à attendre et alla jeter un coup d’œil à l’écran. Il la vit lever les yeux au ciel et soupirer. Elle appuya sur le bouton latéral et le cellulaire se tut.

—C’est rien, juste un con, signifia-t-elle comme pour se justifier.

—Un amoureux éconduit ?

—Même pas éconduit, un de ces lourdauds qui n’en finit pas d’insister. On dirait que j’y suis abonnée. Bonne maman s’étonne que je ne rencontre personne d’intéressant à l’université, mais elle a raison. Je suis pathétique...

—Tu es surtout très jolie, ceci explique sans doute cela...

—Ah oui ? s'étonna Alice en se trémoussant devant le compliment.

—Buvons donc aux jolies femmes, et aux hommes qui ont la chance de dîner avec elles ! enchaîna Thomas en levant son verre.

Trinquant avec lui, Alice se fendit de son large sourire et émit un gloussement de plaisir.

—C'est en tout cas très agréable à entendre, je te remercie.

Son invité tenta un clin d'œil qui se transforma en un involontaire rictus sous l'effet du mal de tête.

—Tu sais, poursuivit-elle d'un air solennel, j'ai bien compris la nuance étymologique entre survivante et victime, mais accorde-moi que *victime*, ça sonne habituellement comme *perdante*. Alors, je ne sais pas encore exactement comment, mais j'ai pris conscience qu'il fallait que ça change. Ça m'aura quand même pris trois ans et ce dîner, ce soir, est pour ainsi dire l'un de mes premiers pas...

—Aux premiers pas, alors ! dit Thomas en soulevant de nouveau son verre de vin pour trinquer. Je suis heureux pour toi du chemin que tu viens de prendre. Tu devrais très vite voir les premiers résultats.

—Je n'ai pas de dessert...

Avec un début de nausée causé soit par le mouvement des boules de bingo qui lui donnait le tournis, soit par un pic de glycémie dû à la quantité de pain qu'il avait ingurgité avec gourmandise, Thomas ne s'en offusqua pas.

—Tu as le chic pour changer de sujet, grimaça-t-il en prenant une gorgée de vin pour faire passer son malaise.

—Viens dans le salon, on rangera après.

Alice avait accompagné sa phrase d'un large mouvement du bras qui ne souffrait aucune interprétation. Thomas saisit leurs deux verres et le reste de la bouteille de Saint-Émilion :

—J'aime bien ta déco, c'est classique. Ça ressemble à chez moi, mais en un peu plus encombré, observa-t-il après avoir fait le tour de la douzaine de piles de livres et de documents divers qui s'entassaient dans chaque recoin de la pièce.

—Oui, ça ne se voit pas parce que j'ai fait un effort en raison de ta visite, mais je suis assez bordélique, en général. Bien que tout soit classé, en fait. Là, indiqua Alice en pointant une pile du doigt, ce que je me suis promis de lire et là, ce que j'ai lu et que je dois rendre, et puis là et là ou encore là, tout ce qu'il me reste à trier.

Thomas marcha jusqu'à la haute fenêtre qui surplombait la rue Vanier et jeta un coup d'œil à la nuit. L'humidité suspendue dans les halos jaunes des réverbères donnait à la rue un aspect fantomatique. Sur le trottoir d'en face, une silhouette sombre hâtait le pas, le visage enfoncé dans le col d'un imperméable.

— J'aime bien le calme des centres-villes à la nuit tombée, confessa-t-il. D'ailleurs, j'aime la nuit en général. Tout est plus calme, plus feutré. Naturellement, j'ai tendance à parler à voix basse.

Alice le tira par le coude et le fit se rasseoir sur le canapé. Elle prit de nouveau place en face de lui, les jambes pliées sous elle et le dos calé contre l'épais coussin.

— Je vais te raconter la soirée du Bataclan.

— Je te remercie de ta confiance, mais ne te sens pas obligée...

— Au contraire, je ne l'ai jamais vraiment racontée en détail, à part à mon psy, bien entendu. Ça doit faire partie de la thérapie de pouvoir verbaliser tout ça. Ç'a commencé trois jours avant, avec une invitation...

Alice débuta son récit par le message qu'elle avait reçu de Manon et leur dîner sur le boulevard Voltaire. Lorsqu'il fut question des tirs et de la panique générale qui s'était installée, Thomas la vit serrer inconsciemment les poings, comme pour se donner le courage d'affronter ses souvenirs. Il se souvient tout à coup de Hamza, l'homme qu'il avait abattu d'un tir de fusil à pompe, lorsque son équipe avait été chargée de réduire une poche de résistance talibane pendant la bataille d'Arghandab. C'était sa dernière opération avec la FOI2, qui consistait à ratisser tout un village, maison après maison. Après avoir ouvert une porte d'un violent coup de pied, il n'avait eu qu'une fraction de seconde pour photographier le tireur et la Kalashnikov pointée sur lui avant que son doigt ne presse la détente. L'homme au visage couvert d'un chèche beige reçut en plein thorax une décharge de chevrotine qui l'avait envoyé s'écraser lourdement contre le mur du fond. Il n'avait même pas eu le temps de tirer.

Régulièrement, Alice s'interrompait et buvait une gorgée de vin quand elle avait besoin d'une pause. Thomas vit aussi ses lèvres trembler et ses yeux s'embuer plus d'une fois, mais elle était visiblement décidée à aller jusqu'au bout. De son côté, il se souvenait avoir continué à pointer son arme sur le cadavre, puis écarté le pistolet-mitrailleur d'un coup de pied. À la vue de la cage thoracique déchirée et

des yeux grands ouverts, comme surpris de ce qui venait d'arriver, le soldat n'avait même pas jugé utile de confirmer le décès en vérifiant le pouls. Il avait enjambé le corps à moitié assis contre le mur et poursuivi sa progression à pas de rat vers les autres pièces, ses équipiers en file indienne derrière lui. Ce n'était que le soir, à l'heure de s'endormir sur son lit de camp, que le tireur était venu lui rendre visite et qu'il allait revenir encore. Thomas le revoyait toujours dans ses cauchemars, sans vraiment comprendre ce qui le faisait réapparaître et en se demandant pourquoi lui plutôt qu'un autre. Il avait supposé que Dieu prenait un malin plaisir à le hanter avec sa dernière victime, qu'il avait finalement surnommée Hamza, comme pour le rendre plus familier, d'autant que le psychiatre militaire qui l'avait suivi quelque temps après son retour l'avait averti qu'il ignorait combien de temps le Taliban allait encore réapparaître. Hamza, ou *cinq* en arabe, était le cinquième combattant que Thomas abattait.

— Et puis un jour, continua Alice, Samuel est parti sans prévenir. On n'a pas vécu longtemps ensemble et on n'aura pas eu beaucoup d'enfants. C'est un conte de fées qui se termine un peu en queue de poisson, non ? Tiens, je vais te montrer quelque chose...

En se dirigeant vers la bibliothèque, elle remarqua ses yeux rougis et ses joues creusées dans le miroir. *J'ai une bien sale tête pour une jolie fille*, pensa-t-elle. Thomas la vit extraire un cadre photo d'entre les livres, le presser contre sa poitrine, puis revenir vers le sofa avant de le lui tendre.

— C'est lui, Samuel, dit-elle.

Thomas reconnut d'abord Alice, penchée sur l'épaule de son compagnon dans un grand éclat de rire. Elle avait un bras passé autour de son cou, l'autre, tendu, tenant probablement le téléphone pour l'égoportrait. Ses longs cheveux roux semblaient flotter autour d'elle comme s'il ventait. Elle portait une chemise en lin blanc ouverte sur un large collier en bois peint et un châle multicolore sur les épaules. L'arrière-plan de l'image était trop sombre pour discerner autre chose qu'un éclairage urbain et une façade floue de l'autre côté de la rue.

Samuel, quant à lui, se tenait à la droite de l'image et regardait de travers, comme pour fuir l'objectif. Fixés sur lui, les yeux de Thomas refusaient obstinément de s'en détacher. Pendant un instant, il eut du mal à croire ce qu'il voyait, mais les boules de bingo venaient d'accélérer dans sa tête et son cœur se mit à cogner contre sa poitrine.

Il avait tout de suite reconnu la tête ronde, les cheveux noirs courts, le fin collier de barbe, et surtout, sous un gilet de couleur sombre, le T-shirt bleu marqué *Lex Luthor for President*.

Chapitre 11

La première fois que Sophie Wagner avait rencontré Adrian, l'agent envoyé par Ottawa, c'était à l'aéroport d'Abou Dabi deux jours avant qu'ils n'assistent tous les deux à la rencontre entre Yassine et Avtury à l'hôtel Méridien Airport de Dubaï. Noël approchait et les centres commerciaux de l'émirat arboraient de gigantesques sapins aux branches chargées de guirlandes multicolores. Il arrivait de croiser dans les rues un *Santa Claus* hilare monté sur un chameau qu'on avait équipé de chaussons rouges et blanc assortis au bonnet du guide qui tirait la bête. Sophie avait décidé d'aller faire un tour au marché de Noël d'Al Maryah Island, à deux pas de son bureau, avant de prendre la route de l'aéroport. Hormis les 20 °C et les gratte-ciel en verre de Galleria qui se reflétaient sur l'eau de la baie, le marché en lui-même lui rappelait étrangement celui de Strasbourg.

Tout au long du trajet, qu'elle parcourut en gardant les vitres ouvertes pour profiter de l'air tiède, elle s'interrogea sans trouver de réponse satisfaisante sur la raison pour laquelle son Administration centrale envoyait un opérateur dans un pays déjà couvert par un agent de liaison à l'étranger. La première pensée qui traversa l'esprit de Sophie lorsqu'elle reconnut Adrian d'après la photo transmise par Ottawa, fut de se demander pourquoi on lui envoyait un comptable, parce que ce gars, de son propre avis, ressemblait à un comptable. Ou à un prof d'université. Il n'était pas très grand, plutôt mince, avec une couronne de cheveux noirs autour de son crâne dégarni et une courte barbe drue qui grisonnait par endroits. Il portait, au-dessus d'un jean d'un bleu ordinaire et d'une paire d'espadrilles, une chemise blanche en lin dont les manches étaient retroussées et le premier bouton du col ouvert. Dès qu'il la vit, c'est sans hésitation qu'il se dirigea vers la jeune femme.

— Salut ! fut son premier mot, qu'il prononça d'une voix chaude en joignant le geste à la parole.

— Bienvenue aux Émirats ! Bon voyage ?

Adrian hocha la tête avec un sourire sans charme parfaitement assorti à son physique. Le parfait *Grey Man*³⁵ qui se fond sans difficulté dans la foule.

— Bah, un méchant décalage horaire, mais le vol direct depuis

35. Individu passe-partout.

Toronto sur Etihad est plutôt pratique ! Une bonne nuit de sommeil et ça ira...

Sophie constata que l'homme ne portait pour tout bagage qu'un sac de toile râpé beige avec des anses en cuir brun. Il n'était ni très volumineux ni très rempli. Elle ne savait rien des détails de la mission, mais supposa qu'il ne resterait pas longtemps, à moins qu'il compte magasiner à Dubaï, comme le font tous les voyageurs d'affaires. Elle lui fit signe de le suivre, puis ils récupérèrent la voiture de l'ambassade, quittèrent le stationnement de l'aéroport et empruntèrent Al Khalij Al Arabi, l'autoroute la plus au sud permettant de rejoindre la ville en bord de mer. Adrian avait les yeux fixés sur le ciel étoilé.

—Câlîce, ce qu'il fait beau ! lança-t-il. Ça doit être plutôt agréable de travailler ici...

Il abaissa la vitre du passager et passa sa main à l'extérieur pour jouer avec le vent en mimant une aile d'avion. Ils doublèrent une Lamborghini jaune qui se traînait sur la file de droite.

—Québécois ? releva Sophie après avoir entendu le juron familier.

—Ah ! Trahi par ma mauvaise habitude ! plaisanta Adrian. Franco-Ontarien, en vérité. Ma mère m'a toujours dit que l'histoire de la famille remontait aussi loin que la rencontre de Samuel de Champlain avec le chef huron Aenon, au nord du lac Simcoe.

—C'est agréable parce que tout est manucuré, bien qu'il ne faille pas trop creuser, poursuivit Sophie. Et puis les arbres me manquent. Mais je doute que tu prennes le temps de visiter l'endroit, vu la taille de ton sac.

—Quelques jours. Ça devrait être rapide... Tu n'es pas partie pour les fêtes ?

Adrian s'adressait à Sophie en regardant par la fenêtre avec les yeux plissés, comme s'il cherchait à discerner les eaux sombres d'Al Raha Creek au-dessus de l'éclairage urbain jaunâtre de Khalifa City.

—Non, je préfère quitter en été quand la température devient insupportable. Et puis, je prends un poste à Paris dans quelques semaines. Je te dépose directement à l'hôtel ou tu veux passer au bureau ?

—Merci, mais je tombe de sommeil, avoua Adrian, c'était un long voyage.

Ils terminèrent le trajet en silence. Sophie déposa son passager devant l'hôtel Beach Rotana, situé à cinq minutes à pied de l'ambassade, qui occupait les 9^e et 10^e étages des Trade Towers, au-dessus des boutiques de l'Abu Dhabi Mall.

— Je te retrouve demain matin, mais ne compte pas sur moi trop tôt, lâcha l'agent en claquant la porte de la voiture derrière lui.

Il se retourna vers Sophie et se pencha par la vitre ouverte.

— Merci encore d'être passée me prendre. Je te raconte tout demain.

Sans attendre de réponse, il passa le sac beige au-dessus de son épaule et se dirigea vers la réception de l'hôtel.

— Bah, de rien... murmura Sophie comme pour elle-même en plaçant le levier des vitesses sur la position *Drive*.

Elle remonta la fenêtre du passager et baissa la sienne pour mieux profiter de l'air frais de la nuit. Elle choisit de rejoindre son appartement d'Al-Khalidiya en passant par la corniche tout en s'interrogeant sur son visiteur et sur ce que lui réservaient les jours à venir.

Adrian jeta son sac de toile sur le lit et s'étira longuement en poussant des grognements. Il regrettait que le Service l'ait obligé à voyager en classe économique par souci de cohérence avec la raison officielle de son voyage aux Émirats. S'il avait su, il se serait fait passer depuis le début pour un dirigeant de n'importe quelle grosse compagnie ou pour une star de cinéma. Il ricana à l'idée de cette perspective extravagante.

Depuis qu'il avait rejoint le groupe Trident, sept ans auparavant, il avait soigneusement et patiemment blindé sa légende, la *vraie-fausse* vie de chaque agent clandestin. Lors de son intégration, Quinn avait largement insisté sur l'importance de choisir un *vrai-faux* métier compatible avec leurs futures activités opérationnelles, afin d'éviter d'éveiller les soupçons du contre-espionnage d'un pays cible après que les services d'immigration, par exemple, ait signalé les vingt-cinq visas sur le passeport de Johnny Tremblay, un garagiste, infirmier ou psychologue d'Ottawa. Tous les Tridents débutants avaient évidemment pensé à un emploi de journaliste ou de travailleur humanitaire, mais Quinn les en avait dissuadés. L'artifice était usé jusqu'à la corde

depuis bien longtemps et ces individus étaient toujours particulièrement surveillés par les Services. Le Canada en faisait d'ailleurs tout autant pour les étrangers qui entraient au pays.

Adrian, de son *vrai-faux* nom David Hayes, comme en attestait son passeport bleu, était donc entré aux Émirats sous le titre d'ingénieur en construction, une légende dont l'élaboration avait été facilitée par le baccalauréat en génie civil de l'Université de Ryerson qu'il avait obtenu durant ses jeunes années, lorsqu'il envisageait encore d'embrasser une carrière technique. Avant de prendre l'avion devant le ramener à Toronto, il devrait se rendre au rendez-vous prévu avec l'Abu Dhabi Construction Corporation L.L.C., afin de discuter d'emplois susceptibles de l'intéresser et pouvant faire avancer sa carrière. Il en profiterait également pour visiter quelques agences immobilières et photographier les plus beaux quartiers.

Son virage vers le renseignement s'était amorcé vers la fin des années 2000, alors qu'il travaillait sur le projet préliminaire d'exca-vation d'un terrain en vue de la construction du nouveau bâtiment du Centre de sécurité des télécommunications, en banlieue d'Ottawa. Immédiatement emballé par le monde du secret qu'il venait tout juste de découvrir, il avait posé sa candidature au SCRS à titre d'agent de renseignements et lors de la formation initiale, fut rapidement repéré par Quinn en raison de son apparence physique passe-partout, son extrême rusticité, son endurance physique, son absence totale d'empathie et son excellente maîtrise de la langue russe apprise alors qu'il effectuait un contrat d'ingénierie de dix-huit mois à Saint-Petersbourg. Le programme initial à peine terminé, il fut discrètement transféré au Bastion pour une nouvelle formation, cette fois aux opérations clandestines, lors de laquelle il se révéla particulièrement doué.

Allongé sur le lit les bras croisés derrière la tête sans même avoir pris le temps de se déshabiller, il avait hâte que ces quelques jours soient derrière lui afin de pouvoir retrouver Martin, son conjoint depuis maintenant presque deux ans. Adrian se remémorait avec bonheur son explosion de joie lorsqu'il l'avait demandé en mariage juste avant de partir pour le Moyen-Orient. L'autre s'était jeté sur lui pour le serrer passionnément dans ses bras, des larmes de bonheur plein les yeux. Tous deux passionnés par le triathlon, ils avaient convenu de se marier à Whistler, sur la côte ouest, après avoir terminé l'Ironman du Canada qui se tiendrait à la fin du mois de juillet.

Adrian s'endormit en rêvant à l'atmosphère brûlante de sa douche italienne en marbre après l'entraînement.

Vers 8 h 15 le lendemain matin, lorsqu'elle franchit la porte de l'ambassade, c'est un peu surprise que Sophie découvrit Adrian avec un café à la main, en grande conversation avec la réceptionniste qui souriait poliment. Il affichait le même sourire détendu que la veille.

— Ah ! fit-il en voyant sa collègue entrer, celle que j'attendais !

— Bon matin, Khadidja, lança Sophie à l'intention de la réceptionniste. Je vois que tu as déjà fait connaissance avec notre ami. Tu es de ceux qui ne dorment jamais, Adrian ?

— Je dors peu, mais je dors bien, répondit l'agent en hochant la tête. Ça doit être le secret de ma bonne mine.

D'un geste de la main, Sophie l'invita à la suivre et les deux traversèrent la porte codée qu'elle ouvrit avec une carte d'accès, avant d'emprunter un dédale de couloirs conduisant à son bureau. Adrian referma la porte derrière lui et se dirigea vers la fenêtre. Il se pencha vers la gauche pour observer les eaux limpides du golfe Persique qui s'étaient à perte de vue derrière le port de Zayed.

— C'est encore plus agréable le jour, constata-t-il. Je me réjouis toujours autant de voir ce ciel bleu, surtout en plein mois de décembre.

— Tu viens souvent ici ?

— Ça m'est arrivé... Prends un café, je vais t'expliquer la raison de ma présence.

Sophie repartit dans le couloir pour gagner la cuisine, frustrée que, la veille au soir, Adrian ait feint de méconnaître l'endroit. À son retour, ce dernier n'avait pas bougé de la fenêtre, mais regardait cette fois-ci vers la droite, en direction des raffineries d'ADNOC, la compagnie pétrolière nationale d'Abou Dabi. L'agente referma la porte et posa la tasse fumante sur son bureau. Adrian se retourna vers elle.

— Je vais avoir besoin de ton ordinateur, dit-il avec en désignant l'appareil d'un coup de tête.

Sophie prit place sur son fauteuil, inséra un jeton codé dans l'unité centrale, tapa un mot de passe et l'écran bleu arborant le logo de l'ambassade se matérialisa quelques secondes plus tard. Adrian sortit une clé USB de sa poche.

—Je peux ? demanda-t-il en exhibant l'accessoire. Tire une chaise...

La jeune femme lui céda sa place et vint s'installer à côté de lui. Il inséra la clé dans l'ordinateur et une fenêtre de connexion apparut. Il apposa alors son pouce sur le capteur biométrique et une autre fenêtre contenant deux dossiers apparut. Il cliqua sur l'un d'eux, puis sur la première d'une série de photos. Sophie se pencha en avant vers l'écran.

—Voici notre ami Quadrant... Souviens-toi bien de son visage.

Adrian fit défiler les images, qui allaient d'un portrait de passeport à d'autres photos prises sous des plans plus ou moins larges dans des lieux différents.

—On a appris qu'il a rendez-vous demain à Dubaï avec un contact d'intérêt. Je dois... pardon, nous devons en faire la couverture photo.

Un peu surprise, Sophie écarquilla les yeux. Envoyer quelqu'un d'Ottawa pour prendre des photos était, à son sens, plutôt exagéré. Cette tâche faisait partie de la formation standard de n'importe quel agent et elle-même en avait déjà prises à plusieurs reprises.

—On est sur Quadrant pour quelle raison ?

—Celui qui nous intéresse, c'est l'autre, indiqua Adrian en éluant la question.

—Et sur l'autre, tu peux m'en dire plus ?

—Pas vraiment. Mais un sujet d'intérêt...

Tu te fous de moi, pensa Sophie, qui ne comprenait toujours pas qu'on ait confié à Adrian une mission dont elle aurait pu facilement s'acquitter. Sauf si l'intérêt pour le client dépassait largement le cadre habituel des missions du Service.

—Tu travailles dans quel département, exactement, à Ottawa ?

—Écoute, Sophie, je sais que ça peut paraître bizarre qu'on m'envoie ici pour cette rencontre, mais tu sais comment ça fonctionne... On ne m'a pas demandé mon avis non plus. Et puis, ce sera mieux si on est deux : je prends les photos et tu vas au contact. Qu'est-ce que tu en dis ?

Sophie haussa les épaules, tandis que ses lèvres se crispaient dans une moue fataliste. Adrian avait visiblement l'intention de ne pas s'étendre davantage sur le sujet.

—C'est mon boulot... On s'organise comment ?

—Ça m’a fait plaisir de te rencontrer. On a eu quelques beaux succès ensemble, *al-hamdou lilâh*, comme tu dirais. J’appellerai bientôt mon ami de Paris, comme convenu...

Avtury et son contact venaient de quitter les colonnes de marbre et les fauteuils profonds du bar du Méridien Airport, et se dirigeaient maintenant vers les taxis garés devant l’hôtel. Le voiturier avait déjà hélé l’un d’entre eux sur un signe du Tchétchène. Celui-ci plissa les yeux sous l’effet de la lumière extérieure et remit ses lunettes de soleil sur son nez.

—*I trust you with Dakar...* conclut Yassine, agacé qu’Avtury persiste à faire semblant de parler l’arabe.

De ses deux mains, il lissa le portrait de Lex Luthor imprimé sur l’avant de son T-shirt bleu électrique.

Le Tchétchène sourit en jetant un coup d’œil en coin à la brune aux grosses lunettes de mouche qui venait de les croiser. Vraiment jolie avec sa frange et ses cheveux tirés vers l’arrière en queue de cheval, mais trop classique pour lui. S’il se payait des prostituées, furent-elles de luxe, c’était surtout pour le plaisir de les voir repartir sans poser de question le lendemain matin. Il fit claquer sa langue de plaisir à la perspective de son prochain rendez-vous avec Soraya, le soir même.

Les deux hommes sautèrent dans le taxi qui prit à peine le temps de s’arrêter. Le Tchétchène lança un *Yalla habibi!* sonore avant de claquer la porte avec fracas et le chauffeur entama un lent virage à gauche, le long de la bordure en ciment peinte en noir et blanc. Celle-ci délimitait un massif central composé de palmiers en cercle et d’une imposante fontaine faite de cubes de marbre brun.

Affublé d’une casquette et de lunettes fumées destinées à cacher son visage, Adrian s’enfonça dans le siège conducteur de la voiture de location garée dans l’allée, à deux pas de la jonction avec Airport Road. Il jura entre ses dents en posant sur le siège passager l’appareil photo équipé d’un long téléobjectif que lui avait prêté l’ambassade. Comme il n’était pas prévu que Quadrant reparte accompagné, il se demandait quelle surprise lui réservait le Tchétchène. Il n’eut pas une pensée pour Sophie lorsqu’il démarra derrière les deux individus qui venaient de le croiser en sens inverse. En jetant un œil dans le ré-

troviseur central, il crut un instant distinguer le haut du visage de sa collègue, au loin, derrière la fontaine.

L'agent laissa le taxi prendre un peu de vitesse sur Casablanca Street, en direction de Garhoud Bridge, et le suivit à distance raisonnable. Le trafic étant fluide, il prévoyait que la filature ne poserait pas de difficultés. Quand son cellulaire se mit à vibrer au fond de sa poche, il eut un rictus en songeant à Sophie, qu'il devinait assez peu ravie d'avoir été encore une fois laissée en plan.

Il l'avait en effet abandonnée à l'heure du déjeuner au *Blue Elephant*, l'un des restaurants du Rotana, un autre hôtel de luxe adossé au Méridien. Prétextant un rendez-vous, il était parti reconnaître de ses propres yeux la cartographie secrète de Dubaï que d'autres agents du Bastion lui avaient préparée, comme c'était le cas pour chacune des opérations hors du Canada. Elle constituait, en quelque sorte, une trousse de première urgence pour l'agent clandestin en cas de problème survenant lors d'une mission en pays étranger. On avait d'ailleurs déjà chargé Adrian de réaliser celle de Bruxelles, dans quelques semaines, afin de mettre à jour les dossiers de mission du Bastion en Europe.

L'agent ne quittait pas sa cible des yeux. Il craignait moins de la perdre que d'être privé d'assister en direct aux prochains événements. Il coupa l'air conditionné et ouvrit sa vitre pour jouir de la chaleur de décembre. Intérieurement, il exultait. Cette rencontre avait été pour le moins inattendue et le visage de l'instigateur des attentats de Paris et Saint-Pétersbourg était maintenant gravé à la fois dans sa tête, mais aussi sur deux cartes mémoire. À la demande de l'Administration centrale canadienne, la sécurité émirienne ne manquerait pas de faire tourner ses disques de vidéosurveillance et d'identifier en moins d'une minute le passeport avec lequel le personnage était entré aux Émirats. La reconnaissance faciale permettrait de suivre la cible pendant tout son séjour, jusqu'au jour du départ où Adrian se retrouverait comme par hasard dans le même avion, bateau ou bus, selon le cas. La suite dépendrait des ordres du Service, qui pourraient varier selon ses objectifs stratégiques, allant de la surveillance sur le plus ou moins long terme à l'élimination physique pure et simple. L'agent avait été formé pour se rendre jusqu'à de telles extrémités, même si jusqu'à présent, il n'avait encore jamais reçu l'ordre de mettre ses talents en pratique.

Alors que le taxi poursuivait sa route sur Sheikh Zayed Road en direction d'Abou Dabi, Adrian se demanda s'il allait refaire en sens inverse les mêmes deux heures de trajet effectuées au cours de la matinée. Il se cala machinalement au fond du siège en jetant de brefs coups d'œil aux immenses gratte-ciel de métal et de verre qui bordaient l'axe routier à douze voies. Au bout de cinq minutes, le chauffeur de taxi mit son clignotant et serra à droite pour emprunter la sortie vers le Dubaï Mall, juste après avoir dépassé le minibus d'un club de plongée local. Un frisson désagréable parcourut la colonne vertébrale de l'agent canadien. Seul, il était certain de perdre ses deux hommes si ceux-ci décidaient de s'aventurer dans le plus grand centre commercial du monde, lequel comptait un million de mètres carrés de boutiques et quarante-cinq mille places de stationnement. Adrian crut un moment que la voiture allait poursuivre sur Financial Center Road pour ensuite rouler vers la zone industrielle de Ras Al Khor, mais elle fit une brusque embardée vers la droite avant de s'engager dans le centre commercial. Elle continua à se déplacer sur quelques centaines de mètres en empruntant la voie d'accès flanquée de drapeaux de part et d'autre, et s'arrêta enfin derrière une brochette de taxis bicolores garés devant l'une des entrées principales. Adrian guetta la sortie des deux passagers, puis s'engagea brusquement à gauche sur le stationnement réservé aux autobus, en contourna deux pour rester invisible depuis la station de taxis et freina brutalement. Après avoir fourré l'appareil photo dans son sac de toile, il referma sa porte sans bruit et bondit derrière le bus le plus proche suffisamment rapidement pour voir les dos des deux hommes disparaître derrière l'immense porte vitrée. Il accéléra le pas, traversa la voie d'accès en évitant de justesse deux voitures qui firent hurler leur klaxon et pénétra à son tour dans l'édifice.

Il fut à ce point saisi par l'air conditionné qu'il ne put réprimer un frisson. Ôtant ses lunettes de soleil, il repéra rapidement ses deux cibles, qui dépassaient maintenant d'un pas lent un magasin d'optique. Apparemment, ils se rendaient de l'autre côté du centre commercial, là où chaque heure de la journée, la *Dubaï Fountain* offrait un spectacle grandiose de musique et de jets d'eau. La foule pourtant nombreuse semblait disparate tellement les allées étaient larges. Elle se composait majoritairement d'occidentaux auxquels se joignaient des Émiriens en dishdash blanche et quelques familles saoudiennes reconnaissables à l'abaya et au niqab noirs qui habillaient les femmes.

La plupart des visiteurs transportaient une ribambelle de sacs d'enseignes de luxe, alors que les halls gigantesques faisaient étrangement résonner les sons et les voix, comme dans une caverne.

L'agencement du centre commercial offrait de bons axes d'observation à Adrian, dont le regard se portait alternativement sur ses cibles, les vitrines illuminées, les angles des couloirs, les renforcements de portes, les gens qu'il croisait et les points d'observation situés en hauteur. Il cherchait un signe susceptible de trahir la présence d'un dispositif de surveillance advenant le cas, bien qu'improbable, où le Tchétchène l'attirerait dans un guet-apens. Les deux hommes tournèrent à gauche dans l'immense ovale formé par le *Star Atrium*, tout en portant leurs regards vers l'extérieur et le lac baigné de soleil. «Raté pour la fontaine», pensa Adrian en observant Quadrant désigner à son contact plusieurs endroits du doigt à travers les baies vitrées, comme s'il se livrait à une visite guidée.

Ils poursuivaient lentement leur périple en échangeant quelques paroles de temps en temps et en s'arrêtant tantôt devant une boutique de bonbons, tantôt devant le menu d'un restaurant de viandes. Chaque fois, ils reprenaient leur marche vers le bout de l'allée où se connectait l'un des stationnements gigantesques s'étalant sur dix étages. En les regardant faire, Adrian eut un mauvais pressentiment. À moins qu'ils aient prévu une rencontre dans l'un des commerces du centre commercial, leur attitude ressemblait méchamment à une manœuvre de rupture de filature. Ce fut lorsqu'il les vit dépasser l'angle du magasin de sushis pour gagner la batterie d'ascenseurs qu'il en fut convaincu. Les deux hommes s'arrêtèrent dans le renforcement de bois brun et Quadrant pressa sur un bouton d'appel. Une lumière verte s'alluma instantanément au-dessus d'une cabine, à gauche, dont les portes venaient de s'ouvrir. Yassine y pénétra en premier, suivi de son comparse qui jeta un dernier coup d'œil en direction d'Adrian, avec, sur les lèvres, un sourire amer. «Espèce d'idiot ! » jura l'agent à mi-voix en accélérant le pas.

Lorsqu'il parvint à son tour aux ascenseurs, celui emprunté par le Tchétchène indiquait déjà le dernier niveau, cinq étages plus haut. Adrian pressa énergiquement le bouton d'appel à plusieurs reprises, comme pour inciter les portes à s'ouvrir plus vite. Au bout de plusieurs secondes interminables pendant lesquelles, impuissant, il fixait l'afficheur électronique indiquant toujours le dixième niveau, il put

enfin s'engouffrer dans l'une des cabines après que celle-ci ait libéré une famille de touristes occidentaux hilares qui parlaient fort et tous en même temps. «*Come on, come on...*» grommela Adrian en appuyant sur le chiffre dix qui se cercla immédiatement de vert, tandis que les portes se refermaient dans un chuintement. Un afficheur grand comme un téléviseur de cuisine déroulait des photos du centre commercial au passage de chaque étage. Un mouvement de flèches vertes accompagnait l'ascension rapide et silencieuse de la cabine. Le chiffre dix apparut enfin en blanc et les portes émirent le même chuintement en s'ouvrant. Brièvement ébloui par la lumière, Adrian cligna rapidement des yeux. Des dizaines de spots brillants étaient encastrés dans le plancher de marbre blanc qui le séparait du stationnement extérieur. Il les enjamba à toute vitesse et se colla le long du bord des portes vitrées, le corps contre le mur et le regard balayant le plus largement possible l'immense dalle et la poignée de voitures garées sur le béton. Personne en vue et pas un mouvement. Il resta immobile cinq minutes entières sans que rien ne bouge à l'extérieur, puis dut se résigner au fait que ses cibles étaient parvenues à disparaître.

Quelques jours après l'épisode de Dubaï, Avtury fut sèchement convoqué par Adrian à une nouvelle rencontre à Baku. Durant un temps, le Tchétchène avait pensé faire le mort en se remémorant le regard furibond que l'agent lui avait lancé au moment où il disparaissait dans l'ascenseur, pour finalement se raviser. Par respect pour la mémoire de son ami, il tint à remplir la promesse qu'il avait faite à feu Khizir Kurbanov, bien qu'à cet instant précis, il aurait préféré pouvoir faire autrement.

L'agent canadien lui avait plongé le visage dans les toilettes d'une chambre du Hilton en appuyant sur sa nuque de tout son poids. Le Tchétchène sentait ses yeux sortir de leurs orbites et ses poumons prêts à exploser. Au bout d'une dizaines de secondes qui lui avaient paru une éternité, Adrian redressa violemment Avtury en le tirant d'un coup sec par les cheveux. Ce dernier ouvrit la bouche en grand, comme une carpe tout juste sortie de l'étang.

—*Nicolaï, my friend Nicolaï, you fucking son of a bitch*³⁶, lui cracha l'agent en le retenant en arrière, sa bouche contre son oreille et sa main libre lui enserrant fermement la gorge.

Avtury n'avait jamais vu le Canadien dans un tel état de rage. Il avait entendu des histoires inquiétantes à propos de combattants tombés entre les mains du SVR russe ou aspirés à jamais dans une prison secrète de la CIA, si bien que le simple fait d'imaginer les mauvais traitements qu'il serait susceptible de subir le faisait déjà souffrir. Il tenta de dire quelque chose, mais tout ce qui sortit fut un gargouillis immonde. Adrian relâcha son étreinte et Avtury toussa un peu d'eau des toilettes et de crachats mélangés au sang qui coulait encore de son visage. Le Canadien l'avait étourdi en le frappant si violemment sur le nez, qu'il avait failli perdre connaissance.

—Je t'écoute, raconte...

Reprenant des couleurs, Avtury en profita pour aspirer deux grosses goulées d'air conditionné tout en se calant contre le mur en céramique.

—Il m'a obligé, je te le jure, expliqua-t-il, je ne pouvais rien faire d'autre !

Adrian se redressa et saisit une serviette qu'il lui jeta au visage.

—Essuie-toi, c'est dégueulasse.

Le Tchétchène toussa une nouvelle fois dans la serviette, n'osant imaginer ce que serait une véritable séance de noyade simulée. Lui attaché à une planche avec une serviette tendue sur le visage sur laquelle on viderait des seaux d'eau. Il savait maintenant qu'il ne tiendrait pas une minute.

—Après qu'on se soit parlé au Méridien Airport, reprit-il, j'avais organisé un rendez-vous avec un autre contact...

—Je sais, Gabra...

—Oui, confirma Avtury en affichant un visage étonné. L'Égyptien comptait sur Yassine pour l'aider à faire monter en puissance les Frères musulmans dans tout le Canada, à partir du Québec et de sa mosquée ; il paraît que depuis les attentats, il n'arrête pas de recruter.

Le Tchétchène lança un bref rire cynique et poursuivit.

—Toujours est-il que par précaution, Yassine m'a demandé de me débrouiller pour rompre une éventuelle filature. Le taxi qui nous a déposés au Dubaï Mall nous a ensuite récupérés sur la dalle du station-

36. Nicolaï, mon ami, sale fils de pute.

nement, au dernier étage, jusqu'à Deira. Je savais que tu étais derrière nous, mais je n'avais aucun moyen de te prévenir.

Avtury haussa les épaules pour signifier son impuissance. Adrian attrapa une autre serviette avec laquelle il s'essuya les mains.

— Et après ?

— Après, rien. On est sorti du restaurant chacun notre tour à trente minutes d'intervalle et on ne s'est pas revu. Mon rôle consistait simplement à mettre Yassine en contact avec un intermédiaire basé à Paris.

— Pourquoi ?

— Pour du matériel. De l'armement.

— Quel genre et pourquoi faire ?

— Adrian, répondit le Tchétchène après avoir toussé une nouvelle fois et emprunté un air déconfit, si on apprend que je commence à balancer, au mieux tout le monde va me tourner le dos et, au pire, je me prends une balle dans la tête. Dans les deux cas, je ne te servirai plus à rien...

— Mais si tu ne me dis rien, Nicolaï, poursuivit l'agent canadien après avoir considéré l'argument de son interlocuteur, tu es tout de même fini. Je me suis montré assez clair là-dessus depuis le début.

D'un air menaçant, il observait le visage du Tchétchène se déformer lentement, comme s'il était sous l'effet d'une intense réflexion. Finalement, quelque chose en lui céda et il se mit à balbutier.

— Des lance-missiles pour Dakar.

Adrian conserva un visage de marbre pour impressionner sa source, mais il était pratiquement certain de sa sincérité, même si cette dernière information ne faisait pas vraiment avancer l'affaire. Dans son rapport, Sophie avait mentionné avoir entendu Yassine prononcer les mots « *I trust you with Dakar* ».

— Qui est le contact ?

Le Tchétchène fit semblant de ne pas comprendre puis se ravisa soudainement.

— Gabra, mais tu le sais déjà.

Avec un rire mauvais, l'agent entreprit d'emballer tranquillement les trois petits contenants de gel douche en plastique dur qui trônaient près du lavabo dans la serviette avec laquelle il venait de s'essuyer les mains. En le regardant faire, Avtury, paniqué, fit rouler ses yeux et leva les mains en signe de reddition.

— O.K., O.K. ! Il s'appelle Hassan Boumaza. C'est un Marocain de Paris, un fournisseur.

Adrian lui jeta un regard hostile, lança sa matraque improvisée sur le lit et pointa un index autoritaire vers lui.

— Reste assis et ne bouge pas, lui ordonna-t-il.

Le Tchétchène le suivit prudemment des yeux, jusqu'à ce qu'il le voie disparaître dans un angle de la chambre. Il entendit s'ouvrir le minibar et déglutit avec peine en imaginant les tortures que l'agent pourrait lui infliger avec un tire-bouchon ou le verre tranchant d'un tesson de bouteille. Au bout de quelques secondes, Adrian réapparut à la porte de la salle de bain avec deux mignonnettes de whisky entre les doigts.

— Tu ne bois toujours pas l'alcool ?

— Non, jamais... répondit le Tchétchène dont les yeux étaient devenus tout ronds.

— Eh bien, je crois qu'aujourd'hui, tu vas faire une exception.

Le Canadien savait qu'il ne tirerait rien de plus de lui. Yassine s'était montré suffisamment prudent pour ne pas avoir été identifié jusqu'à présent et donc, il apparaissait plutôt improbable qu'il eût partagé le détail de ses projets avec Avtury. Restait à faire remonter le nom de Boumaza à Ottawa pour voir ce qu'ils pourraient en tirer, et surtout, à surveiller l'Égyptien dès qu'il mettrait les pieds au Canada.

Adrian dévissa l'une des bouteilles et la tendit au Tchétchène, qui l'engloutit d'un coup.

Chapitre 12

Merline Félicité-Bonheur referma d'un clic de souris le dossier informatique, retira ses lunettes et se frotta les yeux de ses poings fermés. Poussant un long soupir de fatigue, elle constatait encore une fois qu'elle devenait trop vieille pour travailler jusqu'à 23 heures, même un samedi, après plus de trente années dédiées au service des Canadiens. Elle avait débuté sa carrière à l'Agence des services frontaliers, puis était passée par le Centre de sécurité des télécommunications, le ministère de la Défense nationale, les Affaires étrangères et le cabinet privé du premier ministre avant d'être nommée, neuf années auparavant, à la tête du Service canadien du renseignement de sécurité. Elle leva les yeux vers le portrait de Ward Elcock, qui avait dirigé l'organisation fédérale entre 1994 et 2004, en se demandant si elle parviendrait à battre son record de longévité. Elle avait exigé que la toile soit déplacée du corridor au mur de son bureau, afin de se souvenir quotidiennement de son dernier objectif à atteindre avant de clore une carrière bien remplie. Plus qu'un an...

D'origine haïtienne et, d'après ce que lui avaient dit ses parents, descendante de Marie-Claire Heureuse Félicité-Bonheur, impératrice d'Haïti au début du 19^e siècle, elle était reconnue pour son visage de marbre, son incapacité chronique à sourire et une aptitude à diriger le Service d'une main de fer, ce qui lui valait, autant par ironie que par allusion à son patronyme, le surnom de Happy.

Son regard se plongea dans la nuit neigeuse, vers les lumières du Centre de sécurité des télécommunications, le bâtiment de béton, d'acier et de verre en forme de voile allongée situé de l'autre côté du stationnement largement désert dans la banlieue est d'Ottawa. Un peu fourbue d'être restée trop longtemps assise, elle se leva de sa chaise, étira du mieux qu'elle put son corps replet et décida de marcher un peu dans la pièce en regardant ses chaussures de toile comme si la seule vue des boucles dorées qui en ornaient les languettes allait l'aider à mieux réfléchir. Pour y avoir œuvré à un haut niveau pendant plus de trois décennies, elle maîtrisait bien les jeux du pouvoir et savait qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé aller aussi loin qu'elle pour assurer la sécurité des Canadiens. À plusieurs reprises, elle avait dû débattre et légitimer ses initiatives auprès de certains membres du

Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité, le *César*, et avait su garder pour elle et pour quelques heureux élus soigneusement triés sur le volet tout un pan d'activités à la limite, voire parfois carrément à l'extérieur, de la loi C-23 encadrant le mandat du Service. Ayant toujours estimé que nécessité faisait loi, elle avait pris le risque de soutenir des initiatives et de lancer des opérations qui, si elles devaient malencontreusement devenir publiques, auraient immédiatement provoqué son limogeage et assurément des poursuites d'ordre criminel. Pas vue, pas prise... prise, pendue.

Entrée en poste en juin 2009, elle avait repris les commandes du Service des mains de Jim Judd, le successeur de Ward Elcock. Rassurée à l'effet qu'il n'y avait eu aucune conséquence après que son prédécesseur eut non seulement soutenu devant le sénateur David Paul Smith qu'il ignorait si les mosquées étaient sous surveillance au Canada, mais également obtenu que Geoff O'Brien se rétracte quant à ses déclarations relatives à l'utilisation, par le SCRS, d'informations obtenues sous la torture, Merline avait mené ses mandats à bien sans rien demander à personne, quitte à devoir se justifier par la suite. Elle avait fait sien l'adage selon lequel il vaut mieux faire et s'excuser après, plutôt que de demander la permission avant de commencer. Ceux qui par le passé s'étaient laissé abuser par sa petite taille, ses rondeurs et son air bonhomme s'y étaient cassé les dents, faute d'avoir su discerner les poignards volants qui s'agitaient en permanence derrière son regard noir.

Merline consulta les aiguilles de sa montre dont le bracelet creusait un sillon dans son poignet potelé. Éviter de se goinfrer de croustilles au sel de mer représentait pour elle un combat de tous les instants. Se demandant si le chef de la cellule Anticipation était toujours là, elle revint vers son bureau et appuya sur une touche d'appel direct. On décrocha sur-le-champ.

— Oui ?

— Tu viens une minute ?

— O.K.

Ce qu'elle aimait, avec Lance Quinn, c'était sa façon concise de communiquer. Elle lui avait dit, un jour, qu'il était un homme de peu de mots, ce à quoi il avait répondu en haussant les épaules, prouvant qu'il pouvait en prononcer encore moins. Il était en revanche un as des opérations spéciales, formé par le *Special Air Service* britannique,

puis recruté par Merline grâce à sa double citoyenneté. Elle avait déployé des trésors de persuasion pour parvenir à faire accepter Quinn par le chef de la sécurité interne du Service, qui voyait d'un mauvais œil l'arrivée, à la Direction générale, d'un ancien officier anglais ayant participé à certaines opérations commanditées par le MI-6. Merline lui avait finalement fait soupirer cette phrase restée célèbre depuis : « Ce que Happy veut, Dieu le veut ». Cette dernière entendit deux petits coups secs et la porte s'ouvrit sur Quinn.

— T'as rien de mieux à faire un samedi soir ? lui lança-t-elle ironiquement.

Pour toute réponse, son collègue haussa les sourcils d'un air maussade.

— Dakar... On n'a toujours rien de concret depuis décembre, indiqua-t-il à Merline qui lui fit signe de prendre place dans le sofa de cuir brun.

— Un verre ? proposa cette dernière.

— Un thé ?

— J'en ai aussi...

La directrice alla démarrer la bouilloire et mit un sachet de Darjeeling dans une tasse. Elle attrapa pour elle-même un verre lourd et se servit un rhum *Quince Años* sans glace.

— Lait et sans sucre ?

— Comme d'habitude...

Lance Quinn était assis en angle droit au bord du sofa, les mains posées à plat sur ses jambes croisées, comme s'il voulait éviter de froisser son costume trois pièces de laine bleue. Antithèse physique de sa directrice, il était très grand et très maigre, avec un visage anguleux, des cheveux gris qui ondulaient en vaguelettes sur le sommet de son crâne et de profonds yeux noirs. Au Moyen-Âge, il n'aurait pas juré comme moine-soldat. Ses chaussures de cuir étaient toujours impeccablement cirées et il ne se présentait jamais au bureau sans une cravate, même le week-end. Ceux qui le croisaient pour la première fois le prenaient en général pour un avocat ou un banquier, et Merline s'était toujours demandée comment un homme avec autant de style et de manières avait pu, dans son ancienne vie, se peindre le visage en noir et rester allongé des heures dans la boue avant d'aller briser la nuque d'un homme à mains nues.

—Tiens... fit-elle en déposant la tasse fumante sur la table basse. Quoi de neuf à l'Anticipation? Croustilles?

Elle attrapa un petit sachet, le versa dans un bol et le déposa devant eux.

—On se tient prêt. Je sais que le *desk* Afrique de l'ouest est sur le coup, ainsi que le *Security & Intelligence Bureau* d'Affaires mondiales, l'officier de liaison de la Gendarmerie royale là-bas... répondit Lance en tournant le menton vers la fenêtre orientée à l'ouest, au-dessus du stationnement enneigé. Et puis aussi le CST, au cas où ils verraient passer quelque chose sur les réseaux de communication.

—Bien, bien... Dis-moi, ça fait combien de temps que tu diriges l'Anticipation?

Ensemble, ils s'étaient mis d'accord sur le nom de la cellule. Directement rattachée à la Direction générale sur l'organigramme administratif, l'Anticipation bénéficiait d'une totale discrétion, y compris à interne, grâce à son appellation complètement anodine qui ne soulevait jamais de question. Cette cellule était composée d'un seul bureau dans les locaux de l'Administration centrale, celui de Quinn, alors que les agents clandestins disposaient de locaux appropriés à leurs missions, le Bastion, perdus quelque part dans la campagne ontarienne. C'était au Bastion qu'avaient lieu les entraînements et les préparations de missions à l'étranger, depuis la reconnaissance de villes d'intérêt en vue de futures missions jusqu'au recrutement et la manipulation de sources comme Avtury, voire l'élimination de menaces, à l'instar des Russes avec le Tchétchène. Sans lien avec les Forces d'opérations spéciales (l'ancien employeur de Thomas Foucher), au vu de leurs différences, tant au niveau de leur mandat que dans leur façon de travailler, les agents de l'Anticipation pouvaient utiliser, au Canada et hors du territoire national, l'ensemble des moyens de la Défense nationale, notamment les hélicoptères du 427^e Escadron d'opérations spéciales d'aviation de la base des Forces aériennes de Petawawa, située non loin de là.

—Presque sept ans. C'est toi qui m'as recruté, souviens-toi.

Merline but une gorgée de rhum et profita des quelques secondes du chaud réconfort que l'alcool apportait à son corps.

—J'ai besoin de partager quelque chose avec toi, Lance. Je ne sais pas trop par quel bout commencer.

—Si je peux aider...

Happy prit quelques instants pour agencer ses pensées dans un ordre logique, puis se lança.

— On a donc démarré l'Anticipation en 2012. De quand date votre première opération ?

En allant chercher l'information au fond de sa mémoire, Quinn fixa un instant sa tasse de thé.

— Le temps de sélectionner les premiers agents et de les former. Trident 01 a eu lieu trois ans plus tard, en novembre 2015, juste après le départ de Stephen Harper. Randy l'a remplacé au titre de premier ministre en début de mois, si je me souviens bien.

Quinn faisait allusion à Randolph «Randy» Winston, l'actuel locataire du 24 de la promenade Sussex.

— Tu te souviens du début ? enchaîna Merline en ricanant, toujours amusée par le petit reste d'accent britannique qui donnait un côté charmant aux échanges effectués en français avec Quinn. J'avais poussé Harper à reconsidérer la nécessité d'un service de renseignement clandestin opérant à l'étranger. Il m'avait donné son aval de principe pour aller de l'avant et te voilà. Il m'avait promis que si je lui prouvais la nécessité d'un tel organisme pour le Canada, il s'emploierait à faire modifier la loi C-23 pour les y intégrer.

Quinn hocha la tête en signe d'approbation.

— Puis, poursuivit Happy, Randy est arrivé. Je me souviens de cette rencontre ubuesque où j'accompagnais la ministre de la Sécurité publique de l'époque et pendant laquelle il m'avait fait part de son aversion pour les services de renseignement. C'était la première fois que je lui parlais. Je l'avais rassuré en soulignant que dans deux exemples bien connus qui avaient floppé, la Baie des Cochons en 61 et le Rainbow Warrior en 85, le patron de la CIA et le ministre de la Défense français avaient été sacrifiés, mais que ça n'avait jamais remis en cause la légitimité des gouvernements en place.

Elle s'interrompit un instant et reprit une gorgée d'alcool.

— Il m'avait finalement gardée après le départ de la ministre et indiqué que j'étais libre de faire ce qui était nécessaire pour maintenir la préservation de l'intérêt national, mais qu'il ne voulait être au courant de rien. Je me souviens de son air torve lorsqu'il m'a lancé : «*If anything goes south, you go down*», si ça part en vrille, vous plongez.

— Et rien n'est parti en vrille, observa le Britannique avec un sourire en coin.

—Jusqu'à présent.

Perdue dans ses pensées, Merline regardait le bol de croustilles sans le voir. Comme Quinn restait silencieux, elle reprit.

—Depuis Montréal, je ne sais pas où l'on s'en va. Tu imagines qu'on est dans une situation où une province, le Québec, a décidé de son propre chef d'envoyer un ancien gars de chez nous pour trouver, traquer et pourquoi pas, neutraliser l'organisateur des attentats. Pendant ce temps, Randy et l'autre idiot de ministre font semblant qu'on n'existe pas, alors qu'on est impliqué depuis le recrutement de Quadrant il y a trois ans. J'ai créé le bras armé qui manque à la loi C-59³⁷ quand même, ce qui n'est pas rien ! Sans compter qu'ils m'évitent tous les deux comme si j'avais la peste, mais au fond, ça ne me dérange pas plus que ça...

Merline afficha une moue fataliste et lissa la toile de son pantalon tendu sur ses cuisses épaisses. L'important, pour elle, se résumait à ce qu'on ne lui mette pas de bâtons dans les roues.

—J'ai su pour Thomas Foucher... rapporta Quinn. On ne l'avait pas approché pour la sélection des agents Trident à cause de son évaluation médicale, même s'il présentait un profil tout à fait... comment on dit, déjà ? Ah oui... adéquat.

—Oui, j'ai vu ça dans le gros dossier, là-bas... répondit Merline en désignant l'écran de l'ordinateur sur son bureau. Pourtant, il me semble qu'étant donné ses expériences passées, il aurait été au niveau, non ?

—Possiblement, valida Quinn, mais on ne prendra pas le risque de faire reposer une mission sur un agent qui peut perdre ses moyens physiques et intellectuels à n'importe quel moment sur le terrain.

—Mais du coup, c'est l'EILAT qui l'a récupéré, diabète ou pas, pour leur foutue opération *Furor Arma*. Et il a rencontré Sophie Wagner, qui commence à poser trop de questions d'après ce qu'on m'a rapporté.

Happy se leva avec un grognement et clopina jusqu'à l'angle de son bureau où elle récupéra un dossier bleu. Elle le montra à Quinn, dont le visage resta de marbre.

—Très intéressant ce qu'on me dit là-dedans...

La directrice vint se rasseoir, humecta son index et fouilla parmi les quelques feuillets dactylographiés.

37. Loi C-59 concernant des questions de sécurité nationale.

—Ah, voilà... Wagner a rencontré Foucher à trois reprises : le 2 mars pour établir un premier contact dans un bar, le lendemain à la DGSE, indiqua-t-elle en faisant glisser son doigt le long du texte. C'est de notre faute, d'ailleurs, s'il y a ses entrées. Et le 4, ils sont allés dîner ensemble... dans une brasserie du pont de l'Alma.

Elle retourna d'autres feuilles et enchaîna...

—Wagner a également parlé à son *desk*, ici, à plusieurs reprises. Après la réunion avec la DGSE, on rapporte qu'elle a posé beaucoup de questions sur Avtury et semblait frustrée qu'on lui demande de lâcher l'affaire, alors qu'elle s'était sentie, et je cite : *utilisée sans aucune considération* lors de la prise de photos à Dubaï. Et puis, quand le Tchétchène s'est fait tirer, elle a insisté pour savoir par qui, et en particulier dans quelle mesure Foucher était impliqué.

—C'est juste, renchérit Quinn, et ils ont dîné aujourd'hui dans une brasserie pas très loin de chez elle.

Happy fronça les sourcils et se mit à retourner les feuilles du dossier dans un sens, puis dans l'autre.

—J'ai rien là-dessus... Dîner, c'est midi, donc 6 h ce matin chez nous. Il est minuit et elle n'a rien rapporté ?

Pendant que Quinn haussait les épaules, Happy le fusilla du regard en retournant subitement la paume de ses mains vers le plafond, dans une question silencieuse.

—Je me suis dit, expliqua tranquillement Quinn qui côtoyait Happy depuis trop longtemps pour être encore impressionné, que pour contrôler correctement l'environnement de Foucher, j'avais intérêt à placer Wagner sous surveillance.

Une grimace perverse tordit la bouche trop maquillée de la directrice.

—Bien joué... lança-t-elle. Comprends-moi bien... S'il y a une chose que je ne veux pas, c'est que ces deux-là viennent interférer dans notre opération. On n'a pas le choix de réussir, surtout avec les élections fédérales qui se tiendront en octobre et le possible changement de PM. J'ai besoin de ce genre de succès maintenant pour amener le Service au niveau où il devrait être. Voilà quinze ans que même ces *fuckin' Aussies*³⁸ sont plus avancés que nous sur le sujet et tu sais ce que je pense de la décision de la Cour fédérale rendue en août !

38. Putain d'Australiens.

Pendant que sa supérieure feignait de se tirer une balle dans la tête avec son index sous le menton, Quinn posa délicatement sa tasse de thé sur la table basse.

— Accord ou pas, ça ne change rien pour nous, décréta-t-il à mi-voix.

Il inspira un grand coup et s'adossa aux coussins. Le regard de Merline se perdit dans le vague, comme si elle tentait de soupeser les potentielles conséquences des différents scénarios électoraux sur les opérations clandestines du Service.

— J'espérais quand même, au fond de moi, que les politiques nous autoriseraient formellement à chasser Yassine, d'où ma demande.

— Tu veux qu'on s'occupe de Foucher? questionna Quinn avec le même détachement que s'il s'agissait de commander une pizza.

Happy savait que si elle donnait l'ordre d'entraver l'action de Thomas Foucher, celui-ci aurait bien opportunément un malencontreux accident avant son retour au Canada, malgré les restrictions de l'article 12. Elle fixa le fond de son verre et y fit un instant tourner les dernières gouttes d'alcool ambré. Le développement des opérations clandestines du Service constituait le couronnement de sa carrière. Depuis 2015, elle avait résolu l'anomalie qui faisait du Canada la seule puissance moyenne incapable d'agir secrètement à l'étranger. Et il était hors de question que le Québec vienne mettre un grain de sable dans la machine.

— Si je donne l'ordre, et je dis bien *si*, qui a-t-on de disponible?

Quinn connaissait par cœur l'affectation de chacun des membres de son personnel, si bien que la réponse lui vint sans avoir à réfléchir.

— Blake, Glenn, Ivar et Landon sont en opération sous couverture, alors on n'y touche pas. Caleb est en reconnaissance là où la Cour fédérale nous a justement interdit d'aller. Dale, Evan et Hanley ont une formation programmée avec la *SA Division* et je ne veux pas l'annuler. Adrian et Jessie sont en Europe de l'Ouest pour encore quatre à cinq jours. Kendall est à Montréal et travaille sur Aten Gabra. Il reste donc Ferris et Morgan, tous deux en entraînement au Bastion.

Le chef des clandestins avait choisi de désigner chacun de ses opérateurs par un pseudonyme et de les citer dans l'ordre alphabétique, selon la date à laquelle ils avaient obtenu leur qualification d'agent clandestin. À ce jour, la cellule disposait de treize agents Trident opérationnels et trois postulants en formation.

— Et tu irais avec lequel ? interrogea la directrice.

— Lequel, laquelle ou lesquels... Je te répondrai quand tu m'exposeras précisément tes attentes...

Pensive, Happy regarda le bol de croustilles en s'inquiétant presque de ne pas y avoir touché. Les menaces n'ayant rien changé aux initiatives de l'EILAT, il fallait désormais passer à autre chose.

— Je veux que Foucher mette un terme à ses investigations et que Wagner nous foute patience.

Elle savait à qui elle s'adressait en formulant une telle demande. Quinn était la personne-ressource parfaite pour briser des jambes, et non pour organiser une fête champêtre.

— Très bien... consentit-il en se levant, l'entretien étant pour lui terminé. Ce sera fait dans les 24 heures. Je te tiens au courant.

Happy lui indiqua la porte d'un geste autoritaire de la main et conclut d'un ton maussade :

— Et surtout, retrouve-moi ce Samir Halabi...

Aidan Quinn n'avait pas bien dormi. Il était rentré directement après sa rencontre tardive du samedi soir et s'était couché en silence à côté de Vivian, qui dormait à poings fermés. Réveillé avant le lever du soleil, il avait un peu lu avant de se diriger vers la cuisine pour préparer, comme chaque dimanche, le petit déjeuner. Il sentait bien la pression que lui mettait Happy afin de retrouver Samir Halabi, mais il n'avait toujours rien de tangible. Avec une spatule en silicone, il remuait distraitement les œufs brouillés qui accompagneraient quelques tranches de bacon. La neige continuait à tomber à gros flocons et gommait désormais chaque relief du jardin. Le regard perdu dans la brume qui surplombait la couche blanche, il se remémora ce qu'il savait des événements.

Après l'épisode du Dubaï Mall, Adrian avait rejoint Sophie Wagner à l'ambassade et avait immédiatement transmis à Ottawa les photos de Quadrant et de son contact par liaison sécurisée. Quinn avait alors lancé une requête en identification auprès de la *State Security* des Émirats et, comme l'avait prédit Adrian, la réponse n'avait pas traîné.

Vivian, la femme de Quinn, entra dans la cuisine habillée d'une robe de chambre en soie. En silence, elle l'embrassa sur la nuque.

—Ça sent super bon ! lança-t-elle gaiement.

L'esprit ailleurs, Quinn répondit d'un simple sourire.

— Ton téléphone n'a pas sonné, cette nuit, vers deux heures ?

— Oui, on a quelque chose en Europe en ce moment.

Vivian hocha la tête d'un air entendu. Ils y avaient entre elle et son époux un accord tacite voulant qu'elle ne lui pose pas de questions sur ses activités quotidiennes, questions auxquelles il ne répondrait pas de toute façon. Mariés avant même que Quinn ne rallie les forces spéciales britanniques, elle s'était habituée, avec le temps, à vivre sans être autorisée à ne rien savoir. Elle attrapa un magazine posé sur le comptoir et alla prendre place à table.

Yassine, le contact de Quadrant, était en fait un dénommé Samir Halabi et voyageait avec un passeport irakien. Il était arrivé la veille de Téhéran par Iran Air. Impossible de savoir où il logeait à Dubaï ; il avait une réservation au Hilton Jumeirah, mais ne s'y était jamais présenté. En revanche, la vidéosurveillance l'avait retracé jusqu'à un restaurant pakistanais du quartier de Deira, où il avait passé une bonne heure en compagnie de Quadrant, peu de temps après qu'ils se soient évaporés du Dubaï Mall. La *State Security* avait ensuite pris la peine d'identifier tous les clients potentiels dans le même créneau horaire que Samir, et avait fait parvenir à Quinn la fiche d'immigration d'un certain Aten Gabra, au motif que celui-ci avait réservé un vol Dubaï-Toronto dans les jours suivants. Quinn avait alors reçu des services d'immigration canadiens l'information selon laquelle Gabra, citoyen égyptien, arrivait au Québec avec un visa de travail d'ordre religieux pour prendre la tête de la mosquée Abd-El-Matine, située dans l'est de Montréal, en remplacement d'un imam hors d'âge qui devait désormais aspirer à un peu de repos. La présence des deux hommes au même endroit et au même moment n'était certainement pas une coïncidence pour Quinn, qui avait appris que l'un des kamikazes ayant participé aux attaques du 9 novembre avait fréquenté la fameuse mosquée des *Serviteurs du robuste*. Les analystes de l'Administration centrale avaient rapidement identifié un défaut dans la cuirasse de Gabra, en la personne de son frère, dont Quinn pourrait se servir s'il prenait la décision d'aller mettre un peu de pression sur le nouvel imam.

Il se retourna avec la poêle à la main et alla répartir les œufs dans leurs assiettes. Avec deux doigts, son épouse attrapa quelques langues de bacon qu'il avait déjà déposé sur la table.

— Tu me sers un peu de thé ? demanda-t-elle en écartant le magazine pour soulever sa tasse.

Samir, pour sa part, leur était littéralement passé entre les doigts. Le lendemain du rendez-vous, il avait traversé par la route le poste-frontière de Khatmat situé à 1 h 30 au sud-est de Dubaï, en direction du Sultanat d'Oman, puis s'était embarqué dans un avion de de la compagnie Oman Air pour se rendre de Mascate à Téhéran. Il s'était procuré un billet à la dernière minute et l'avait payé en liquide. Puisqu'il avait été impossible pour le Service d'anticiper ses mouvements, Samir avait complètement disparu une fois en Iran, où les relations entre les Services canadiens et le ministère iranien du Renseignement étaient virtuellement inexistantes. Le nom de l'homme, en effet, n'apparaissait plus sur aucune réservation aérienne, si bien que Quinn en avait déduit que soit il était resté en Iran, soit il avait voyagé par un autre moyen de transport que l'avion, soit il se déplaçait désormais sous une autre identité. Et peut-être même une combinaison des trois.

— Tu te souviens qu'on va bruncher chez Steve et Judith, aujourd'hui vers midi trente. C'est bon ?

Quinn regarda brièvement sa femme et se fendit d'un hochement de tête qui confirma qu'il n'avait pas oublié. Il était tout autant préoccupé par ce Samir Halabi devenu introuvable, en tout cas pour l'instant, que par l'électron libre provincial susceptible de perturber la belle machine fédérale. Au terme de sa réunion de la veille avec Happy, il avait envoyé un message chiffré à Adrian et Jessie leur ordonnant de quitter Bruxelles pendant quelques heures pour gagner Paris.

Si tout se passait comme prévu, Foucher et Wagner ne constitueraient bientôt plus un problème.

Chapitre 13

—Ça va ? T'es tout pâle tout à coup... lança Alice en affichant un air inquiet devant le visage livide de Thomas.

—Tu me servirais un verre ? J'ai un peu mal à la tête...

Alice jeta un coup d'œil à la bouteille de Saint-Émilion vide et se dirigea vers la cuisine, tandis que son invité posait le cadre à côté de lui sur le sofa.

—Tu ne préférerais pas du Doliprane pour ta migraine ? Tu me diras que rien ne résiste au vin rouge, paraît-il...

Thomas en avait le souffle coupé. Il devait vraiment y avoir un dieu des scalpels, même émoussés. Il entendit le pop caractéristique d'un bouchon de liège et Alice réapparut bientôt dans le salon avec une nouvelle bouteille de vin à la main.

—Ah, on dirait que ça va mieux... observa-t-elle alors que Thomas reprenait des couleurs. Tu m'as fait peur.

—Oui, j'ai des vilaines migraines, de temps en temps, ça vient sans prévenir. Mais c'est juste passager, pas d'inquiétude.

Thomas admit intérieurement que cette fois-ci, ce n'était qu'un demi-mensonge, compte tenu de la partie de bingo qui s'était tenue toute la soirée dans son crâne.

—Tant mieux, je n'avais pas envie de finir à l'hôpital. J'ai vu assez d'ambulances pour toute ma vie, signifia Alice en versant une large rasade d'alcool dans les verres à pied. Et donc voilà, histoire terminée, soupira-t-elle après s'être assise face à son interlocuteur. Incroyable, non ? Tout ça pour ça...

—Incroyable, c'est le mot, convint Thomas en espérant que l'intonation de sa voix ne trahissait pas son émoi. Elle vient d'où la photo ? Je croyais que tu ne sortais pas la nuit...

—Samuel n'aimait pas les photos, c'est la seule que je possède de lui. Elle a été prise à Montréal, sur la terrasse de l'hôtel. On y était en mai de l'année dernière pour un voyage d'affaires... Et ce qui vient de se passer là-bas est effroyable, non ?

Thomas était estomaqué. Il ne pouvait croire que Lex avait emmené Alice à Montréal pendant qu'il effectuait vraisemblablement une visite de reconnaissance en amont des attentats.

—Tu n'as pas cherché à le retrouver ?

—Un peu au début, mais il y a des dizaines et des dizaines de Samuel Abitbol. Je l’ai googlé à plusieurs reprises, recherché sur Facebook, LinkedIn, tous ces réseaux sociaux. Je crois qu’il n’a jamais ouvert de profil, mais ça valait le coup d’essayer. Malheureusement, je n’ai rien trouvé, rien de rien. Il s’est littéralement évaporé. Mais j’ai vite arrêté mes recherches. C’était mieux ainsi, car tout bien considéré, je n’ai aucun intérêt à lui courir après...

—Abitbol, c’est juif comme origine... Séfaraïde, reprit Thomas au bout de quelques secondes.

—Oui, acquiesça Alice, il avait choisi de porter le nom de sa mère. C’est peut-être ce qui nous a rapprochés... À cause de mon père, tu vois. Sam est né en Irak, mais ses parents ont été expulsés par le parti Baas pendant ses études universitaires. Ils ont déménagé en Cisjordanie, et apparemment, ça ne s’est pas bien passé. Il me disait qu’ils avaient quitté l’Irak comme des Juifs et qu’ils étaient entrés en Israël comme des Arabes... termina-t-elle en soupirant.

—Il travaillait dans quel secteur?

—Les centrales nucléaires, mais il n’en parlait pas beaucoup. Je sais qu’il a travaillé un moment en Belgique. D’ailleurs il avait un passeport belge. Mais dis-moi, j’ai l’impression que tu t’intéresses plus à lui qu’à moi...

—Pas du tout, se défendit Thomas en secouant la tête, j’essaie juste de comprendre pourquoi il serait parti comme ça, sans prévenir...

—Voilà presque six mois que je m’interroge. J’en ai conclu qu’il en avait marre de moi et de mes jérémiades pathétiques...

Alice se cala vers l’arrière avec un sourire crispé, puis ses lèvres se mirent à trembler, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

—Putain, je ne vais quand même pas pleurer...

Thomas déposa son verre sur la table basse et ouvrit les bras.

—Viens là... dit-il doucement.

Alice posa son verre à son tour et vint se lover dans le creux de son épaule. Si l’homme ne voyait plus son visage, il sentait les sanglots contre sa poitrine. Il caressa doucement les longs cheveux roux, et dit :

—Arrête de te faire du cinéma, tu n’en sais rien. Ça peut être n’importe quoi... une rupture familiale ou un problème au boulot. Tu

me disais qu'il semblait détaché de tout, alors ce n'est certainement pas ta faute. Peut-être juste son mode de fonctionnement ?

Les sanglots s'apaisèrent au bout de quelques secondes et Alice leva lentement la tête vers Thomas, les yeux gonflés. Leurs visages se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Tu crois ?

— Absolument. J'en suis plus que certain.

Le Québécois desserra son étreinte et recula de quelques centimètres. En quelques instants, une stratégie visant à retrouver Samuel s'était dessinée dans son esprit et ce n'était pas le moment de se laisser embarquer dans quoi que ce soit qu'il allait regretter plus tard. Après s'être lentement redressée, Alice renifla, tourna la tête dans tous les sens, visiblement à la recherche de quelque chose, puis se leva et alla à la cuisine. Thomas l'entendit se moucher discrètement.

— T'as raison, lança-t-elle depuis l'autre pièce, c'était peut-être juste un connard. Un connard qui m'a sauvé la vie, mais un connard quand même.

Thomas leva les sourcils. Elle avait évidemment raison, mais pour d'autres motifs qu'il n'allait pas lui faire connaître maintenant. Il s'interrogeait sur le profil de Lex, se demandait pourquoi il avait pris le risque d'être présent au Bataclan, et pourquoi il avait sauvé Alice.

Il était temps de mettre un terme à la soirée. Il vérifia si la jeune femme était toujours dans la cuisine, sortit son téléphone et prit un cliché de la photo posée sur le sofa.

— Il est tard, je vais rentrer.

Alice sembla étonnée, mais ne dit rien. Elle revint vers son invité et le regarda remettre son téléphone dans sa poche.

— Ah... Un autre rendez-vous avec une autre amie ?

— Pas d'ami, ni au masculin ni au féminin, et on se revoit dans quelques jours, je te le promets. Je dois rester encore quelque temps à Paris et il n'est évidemment pas question que je reparte sans qu'on se dise au revoir, la rassura Thomas.

— Ça me va, répondit-elle. On pourrait aller se balader demain, qu'en dis-tu ?

L'agent ressentit l'empressement d'Alice qui ne pouvait évidemment deviner que la pensée même d'une hypothétique relation intime avait pris une tout autre tournure dès le moment où il avait vu la photo de Lex.

—Plus tard dans la semaine, promis.

—Promis, genre *promis promis*? insista Alice en fronçant les sourcils. Si tu ne veux pas me revoir, c'est mieux que tu me le dises maintenant.

—Si je te dis qu'on va se revoir, c'est qu'on va se revoir.

Thomas la prit dans ses bras et la serra contre lui. Il voyait déjà de quelle façon il pourrait utiliser Alice dans la traque de Lex, si bien qu'il préférerait ne pas trop s'appesantir sur les détails de leur prochain rendez-vous. Tout en s'en voulant de ne pas lui dire la vérité, il pensa à la tête qu'aurait faite Sophie si elle l'avait accompagné à ce dîner.

Il se remémora la dernière phrase prononcée lors de leur déjeuner, plus tôt dans la journée, à la brasserie, et nota avec un frisson de plaisir qu'il avait hâte de la revoir.

Lex eut un interminable bâillement alors qu'il mélangeait machinalement le sucre dans son café brûlant. Il dormait habituellement peu et les décalages horaires n'arrangeaient rien, mais il n'était pas mécontent d'être de retour dans son appartement de la rue Milton, à deux pas de l'Université McGill, d'où il pourrait, dans quelques semaines, donner l'ordre ultime qui verrait l'accomplissement de sa plus récente réalisation et d'un désastre à la hauteur de ses espérances.

Il marcha vers une fenêtre et tenta de discerner, dans la nuit qui venait de tomber alors qu'il était quatre heures de l'après-midi, la neige qui se collait aux briques rouges du bâtiment d'en face. À la vue des bourrasques, il ressentait presque l'effet du vent glacial sur sa peau. Le lendemain serait certainement un dimanche à rester enfermé. Il n'avait pas de plan précis quant à l'avenir. Peut-être resterait-il un peu ici, puisque le printemps serait là dans quelques semaines et qu'il pourrait profiter des six mois de beau temps à venir. Le Moyen-Orient lui manquait, il y était viscéralement attaché. La question d'effectuer un retour là-bas s'imposait à lui de temps à autre, mais il n'était pas convaincu que ce serait un jour possible, sauf s'il le faisait sous une fausse identité. La disparition soudaine d'Avtury ne présageait rien de bon. Au cours de deux derniers jours, il avait vainement tenté de le contacter à plusieurs reprises, ce qui était inquiétant. Il avait déjà une autre idée en tête pour l'après-Dakar et comptait sur le Tchétchène.

Quittant la fenêtre, il vint s'asseoir sur le sofa en saisissant au passage les deux passeports posés sur le bar. Il les ouvrit et les plaça devant lui avec un sourire satisfait. L'un d'un bleu profond et l'autre rouge foncé. L'un écrit en anglais et en arabe, l'autre en français, en flamand et en allemand. Deux citoyennetés, deux identités, un Samir Halabi irakien et un Samuel Abitbol belge. Il avait fait établir son passeport européen en prévision des attentats de Paris et voyageait inconnu avec l'un ou l'autre grâce à des lunettes spéciales développée par des informaticiens japonais et rendant inopérants tous les algorithmes de reconnaissance faciale. C'est Avtury qui lui avait permis de s'en procurer. Des accessoires aux larges verres translucides construits à partir de matériaux réfléchissant la lumière selon des angles aléatoires rendaient son visage blanc lorsqu'il était exposé aux caméras de surveillance. Les deux premières versions n'étaient pas vraiment discrètes, d'abord à cause des lumières DEL positionnées autour des montures, et ensuite, parce que leur texture de verre en nid d'abeilles faisait ressembler le porteur à un étrange insecte. Le dernier modèle, en revanche, était en forme de lunettes enveloppantes de sport légèrement teintées qui n'attiraient pas vraiment l'attention.

La session d'hiver à Polytechnique se passait sans accroc. Lex maintenait ses notes sans difficulté et se situait dans la première moitié du classement en faisant acte de présence dans un nombre raisonnable de cours. Il évitait de se faire remarquer en n'étant ni suffisamment brillant ni suffisamment mauvais. L'université canadienne lui allait comme un gant. Tout le monde arrivait aux cours juste à l'heure et se dispersait après, ce qui évitait au terroriste de devoir trop socialiser. On pourrait dire de lui qu'il était un étudiant étranger moyen et discret, le gars dont on a du mal à faire un portrait-robot tant il est passe-partout.

Le retour de Dubaï, après Noël, avait accaparé tout son temps jusqu'à la rentrée universitaire au début de janvier. Samir l'Irakien avait d'abord rejoint Téhéran en avion et s'était fait récupérer par un contact sur place, qui l'avait ensuite conduit en voiture jusqu'à Erbil. Il avait eu un tel pincement au cœur en traversant la frontière irakienne, qu'il avait fait arrêter l'auto avant de s'agenouiller sur le sable pour prier. Il avait dédié ce moment à ses parents, qui devaient sûrement l'observer depuis l'au-delà.

Samir avait alors décollé du Kurdistan irakien à destination de Londres, où Samuel le Belge avait complété le voyage jusqu'à Montréal. Un itinéraire compliqué, mais nécessaire. Il avait confiance en Avtury, mais plus encore en sa propre faculté à brouiller les pistes. Lors de la semaine de lecture universitaire de mars, c'était encore Samuel le Belge qui avait fait un aller-retour à Paris pour rencontrer Boumaza. Désormais, tout reposait sur ce dernier et sur sa capacité à acheminer le lance-missiles portatif russe à Adib, le tireur jordanien. Yassine ouvrit son ordinateur portable et lança la messagerie chiffrée Telegram.

À peine avait-il mis le pied sur le trottoir en bas de chez Alice que Thomas envoya à Joanie la photo de Samuel vêtu de son T-shirt bleu et composa son numéro. La policière décrocha immédiatement.

— Crisse, Thomas, c'est quoi cette *fuckin'* poutine ?

L'agent raconta l'incroyable coïncidence par laquelle il venait de retrouver Lex, tandis que Joanie notait les moindres détails.

— C'est énorme ! Je passe ça tout de suite au renseignement et je te rappelle... Belle job, mon chum !

— Merci. Et pour Dakar, qu'est-ce que vous savez ?

— Ah ça... On vient d'apprendre qu'en janvier, le fédéral a demandé d'élever le niveau de sécurité à l'ambassade et qu'il a envoyé une équipe de la GRC en renfort. Du coup, on a demandé à la Délégation du Québec d'en faire autant.

— Ah, quand même ! Ça fait trois mois et on se réveille maintenant... En pratique, ça veut dire quoi pour le provincial ?

Thomas ne fut guère rassuré par les trois secondes de silence qui suivirent.

— Je n'ai pas les détails, mais la sécurité du MRIF a mentionné le renforcement du contrôle d'accès, la limitation des déplacements... Ce genre de choses habituelles.

— Donc dans les faits, pas grand-chose.

— Tu sais comment ça fonctionne, soupira Joanie, je n'ai pas la main là-dessus. Des conseils ?

— Est-ce que la Délégation est dans l'enceinte de l'ambassade canadienne ?

—Non, deux rues plus loin.

—Alors, un, tu détaches une équipe de renseignement sur place pour faire la liaison avec les gens de la GRC, mais je parle d'une équipe de la Sûreté et non du ministère. Deux, on fait quitter immédiatement le pays à tout le personnel expatrié non indispensable, voire le délégué lui-même pour qui ce serait le bon moment de prendre des vacances. Et trois, tu vérifies si Ottawa a prévenu les sociétés canadiennes qui sont en place là-bas d'une menace terroriste imminente. Quel est le niveau de risque publié par les Affaires étrangères dans leurs conseils aux voyageurs ?

—Grande prudence avec existence d'une menace terroriste. Ça n'a pas bougé... Faut que je voie avec le MRIF pour ce qui est du retour des membres de la délégation.

—Le plus tôt sera le mieux... Rappelle-moi dès que tu as quelque chose sur notre ami. À propos, quelles relations avez-vous avec la DGSi à Paris ?

—Plutôt bonnes, on est tous les deux membres de FRANCO-POL³⁹, informa Joanie. Le secrétariat général est assuré par notre Bureau des relations internationales, où je peux appeler le lieutenant Bé langer. Pourquoi ?

—Parce que j'aurai besoin d'eux pour remonter jusqu'à Lex.

Thomas exposa brièvement son plan à Joanie.

—*Got it*, conclut la policière. Je te tiens au courant dès que je peux. À tantôt...

Thomas rangea le BlackBerry et décida, malgré la bruine, de rentrer au Airbnb à pied. Il avait besoin de s'éclaircir les idées, parce que certaines informations ne collaient pas dans son esprit : le *vrai* nom juif de Lex, pour autant qu'il ne s'agisse pas d'une fausse identité, la raison pour laquelle il avait assisté d'aussi près aux attentats de Paris, et surtout, pourquoi il avait pris la peine de sauver Alice avant de débiter une relation à long terme avec elle. Sans compter, évidemment, le flou complet qui régnait autour des futurs événements de Dakar.

39. Réseau international francophone de formation policière.

Lex referma lentement le capot de son ordinateur portable, une boule d'angoisse dans la gorge. Il savait que cela arriverait tôt ou tard, mais il ne se sentait pas encore prêt. D'abord, Avtury qu'il n'arrivait pas à joindre et maintenant, ce message Telegram de Boumaza, qui s'apprêtait à disparaître après l'avoir informé de sa rencontre inopinée avec le dispositif de Drancy. Voilà trop d'éléments pour parler d'une coïncidence. Ces deux incidents ne pouvaient être le fruit du hasard. Il était certain que les autorités, sans trop savoir lesquelles, refermaient petit à petit leur étau sur lui.

Les études à Polytechnique allaient attendre. À présent, son seul but se résumait à finir sa carrière sur le coup d'éclat de Dakar, prévu à la fin avril pendant les fêtes juives de Pessah. Encore cinq semaines. Une éternité pour une personne en cavale avec les services de sécurité aux fesses. Lex savait qu'ils l'attraperaient tôt ou tard. Il lui restait donc à durer aussi longtemps que possible.

L'urgence était de se mettre à l'abri. Il se leva et entrouvrit juste assez l'un de ses rideaux pour observer correctement la rue. Rien à signaler à première vue, mais il doutait de pouvoir repérer un dispositif de surveillance mis en place par des professionnels. En tout cas, ils n'avaient pas mis la main sur Boumaza, donc *a priori*, son identité était encore inconnue. Si les autorités en venaient à l'identifier comme Yassine, il leur faudrait de toute façon un certain temps pour établir le lien avec Samir l'Irakien et encore plus avec Samuel de Montréal. Il avait donc quelques jours devant lui.

Il attrapa un sac à dos et y fourra quelques vêtements en vrac. Puisqu'il disposait déjà d'un sac d'évacuation contenant tout l'équipement nécessaire pour parer ce genre d'éventualité, il ne lui fallut que quelques minutes pour abandonner définitivement l'appartement de la rue Milton, non sans avoir emporté les clés de la planque de Longueuil, sur la Rive-Sud.

Comble de l'ironie, c'est en empruntant le transport en commun qu'il y serait en trente minutes. Une fois là-bas, il étudierait les options qui s'offraient à lui.

Comme chaque matin depuis dix jours, Kendall courait sur la rue Notre-Dame Est entre sept et huit heures. Elle y avait déjà croisé

trois fois Aten Gabra, qui s'y entraînait lui aussi aux mêmes heures les mardis, vendredis et dimanches, comme ce jour-là. Elle avait également repéré une paire d'autres coureurs en semaine, mais ces derniers avaient dû préférer profiter d'une grasse matinée dominicale.

Elle avait étudié le circuit habituel de l'Égyptien et le parcourait systématiquement en sens inverse, si bien qu'ils avaient déjà plusieurs fois échangé un sourire timide au moment où ils se frôlaient presque. Le regard que Gabra lui avait lancé ne laissait aucun doute dans son esprit : il était sensible à son charme, ce qui allait lui faciliter la tâche. Kendall était l'une des dernières recrues de l'équipe Trident de Quinn, plus précisément la onzième. Issue de parents berbères originaires de Ouargla, une ville aisée du centre de l'Algérie fondée par les musulmans ibadites, elle était née et avait grandi au Canada. Elle parlait parfaitement les deux langues officielles, ainsi que l'arabe qui était resté, mélangé au Berbère, la *langue officielle* à la maison.

Il neigeait un peu, ce matin-là, ce qui n'avait rien d'étonnant pour un mois de mars, et l'abrasif répandu sur les trottoirs glacés crissait à chacune de ses foulées. Kendall portait des leggings noirs striés de bandes roses, une paire de chaussures de course assorties, un haut à manches longues en polaire et une veste légère en Goretex par-dessus, de couleur rose également afin d'être facilement reconnaissable. Et puis, compte tenu du temps glacial, une tuque bleu électrique pour couvrir ses cheveux noirs frisés retenus en queue de cheval, un cache-cou remonté sur son nez assorti lui aussi à ses yeux bleus, ainsi qu'une paire de mitaines. L'air froid faisant des volutes de buées à chacune de ses respirations. Elle aimait, en ces premières lueurs du matin, le faible trafic sur la rue Notre-Dame, plutôt achalandée en semaine. C'était l'un des principaux axes qui reliait l'est de Montréal au centre-ville.

La jeune femme n'eut aucun mal à reconnaître Gabra dès qu'il apparut au loin, puisque que comme à son habitude il était vêtu d'une veste de course imperméable jaune fluorescente et d'un bonnet en polaire noir qui couvrait ses oreilles en descendant sur son front jusqu'à ses sourcils. C'était un grand type dans la quarantaine qui, Kendall l'admettait, avait une certaine allure, en plus d'arborer un beau sourire. Elle maintint sa cadence jusqu'à ce qu'ils se croisent. L'ayant lui aussi repérée depuis un moment, Gabra ne la perdait pas des yeux. Comme chaque fois, ils échangèrent un sourire en se croisant.

Kendall compta jusqu'à trois, poussa un cri de douleur et se mit à clopiner en jurant à haute voix. Elle s'assit alors sur le trottoir et se massa vigoureusement sa cheville droite. Gabra, surpris par le cri, s'était arrêté et retourné vers elle.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Kendall ne répondit pas et comme elle s'y attendait, Gabra s'approcha.

— Ça va ? répéta-t-il.

— Maudite cheville ! Troisième entorse, je parie... C'est glacé, par terre, fais attention à toi...

Kendall tira vigoureusement son cache-cou vers le bas pour découvrir son visage. Sa bouche se tordait de douleur.

— Je peux regarder si tu veux...

— *Hên anta doctour*⁴⁰ ? grommela la jeune femme les yeux baissés sur sa cheville.

— Euh, non...

— Alors, je ne pense pas que tu puisses servir à grand-chose... cracha Kendall d'un air irrité.

— O.K., alors bon courage... *Maa salaama*⁴¹ ! lança Gabra en se retournant, prêt à repartir vers l'avant.

— Attends !

L'Égyptien s'arrêta net. Kendall lui adressa un sourire gêné, puis lui dit :

— Je suis désolée, vraiment, mais j'ai mal.

— Alors on va dire que c'est la douleur qui parle, c'est correct...

— On va dire ça, répliqua la jeune femme en hochant la tête. Merci de t'être arrêté. Ça devrait aller, je vais rentrer pas trop vite. Bonne course !

Elle fit un geste d'au revoir de la main et, sans un regard, s'éloigna lentement en boitant. En trois grandes enjambées, l'Égyptien était revenu à sa hauteur.

— Je peux te raccompagner, si tu veux...

— Tu as une voiture ?

— Non, fit Gabra en secouant la tête, mais j'ai mieux.

Il saisit le bras de Kendall et le passa précautionneusement autour de son cou. Les deux coureurs étaient presque de la même taille.

40. Tu es médecin ?

41. Au revoir !

—Au fait, je m'appelle Aten. Ça fait plusieurs fois qu'on se croise...

Kendall lui décocha son plus beau sourire, alors qu'il la soutenait à chaque pas. Elle attrapa le poignet passé sous son aisselle et le serra.

—Ania... Oui, j'avais remarqué.

—Ania, c'était une princesse berbère, non? Moi, je viens d'Égypte.

—Ce n'était pas plutôt une fée? Tiens, on prend là, à gauche, j'habite sur la rue Cuvillier.

En moins de dix minutes, les deux avaient eu le temps d'échanger quelque peu sur leur métier, la course à pied et la météo qui régnait au Canada.

—Voilà, on y est, indiqua Kendall en s'arrêtant devant un immeuble de quatre étages. Je suis au troisième, mais il y a un ascenseur. Je vais pouvoir terminer toute seule. Merci pour tout, tu as été adorable...

—C'était un plaisir.

Kendall monta avec précaution les quelques marches menant à la porte vitrée de l'immeuble et fourragea tranquillement dans sa poche, à la recherche d'un trousseau de clés. Après avoir fait quelques pas en direction de la rue Notre-Dame, Gabra se ravisa.

—Que dirais-tu d'un café? Je veux dire, une fois que tu iras mieux, je pourrais peut-être te prêter des crampons...

—Ça me ferait plaisir, accepta Kendall après avoir fait semblant de réfléchir quelques secondes. Je n'ai jamais pris un café avec un imam. Tu as une bonne mémoire?

—Euh, je crois, oui... répondit Gabra avec un air étonné. Pourquoi?

—C'est mon numéro de cellulaire, lui confia-t-elle après lui avoir balancé une série de dix chiffres.

—Je ne suis pas près de l'oublier, celui-là! lança l'Égyptien en lui adressant un clin d'œil.

Il fit un petit geste d'au revoir, tourna le dos et repartit en courant vers d'où ils venaient. La jeune femme ouvrit la porte vitrée avec une clé et entra en boitant jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue depuis la rue. Elle dévala alors les marches en direction du sous-sol, franchit une deuxième porte, longea à grandes enjambées un couloir sombre,

puis écarta les battants d'une armoire en bois abritant les compteurs d'électricité. Elle s'empara d'un sac plastique posé au sol et s'équipa pour le désilhouettage : une tuque et une écharpe noires remplacèrent la version bleu électrique, puis un blouson de ski et un pantalon de neige amples et sans forme prirent la place de la tenue rose en moins de vingt secondes. Une tout autre femme ressortit sur la rue Davidson après avoir traversé, par les sous-sols communs, les deux immeubles résidentiels qui formaient le pâté de maisons. Même Gabra aurait eu du mal à la reconnaître s'il l'avait recroisée.

Après un coup d'œil circulaire pour s'assurer de n'être point vue, elle s'assit au volant d'une berline Ford anonyme garée à quelques mètres et attrapa un téléphone cellulaire dans la boîte à gants.

— Oui bonjour ? lui répondit la voix féminine du Bastion.

— Bonjour, je viens confirmer la bonne réception de l'article.

— Merci, je transmets l'information au représentant commercial... Bonne journée !

Au moment où Kendall feignait une entorse à la cheville, Thomas fut interrompu dans sa relecture d'un article de politique étrangère sur lequel il tentait tant bien que mal de travailler par un appel Atlas de Joanie. Il posa ses lunettes en se frottant les yeux, regarda l'heure sur son écran et constata qu'à Montréal, il était tôt dimanche matin. La policière avait dû secouer ses collaborateurs, week-end ou pas. À peine le bouclier était-il passé du rouge au vert qu'elle démarrait d'une voix enjouée à la vitesse d'une mitrailleuse.

— On l'a, Thomas ! On sait qui c'est, tu ne vas jamais me croire !

— Moins vite, l'arrêta Thomas en grimaçant et en rêvant d'un bon café pour s'extraire de sa torpeur, je ne vais pas m'en aller. Bonjour, au fait...

— Ah oui, bonjour ! Je te réveille ?

— Très drôle. Vas-y, je t'écoute, répondit l'agent en se dirigeant vers la cuisine, le téléphone coincé entre son épaule et son oreille.

Entendant Joanie prendre une grande inspiration, il se prépara à la rafale qui allait suivre. Il mit une capsule dans la machine à café et appuya sur le bouton lumineux.

—Notre ami Samuel est au Canada. En ce moment même, il est à Montréal !

—Hein ?

Pris un instant au dépourvu par la nouvelle, Thomas ne s'en étonna finalement pas outre mesure. Lex répétait le schéma qu'avait été le sien trois ans auparavant, à Paris, où il avait continué à vivre sur les lieux de ses méfaits avant de passer au prochain.

—Il fait une maîtrise de génie nucléaire à Polytechnique. Il est entré au pays au début du mois de novembre en tant que touriste, puis en janvier, il a obtenu un visa d'étudiant pour la session d'hiver. Il loue un condo dans le ghetto McGill... On a son adresse, son cellulaire, tout !

—Et il étudie à Montréal, en ce moment ?

Thomas crut voir Joanie hocher la tête. Il souleva sa tasse de café brûlant et en avala une gorgée.

—*Yes, Sir !* Il a fait un aller-retour à Paris entre le 1^{er} et le 8 mars, c'est donc dire qu'il est revenu il y a deux jours. Vous étiez ensemble à Paris, et si ça se trouve, vous étiez à l'aéroport de Montréal en même temps !

Joanie parlait tellement vite qu'elle en perdait le souffle. Thomas l'entendit prendre une grande inspiration. Le fait que Lex ait été localisé à Montréal allait faciliter la suite du plan de l'agent, notamment en ce qui concernait l'implication d'Alice. Tout ce qu'il avait envisagé ne pouvait se concrétiser qu'à la condition de retrouver la trace de Samuel Abitbol, et c'était maintenant le cas.

—T'es là, mon homme ?

—Oui, oui, je réfléchissais... J'imagine que tu as déjà pris des mesures ?

—Exact, son cellulaire sera sur écoute dans quelques heures. J'ai demandé une géolocalisation et positionné une équipe du SPVM pour surveiller son appartement, mais rien n'a bougé jusqu'à présent. On est tôt le matin et rien ne dit qu'il se trouve chez lui. Le Groupe tactique est en mode préalerte au cas où l'on déciderait de défoncer sa porte. Qu'est-ce que tu en penses ?

—Je préférerais qu'on vérifie d'abord s'il est là ou pas, signifiera Thomas après une rapide analyse. Inutile de défoncer sa porte s'il dort ailleurs. Il suffit qu'il ait installé une caméra Wi-Fi à vingt dollars avec un capteur de mouvement et il va disparaître. Mieux vaut rester discret

et ne l'appréhender qu'à la suite d'une identification positive. Et pour cela, il nous faudrait connaître au moins la localisation du téléphone dont il a transmis le numéro à l'université.

— Je suis d'accord, mais je voulais qu'on s'entende d'abord. Je vais envoyer une équipe à Poly dès demain matin, contacter le registrariat, vérifier les horaires de cours de Lex et on décidera du meilleur plan de match. En tout cas, je vais ajouter une équipe de chez nous pour aider celle du SPVM. Qu'il sorte ou qu'il entre par la rue Milton, on l'arrêtera.

— Ça me semble bien... Je vais quand même continuer avec mon plan B, ici, à Paris. Il y a plusieurs années que Lex est insaisissable et je doute qu'il se laisse attraper aussi facilement.

— Pas de problème. Sinon, pour Dakar, j'ai pu joindre la sécurité du MRIF qui doit me rappeler dans la journée. Aussi, une équipe de deux analystes de chez nous décollera à midi pour se rendre à Casablanca. Ils y seront lundi matin. Ah oui, j'ai parlé à Bélanger, aux Relations internationales. Il a été en mesure de contacter la DGSI et là-bas, ils sont trop heureux de collaborer. Tu peux rappeler un certain commandant Stéphane Lauzier. Vous vous connaissez, d'après ce qu'on m'a dit.

— Parfait. On s'occupera d'Alice demain quand elle sera à l'université.

— On se tient au courant chaque deux heures, et on se téléphone en cas d'urgence. T'as prévu quoi, aujourd'hui ?

— Je pense appeler mon agente de liaison, répondit Thomas en affichant un sourire entendu.

— Ah ! Ah ! entendit-il ricaner à l'autre bout de la ligne. Je ne te retiens pas plus longtemps, alors. Va te préparer.

Il raccrocha après le *Bye !* habituel et déposa l'Atlas sur le comptoir de la cuisine. Il attrapa son autre téléphone et le passa sous son bras gauche. L'afficheur vira au rouge et indiqua 3,4. Il était temps pour lui de manger quelque chose avant d'appeler Stéphane à Levallois et de prendre le chemin du Trocadéro.

Alice était en train de relire son cours du lendemain matin lorsqu'elle vit le nom de Thomas s'afficher sur l'écran de son téléphone.

Elle posa sa liasse de feuilles sur la table basse devant le sofa et ouvrit le message d'un mouvement du pouce. Le Montréalais l'informait qu'il serait dans le secteur de la Défense lundi matin et voulait savoir si elle avait du temps libre.

Elle afficha son large sourire, tapa « 10h30, salle 102 » avec une émoticône en forme d'applaudissements. Au bout de quelques secondes, il lui répondit « À demain ! ». Les yeux dans le vague, Alice s'allongea sur le dos et posa le téléphone sur sa poitrine. Elle n'arrivait pas à effacer son sourire béat.

— C'est gentil de m'avoir appelée, je suis contente...

Les mains enfoncées dans les poches de son imperméable Burberry's et ses inévitables énormes lunettes fumées sur le nez, Sophie arborait elle aussi un large sourire de satisfaction en regardant Thomas. Ils marchaient côte à côte sur la place du Trocadéro en direction du Palais de Chaillot et de la tour Eiffel. Le temps était encore couvert, mais sec, avec un léger vent qui balayait la dalle de ciment et faisait chuter les températures printanières. Comme à l'accoutumée, le Trocadéro était parcouru d'une nuée de visiteurs parisiens et de touristes. Thomas plongea une main dans sa poche de manteau et en ressortit un petit sac de papier blanc qu'il tendit à Sophie.

— Mais qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle, amusée.

— Ton goûter...

— Ah ! Ah ! répliqua-t-elle en ouvrant le sachet, tu commences à bien me connaître ! *Oh my God !* Un petit Financier !

Elle sortit la pâtisserie du papier et la croqua sans attendre. Thomas la trouva subitement attendrissante. Elle avait l'air d'une enfant devant un gâteau d'anniversaire.

— Aux amandes... Je me souviens que tu en avais parlé lors de notre réunion avec Carmi.

— Délicieux ! se réjouit Sophie, la bouche pleine. Je vais avoir mal au ventre dans une heure, mais ça en vaut la peine.

Elle mâcha encore lentement pendant quelques secondes et leva les yeux vers le sommet de la tour métallique, emblème de Paris.

— Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour...

—À propos de quoi ? questionna Thomas en regardant du coin de l'œil la jeune femme qu'il trouvait rayonnante.

—Des raisons pour lesquelles tu avais laissé ton boulot.

—Ça te travaille ?

Sophie lança un *Hum* ! sonore, puis expliqua :

—C'est rien de le dire. Plus je parle avec Ottawa, moins je comprends ce que je fais.

Thomas savait exactement à quoi sa consœur faisait allusion, puisqu'il avait eu exactement le même questionnement avant de claquer la porte du Service quelques années auparavant.

—Je serais surprise qu'Avtury ait été sous contrôle américain.

—Ah ? s'étonna Thomas. Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Sophie ne répondit pas immédiatement, laissant un couple d'amoureux les frôler. Ils étaient parvenus devant l'escalier à l'extrémité de l'Esplanade lorsqu'elle proposa :

—On va jusqu'à la tour Eiffel ?

Thomas lui fit un signe de la main pour l'inviter à poursuivre, puis ils descendirent l'escalier à pas lents.

—Ce que je n'ai pas raconté à Carmelo, c'est que la photo a été prise par un certain Adrian, un agent de chez nous spécialement envoyé d'Ottawa pour cette opération. T'imagines ? Pour une photo !

Effectivement, Thomas avait du mal saisir la logique incitant le Service à faire traverser la moitié du monde à un opérateur pour une mission dont aurait pu assurément s'acquitter un agent de liaison comme Sophie.

—Je l'avais trouvé bizarre, pas du tout un gars d'équipe. Après avoir pris la photo, il m'a plantée à l'hôtel pour suivre les deux cibles. En plus, lorsqu'il m'a présenté les individus que nous devons photographier, j'ai senti qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait bien me le dire. Et je ne te parle pas de la conversation que j'ai eue après notre réunion de Paris avec l'Administration centrale, pendant laquelle ils m'ont dit, en gros, que tout ce qui tournait autour d'Avtury n'était pas de mon ressort et même...

Voyant Sophie s'interrompre soudainement, Thomas crut qu'elle craignait sans doute d'aller trop loin dans ses propos.

—Je suis entière, poursuivit-elle comme pour s'excuser, c'est moi et il n'y a rien que je puisse faire... Ils m'ont demandé de les informer des avancées de ton enquête.

—C'est normal et ça ne me dérange pas, la rassura Thomas, tu as fait ce qu'on attendait de toi...

—Sauf que j'ai ressenti ça comme une question pressante, tu vois, du genre : on veut tout savoir parce qu'on se fout qu'Avtury soit impliqué dans les attentats de Montréal, tant que l'on rend service à nos amis américains. J'étais écœurée...

Thomas réfléchissait aux conclusions de Sophie. Elle avait peut-être raison, Avtury était protégé parce qu'il faisait partie d'un plan plus grand, auquel cas sa mort prématurée attirerait sur la police provinciale, et potentiellement sur Thomas lui-même, les foudres du service fédéral. Se pourrait-il que ce dernier ait déjà identifié Samuel, mais qu'il ne tente rien pour une raison quelconque ?

—Le gars d'Ottawa, il est devenu quoi ?

Sophie haussa les épaules avec un air résigné. Ils venaient de traverser les quais et s'engageaient à présent sur le pont d'Iéna.

—Je ne sais pas. Il est revenu au bureau pour transmettre les photos à Ottawa et apparemment, il est reparti en taxi pour l'hôtel. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles par la suite. Je suis fatiguée. Ce n'est pas moi, tout ça... reprit Sophie après avoir lâché un énorme soupir.

Thomas lui attrapa le coude et l'aida à enjamber le muret en béton du quai Branly. Elle le remercia d'un sourire angélique au moment même où ils arrivaient sous la tour Eiffel.

—École militaire ? proposa-t-elle cette fois en désignant le bâtiment situé à une quinzaine de minutes de marche, à l'autre extrémité du Champ-de-Mars.

—Et si on poussait carrément jusqu'aux Jardins du Luxembourg ?

—Bonne idée, consentit Sophie, je suis d'humeur à prendre l'air.

Le Canadien attrapa le téléphone Atlas qui venait de vibrer dans sa poche. Comme convenu, toutes les deux heures, Joanie lui transmettait un *RAS*⁴² laconique. À Montréal, c'était maintenant le milieu de la matinée et aucun mouvement n'avait encore été observé sur la rue Milton, tandis que le mandat devait être en cours d'émission pour autoriser le pistage de la ligne téléphonique de Samuel Abitbol.

42. Rien à signaler.

—J'ai des nouvelles à propos de Lex... lança Thomas en rangeant le téléphone.

Sophie s'arrêta brutalement et souleva ses lunettes. Ses grands yeux verts accrochèrent ceux de son interlocuteur pendant quelques secondes, et les coins de sa bouche s'affaissèrent. Thomas se demanda soudain si elle n'avait pas subitement perdu l'envie de savoir, d'être impliquée, de continuer. Elle reposa les lunettes sur son nez et se remit à avancer lentement.

—Vas-y, soupira-t-elle.

—On connaît son identité et on sait qu'il est en ce moment même à Montréal.

Pensive, Sophie conservait la tête baissée. Au bout d'un moment, elle brisa le silence et répliqua :

—Tu veux dire qu'à toi seul, en deux semaines, tu es parvenu à identifier quelqu'un que mon Service recherche depuis trois mois ? Je n'y crois pas...

Thomas admit pour lui-même que la soirée chez Alice avait été un immense coup de chance, mais se garda bien de partager ses réflexions.

—C'est un travail d'équipe, une somme d'informations recoupées qui nous a amenés là où l'on en est aujourd'hui. Dis-moi, es-tu bien certaine que ton Service le cherche vraiment ? Se pourrait-il que pour une raison qui m'échappe, ils voudraient plutôt le préserver ?

—Ça voudrait dire que les attentats de novembre seraient un *false flag*⁴³ organisé par nos propres services ? Sur le territoire national, en plus ? Je n'y crois pas... On lutte contre des menaces identifiées, je te rappelle, on ne monte pas des opérations terroristes.

Thomas dut admettre qu'elle avait sans doute raison : sa théorie était un peu tirée par les cheveux, même si elle faisait partie d'une réflexion plus globale. Par principe, il ne s'interdisait aucune hypothèse, quitte à les éliminer ensuite une à une. Perplexe, Sophie continua à avancer en silence. Elle prit une grande inspiration et pointa du doigt l'herbe et les arbres qui bordaient le Champ-de-Mars.

—Je ne me lasse jamais de cette nature... confessa-t-elle. Je m'imagine, cet été, venir ici pour pique-niquer sous la tour Eiffel. Pour autant que je sois encore à Paris cet été...

43. Opération organisée en utilisant les méthodes d'un ennemi pour lui en attribuer la responsabilité.

Elle se tut un instant durant lequel Thomas se demandait quelles pensées pouvaient bien trotter dans sa tête.

— Tu sais que je peux t'obliger à tout nous dire sur ce que vous avez trouvé ? poursuivit-elle.

— Je sais...

Ils continuèrent silencieusement pendant une bonne minute. Leurs pas faisaient crisser le gravier de l'allée latérale et le bruit de la maigre circulation automobile se perdait dans les bourrasques. Depuis qu'ils avaient quitté la tour Eiffel, ils n'avaient croisé presque personne.

— J'ai envie d'un verre... dit soudainement Sophie.

— À l'heure du goûter ? Remarque, il n'y a pas d'heure pour un verre, au fond, accepta Thomas après un instant de surprise. Suis-moi.

Lex venait de jeter ses sacs à dos sur le lit métallique pliant calé dans un angle de mur sale de son repaire de Longueuil en bordure de la route 132 et du fleuve Saint-Laurent. La mosquée Abd-El-Matine disposait de cet espace dont le vieil imam lui avait confié les clés quelques mois plus tôt lors de la préparation des attentats de Montréal. Au vu des déchets qui traînaient çà et là, Lex supputa que le lieu devait servir de zone de vie temporaire, peut-être à des réfugiés ou comme lui, des fugitifs.

Situé tout au fond d'une zone industrielle, le gigantesque édifice fait de béton et de métal était suffisamment décrépi pour que personne n'y prête attention. Il avait la particularité de disposer d'un immense rez-de-chaussée complètement vide, d'une mezzanine qui le surplombait à plus de quatre mètres de hauteur et qui offrait des angles de vue imprenables sur les trois portes d'accès du bâtiment, ainsi que d'un toit plat relié aux entrepôts adjacents, ce qui permettait de faciliter une potentielle fuite, grâce à une échelle tapie dans une trappe métallique reliant l'étage au toit.

L'imam avait fait équiper les murs intérieurs de puissants projecteurs qui illuminaient l'ensemble de la dalle de ciment du rez-de-chaussée tout en maintenant la mezzanine dans l'ombre. Une quelconque entrée en force ne serait donc pas sans risque pour quiconque se retrouvait à la fois aveuglé et en contrebas.

La mezzanine, pour sa part, était équipée du minimum vital : un lit, une table, quatre chaises, un évier, un petit réfrigérateur et un four à micro-ondes. Les placards étaient remplis de boîtes de conserve, d'eau embouteillée, d'une trousse de secours médicale bien garnie et d'un jeu de microcartes de téléphone prépayées.

D'humeur maussade, Lex jeta un coup d'œil circulaire autour de lui en grognant. Venant de découvrir à quoi ressembleraient les dernières semaines de sa vie, il dut admettre que ce n'était pas ce à quoi il avait aspiré. Il grimpa l'échelle menant au toit et déverrouilla la trappe dont l'énorme poignée tourna en grinçant. Des traces récentes d'huile de lubrification sur le mécanisme témoignaient de la qualité de l'entretien prodigué par la mosquée. Alourdie par la couche de neige, la trappe résista à l'ouverture et Lex dut s'aider d'un violent coup d'épaule. La plaque de métal se souleva alors en couinant et un amas de neige s'engouffra dans l'entrepôt, suivi d'une violente bourrasque d'air glacial. Lex maintint le battant à demi ouvert, jeta un coup d'œil circulaire sur les toits avoisinants, puis referma la trappe.

Sur la mezzanine, il épousseta la neige des épaules de son blouson d'hiver et le posa sur le dossier de la chaise. Il devait maintenant avertir Boumaza que le projet restait malgré tout une priorité et établir un calendrier selon la disponibilité des lance-missiles.

Pessah, dans cinq semaines, lui paraissait désormais une échéance intenable. Il se retourna lentement et asséna un violent coup de poing sur la table en bois qu'il accompagna d'un grognement bestial.

Après avoir bu une bouteille entière de vin rouge dans un bistrot de la rue Desaix à quelques pas du Champ-de-Mars, Sophie et Thomas se dirent qu'un peu de marche leur ferait du bien. Ils errèrent ainsi jusqu'au Luxembourg, tel que prévu au départ. En traversant la rue Vaneau, Thomas ne put s'empêcher de chercher du regard la façade de l'immeuble d'Alice, situé à sa droite, au bout de l'artère. Sophie ne donna pas l'impression d'avoir fait attention au soupir de désolation qu'il avait tenté d'étouffer : il se serait bien passé de voir Alice entraînée dans cette sordide histoire, lui qui craignait de ne plus jamais revoir son sourire inimitable. Comme Sophie lui fit remarquer que l'heure du

souper approchait, ils finirent par s'installer dans un petit restaurant italien proposant des pâtes sans gluten en continuant leur discussion sans fin sur tout et sur rien au son d'une musique d'ambiance *Lounge* que Sophie qualifia sans appel de *musique d'ascenseur*.

Thomas en savait maintenant un peu plus sur elle. Il aimait la façon dont elle le transperçait de son intense regard vert et l'intonation qu'elle mettait dans ses *Oh my God!* pour signifier son étonnement, tandis que ses mains venaient recouvrir ses joues et qu'elle se renversait en arrière de sa chaise en éclatant de rire. Il se réjouit de la voir chanceler dans ses convictions professionnelles lorsqu'elle l'assura que tout ce qui se passe Rive gauche reste Rive gauche. Il comprit que cette journée ne ferait pas l'objet du compte-rendu habituel.

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie de continuer ainsi, lui confia la jeune femme, je ne me reconnais plus dans ce que je fais...

Il la rassura en lui racontant en détail comment s'étaient déroulés pour lui le départ du Service et la transition vers l'université.

— Je ne sais pas si je suis prête à faire autre chose, lui avoua-t-elle. Imagine que je ne sache rien faire d'autre ?

— Tu parles trois langues, tu as été enseignante, linguiste et agente. Sache que la plupart des gens que je connais n'ont pas tes qualifications, lança Thomas avec aplomb.

Sophie acquiesça poliment, bien qu'à moitié convaincue. Elle était agréablement surprise par le charme rassurant du Montréalais. Celui-ci n'était visiblement pas le roi de la confession lorsque venait le temps de discuter de sujets personnels, car, elle devait l'admettre, elle ignorait toujours tout de sa vie privée, mais elle le trouvait sensible et drôle, deux qualités suffisantes pour que l'homme lui plaise en entier.

— Donc, tu ne sais pas si tu as envie d'être là, rétorqua-t-elle, quelque peu surprise, au détour de la conversation. C'est l'une des premières choses que tu m'as dites quand on s'est rencontré la première fois.

— Quand je suis tombé malade et que j'ai dû tout arrêter... du moins, ce que je faisais avant, expliqua Thomas en faisant distraitemment tourner un fond de vin rouge dans son verre à pied, ç'a été une vraie rupture, tu peux me croire... Un travail de deuil sur ma santé idéale, tu vois ?

Sophie n'avait qu'une vague idée de ce dont il parlait, mais essayait tant bien que mal de se figurer à quoi un travail de deuil pouvait bien ressembler en matière de santé. Ce fut à son tour de le rassurer.

— Tu sais quoi ? Je me demande si, plutôt que chercher un criminel, tu ne serais pas en train d'essayer de te retrouver toi-même.

Thomas resta pensif quelques secondes, ces derniers mots ayant curieusement résonné en lui.

— Pas faux, admit-il. Peut-être que je tente de me prouver quelque chose et que je doute, en même temps, de pouvoir y parvenir.

Il attrapa son téléphone et le passa discrètement sous son bras. Sans surprise lors d'une fin de repas, un chiffre anormalement élevé apparut sur fond orange pour lui rappeler que son métabolisme était en manque d'insuline. Il s'apprêtait à reprendre la conversation lorsque l'Atlas vibra et afficha un message de Joanie à l'écran. Il s'attendait au RAS habituel, mais ce ne fut pas le cas.

— Montréal ? s'enquit Sophie.

— Oui, le téléphone qui correspond au numéro mentionné au dossier a été éteint il y a une heure, c'est-à-dire en plein milieu de la journée et avant qu'on ait pu localiser notre homme. Peut-être a-t-il juste décidé d'aller au cinéma... supposa Thomas d'un air peu convaincu.

— On en saura plus demain... marmonna Sophie. Enfin, je ne fais qu'imaginer, puisque tu ne m'as toujours pas dit qui c'était... marmonna Sophie.

N'ayant en effet pas abattu toutes ses cartes, Thomas feignit de ne pas avoir entendu.

— S'il s'est barré, on perd 24 heures, indiqua-t-il. Mais il n'y a pas grand-chose que l'on puisse faire de plus pour l'instant. Il va bien réapparaître un jour ou l'autre. Disparaître demande une sacrée logistique et beaucoup d'argent. Son signalement a été diffusé aux gares, aux aéroports et aux postes-frontières des États-Unis.

Ayant insisté pour être celle qui invite, Sophie paya l'addition pendant que Thomas s'excusait en prétextant devoir se rendre aux toilettes. Comme après chaque repas, il allait devoir se soumettre à l'inévitable injection d'insuline, selon un calcul mental approximatif de la dose à s'appliquer en proportion de la quantité de glucides ingérée. Si le capteur sous-cutané lui facilitait la vie pour le contrôle glycémique, la seule alternative aux injections restait la pompe à insuline qu'il se

refusait à porter en permanence. Il opta pour vingt unités, malgré la sensation diffuse qu'il en mettait peut-être un peu trop. Il se remémora le visage perplexe de son médecin à la vue de ses résultats sanguins presque normaux. Ce dernier lui avait suggéré de faire preuve de prudence quant aux quantités d'hormones qu'il s'injectait.

Thomas rejoignit ensuite Sophie et lui proposa de la raccompagner jusqu'à sa porte. *En tout bien tout honneur*, avait-il précisé pour la mettre à l'aise devant la question parfois épineuse de l'habituel dernier verre, tandis que la sensation de bouche pâteuse s'estompait sous l'effet de l'injection. Puisque sa collègue accepta volontiers, il envisagea alors deux possibilités : soit elle avait confiance en lui et ne se formalisait pas qu'il ne lui dise pas tout à propos de Lex, soit elle tenterait de lui tirer quelques renseignements sur le chemin du retour. Dans un cas comme dans l'autre, il serait rapidement fixé sur les intentions de l'agente.

— En revanche, n'espère rien ce soir, je suis morte... lança-t-elle d'une voix chaude qui donnait l'impression du contraire.

Ils empruntèrent le métro 4 à Saint-Germain-des-Prés, puis changèrent à Châtelet pour la ligne 1, avant d'aboutir à la station Pont-de-Neuilly, leur terminus.

Après que les portes de la rame automatique se furent ouvertes dans un chuintement, ils prirent à gauche du quai et marchèrent en direction de la sortie débouchant sur la rue des Huissiers. Ils étaient les seuls passagers à descendre à cette station, à l'exception d'une femme grande et mince habillée tout en noir, cagoule incluse, et qui transportait un casque intégral dans le creux de son coude. Sa présence rappelait à Thomas qu'à Montréal, malheureusement, la saison de moto ne débiterait pas avant un mois, à l'inverse de Paris où les motards roulaient toute l'année.

Ravi que Sophie ne lui ait posé aucune question à propos de Lex depuis leur départ du restaurant, il l'attrapa par le coude au moment où elle abordait l'escalier pentu menant vers la surface. La jeune femme se fendit à nouveau d'un magnifique sourire. Thomas leva les yeux vers les bruits de pas venant dans leur direction, ceux d'un homme de taille moyenne, casqué lui aussi, qui s'amenait dans leur direction. Il supposa que le motard venait accueillir son amie.

Ils n'avaient même pas atteint la moitié de l'escalier que Sophie sentit un choc violent lui balayer les deux chevilles. Projetée dans

les airs sans que Thomas ait pu la retenir, ses bras vinrent naturellement se placer devant son visage pour le protéger de la chute. L'agente tomba lourdement sur l'angle des marches, et elle hurla de douleur au moment où son avant-bras gauche craqua atrocement.

En un rapide mouvement de tête destiné à comprendre ce qui se passait, Thomas vit la femme jusque-là penchée derrière Sophie se redresser, pendant que l'homme dégainait un pistolet et le pointait résolument vers lui.

—Bouge pas !

Le Canadien comprit qu'il venait de se faire mettre en joue par un professionnel, qui s'était positionné à bonne distance en tenant l'arme contre sa poitrine, le bras plié en arrière et restant suffisamment en retrait pour que sa cible ne puisse rien tenter, sous peine de se prendre immédiatement une balle. L'autre bras tendu devant lui intimait à Thomas l'ordre de se tenir tranquille. Celui-ci leva les mains à la hauteur de ses joues pour signaler qu'il n'opposerait pas de résistance, mais aussi, pour être en position de riposter sur-le-champ avec ses poings si l'occasion se présentait.

La femme monta posément deux marches et balança un violent coup de pied dans le ventre de Sophie, qui se plia en deux en étouffant un cri. Fou de rage à l'idée de ne rien pouvoir faire, Thomas était toutefois conscient que tenter quoi que ce soit à mains nues, vu la situation, serait suicidaire. Parfaitement calme, l'homme au pistolet jetait régulièrement de rapides coups d'œil vers le haut des marches pour protéger ses arrières.

Thomas s'efforça de mémoriser tout ce qu'il pouvait relativement au physique de la femme, qui faisait une tête de moins que lui et qui semblait athlétique. Par la mince ouverture de la cagoule qu'elle portait, il ne voyait que ses yeux bleus, mais discerna clairement une mèche blonde qui dépassait d'un côté. Apparemment, elle n'en avait pas encore terminé avec Sophie. Elle prit quelques secondes de réflexion, pencha la tête sur le côté et arma posément sa jambe droite avant de lui décocher un coup de pied dévastateur en plein visage. Horrifié, Thomas retint son souffle lorsque dans un bruit sourd, la tête de l'agente canadienne heurta brutalement les marches, tandis qu'un geyser de sang giclait de son nez, pour ensuite éclabousser tout son visage, ses cheveux et son imperméable. Emporté par la puissance du coup, son corps inerte dévala l'escalier jusqu'en bas.

Sophie ne sentait plus rien tellement elle avait mal. Prostrée en vrac sur le béton glacé telle une poupée désarticulée, crachant et hoquetant faiblement, elle réprimait une immonde envie de vomir et tentait tant bien que mal de ne pas s'étouffer sans son propre sang. À travers ses yeux remplis de larmes, elle était incapable de discerner quoi que ce soit, hormis l'éclairage jaunâtre du plafond et de vagues formes humaines. Tout en se demandant si elle allait mourir, elle priait pour que Thomas soit épargné. Chaussant son casque, la femme cagoulée monta les marches deux par deux pour rejoindre son complice.

— Lâche l'affaire, Thomas, cria l'homme au pistolet, lâche l'affaire maintenant !

Il rangea son pistolet dans la poche intérieure de son blouson et les deux agresseurs remontèrent la volée de marches d'escalier en courant. Lorsque Thomas les vit disparaître en haut de la rampe, il se précipita vers Sophie qui s'était péniblement allongée sur le côté, la tête reposant sur son bras, immobile. Son visage tuméfié et couvert de sang n'était pas beau à voir. Elle cligna lentement des yeux.

— Thomas, l'homme... parvint-elle à articuler dans un souffle.

— Tiens bon, la rassura le Canadien en serrant les dents, ça va aller, je suis là...

Il mourrait d'envie de la prendre dans ses bras, mais il y avait plus urgent à faire pour l'instant. Il tâta rapidement son pouls qu'il trouva faible et rapide, ce qui réveillait chez lui la crainte que la violence du coup de pied dans le ventre ait pu causer une hémorragie interne. Il s'accroupit et cala précautionneusement un genou à l'arrière du cou et de la tête de la jeune femme, pendant que de la paume de sa main, il appuyait fermement sur son front. Le plus important, pour l'instant, était qu'elle respire convenablement et que sa tête ne bouge pas. Il ne quittait pas des yeux sa poitrine qui se soulevait faiblement.

Furieux de s'être fait piéger comme un bleu, il saisit son téléphone à l'aide de sa main libre et composa le numéro d'urgence. Un couple d'âge moyen apparut alors à l'angle du couloir du métro. La femme hurla en voyant Sophie couverte de sang, tandis que l'homme se précipita vers Thomas.

— Laissez-moi faire, je suis médecin. Elle est tombée ?

Le praticien saisit la tête de Sophie d'une manière professionnelle, les mains de chaque côté des tempes.

—Occupez-vous d'elle, les secours sont en route ! lâcha Thomas en s'élançant vers le haut de l'escalier.

Il monta les marches quatre à quatre et parcourut la place en petites foulées en scrutant chacune des rues transversales pour tenter de déterminer par où avaient pu s'évaporer les agresseurs. La nuit était maintenant tombée, ce qui n'allait pas lui faciliter la tâche. Arrivé en haut de la rue du Château, il aperçut au loin les deux complices, debout à côté d'une moto qu'ils venaient de faire démarrer. Sans réfléchir, l'agent traversa l'avenue et sprinta sans quitter ses cibles des yeux. L'air froid de mars lui brûlait les poumons, mais il accélérât malgré tout autant qu'il pouvait. La femme tapa alors sur l'épaule du pilote, puis désigna leur poursuivant de la main. L'homme lui fit un signe de tête et enfourcha l'engin, tandis qu'elle grimpa derrière lui sans même s'aider du repose-pieds.

Thomas maintint son allure, persuadé que s'il parvenait encore à se rapprocher, il pourrait au moins lire la plaque d'immatriculation éclairée par la veilleuse réglementaire. La boîte de vitesse claqua et l'homme embraya, alors que le Montréalais approchait inexorablement. Son sang battait au niveau de ses tempes et l'air sortait de ses bronches en laissant entendre un son caverneux. Tout en essuyant du revers de la main ses yeux remplis de larmes, il fut sidéré de voir la moto démarrer lentement, comme pour le narguer, et la femme le saluer d'un signe de la main. Enragé, il tenta sans succès d'accélérer encore. La moto partit sans qu'il pût voir le numéro d'immatriculation, devenu soudainement flou. Hors d'haleine et sachant qu'il ne pourrait les rattraper, il s'écroula contre la vitrine d'une boulangerie. Il prit quelques secondes pour tenter de calmer son souffle, puis parvint avec peine à se redresser en s'appuyant lourdement sur le capot de la voiture garée devant lui. Ses jambes s'étaient mises à flageoler et son cerveau lui envoyait des informations contradictoires entre sa position dans l'espace et ce qu'il voyait alentour. Il connaissait trop bien ces symptômes pour comprendre que sa glycémie était en zone rouge. Sa main se mit à chercher fébrilement dans ses poches la paire de sachets de sucre qu'il transportait en permanence avec lui.

Sans forces, il retomba à genoux et jura de rage et d'impuissance.

Chapitre 14

Depuis le début de son cours qui avait commencé à 8h30, ce matin-là, Alice ne cessait de regarder la pendule accrochée au mur du fond de la salle, au-dessus de la tête de sa vingtaine d'étudiants. Elle-même éprouvait du mal à comprendre son empressement à revoir Thomas lors de la pause qui s'annonçait.

« Allez, encore dix minutes », soupira-t-elle intérieurement tout en discourant à haute voix sur l'importance de l'analyse de la chaîne de valeur dans le processus de diagnostic préalable à tout changement organisationnel.

Plus tôt ce même matin, elle s'était surprise, devant son miroir, à choisir avec soin son maquillage et, dans sa garde-robe, les vêtements qui sauraient le mieux la mettre en valeur. Elle avait opté pour un pantalon de toile bleu, une chemise à rayures assortie et une paire de ballerines d'intérieur qui remplaceraient ses bottes de cuir d'hiver une fois en classe. Ce jour-là, elle aimait ses yeux verts et trouvait qu'ils s'agençaient admirablement bien avec ses cheveux roux, qui comme à l'habitude, étaient soigneusement peignés avec cette raie sur le haut du crâne. Étienne Bouleau, le directeur d'unité, avait même complimenté la professeure par un hochement de tête admiratif lorsqu'ils s'étaient croisés devant la cafetière de la salle des enseignants. « Tu es particulièrement en beauté, ce matin », avait-il lâché d'un air un peu gêné, pendant qu'Alice ressentait au plus profond d'elle-même le bien que pouvait lui procurer à nouveau ce genre de compliment sincère.

Elle devait se résoudre à admettre que depuis peu, quelque chose se tramait dans son cœur, un bourgeonnement timide de sentiments qu'elle n'avait plus ressentis depuis longtemps. Peut-être, également, une confiance renouvelée dans l'avenir, de nouveaux espoirs et la maturation lente de perspectives inédites qu'elle n'aurait même pas encore envisagées quelques semaines auparavant. Ce Thomas, se réjouissait-elle, faisait réellement une différence dans les sentiments qu'elle éprouvait vis-à-vis d'elle-même. Mais en même temps, c'est avec amertume qu'elle envisageait son inévitable retour au Canada.

Lorsque la pendule afficha enfin 10h30, elle conclut la présentation du jour en rappelant à ses étudiants les prochaines échéances académiques. Ces derniers ouvrirent la porte et se dispersèrent dans

le couloir après l'avoir saluée. Elle tendit le cou vers la sortie en rangeant les derniers papiers dans son cartable en espérant voir Thomas l'attendre à la porte, mais ce fut plutôt Étienne Bouleau qui entra, accompagné de deux inconnus. À la vue du visage fermé du directeur d'unité, habituellement souriant, elle s'inquiéta.

— Alice, tu as une minute ? lui demanda-t-il d'un air gêné.

La jeune femme regarda encore une fois à l'extérieur, mais Thomas ne semblait pas être là.

— Bien sûr, que puis-je faire pour toi ?

L'un des deux hommes qui accompagnaient Bouleau fit un pas en avant en attrapant un portefeuille de cuir noir dans la poche intérieure de son blouson. Il l'ouvrit devant Alice et dévoila une carte tricolore marquée *Police*.

— Mademoiselle Edelman, je suis le capitaine Scarletti et voici le lieutenant Deschamps. Je vais vous demander de nous accompagner, s'il vous plaît...

Devant le ton courtois du policier, la première pensée qui vint à l'esprit d'Alice fut qu'il venait lui annoncer une mauvaise nouvelle.

— C'est Thomas ? s'inquiéta-t-elle.

— Il faut que vous veniez avec nous, reprit le capitaine d'une voix posée après avoir échangé un rapide regard avec son collègue, on vous expliquera tout lorsque vous serez installée dans nos locaux.

Brusquement, Alice ressentit un frisson désagréable parcourir sa colonne vertébrale et se mit à paniquer.

— Ce sont mes parents ? Mes grands-parents ?

— Non, non, répondit le policier en secouant la tête, ce qui nous amène ne concerne en rien votre famille...

Alice était figée. Un millier de scénarios se télescopiaient dans son esprit et lui interdisaient de réfléchir logiquement.

— Vas-y, Alice, lança Bouleau, j'ai prévu ton remplacement pour le reste de la journée, on se revoit demain.

Le directeur d'unité venait de sourire pour la première fois, mais Alice ne bougeait toujours pas. Le policier lui montra la porte.

Elle attrapa machinalement son sac et se dirigea vers la sortie, les trois hommes sur ses talons. Ils la laissèrent passer par le vestiaire où elle put récupérer son manteau et troquer ses ballerines contre des bottes d'extérieur. Incapable de comprendre comment le rendez-vous avec Thomas avait pu se transformer en une convocation par la police,

elle secoua la tête de dépit. Ce n'était vraiment pas la pause matinale qu'elle avait envisagée.

La voiture banalisée des policiers était garée à cheval sur le trottoir de l'avenue Léonard-de-Vinci et le trajet jusqu'à Levallois ne prit pas plus de dix minutes. Alice regardait par la fenêtre, les yeux dans le vague et l'esprit ailleurs. Ce fut uniquement lorsqu'ils pénétrèrent dans le stationnement de la DGSJ par la rue Kléber qu'elle nota que les seules voies entendues depuis leur départ se résumaient à celles des conversations transmises par la radio de police, ce qui n'était guère pour la rassurer.

— Par ici, je vous prie... lui dit le capitaine Scarlett en lui ouvrant la porte.

Ils pénétrèrent dans le hall et allèrent vers le poste de sécurité.

— J'aurais besoin d'une pièce d'identité et de votre téléphone.

Alice fouilla dans son sac et lui remit ce qu'il demandait. Elle n'arrivait pas à réfléchir correctement, mais sentait qu'il avait dû se produire une catastrophe pour qu'elle se retrouve ainsi invitée par les forces de l'ordre. Scarlett lui remit un carré en plastique sur le dessus duquel figurait un numéro imprimé en blanc.

— On va conserver votre pièce d'identité et votre téléphone. En sortant, vous pourrez les récupérer à l'aide de ce numéro.

Alice se réjouit d'entendre parler de sortie. L'affaire ne devait finalement pas être si terrible que ça s'ils envisageaient de ne pas la retenir trop longtemps.

— Suivez-moi...

Les deux policiers escortèrent la jeune femme dans les couloirs du rez-de-chaussée jusqu'à une salle de réunion où ils l'abandonnèrent après avoir fermé la porte. Avec circonspection, elle fixa la bouteille d'eau sur la table. Ayant vu dans certains films qu'il pouvait s'agir d'une astuce d'enquêteur pour obtenir son ADN, elle décida de ne pas y toucher. Pour autant, elle ne voyait pas vraiment ce que la police pouvait lui reprocher, vu la platitude de son existence depuis les trois dernières années. De grandes baies vitrées laissaient passer la lumière, mais un film givré rendait l'extérieur flou. Alice nota également qu'il n'y avait pas de miroir géant sur les murs, contrairement à ce qu'elle imaginait d'une salle d'interrogatoire. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit sur un grand gars athlétique qui déposa un fin dossier sur la table. Il s'avança en lui tendant la main.

—Bonjour, Mademoiselle Edelman, je suis le commandant Stéphane Lauzier. Merci d’avoir accepté de venir à cette rencontre.

Alice allait rétorquer qu’elle n’avait pas eu l’impression qu’on lui avait laissé le choix, mais préféra s’abstenir.

—Avez-vous envie de quelque chose ? poursuivit le policier. Un café peut-être ?

L’enseignante trouva louches cette politesse et le souci de son bien-être. Ça ne pouvait cacher qu’une catastrophe ou un piège à son intention.

—Merci, mais j’aimerais autant que vous me disiez tout de suite de quoi il retourne. J’avoue que j’avais une autre idée de mon programme, ce matin, lorsque je me suis levée...

Lauzier opina, prit place dans une chaise en face d’Alice et ouvrit le dossier posé devant lui.

—Je vais aller droit au but, alors...

La jeune femme prit une profonde inspiration pour calmer le frisson d’angoisse qui venait de la parcourir. Lauzier posa ses deux mains à plat sur le dossier et la regarda droit dans les yeux.

—Nous allons revenir au mois de novembre 2015, si vous le voulez bien...

Un air ahuri se dessina sur le visage d’Alice. Le Bataclan était pour elle de l’histoire ancienne et il lui semblait même que les enquêtes de police étaient terminées depuis belle lurette. L’officier lui brossa rapidement un tableau de l’événement et la façon dont elle y avait été impliquée.

—Sommes-nous d’accord, jusque-là ?

Sans attendre de réponse, il fouilla parmi les feuilles de son dossier et en sortit la photo que Thomas avait prise chez Alice lors de leur dîner. Décontenancée, cette dernière afficha des yeux ronds et laissa tomber d’une voix blanche :

—Vous êtes allés chez moi ?

—Non, rassurez-vous, rien de tout ça. Vous allez comprendre. Cet homme, fit Stéphane en tapant de l’index sur le visage de Lex, vous le connaissez bien sous le nom de Samuel Abitbol, c’est exact ?

«Voilà, on y arrive», se dit Alice. Elle comprit alors que Sam avait dû se placer dans une situation pas possible pour avoir la police sur le dos. Peut-être était-ce même la raison pour laquelle il l’avait laissée si précipitamment, dans la cage d’escalier de la rue Vaneau.

Curieusement, cette perspective la consola un peu. Elle acquiesça d'un mouvement de tête, puis le policier lui demanda :

—Avez-vous une idée de l'endroit où il se trouve, aujourd'hui ?

—Aucune, je n'ai pas de nouvelles de lui depuis plus de trois mois. Allez-vous me dire ce qu'il a fait ?

—Non, mais je vais vous présenter quelqu'un qui va le faire, déclara Lauzier en se renversant dans sa chaise. Excusez-moi.

Il se leva, alla ouvrir la porte, puis Alice le vit faire un signe en direction du couloir. Elle resta sans voix lorsque Thomas, ou plutôt une version usée de lui-même, entra dans la pièce d'un pas lourd. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Son visage reflétait une immense tristesse, un début de barbe sale recouvrait ses joues, et ses yeux étaient rouges et gonflés, comme s'il n'avait pas dormi de la nuit. Les effluves du parfum qu'il portait samedi soir avaient disparu. Sa chemise froissée et des traces sèches de ce qui ressemblait à du sang couronnaient cette vision apocalyptique. Alice se leva et tendit les bras vers lui.

—Thomas, qu'est-ce que... murmura-t-elle, effarée.

Sans un mot, l'agent la repoussa d'un signe de la main et vint s'asseoir à la place de Lauzier, qui, resté dans le couloir, referma la porte. Alice porta les mains à sa bouche et étouffa un sanglot.

—Thomas... répéta-t-elle mécaniquement, désespérée face à une situation qui la dépassait.

—Avant tout, commença Thomas d'une voix éteinte, sache que je suis désolé de tout ça, sincèrement désolé. Si j'avais pu faire autrement, je l'aurais fait, je te le promets...

—Mais enfin, Thomas, s'énerva Alice pour qui rien de tout cela n'avait de sens, tu vas me dire de quoi on parle, oui ou merde ?

L'homme attrapa une autre photo dans le dossier et vint la poser à côté de celle prise dans l'appartement d'Alice. Il s'agissait du cliché obtenu par Adrian et Sophie à Dubaï lorsque Lex avait rencontré Avtury. La jeune femme regarda alternativement les deux clichés sans réagir. Thomas pointa du doigt le visage du Tchétchène.

—Cet homme, c'est le logisticien des attentats de Paris... Et celui-ci, poursuivit-il en désignant Lex, c'est celui qui a tout organisé, tant à Paris en 2015 qu'à Montréal il y a quatre mois.

Alice restait figée comme une statue de glace, le visage défait. Thomas attendit que ces révélations fassent leur chemin dans le cerveau de la jeune femme.

—N'importe quoi ! ricana-t-elle nerveusement. C'est impossible, il m'a sauvé la vie... Et qu'est-ce que tu fais ici, toi le prof d'université, à m'interroger ? À moins que tu sois autant prof que moi charcutière ?

En silence, Thomas sortit du dossier la photo prise sur rue Siccard et où on apercevait le visage de Sam à moitié caché par un bonnet et une écharpe.

— Cette photo a été prise à Montréal quelques heures avant les attentats. Cet homme accompagnait les six kamikazes.

Alice se pencha en avant. Reconnaisant immédiatement le regard de Samuel, son menton se mit à trembler et sa colère retomba d'un coup, pour laisser place à un total découragement.

— Non, supplia-t-elle à mi-voix, non...

Elle éclata brutalement en sanglots. C'en était trop, trop de frustration d'avoir été abandonnée sans explications, trop de temps perdu à tenter de se reconstruire après le Bataclan, trop d'émotions à l'idée d'apprendre qu'elle avait peut-être vécu trois années avec un monstre. Mais également, trop de déconvenue, alors que tout commençait à aller mieux, et surtout, trop de mensonges de la part de Thomas. Elle sentit une colère inhabituelle gronder en elle.

— Thomas, espèce de salaud, tu m'as menti depuis le premier jour... Tu m'as MENTI !

Elle avait hurlé le dernier mot et s'était brusquement levée en envoyant valser sa chaise contre le mur. Thomas vit ses poings se serrer de rage, alors qu'elle poursuivait d'une voix blanche.

— Tout ce que tu m'as dit... Le dîner, la soirée, j'ai vraiment été trop conne...

L'agent se leva lentement, fit le tour de la table et tira la chaise vers lui. Il appuya fermement sur l'épaule d'Alice, tendue comme un arc, pour la forcer à se rasseoir, s'accroupit à côté d'elle et la regarda bien en face.

— Tout ce que je t'ai dit était sincère. Les choses ont changé quand j'ai vu la photo de Lex chez toi. Je ne m'y attendais pas, tu peux me croire.

Écroulée dans la chaise, la jeune femme pleurait maintenant à chaudes larmes.

— Tu le savais depuis le début. Tu m'as suivie dans l'avion et tu m'as manipulée... Tu as fait un bon boulot de flic, bravo !

Le Canadien secoua la tête, alors que son interlocutrice reniflait bruyamment. Considérant ce qu'il lui avait relaté lors de leur soirée quant aux raisons de son voyage, il pouvait difficilement lui dire qu'il ne lui avait jamais menti.

— Regarde-moi, la pria-t-il en la voyant attraper un mouchoir en papier dans son sac.

Il lui saisit les joues dans la paume de ses mains et la força à tourner la tête vers lui. Des yeux verts pleins de larmes lui brisaient une deuxième fois le cœur en l'espace de quelques heures.

— Alice... Je te jure que ce n'est pas ce que je voulais. Tout ça n'est qu'un hasard funeste, un malheureux concours de circonstances.

Alice recouvrit les mains de Thomas avec les siennes en se disant que c'était la première fois qu'elle les touchait vraiment. Il tenta de rendre sa voix la plus douce possible, comme pour tenter d'enrober un tant soit peu ce qu'il s'apprêtait à lui demander.

— Alice, ce ne va pas être facile, mais tu vas devoir nous aider...

Il était un peu plus de midi lorsqu'Aten Gabra quitta la mosquée Abd-El-Matine située dans le quartier Papineau en direction de son restaurant de kebab habituel qui se trouvait, lui, à deux coins de rue plus au sud. Il sifflotait sans discontinuer depuis la veille. Espérant avoir bien mémorisé le numéro de cellulaire d'Ania, il comptait l'appeler dès qu'il serait attablé au restaurant pour l'inviter comme convenu à boire un café et, accessoirement, prendre des nouvelles de sa cheville. La journée était particulièrement froide, mais ensoleillée, ce qui ajouta du baume au cœur de l'imam.

— Yo, Abdel, *keif halak*⁴⁴? lança-t-il au jeune apprenti du restaurant, occupé à raser de fines tranches de poulet à la broche avec son long couteau de cuisine.

— *Tama'am, al-hamdoulila, wa anta*?⁴⁵ lui répondit l'adolescent sans le regarder. Tu prends comme d'habitude?

— *Eywa, choukrane*⁴⁶... confirma Gabra en déroulant l'écharpe de laine qu'il portait autour du cou.

44. Comment vas-tu?

45. Très bien grâce à Dieu, et toi?

46. Oui, merci.

Il jeta un coup d'œil dans la petite salle sans charme, repéra deux clients habituels et un nouveau qui picorait des frites d'un air distrait tout en le regardant avec insistance. Sans y prêter attention, Gabra consulta les dernières nouvelles sur son cellulaire pour tuer le temps. Au bout de quelques instants, il leva les yeux pour constater que l'homme l'observait toujours. Début cinquantaine, des cheveux grisonnants coiffés en arrière et une barbe, il était assis dans un angle de la salle qui lui procurait une vue imprenable sur l'ensemble du restaurant, y compris la porte. L'imam se replongea dans son cellulaire jusqu'à ce qu'Abdel lui tende sa commande par-dessus le comptoir.

Il le remercia et chercha une place des yeux. L'homme aux cheveux gris lui fit signe de s'installer en face de lui, ce à quoi il répondit négativement d'un signe de tête en choisissant une table à l'opposé. Il trouvait étrange cette invitation de la part de l'inconnu, considérant que les activités actuelles de la mosquée et leur montée en puissance au cours des prochains mois imposaient un certain niveau de prudence. Il était conscient d'avoir déjà pris un certain risque à héberger Yassine pour quelque temps dans la planque de Longueuil. Il connaissait la réputation de l'homme grâce à Nicolai Gorlanov, le contact tchéchène qui les avait présentés l'un à l'autre à Dubaï, et comptait sur lui pour augmenter l'empreinte du mouvement des Frères musulmans au Québec. Il ignorait les détails de l'histoire, mais il devenait évident que son relais d'influence semblait ne plus avoir d'influence que le nom et qu'en définitive, il ne lui servirait plus à grand-chose, sinon à lui causer des ennuis. Perdu dans ses pensées, il n'avait pas remarqué que l'inconnu s'était approché de lui.

— Je peux ? demanda celui-ci en désignant la chaise.

— Si je dis non, rétorqua Gabra, ça change quelque chose ?

L'homme sourit tranquillement et posa son manteau de laine grise sur le dossier. Il portait un complet trois-pièces assorti d'une chemise blanche à col ouvert. Sans attendre, il s'assit face à Gabra.

— Je ne veux pas interrompre votre déjeuner...

Ce à quoi Gabra répondit d'un haussement d'épaules.

— Du moment que je n'en ai pas d'aigreurs d'estomac... répondit-il sèchement ensuite sans un regard pour l'inconnu.

— Vous parlez un excellent français. Il me semble que c'est la langue de la bourgeoisie, en Égypte, n'est-ce pas ?

Gabra détesta cette entrée en matière. À l'évidence, l'homme en savait un bout sur lui et cette rencontre ne lui disait rien qui vaille. Il souleva un peu de graines de couscous avec sa fourchette et la porta à sa bouche. Il prit le temps de mâcher posément avant de répondre. Pendant ce temps, l'inconnu était resté silencieux, comme s'il attendait que l'Égyptien entame la conversation.

— Que puis-je faire qui intéresse la police ?

Le quinquagénaire contint un éclat de rire. Il attrapa une carte professionnelle dans la poche intérieure de sa veste et la posa à côté de l'assiette de Gabra. Celui-ci sentit un courant d'air glacé tout le long de sa colonne vertébrale. Celui qui lui faisait face travaillait pour le Service canadien du renseignement de sécurité... Il pensa immédiatement à Yassine.

— Vous aimez le Québec ? s'enquit calmement l'agent, comme pour débiter une conversation courtoise.

— Vous m'avez coupé l'appétit, répliqua Gabra en posant sa fourchette avant d'essayer sa bouche avec une serviette en papier, alors j'aimerais que vous alliez droit au but.

— Je viens vous donner quelques nouvelles d'Ayoub, expliqua calmement l'agent.

Gabra faillit s'étouffer avec une gorgée d'eau.

— Vous avez fait plusieurs demandes pour rencontrer votre frère qui est présentement détenu au pénitencier fédéral de Donnacona.

Ayoub constituait la principale raison pour laquelle Gabra avait décidé de prendre la suite du vieil imam de la mosquée Abd-El-Matine. La seule famille qui lui restait se limitait à son frère, enfermé depuis presque deux ans dans un pénitencier de haute sécurité, après qu'il eut été condamné avec plusieurs complices du *Canadian Muslim Bikers* pour voies de fait graves et trafic de stupéfiants.

— Vous n'ignorez pas, enchaîna l'agent de sa voix posée, que les motards du CAMU s'affrontent régulièrement avec d'autres gangs de motards, même en prison. D'ailleurs, l'un d'entre eux s'est fait poignarder pas plus tard que la semaine dernière. Ce n'est pas votre frère, mais il est pratiquement impossible, malgré toute la bonne volonté des services pénitentiaires, d'assurer une complète protection.

Le voyant hausser les épaules avec un air fataliste, Gabra saisit tout de suite où l'agent fédéral voulait en venir.

— Ça va, j'ai compris. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

L'homme tira une photo de sa poche. Il s'agissait d'un montage où l'on voyait Yassine à gauche et Gabra à droite, alors qu'ils entraient dans le restaurant pakistanaï du quartier de Deira à Dubaï, trois mois plus tôt.

— Je veux que vous me préveniez si vous entendez parler de lui, indiqua-t-il en tapotant l'image.

Il avait lancé la requête d'un ton péremptoire, sans laisser à l'imam le loisir d'argumenter sur la réalité ou le motif de la rencontre de Dubaï. L'Égyptien garda le silence un moment : la façon dont l'agent avait formulé ses propos ne permettait pas de savoir s'il avait connaissance de la présence de Yassine à Montréal.

— Ne réfléchissez pas trop, lui conseilla l'homme d'un ton ferme. D'une part, vous n'avez pas vraiment le choix, et d'autre part, je n'ai pas le temps d'être patient.

— Au cas où j'apprendrais quelque chose, qu'est-ce que j'y gagne ?

— Votre frère pourrait être transféré dans un établissement de sécurité moyenne comme La Macaza ou Cowansville, et vous pourrez ainsi le voir. Sinon, je crains que vos demandes de visite continuent à être ignorées et que la vie d'Ayoub devienne difficile à Donnacona...

Silencieux, Gabra pèse en son for intérieur les conséquences de ce choix cornélien. Trahir son frère ou trahir la cause, voilà en gros ce qu'on lui proposait.

Lex arborait un air mauvais depuis qu'il avait pris la décision, considérant que sa fin approchait inéluctablement, de terminer en beauté. Il envisageait désormais trois attaques simultanées : les deux prévues lors de l'opération Dakar et une autre à Montréal dont il serait à la fois l'instigateur et le kamikaze.

Il allait faire appel une toute dernière fois à Gabra, et s'excuser auprès de lui de faillir à la promesse qu'il lui avait faite à Dubaï. Il espérait à la fois que Boumaza respecterait ses engagements quant à l'accélération du processus d'approvisionnement en lance-missiles, chose qui avait été promise lors de leur récent contact, et que l'Égyptien pourrait lui fournir le matériel dont il aurait besoin pour perpétrer non pas un, mais deux attentats simultanés lors du prochain Shabbat

juif, prévus vendredi dans cinq jours. Les chiens de l'opération Dakar n'auraient que ce qu'ils méritaient un peu en avance. Pour sa part, Montréal serait frappée une deuxième fois en quelques mois, ce qui en occident, représenterait une première dans le djihad.

Il était conscient que cela ne lui laissait que peu de temps pour veiller à la préparation et à la coordination. À compter de maintenant, chaque heure importait. Il avait également décidé de faire ses adieux à un être cher. N'ayant pu être présent lors des derniers instants de sa mère, c'était la dernière occasion qui se présenterait de faire amende honorable.

À l'instar de Bachir quelques mois auparavant, il ferma les yeux et se mit à fredonner les premiers versets d'*Ayat-al-Kursi*.

Malgré les antalgiques, Sophie avait eu une nuit ponctuée de mauvais rêves et de microréveils qui ne l'avaient pas reposée. La lumière du jour perçait maintenant ses paupières et elle ouvrit les yeux. Éblouie par le blanc des murs, elle les referma aussitôt et lâcha un faible gémissement. Soudain, elle sentit une main se poser sur son bras droit et reconnut une voix familière.

—Voilà le retour de la Belle au bois dormant... ironisa Thomas. Remarque, ça ne m'étonne pas, vu que l'heure du goûter approche.

Sophie tenta de sourire, mais grimaça plutôt de douleur. Tout son corps la faisait souffrir et il lui semblait que son visage avait triplé de volume.

—De l'eau... murmura-t-elle.

Thomas lui tendit un verre avec une paille de laquelle elle tira quelques gorgées. Le liquide adoucit sa gorge qui lui donnait l'impression d'avoir été sablée avec du papier de verre.

—Je suis où ?

—À l'hôpital Ambroise-Paré de Boulogne. Tu as passé une sacrée nuit.

Parvenant enfin à garder les yeux ouverts, Sophie découvrit un Thomas souriant, mais échevelé, mal rasé, l'air épuisé et affublé des mêmes vêtements que la veille.

—Merci d'avoir passé la nuit avec moi. J'ai bien cru te voir affalé dans ce fauteuil à plusieurs reprises...

— Tout est de ma faute, je ne sais pas quoi dire, s'excusa Thomas d'une voix sourde.

Du coin de l'œil, la patiente aperçut une mèche de ses propres cheveux encore collée par du sang.

— Je dois être horrible... Mon visage... Je suis défigurée ? s'enquit-elle avec appréhension.

Elle souleva difficilement la tête pour constater que son avant-bras gauche, enveloppé d'un bandage immaculé, reposait sur un support fixé au lit. Elle toucha son visage de sa main libre et un élan de douleur la saisit au simple contact des pansements.

— Tu veux la bonne ou la mauvaise nouvelle ? répliqua Thomas en ne pouvant réprimer un éclat de rire. Bon, O.K., la mauvaise, c'est qu'ils n'ont pas de petits Financiers aux amandes en cuisine.

Sophie émit un rire nerveux, mais s'interrompit aussitôt en gémissant. Elle avait l'impression d'avoir été percutée par un autobus.

— Arrête, j'ai mal... La bonne, alors ?

— La bonne, c'est que rien n'est sérieux. Pas d'hémorragie interne et apparemment, pas de traumatisme crânien grave. Ils te gardent tout de même quarante-huit heures en neurologie pour surveiller ton état.

— Alors, c'est quoi tous ces pansements ? Je sais que mon bras est cassé, je l'ai senti.

— Oui, confirma Thomas, ton cubitus, mais en revanche, il ne s'est pas déplacé. Ils attendent que ton bras dégonfle et ensuite, ils vont le plâtrer. Sinon, tu auras deux yeux au beurre noir pendant quelques semaines. Ton nez est cassé et ils ont dû suturer ta pommette. Deux bonnes raisons de ne plus quitter tes lunettes de soleil.

— Ça veut dire que je vais vivre avec une vilaine cicatrice sur le visage, c'est ça ? s'inquiéta Sophie après avoir laissé échapper un long soupir angoissé.

— Ils m'ont dit qu'ils ont utilisé un fil spécial qui ne laisse pas de trace. Tu seras aussi belle qu'avant.

En exhibant un sourire, Sophie posa un doigt sur les taches de sang qui avait éclaboussé les manches de la chemise de Thomas.

— Tu es blessé ?

— Non, je n'ai rien. J'ai un peu joué au docteur en attendant l'arrivée des secours.

À ces mots, ce fut comme si tous les neurones endormis de Sophie venaient de se connecter d'un seul coup. Prise de panique en se remémorant soudainement les événements survenus lors de leur sortie du métro, elle se souvint qu'elle avait perdu connaissance sans avoir eu le temps de transmettre une information capitale à Thomas.

— L'homme...

L'agent canadien lut de l'angoisse dans les yeux de la jeune femme. Il allait la questionner lorsqu'elle poursuivit d'une seule traite.

— L'homme qui nous a attaqués, je sais qui c'est... J'ai reconnu sa voix. C'est Adrian, le gars qu'Ottawa a envoyé à Dubaï pour prendre la photo.

Stupéfait, Thomas ne put retenir un juron. Si cette affirmation s'avérait exacte, il s'agissait là d'une information qui remettait tout en perspective. Ça signifiait d'une part que le SCRS avait développé une capacité offensive, et d'autre part que ce service n'hésitait pas à l'utiliser non seulement contre des citoyens canadiens, mais aussi contre leurs propres agents. C'était énorme.

— Tu étais sonnée, Sophie, tu as peut-être confondu ?

— Non, réfuta Sophie en secouant mollement la tête, je suis absolument positive. J'ai voulu te le dire, là-bas, mais je n'en ai pas eu le temps. Ce sont des gens de chez nous qui m'ont fait ça, c'est atroce...

Thomas lui caressa doucement les cheveux et c'est avec les yeux embués de larmes qu'elle le laissa faire. L'agression de la veille était donc une opération de persuasion à son intention, et le moins que l'on pouvait dire, c'était que l'Administration centrale y avait mis les moyens. Thomas sentit une rage sourde naître en lui. Que le gouvernement canadien, à l'instar d'autres démocraties, se soit doté d'un service capable de conduire des opérations clandestines à l'étranger avait du sens. Il se souvenait d'un article désignant ce genre d'activités comme une troisième voie complémentaire à la force militaire classique et à la diplomatie, ce à quoi il souscrivait pleinement, même s'il aurait préféré que la responsabilité en soit confiée à un organisme créé spécialement à cette fin. En revanche, l'utiliser contre ses propres concitoyens relevait plus des prérogatives d'une police politique et Thomas ne pouvait admettre que le Canada avait sauté le pas. Il en déduisit qu'un courant extrême avait vu le jour au sein du SCRS. La question était maintenant de savoir de quelle façon il était implanté et l'importance de son ampleur. En baissant les yeux vers Sophie, il

eut l'impression qu'elle s'était endormie, mais elle se mit à bouger en gémissant.

— Je vais devoir joindre quelqu'un. Ce que tu me dis a trop d'implications. Dans les ambassades, as-tu déjà entendu parler en interne d'un représentant du Service autre que les habituels agents de liaison ?

Les yeux fermés, Sophie secoua lentement la tête. Elle se sentait affreusement faible.

— Jamais, eut-elle le temps de murmurer avant de se rendormir.

Sa main retomba mollement sur le drap. Thomas se leva en silence, attrapa son téléphone et sortit dans le couloir.

Bien que la visite du SCRS eut passablement secoué Gabra, celui-ci ne put s'empêcher d'appeler Ania, qui accepta de souper avec lui le soir même sans qu'il ait eu vraiment à insister. Il l'attendait donc dans un restaurant du quartier Rosemont, entre la mosquée et la rue Cuvillier où il avait laissé la jeune femme.

Ayant passé l'après-midi à réfléchir à sa situation, L'Égyptien ne pouvait se résoudre à trahir Yassine, pas plus qu'il ne pouvait se résigner à ne pas faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider son frère. Il en avait conclu qu'il irait à Longueuil le soir même pour alerter Yassine. Il supposait qu'en sentant les services de renseignement se rapprocher de lui, le terroriste déménagerait sans délai. Gabra pourrait alors appeler l'agent et diriger ce dernier vers un entrepôt vide. Ignorant ce que le SCRS savait précisément des allées et venues de leur cible, il avait décidé de ne pas se montrer trop vague dans les informations qu'il leur livrerait, sous peine d'être découvert et de perdre tout espoir de revoir Ayoub en bonne santé. Enfin, il se disait que son intervention ne pourrait empirer la situation de Yassine, qui à l'évidence, était déjà en cavale.

Le lourd rideau rouge de la porte d'entrée s'écarta et Gabra eut le souffle coupé à la vue d'Ania. Débarrassée de son inélégante tenue de course à pied, elle rayonnait littéralement. Ses cheveux noirs bouclés étaient tirés vers l'arrière, dégageant un visage au teint mat qui faisait ressortir ses yeux bleus. Elle portait une longue robe agrémentée de petites pierres brillantes, recouverte d'un gilet sobre, mais assorti. À

son approche, l'imam se leva et tira une chaise. Il avait noté qu'elle portait des chaussures de cuir plates et qu'elle ne boitait plus. Ania dut remarquer son regard, puisqu'elle engagea la conversation sur le sujet.

— J'ai mis de la glace en arrivant à la maison et l'enflure est partie. J'ai l'habitude, c'est la troisième fois que je me blesse à la même cheville.

Gabra ne pouvait détacher ses yeux de celle qu'il trouvait encore plus belle que lorsqu'il la croisait le matin.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle devant son regard insistant.

— Excuse-moi, je suis juste époustoufflé.

— Est-ce que tu vas te montrer aussi galant chaque fois qu'on se rencontre ? questionna Ania après avoir laissé entendre un petit rire discret.

Gabra l'invita à prendre place et reprit la conversation à son compte. Malgré ses activités peu recommandables, il savait que l'on avait toujours dit de lui qu'il était charmant et de bonne compagnie, des qualités qui l'avaient parfois sorti de situations difficiles et dont il comptait bien se servir ce soir-là.

La conversation s'orienta naturellement vers leurs activités réciproques qu'ils n'avaient pu qu'effleurer la veille entre la rue Notre-Dame et l'immeuble d'Ania. Celle-ci eut l'air particulièrement intéressée lorsqu'elle apprit qu'il était imam.

— Je ne suis jamais allée à la mosquée. Ma mère non plus, d'ailleurs, avoua-t-elle. Mon père disait que ce n'était pas correct et que nous devions prier à la maison.

— Quelle drôle d'idée ! Il n'y a rien, ni dans le Coran ni dans la Sunna qui l'interdise. Mieux, il y a plusieurs hadiths qui vont dans ce sens... Celui-ci, par exemple : « N'empêchez pas les servantes de Dieu de visiter les mosquées de Dieu ».

— Sérieusement ?

— Absolument, valida Gabra en lisant un étonnement sincère sur le visage d'Ania. Les hadiths sont pleins de sagesse. Il y en a d'ailleurs un autre qui dit : « Ne tardez pas à commander le tajine un lundi soir sous peine de mourir de faim ».

Les deux se mirent à rire.

— Moi qui croyais tous les imams insipides, voilà que j'en rencontre un qui est non seulement sportif, mais en plus, plein d'humour !

— Et toi, tu me disais que tu travaillais dans la banque ? poursuivait l'Égyptien en tendant un menu à la jeune femme, rassuré sur l'effet qu'il lui faisait.

— Oui, répondit-elle, chez Al-Hajri Community Development Corporation. Tu connais ?

— Une banque *halal* qui ne facture pas de *ribâ*⁴⁷ ?

— Plutôt une *hawala*⁴⁸, en fait. Oh ! Ils servent de l'*aghroum*⁴⁹... Génial ! On pourra voir s'il est aussi bon que celui de ma mère !

Gabra héla la serveuse et passa les commandes.

— J'ai pas mal cherché de banques islamiques, au Québec, avant d'arriver, mais je n'ai jamais entendu parler de ce réseau.

— On est plutôt discret, vu les clients avec lesquels on travaille... Mais ce n'est pas très intéressant, parle-moi plutôt de toi !

Gabra demeura un instant pensif. Méfiant de nature, il ne pouvait toutefois pas ignorer les possibilités de transferts financiers à l'international qu'offrait la compagnie où travaillait Ania. Il lui fallait justement trouver un moyen de rapatrier discrètement des fonds depuis l'Égypte.

— Quel genre de clients traitent avec vous ?

— En fait, on est dans la même branche, ne répondit qu'à moitié Ania en affichant un air malicieux, je m'occupe du bien-être matériel de nos frères, et toi de leur bien-être spirituel...

Tout au long du repas, la conversation divergea sur un tas de sujets, allant de la formation des imams au gel amortisseur des chaussures de course. Ils échangeaient sur tout et riaient beaucoup. Gabra trouvait particulièrement plaisant d'avoir si vite rencontré à Montréal une femme musulmane, à la fois si belle et particulièrement intelligente.

Bien que tourmenté par la visite de l'agent fédéral, il tentait de ne rien laisser paraître. Pourtant, alors qu'ils terminaient leur tasse de thé à la menthe après avoir englouti une tonne de pâtisseries, la jeune femme se tut brusquement et fixa Gabra droit dans les yeux dans un parfait silence. Ce dernier était paralysé par la profondeur du regard bleu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

47. Intérêts sur les sommes prêtées.

48. Système de paiement par circulation d'argent entre agents de change.

49. Pain traditionnel berbère.

—Tu me sembles soucieux. Je le vois là...

Ania posa son index à la racine du nez de l'Égyptien, qui frissonna au simple contact de la peau tiède.

—Je suis si transparent ? Rien de grave, des affaires de famille... répliqua-t-il en secouant la tête.

Il relata brièvement l'histoire entourant l'incarcération d'Ayoub et les craintes qu'il entretenait au sujet de sa santé.

—En plus, je ne peux même pas le visiter.

—C'est moche. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?

—À moins que tu comptes le ministre de la Sécurité publique du Canada parmi tes clients et que tu puisses lui soutirer une faveur, non, je ne vois pas...

—Dis-moi, reprit la jeune femme en souriant timidement, j'espère que tu ne m'en voudras pas, mais avant de venir, j'ai recherché ta mosquée sur Google. Comme je te le disais, la plupart de nos clients comptent sur notre discrétion, alors on se méfie un peu des rencontres fortuites... Si tu vois ce que je veux dire.

Gabra ne voyait que trop bien. Il était d'ailleurs ravi qu'elle fasse preuve de méfiance. Il admit intérieurement qu'il aurait dû, lui aussi, être sur ses gardes, mais il était trop attiré par cette femme pour penser clairement lorsqu'il se trouvait en sa compagnie.

—Et donc ?

—Et donc, vous êtes apparus dans la presse à plusieurs reprises. On vous soupçonne d'être affiliés au Djihad islamique égyptien.

—C'est vrai, on est observé, admit Gabra en haussant les épaules comme s'il s'en moquait. Il y a quelques années, ils ont mis l'IRFAN-Canada, un organisme de bienfaisance, sur la liste des entités terroristes. Ils ont accusé cet organisme de financer le Hamas de manière occulte. L'avantage, dans ce pays, c'est qu'aussi longtemps qu'ils ne peuvent t'accuser criminellement, tu ne risques rien... Par chance, votre police n'a rien à voir avec le Mabahit saoudien.

Il eut un sourire mauvais et se pencha vers Ania.

—Et même si c'était vrai, est-ce que ça changerait quelque chose entre nous ?

—Rien, murmura la jeune femme en posant sa main sur le sien. Moi-même, je transige avec quelques clients que les autorités qualifient de peu recommandables.

Gabra saisit délicatement la longue main et la porta à ses lèvres.

— On avait parlé que d'un café, conclut Ania, je pense qu'il est temps pour moi d'y aller. Appelle-moi demain, ça me fera plaisir.

Décontenancé pendant une seconde, l'imam retrouva instantanément de sa superbe. Une fois l'affaire réglée avec le SCRS, son avenir à Montréal s'annonçait des plus radieux, comme en témoignait le sourire éclatant de la jeune femme.

Comme convenu, Alice avait pu quitter les bureaux de la DGSI aux alentours de 13 h, après que Stéphane Lauzier l'eut fait raccompagner par deux policiers jusqu'à son domicile de la rue Vaneau. Pour sa part, Thomas les avait abandonnés pour retourner à l'hôpital. Malgré l'insistance de la jeune femme, il s'était montré vague au sujet des événements de la veille. Il s'était simplement contenté de l'informer qu'une collègue avait été victime d'une agression et qu'il avait dû passer la nuit à ses côtés.

À moitié allongée sur le sofa au même endroit que le vendredi précédent, elle regardait distraitement la place qu'avait occupée Thomas, lorsqu'il buvait du vin blanc à petites gorgées. Elle se sentait un peu perdue. Il lui avait décrit son rôle auprès de la police du Québec, parlé de sa collaboration avec la DGSI dans la traque de l'instigateur des attentats de Montréal et de son effarement lorsqu'il avait reconnu Lex sur la photo qu'il avait vue chez elle. En se remémorant l'épisode du mal de tête suivi de la batterie de questions à propos de Samuel, Alice convint qu'il devait sûrement être sincère. Pourtant, elle avait bien senti la distance que Thomas mettait lorsqu'il s'adressait à elle, comme si elle n'était plus qu'une personne d'intérêt au sein d'une enquête criminelle. Son attitude lors de leur entretien de la journée ne prêtait pas à confusion ; il était resté purement professionnel.

Il lui avait demandé de lui transmettre n'importe quelle information susceptible de leur permettre de retrouver Abitbol. Elle avait rétorqué qu'elle craignait qu'ils le tuent, ce à quoi il répondit que la police n'avait pas pour vocation de tuer des criminels, mais bien de les traduire en justice. Elle dut reconnaître qu'il n'avait pas tort, même si au plus profond d'elle-même, les mots du Canadien sonnaient creux. Peut-être l'épuisement après la terrible nuit qu'il avait dû passer.

Elle ne se souvenait de rien, à l'exception de l'ancien numéro de cellulaire de Samuel, que Thomas transmit immédiatement au commandant Lauzier. Elle supposait qu'ils allaient le mettre sur écoute, si le numéro, bien sûr, s'avérait toujours en service.

Thomas lui avait en outre appris que Samuel était, sinon à Montréal, quelque part au Canada, et l'avait interrogée sur des amis ou des collègues qu'elle aurait pu connaître, ou encore, sur des lieux qu'il avait particulièrement appréciés au cours de leur voyage du mois de mai. Alice avait été bien en peine de lui répondre.

L'entretien s'était clos sur une injonction émise par le commandant Lauzier l'obligeant à demeurer à la disposition de la police. Fronçant les sourcils, Alice regarda le cadre photo qu'elle avait piétiné de colère et de frustration sur le parquet de son salon. Au fond d'elle, elle sentait que cette histoire finirait très mal.

Gabra regarda Ania s'éloigner du restaurant après qu'elle lui eut déposé un baiser sur la joue et remonté le col de son manteau pour se protéger de l'air glacial. Son cœur battait la chamade comme celui d'un adolescent, même si la belle ne semblait pas facile à conquérir. Tant mieux, se dit-il, cette période de découverte mutuelle aurait eu bien moins d'intérêt si elle lui était tombée toute crue dans les bras, ou pire, si elle avait été l'heureuse élue d'un mariage arrangé. Quoique... À cette perspective, il grimaça d'un air lubrique.

Toujours est-il que la priorité était de rencontrer Yassine et de lui faire part des derniers développements. Il monta dans sa voiture et fila en direction de l'est. Dans un premier temps, il roula vers le quartier Hochelaga, tourna à gauche, puis à gauche de nouveau, tout en scrutant ses rétroviseurs. Personne ne semblait le suivre. Il répéta cependant la même manœuvre... Une autre fois à gauche et une autre à droite avant de remonter l'avenue Sherbrooke, pour ensuite emprunter le pont Jacques-Cartier et gagner la Rive-Sud, les yeux toujours rivés sur les rétroviseurs pour détecter de potentiels invités indésirables. Il n'aurait pas été étonné que la SCRS l'ait mis sous surveillance. C'est en songeant à cela qu'il prit conscience qu'utiliser sa voiture ne constituait peut-être pas la meilleure idée du monde. Il rebroussa donc chemin vers le restaurant et composa le numéro d'Ania.

— Je te manque déjà ?

— Tu ne vas pas me croire, mais mon auto est en panne. Pourrais-tu passer me prendre ?

— Quoi ? pouffa Ania. Un grand sportif comme toi ?

— Il fait super froid.

— O.K., mais pas de plan tordu, hein ? Au restaurant, dans dix minutes.

À l'heure dite, la Ford s'arrêta devant Gabra, qui tapait des pieds sur le trottoir pour se réchauffer. Il s'engouffra à la place passager.

— On ne m'avait encore jamais fait le coup de la panne de voiture, rigola la jeune femme. On va où ?

— J'ai besoin d'un service, en fait, répondit Gabra après une certaine hésitation. Il faut que j'aille quelque part, mais ma voiture ne démarre plus.

— Pas de problème, je te dépose.

— J'ai besoin d'y aller seul, expliqua l'Égyptien avec un air embarrassé. Est-ce que je pourrais te reconduire chez toi et garder ton auto quelques heures ? Je te la ramènerai et je rentrerai à pied, promis...

Ania considéra la demande pendant quelques secondes, puis répliqua :

— C'est osé, ce que tu me demandes. Écoute, on ne se connaît pas bien, ça m'embête...

— Tant pis, rétorqua Gabra en mettant la main sur la commande d'ouverture de la porte. Je comprends et je vais me débrouiller.

— C'est bon... lança Ania en l'arrêtant d'un geste. Ça n'est qu'une voiture, au fond, non ?

Elle enclencha la boîte automatique et prit la direction de chez elle. Gabra resta muet comme une carpe, jusqu'à ce qu'elle rompe le silence.

— C'est à propos de ton frère ? Tu as l'air soucieux, comme au restaurant...

— Indirectement, oui...

La jeune femme afficha une moue que Gabra prit pour un signe de pitié.

— Ne t'en fais pas, ça va s'arranger bientôt... dit-il comme pour se rassurer lui-même.

— Je l'espère. J'ignore de quoi il s'agit, mais moi, je ferais n'importe quoi pour les gens que j'aime. Vraiment n'importe quoi.

Elle stoppa la Ford devant chez elle en laissant les clés sur le contact. Gabra fit le tour de la voiture et vint s'installer derrière le volant.

— C'est vraiment gentil, je ne sais pas comment te remercier.

— Tu paieras la prochaine note au restaurant ?

Gabra sourit et claqua la porte. Alors qu'il démarrait, Kendall se maudissait de ne pas avoir posé de dispositif de pistage dans sa voiture de location, tout en se jurant qu'on ne l'y reprendrait plus. Elle sortit son cellulaire et appela le Bastion.

Chapitre 15

Après avoir joint David MacCann à Ottawa, Thomas avait salué Sophie et entrepris de rentrer au Airbnb. Sur le chemin du retour, il s'était remémoré avec délice le baiser qu'il lui avait déposé sur le front, ce à quoi elle avait répondu avec une tentative de sourire mâtiné d'une grimace de douleur. C'était malgré tout l'un des plus jolis sourires qu'il avait vus dans sa vie.

Arrivé chez lui, il jeta ses vêtements dans la laveuse et prit une interminable douche brûlante sous laquelle il échafauda quelques stratégies en vue des jours à venir. Tout d'abord, il lui fallait rentrer à Montréal, sa présence à Paris étant désormais inutile, voire risquée. L'unité offensive du SCRS agissait vraisemblablement clandestinement à l'étranger, mais sans doute pas sur le territoire national. Et même si c'était le cas, leur pouvoir serait limité par les lois locales et les forces de l'ordre. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle les actions extérieures relevaient traditionnellement d'un service différent des opérations nationales. Que le SCRS dispose en son sein des deux composantes créait, de l'avis de Thomas, un flou préjudiciable à l'efficacité même du Service, ce qui, à terme, provoquerait certainement une scission pour de simples raisons de commodités opérationnelles. S'il était concevable qu'un gouvernement fasse fi des règles de droit en tentant d'influer sur le contexte international au nom de ses intérêts stratégiques, la même règle pouvait difficilement s'appliquer à l'intérieur des frontières sur ses propres citoyens. Du moins, dans un cadre démocratique.

Lors de leur précédent dîner, Sophie lui avait laissé entendre qu'il était sans doute en reconquête de lui-même. En y réfléchissant, il admettait que les événements de la veille, s'ils ne lui avaient pas encore permis de mettre un point final à sa quête, avaient au moins eu la vertu de lui fournir une solide raison de continuer. Quelques années plus tôt, il avait quitté le Service simplement parce qu'une différence de point de vue sur la stratégie de gestion de certaines menaces envers le Canada l'avait déçu. Il en avait conservé quelques regrets, mais aucune amertume. En revanche, ce que Sophie avait subi était purement injustifiable dans un Canada viscéralement attaché à la Charte des droits et libertés. Il manquait encore à Thomas un certain nombre

de pièces du puzzle pour comprendre comment le pays en était arrivé là, et il espérait que l'appel qu'il avait passé plus tôt allait lui apporter un semblant de réponse crédible.

Il avait en outre contacté Joanie afin de lui relater les faits et obtenu une réservation sur un vol d'Air Canada à destination de Montréal le lendemain après-midi. Il s'en voulait de quitter si rapidement Sophie, mais ses priorités étaient de retrouver Lex et de tout faire pour mettre à nu cet incroyable service clandestin.

Il avait tenté de regarder une série télévisée sur son iPad pour se détendre, mais, épuisé, s'était presque instantanément endormi sur le sofa sans même avoir pensé à souper.

Alice termina son verre de vin blanc cul sec en estimant l'avoir bien mérité, même à 10h du matin. Vautrée dans le sofa du salon où elle avait passé l'essentiel de la nuit à pleurer, elle fixait la bibliothèque depuis des heures, les yeux dans le vague. Exténuée physiquement et émotionnellement par les événements de la veille, elle avait décidé de ne pas se rendre à l'université de toute la journée. Pour justifier son absence auprès de son directeur d'unité, elle avait inventé une sordide affaire de famille parfaitement plausible. Ce n'est pas tous les jours, en effet, que des policiers viennent cueillir une enseignante à la sortie des classes. Étienne Bouleau l'avait invitée à prendre tout le temps requis.

Depuis la veille, une mélancolie tenace tenaillait l'esprit de la jeune femme et hantait encore ses pensées ce matin-là. Doutant que le bol d'Ovomaltine habituel fasse une différence, elle commença par avaler deux comprimés contre le mal de tête en plus de la molécule de Sertraline destinée à apaiser ses troubles anxieux. Elle ricana tristement à cette récente idée saugrenue d'en diminuer les doses. Pour l'heure, elle avait plutôt envie d'absorber toute la boîte et de poursuivre son petit déjeuner au vin blanc.

Elle ne parvenait pas à en vouloir à Thomas, même s'il avait brutalement éteint les quelques espoirs qu'elle avait mis dans leur relation naissante. Gorgée après gorgée, elle tenta de faire la part des choses entre l'homme en tant que tel, celui qu'elle avait rencontré dans l'avion, qui l'avait appelée au téléphone et qui avait passé la soi-

rée de vendredi avec elle, et l'enquêteur qu'elle avait découvert contre toute attente dans la salle de réunion de Levallois. À cet instant, elle aurait voulu plus que tout au monde remonter quelques jours avant le Bataclan et rencontrer le même Thomas dans d'autres circonstances, tous deux dépollués de ces horreurs.

Le policier l'avait prévenue qu'ils placeraient son téléphone sur écoute après que leurs recherches pour valider l'ancien numéro de Samuel n'eurent pas été couronnées de succès. Il lui avait également poliment demandé s'ils pouvaient étudier les appels qu'elle avait émis ou reçus depuis le mois de novembre. Comme si, en vérité, on lui donnait le choix.

Les deux enquêteurs n'avaient pas été très bavards au sujet des activités de Samuel. Ils ne s'étaient contentés que du strict minimum pour qu'Alice comprenne le contexte des questions qu'ils lui posaient. Elle apprit avec effroi que Sam avait profité de leur voyage à Montréal pour *organiser* les attentats de novembre, sans vraiment saisir l'ampleur de ce que le terme sous-entendait. C'est là qu'elle s'était souvenue des multiples déplacements d'affaires de son ex vers les destinations que les deux hommes lui avaient lancées au visage : Paris, Montréal, Bruxelles. En revanche, elle avait refusé de croire que Samuel avait pu se trouver en chair et en os à l'aéroport lorsqu'elle était retournée à Paris, jusqu'à ce que Lauzier lui présente une copie de son PNR⁵⁰. Alors qu'elle se remémorait son quotidien avec Samuel, son refus d'emménager ensemble, de raconter ses voyages d'affaires, de se faire des amis, de rencontrer sa famille ou même, d'être simplement pris en photo, elle comprit bientôt qu'elle n'avait pas vu, ou pas voulu voir, celui qui se cachait véritablement derrière Samuel Abitbol.

Elle regretta de l'avoir laissé partir sans qu'il s'explique sur les raisons de son intervention au Bataclan et de sa présence auprès d'elle durant les trois années suivantes, trois années durant lesquelles ils avaient formé un couple sans qu'elle ne sache rien de ses véritables activités. Lorsqu'elle prit conscience de la façon dont elle avait violemment reproché à Thomas de lui avoir menti, alors qu'ils ne se connaissaient que depuis une grosse semaine, elle se dit qu'elle n'était finalement qu'une gourde et qu'elle devrait s'excuser auprès de lui.

En attendant, elle se dit que ce mardi libre de toute contrainte représentait une bonne occasion de rattraper le déjeuner chez ses

50. *Passenger Name Record* : dossier de voyage d'un passager.

grands-parents dans le XVI^e arrondissement et d'enfin boire, même si elle évitait en général les mélanges, cette bouteille de Cahors qui l'attendait depuis deux semaines.

L'esprit embrumé, elle se traîna vers la douche, le verre à pied pendant au bout de son bras.

Lex savait depuis longtemps que la nuit apaisait sa colère, à laquelle s'ajoutait aujourd'hui la frustration d'avoir l'impression de se faire abattre en plein vol. Depuis des années, il organisait des attentats partout dans le monde, des actions connues et médiatisées qui lui avaient valu la reconnaissance de l'internationale du djihad. En conséquence, on lui proposait régulièrement telle ou telle opération qu'il jugeait le plus souvent sans intérêt, inopportune ou mal pensée. Il offrait également ses services de consultation à de nombreux commanditaires, toujours ravi de pouvoir revendiquer en leur nom des actions parfaitement réalisées par un tacticien hors pair.

Celle qu'il préparait cette fois-ci représentait une exception, puisqu'il en serait à la fois le commanditaire et l'exécutant. Peut-être que le groupe prévu pour se prévaloir de l'opération Dakar en profiterait pour récupérer aussi l'attaque de Shabbat à Montréal, mais Lex n'en avait cure. Pour lui, c'était inéluctablement la dernière et la suite de son existence ne dépendait plus que d'Allah.

Gabra l'avait quitté quelques heures auparavant. Il lui avait fait part de la visite inattendue d'un agent du SCRS, ce qui conforta le terroriste dans l'idée que non seulement lui, mais également quelques acteurs clés de son réseau, tels qu'Avtury et Boumaza, se trouvaient dans le collimateur des services de sécurité. Avtury avait complètement disparu du paysage, tandis que Boumaza conversait toujours sur Telegram, mais pour combien de temps encore ?

Lex avait communiqué ses dernières volontés à l'Égyptien, en lui intimant de garder le silence pendant les trois jours qui restaient avant les attentats coordonnés. Il lui avait également commandé deux grenades que l'imam lui promit pour le lendemain. Lex détestait ce genre d'improvisation, mais il n'avait ni le temps ni les moyens de faire confectionner un gilet explosif digne de ce nom.

Par contre, les cibles, ce n'était pas ce qui manquait. Il jeta un coup d'œil à la carte devant lui et fronça les sourcils à la vue du nom de la balise de radionavigation. Il se dit que son projet pourrait effectivement jeter une ombre sur Dakar et lâcha un rire dément à l'évocation de ce trait d'humour qu'il était le seul à comprendre. Il fouilla dans une boîte en carton qu'il avait prise sur une étagère et y saisit une carte SIM anonyme qu'il inséra dans un vieux cellulaire qui traînait là.

Thomas choisit de passer ses dernières heures à Paris en compagnie de Sophie. Une fois les clés du Airbnb déposées dans la boîte à lettres comme convenu avec le propriétaire, il attrapa le bus 123 à la porte d'Auteuil pour se rendre à l'hôpital de Boulogne, son unique sac à dos de voyage à l'épaule.

La jeune femme allait visiblement mieux. Elle se tenait assise et tentait de feuilleter d'une seule main un magazine de filles contenant des photos d'acteurs surmontées de gros titres multicolores sur la couverture. Elle avait repoussé un plateau-repas à peine entamé.

— Mon sauveur ! s'exclama-t-elle en l'apercevant.

Flatté, Thomas s'abstint de lui relater comment il s'était écroulé, furieux de sa propre impuissance, alors que ses agresseurs s'étaient volatilisés sous ses yeux. Il posa son sac dans un coin de la pièce et vint déposer un baiser sur le haut du crâne de la jolie brune, probablement le seul endroit indolore de son corps.

— On dirait que la Belle au bois dormant va mieux, elle a même mangé un peu.

— C'est absolument atroce, grimaça Sophie, ça n'a aucun goût. J'ai pourtant mis beaucoup de sel. Quoi de neuf sur le champ de bataille ?

Thomas prit place sur le bord du lit et l'observa avec tendresse. Un pansement blanc immaculé couvrait son nez et lui barrait encore le visage, ce qui faisait paradoxalement ressortir ses yeux verts, maintenant bordés d'un vilain hématome qui virait au jaune foncé. Constatant qu'elle avait conservé son sourire impeccable, l'agent ignorait comment lui annoncer la nouvelle de son départ qui ne lui procurait aucun plaisir. Il choisit de dire les choses comme elles étaient.

— Je rentre à Montréal aujourd'hui, en fin d'après-midi...

Les coins de la bouche de Sophie s'affaissèrent subitement. Elle baissa la tête et resta silencieuse.

—Ç'a du sens, répliqua-t-elle après un moment, tu n'as plus grand-chose à faire ici...

—Eh bien, on dirait que ça te fait plaisir de me voir quitter le paysage, enchaîna Thomas, décontenancé. Je sais que tu m'en veux pour ce qui est arrivé, je comprends...

—Au contraire, réfuta Sophie en esquissant un sourire empreint de sous-entendus. Je suis en colère, c'est vrai, mais pas contre toi. D'ailleurs, je viens justement de penser à un truc. L'hôpital me libère cet après-midi et je suis en congés de maladie pendant deux semaines. Ce serait une bonne occasion d'aller te donner un coup de main à Montréal, qu'en dis-tu ?

Thomas ne put s'empêcher d'afficher un air satisfait, n'ignorant pas, au fond de lui, que Sophie lui aurait très vite manqué s'il avait dû abandonner à Paris.

—Un coup de main avec un nez cassé et un bras dans le plâtre ? C'est une idée... lança-t-il avant que tous les deux n'éclatassent d'un rire complice.

—Je suis certaine que l'Administration centrale peut rapatrier mon dossier médical au Canada. Ce serait la moindre des choses. Attends-toi à me voir débarquer à Montréal-Trudeau en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je les appellerai tout à l'heure.

—Si j'ai le temps, il se peut que j'aie t'y accueillir.

En prononçant cette phrase, Thomas avait arboré un air si sérieux, que Sophie se demandait s'il plaisantait, jusqu'à ce qu'il se mette à ricaner.

—Très drôle, monsieur Foucher ! Je constate que vous n'avez rien perdu de votre humour militaire. Alors, vas-y... On en est où ?

Dans un langage qu'il n'avait pas utilisé depuis plusieurs années, composé essentiellement d'expressions hermétiques, de demi-mots, d'allusions et de pseudonymes, Thomas parla de sa rencontre avec Alice et raconta comment il était parvenu à identifier Lex.

—Incroyable ! s'exclama Sophie, les yeux tout ronds. Une chance pareille, c'est *weird*⁵¹... Tu l'as vue hier ?

—Oui, avec les gars de l'Intérieur. À la demande de Stéphane, son téléphone a été mis sur écoute dans le cas assez improbable où

51. Bizarre, louche.

Lex l'appellerait. Sinon, on songe à la pousser à communiquer avec lui si l'on parvient à identifier un numéro de téléphone qui tienne la route. Mais pour l'instant, je n'ai rien de positif du côté de Joanie et aucune idée de la façon dont on pourra le localiser, d'autant qu'il a disparu corps et biens depuis bientôt deux jours.

— J'aurais bien passé un ou deux coups de téléphone discrètement, mais compte tenu des circonstances, ça ne me semble pas opportun.

— Reste loin d'eux autant que tu le peux, je t'en supplie. Au moins jusqu'à ce qu'on ait une idée plus claire de ce qui se trame à l'interne.

— J'ai l'impression que quelqu'un a débordé du cadre de la C-59⁵² qui autorise les perturbations. On est loin des entraves à la livraison, de la destruction d'objets ou de la fausse identité. Par contre, à moins que tu sois bien connecté à Ottawa, je doute que tu puisses vraiment agir. Même les parlementaires du CPSNR ignorent tout des opérations en cours, *sécurité nationale*, blablabla...

Sophie poussa un long soupir de désespoir, alors que l'Atlas se mettait à vibrer. C'était un appel de Carmelo. Thomas mima le prénom avec les lèvres à l'attention de Sophie qui hocha la tête. Le bouclier de chiffrement passa au vert.

— Salut Tom, tu as une minute ?

— Évidemment, j'allais justement t'appeler pour te dire au revoir et te remercier pour tout. Je rentre cet après-midi à Montréal.

Thomas entendit un « Ah ! » sonore à l'autre bout du fil.

— Bon, eh bien écoute ça, tu risques d'en avoir besoin. J'ai tapé mon rapport après la rencontre avec nos amis de Levallois, et par acquit de conscience, j'ai entré le nom du gars du couscous dans le système. Tu ne devineras jamais...

Thomas réfléchit un instant, mais ne voyait pas ce que la DGSE pourrait savoir sur Boumaza que la DGSI ne lui aurait pas encore transmis. À moins, bien sûr, que le Marocain fût impliqué dans des opérations à l'étranger qui intéressaient le service extérieur français.

— Tes amis du fédéral nous ont fait parvenir une requête au sujet de son nom juste avant le Nouvel An. Comme ils n'avaient pas indiqué de contexte, on leur a retournée vide sans même la transmettre à la DGSI, en supposant qu'ils cherchaient dans quels réseaux interna-

52. Loi C-59 régissant les questions de sécurité nationale.

tionaux notre homme pouvait bien évoluer ou à quelles opérations il aurait pu être lié de près ou de loin.

— Logique. Si vous n'avez jamais eu affaire à lui par le passé, vous n'aviez rien jusqu'à ce que son nom apparaisse en même temps que ton rapport dans le système, ce qui remonte à tout récemment.

— Correct. Mais tu sais ce que ça veut dire...

Ce n'était pas une question et Thomas voyait effectivement très bien : le SCRS suivait la piste de Lex depuis la rencontre de Dubaï, c'est-à-dire avant même que la CIA leur communique la correspondance sur la photo prise à l'aube des attentats de Montréal sur la rue Sicard. La question toujours en suspens était de savoir si leur but consistait à le neutraliser ou à le protéger. La veille, Thomas avait écarté l'hypothèse d'un *false flag*, une opération exécutée sous une fausse bannière dont Sophie avait évoqué l'idée lors de leur balade sous la tour Eiffel, mais depuis l'agression et l'énergie qu'avait mise le service fédéral à le convaincre d'abandonner l'enquête, il avait choisi de la remettre dans la colonne des possibilités, aussi énorme fût-elle. Vingt-quatre heures auparavant, il n'aurait cru rien de tout cela possible.

— Je ne sais pas comment te remercier.

— Fais juste gaffe où tu mets les pieds avec eux. Y compris avec la cocotte.

Thomas regarda Sophie, plongée de nouveau dans son magazine. Puisque Carmelo ignorait visiblement tout des derniers développements, l'agent se demandait s'il devait l'en informer. Jugeant que l'anomalie consistant à ce qu'un service clandestin s'en prenne à ses propres agents était un sujet de politique intérieure, il préféra finalement se taire. Les deux hommes se saluèrent en se promettant de se donner des nouvelles avant trois ans.

— Alors ? interrogea Sophie en levant les yeux par-dessus le magazine.

— Juste après Noël, tes collègues ont fait une requête sur un nom qui est apparu dans l'entourage de notre ami. Es-tu certaine de ne rien avoir appris de plus lors de la réunion tenue à cette même période ?

— Rien du tout, répondit Sophie en secouant négativement la tête. Les photos et Dakar, *that's it*⁵³.

53. C'est tout.

—Donc, on en revient à nos deux options : soit ils le cherchent eux aussi, mais en passant par un chemin différent du nôtre...

L'iPhone de Thomas sonna à son tour et afficha un numéro masqué.

—...soit ils veulent s'assurer que personne ne le trouve, poursuivit-il en collant l'appareil à son oreille. Oui ?

—Thomas, c'est Stéphane à Levallois. Il faut que tu viennes tout de suite, on a du lourd. Dis-moi où tu es, je t'envoie une voiture.

En voyant Thomas froncer les sourcils et désigner l'hôpital, Sophie s'inquiéta.

—Quoi ? Ils vont encore s'en prendre à moi ?

—Non, non, la rassura Thomas en raccrochant. On vient me chercher, il semble qu'il y ait du nouveau.

—Moi qui pensais t'avoir encore quelques heures... soupira Sophie en affichant un visage désespéré.

Elle écarta son bras droit pour inviter Thomas à se rapprocher et la serrer délicatement.

—Tiens-moi au courant pour Montréal, lui souffla-t-il à l'oreille.

Elle afficha un sourire amer lorsque Thomas agrippa son sac et disparut dans le couloir.

Les transports en commun offraient plusieurs options à Alice pour se rendre chez ses grands-parents. Aussi, avait-elle choisi celle qui nécessiterait le moins de marche, si bien qu'elle était remontée en métro jusqu'au centre du 8^e arrondissement avant d'emprunter la ligne 13 menant au 16^e arrondissement.

La combinaison de la bouteille de vin blanc et des deux comprimés de Sertraline, le double de la dose habituelle en vue d'une meilleure efficacité, s'était-elle figurée, l'avait complètement assommée. Secouée par les saccades de la rame, elle somnolait, la tête appuyée contre la vitre. Plus rien n'avait de sens et elle avait l'impression que sa journée se déroulait comme un film passé au ralenti. Mais bonne nouvelle, s'il en fallait une, elle se sentait invincible. En imaginant un type exhiber un pistolet-mitrailleur au beau milieu de la rame, elle constata qu'elle n'aurait ni la volonté de s'enfuir ni celle de crier. Peut-être même qu'elle accueillerait avec sérénité la rafale de balles.

Alors que le train freinait bruyamment à l'approche de la station *Rue de la Pompe*, Alice ricana en imaginant la tête qu'allaient faire ses grands-parents en la voyant se présenter dans un si piètre état. Ils allaient certainement s'interroger du regard sur le bien-fondé de la bouteille de Cahors en pareilles circonstances, Bon papa l'aidant à s'effondrer dans la duchesse Louis XV pendant que Bonne maman trotterait vers la cuisine pour y chercher un verre d'eau. Au fond, elle s'en foutait. Plus rien n'avait d'importance. Ce jour-là, elle avait dépassé le stade d'être en mesure de ne pas se foutre de tout. Elle se leva en expirant bruyamment et constata que son haleine empestait l'alcool.

Les marches débouchant à la surface lui paraissant plus abruptes que les pentes de l'Everest, elle dut s'aider de la rampe pour parvenir jusqu'en haut. Accueillie par un rideau de pluie fine, elle tourna son visage vers le ciel en ouvrant la bouche pendant que l'eau ruisselait sur ses cheveux et trempait le dos de son pull de coton. Elle sourit bêtement en se rendant compte qu'elle ne portait même pas d'imperméable, puis sans se presser, traversa l'avenue conduisant à la rue Eugène-Delacroix.

Ce fut lorsqu'elle arriva à la hauteur de l'annexe du Lycée Janson-de-Sally qu'elle entendit son téléphone sonner. Elle s'abrita sous une porte-cochère et sortit l'appareil de son sac à main. Un numéro inhabituel s'affichait. Après avoir répondu à l'aide du traditionnel *Allo*, elle n'entendit rien à l'autre bout du fil. Elle se retourna dos à la rue et se cala dans l'angle de la porte en espérant mieux entendre. Au bout de quelques secondes, elle discerna clairement le bruit d'une respiration et réitéra un *Allo !* d'un ton plus insistant.

—Alice ?

Cette voix ne lui était pas inconnue, mais son esprit embrumé par les résidus d'alcool ne parvenait pas à l'identifier.

—Alice, c'est moi...

La jeune femme ne put retenir un hurlement de panique en reconnaissant subitement la voix de l'homme.

Le trajet toutes sirènes hurlantes jusqu'à Levallois n'avait pris que quelques minutes. Stéphane attendait Thomas dans le stationne-

ment de la rue Kléber, abrité sous un auvent de béton. À peine les pneus avaient-ils crissé qu'il se jeta sur la voiture pour ouvrir la porte arrière. D'un geste autoritaire, il somma Thomas de le suivre.

— Laisse ton sac, on s'en occupe.

Le contrôle de sécurité obligatoire passé prestement, le Canadien fut conduit jusqu'à la même salle que celle du vendredi précédent, où il rencontra à nouveau Philippe, le technicien en télécommunications.

— Vous vous connaissez, hein ? dit Stéphane. Un café ?

Sans attendre de réponse, il attrapa un thermos et versa le contenu dans un verre en polystyrène qu'il tendit à Thomas.

— Ton correspondant a appelé Alice il y a quelques minutes, lança-t-il sans autre préambule.

Surpris, Thomas haussa les sourcils. La situation ne lui avait pas paru impossible au premier abord, mais pas particulièrement envisageable non plus. C'était cependant une excellente nouvelle.

— Vas-y, Philippe, rembobine depuis le début.

Le technicien joua quelques secondes sur les touches de son clavier, puis, comme la fois d'avant, des lignes vertes se mirent à s'agiter sur l'écran, accompagnées d'un grésillement dans les haut-parleurs.

— Alice ?

Thomas perçut deux respirations, avec un bruit de fond ressemblant à du vent.

— Alice, c'est moi... articula calmement la voix de l'homme, tout juste avant qu'Alice ne pousse un long cri d'effroi.

— Sam, c'est vraiment toi ?

— Où es-tu ?

— Dans la rue... Mon Dieu !

— Tu es seule ?

— Oui. Il pleut, alors je me suis abritée près d'une porte. Mon Dieu, Sam, qu'est-ce que tu as fait ?

À cet instant, Thomas comprit que Lex venait de prendre conscience du risque qu'il prenait en appelant Alice. L'information sur ses agissements ne pouvait avoir été transmise à cette dernière que par un service de sécurité, si bien qu'il pouvait être certain qu'elle était sous surveillance.

— Ils nous écoutent ?

— Oui, je pense, gémit la jeune femme. Explique-moi, Sam, je t'en supplie ! Je n'en peux plus de ne pas comprendre...

— Je voulais te dire adieu.

— Mais pourquoi tout ça ? demanda Alice en pleurant. Le Ba-taclan ? Nous ?

— Quand je t'ai vue, ce soir-là, poursuivit Lex d'une voix égale, avec ton T-shirt où il était écrit Jérusalem, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai immédiatement pensé à ma mère et à la façon dont ces chiens d'Israéliens l'ont laissée mourir à l'hôpital de Ramallah. Elle était juive aussi, tu sais ? Expulsée d'Irak comme une juive et installée dans les territoires comme une Arabe.

— Mais Samuel, c'est ridicule ! Tuer tous ces gens parce que ta mère malade est morte à l'hôpital ?

— Pas parce qu'elle était malade, mais parce qu'elle vivait dans la détresse et qu'ils ne l'ont pas accueillie. Ils ont perdu la foi. En fait, ils ne valent pas mieux que ces chiens d'Américains et je leur crache tous au visage !

Thomas se demandait ce qui pouvait bien se passer dans la tête d'Alice pendant les quelques secondes de silence qui suivirent. Pour sa part, il commençait à comprendre le fin fond de l'histoire.

— Sam, il faut te rendre maintenant avant que tout s'envenime... Tu t'expliqueras et tout ira bien...

— Tu rêves, ma belle, ricana férocement Lex, c'est fini, mais sois certaine que je ne lâcherai pas la proie pour l'ombre.

Inquiet, l'agent fronça les sourcils. Bien que se sachant pisté par les forces de l'ordre, Lex venait de confirmer qu'il comptait aller jusqu'au bout du projet Dakar. Alice ne lui avait pas répondu.

— Écoute, Alice, j'ai fait de mon mieux pour te protéger pendant ces trois ans. J'ai fait en sorte que tu ailles mieux, c'était la moindre des choses. J'étais en Belgique pendant que ma mère dépérissait en Israël et je ne pouvais pas revenir, c'est comme ça. Je n'y suis retourné qu'après, mais c'était trop tard, mes parents étaient morts tous leurs deux. Avec toi, j'avais l'impression de me rattraper un peu... Tu comprends ?

En entendant Alice pleurer à chaudes larmes, Thomas avait le cœur brisé. Il se l'imaginait effondrée quelque part, seule, à chercher un semblant de logique à la situation.

— Je ne comprends pas, sanglotait-elle. Non, je ne comprends pas...

— Il faut que je te laisse, maintenant. Pour ta propre sécurité, mieux vaut que tu restes dans l'ombre.

Lex lâcha de nouveau son atroce ricanement qui alluma un cli-gnotant rouge dans le cerveau de Thomas. En trois phrases, il avait prononcé deux fois le mot *ombre*... Trop pour qu'il ne s'agisse que d'une coïncidence, d'autant plus qu'il se doutait que la discussion était épiée.

— Non, non ! supplia Alice, je t'en prie, rends-toi et j'irai te voir à Montréal ! Je te visiterai en prison. Ça ne peut pas finir comme ça !

— Tu n'as pas compris, *habiba*⁵⁴. C'est déjà fini...

La conversation fut coupée et Philippe appuya sur la barre d'espace de son clavier.

— Ça fait combien de temps ? s'enquit Thomas

— Début à 11 h 26, indiqua le technicien en consultant l'horodage de la conversation. Ça fait 18 minutes. On vous a appelé tout de suite.

— Une idée de la source ?

— Appel passé depuis l'étranger, mais nos systèmes s'arrêtent là.

— Il faut que je récupère mon téléphone.

Thomas ressentit soudain l'impérieuse nécessité de retrouver Alice. Il ne pouvait pas la laisser seule dans ces circonstances, d'autant qu'il sentait qu'il était partiellement responsable de ce gâchis. Il avait également un appel urgent à passer à Joanie.

L'arrivée d'Alice chez ses grands-parents s'avéra encore plus atroce que prévu. Ceux-ci avaient ouvert des yeux horrifiés devant l'apparence de leur petite-fille, trempée jusqu'aux os, tremblant comme une feuille et arborant de grandes traces noires de maquillage étalées autour de ses yeux rougis et gonflés.

Sans lui poser de questions, ils l'accueillirent avec des mots de réconfort, la firent se déshabiller et l'enveloppèrent dans un peignoir et des serviettes éponges. Bonne maman lui fit chauffer un thé, alors qu'elle reposait dans la duchesse Louis XV, le regard dans le vague, une boîte de mouchoirs en papier sur les genoux. Sa grand-mère se fê-

54. Ma bien-aimée.

licita d'avoir eu l'idée de faire de la soupe, mais le bol fumant reposait toujours sur la table basse sans qu'Alice y ait touché.

Ses aïeuls lui demandèrent s'il lui était arrivé quelque chose de grave qui méritait qu'ils appellent la police. Elle les en dissuada en expliquant qu'elle venait simplement de recevoir un appel inattendu de Samuel, le fameux petit ami disparu comme par enchantement, celui qu'ils n'avaient jamais rencontré. L'un et l'autre la consolèrent de leur mieux.

— Tu sais, ma chérie, ne crois pas que les choses ont toujours été faciles entre Bon papa et moi. C'est un sacré caractère, ton grand-père, un sacré caractère.

À l'autre extrémité du salon, le principal intéressé bougonna une réponse inintelligible en se servant un cognac.

— T'ai-je dit qu'il a eu plusieurs aventures ? reprit la grand-mère. Ah, ma pauvre ! Je t'assure qu'il m'a fallu beaucoup de courage pour supporter tout ça ! Mais que veux-tu, je l'aime...

Alice lui sourit péniblement. À peine Samuel avait-il raccroché qu'elle s'était effondrée contre la porte-cochère. Le vent poussait la pluie dans sa direction, mais, déjà trempée jusqu'aux os, elle s'en moquait éperdument. Depuis la veille, elle avait l'impression d'être aspirée dans un égout sans fond dans lequel elle se débattait sans que ses mains puissent s'agripper à quoi que ce soit de tangible. Sa première pensée fut d'appeler Thomas à l'aide, mais elle n'avait toujours pas résolu l'équation du Thomas de la soirée et du Thomas de l'enquête. Sa seconde pensée fut donc d'aller se réfugier chez ses grands-parents. Elle ne se souvenait pas d'avoir déjà couru aussi vite jusqu'à leur appartement.

Son cellulaire sonna et le nom de Thomas s'afficha sur l'écran. Elle tendit la main vers l'appareil, puis la retira aussitôt. Sans toucher au boîtier, elle écouta distraitement le Clair de lune de Debussy jusqu'à la fin et lui trouva un petit côté pathétique de vibrer ainsi sur lui-même. Le temps de prendre une gorgée de thé, les premières notes de Debussy retentissaient de nouveau. Elle poussa un soupir et fit glisser l'indicateur vert d'un coup de pouce.

Depuis le trottoir de la rue de Villiers, Thomas avait en premier lieu appelé Joanie, et, pour une fois, il l'avait réveillée.

— Je me suis couchée il y a deux heures, l'informa la policière. Tout le monde est sur les dents, ici, pour retrouver ce foutu étudiant.

Thomas lui dressa un résumé de l'appel de Lex à Alice.

— Je voudrais que tu fasses deux choses : un, pourrais-tu tracer l'origine de l'appel à l'aide du système informatique de la salle de commandement ?

— J'en sais rien, répondit Joanie en poussant un grognement perplexe. Il faut que je parle avec Labrèche. En direct, on peut le faire, mais en différé, je l'ignore. Je vais aussi voir avec les techniciens en communication. Ils sont pas mal doués pour ce genre de choses.

— Et deux, trouve-moi tout ce qui a un lien avec de l'ombre et qui pourrait constituer une cible de choix : un lieu, un événement, une personnalité... N'importe quoi. Lex a répété deux fois ce mot en trois phrases et ça n'est pas un hasard : il nous transmet un message, comme pour se foutre de nous. Lance la recherche sur Dakar, mais aussi sur Montréal. J'ai peur qu'en tout dernier recours, il ne se laissera pas arrêter. Tu vois ce que je veux dire ?

Thomas entendit Joanie lâcher un soupir défaitiste. Elle avait saisi que Montréal risquait d'être la cible d'un second attentat.

— O.K., et je vais aussi contacter l'URME, l'Unité de recherche sur la menace extrémiste. Peut-être qu'ils pourront établir des liens possibles avec cette histoire de Ramallah, mais ça m'étonnerait. Samuel Abitbol a fait l'objet d'une enquête de sécurité quand il a appliqué pour son visa.

— Alice m'a dit qu'il avait emprunté le nom de sa mère. Quel est celui de son père ?

— Attends, je regarde... Halabi. Hamza Halabi, un citoyen irakien décédé, tout comme la mère de Samuel en avril 2012. L'immigration a reçu une copie des certificats de décès, donc on n'a pas enquêté de ce côté-là.

— Et Samuel, est-ce qu'il a un deuxième prénom ?

— Une seconde... dit Joanie que Thomas imaginait suivre les lignes du dossier avec son doigt. Oui, Samir. Pourquoi ?

— Je voudrais que tu demandes au renseignement et à l'URME s'ils ont quelque chose au sujet d'un Samir Halabi. Ça m'étonnerait, mais ça ne coûte rien de vérifier.

—Eh bien, t'es pas mal futé, toi, non ? Autre chose ?

—Oui, décale mon vol et prends-moi deux billets pour demain après-midi. Le mien et un au nom d'Alice Edelman. Je te texte la date de naissance et le numéro de passeport que m'a transmis la DGSI.

—Tu comptes lui faire jouer un rôle, à ta rouquine ?

—Je ne sais pas encore, mais si j'entrevois une possibilité, je veux pouvoir l'avoir sous la main.

—Parfait, je te texte les détails. Au fait, le chef de cabinet a recommencé à me parler. Il est satisfait de la façon dont on avance, mais je vais être obligée de lui mentionner qu'il y a une possibilité pour que Montréal soit de nouveau attaqué. Tu peux imaginer la pression qu'il va me mettre.

Thomas voyait surtout qu'en ce moment même, Joanie jouait sa carrière.

—Je me doute. Tiens-moi au courant.

Thomas raccrocha et rangea l'Atlas dans sa poche. Il composa ensuite le numéro d'Alice sur son iPhone et laissa sonner en fredonnant l'air de Debussy. Le répondeur prit le relais au bout de six sonneries. Il raccrocha, réfléchit un instant, et rappela. Alice répondit presque immédiatement.

—C'est Thomas...

—Je sais.

La jeune femme semblait peu ravie de lui parler. Trahie par Samuel et Thomas dans la même journée, ce dernier pouvait difficilement lui en vouloir.

—Je viens d'écouter ton entretien avec Samuel. Il faut qu'on se voie.

—Non, refusa Alice sur un ton sans équivoque.

—Alice, s'il te plaît...

—Et qu'est-ce que ça va changer ?

—Il ne faut pas que tu sois seule en ce moment.

—Merci de te soucier de ma santé, mais rassure-toi, je ne suis pas seule...

—Dis-moi où tu es et je te rejoins.

—J'ai déjà dit non.

Thomas réfléchit aux options qui se présentaient à lui, mais il n'y en avait guère. Soit il parvenait à la convaincre de l'accompagner à Montréal, soit il demandait à la police française de la placer de force

dans le prochain avion. Il secoua la tête à l'évocation même de cette triste idée.

— Écoute, si tu arrives à lui parler, je pense qu'on a une chance de convaincre Samuel de se rendre. On fait tout ce qu'on peut pour le retrouver et je voudrais que tu m'accompagnes à Montréal demain. Tu es sa seule chance. Sinon, je crains qu'il fasse une bêtise et que ça se termine très mal.

Thomas crut un instant qu'Alice allait lui rire au nez, mais en lieu et place, elle garda le silence.

— Je le sens depuis hier que ça va mal se terminer, finit-elle par dire. Qu'est-ce que tu proposes ?

— S'il t'a appelée, c'est que tu es importante pour lui, la rassura Thomas. Du coup, si on parvient à faire en sorte que vous communiquiez ensemble, ou mieux, si on réussissait à provoquer une rencontre entre vous deux, on aurait une petite chance pour que cette histoire se termine bien.

Thomas marqua une courte pause pour accorder un moment de réflexion à son interlocutrice, dont il percevait la respiration saccadée par intermittence.

— Alice, insista-t-il, tu as souffert dans ta chair suite à l'attaque du Bataclan et tu as vu de tes yeux les résultats de celle qu'a subie Montréal. Il faut tout faire pour que ça s'arrête...

— Je suis chez mes grands-parents. Je te texte l'adresse, consentit-elle au bout d'un long moment.

Thomas allait la remercier, mais elle avait déjà raccroché.

Le bras en écharpe depuis quelques minutes, Sophie observait le plâtre blanc d'un air circonspect. L'orthopédiste lui ayant indiqué que son avant-bras resterait immobilisé pendant trente jours, elle prit subitement conscience que, dans son malheur, elle avait au moins eu la chance de ne pas s'être cassé le droit. Elle portait un plâtre pour la première fois de sa vie et trouvait déjà cela lourd et encombrant.

Thomas l'avait appelée rapidement pour l'informer que son départ était finalement repoussé au lendemain, ce qui l'avait réjouie puisqu'Ottawa lui avait réservé un vol retour pour cette même journée. Avec un peu de chance, ils seraient à bord du même avion.

Ayant prévu de quitter l'hôpital le lendemain matin, puis de passer chez elle pour emballer quelques affaires avant de prendre un taxi pour Charles-de-Gaulle, l'agente avait proposé à Thomas d'occuper son appartement pour la nuit, mais celui-ci émit une réponse vague laissant suggérer qu'il avait prévu de dormir ailleurs. Sachant qu'il entendait revoir Alice, Sophie n'était pas vraiment enchantée de la chose.

Alice avait repris place dans le sofa du salon de la rue Vaneau, pendant que Thomas lui préparait un thé dans la cuisine. Comme convenu, il l'avait rejointe chez ses grands-parents pour la trouver en peignoir, l'air complètement défait, avant de la raccompagner chez elle avec à la voiture mise à disposition par Stéphane Lauzier. La Française avait ensuite pris une douche et enfilé des vêtements confortables en coton ouaté. Elle n'avait pratiquement pas ouvert la bouche depuis leur départ de la rue Eugène-Delacroix, malgré quelques tentatives de Thomas pour démarrer la conversation. Il la sentait fragile et perdue.

— Pourquoi les gens font-ils ça ? demanda-t-elle à voix basse, comme pour elle-même.

— Tu m'as parlé ? l'interpella Thomas, revenu de la cuisine avec deux tasses fumantes.

— Je me demandais ce qui poussait les gens à faire des horreurs pareilles.

— C'est complexe, expliqua Thomas avec un soupir las. Chacun peut avoir ses propres raisons, qu'elles soient religieuses, politiques, identitaires ou n'importe quoi d'autre. La Cause avec un grand C en devient simplement le prétexte.

— Mais Sam... Parce qu'il accuse les Israéliens de ne pas s'être occupés de sa mère lors de son retour d'Irak. C'est mince, non ?

Thomas était ravi qu'Alice ait décidé de lui parler. Mieux, elle le regardait de nouveau. Il vint prendre place sur le sofa et les deux se retrouvèrent face à face, comme lors de leur soirée en tête à tête.

— C'est peut-être juste ça, ou ça peut n'être que la pointe de l'iceberg. J'ai appris que ses deux parents sont morts le même mois de la même année. Il a mentionné la maladie de sa mère, mais imagine que son père se soit laissé mourir de désespoir, par exemple...

—Mais c'est affreux ! s'exclama Alice en plaçant une main devant sa bouche comme pour étouffer un sanglot.

—Pire, son père est originaire d'Irak. S'ils ont été expulsés comme nombre d'autres juifs par le parti Baas vers la fin des années 90 et mal intégrés en Israël à leur arrivée, il se peut qu'il se soit senti trahi par ses deux racines, arabe d'un côté et juive de l'autre. La maladie et le décès de sa mère en Cisjordanie n'ont fait qu'alimenter le brasier.

—Comme je me sens trahie par ta double personnalité, universitaire et flic, ne put s'empêcher de répliquer Alice en lui lançant un regard chargé de reproches.

Thomas afficha un sourire crispé, dépité du tournant qu'avait pris leur relation.

—Crois-moi, Alice, tu es une fille géniale. C'est la situation qui est pourrie. Si je n'avais pas découvert la photo de Samuel chez toi, rien de tout cela ne serait arrivé.

La jeune femme resta pensive un moment, puis baissa la tête vers sa tasse.

—Tu as sans doute raison. C'est juste moi qui me mets dans des situations pas possibles, dit-elle, les lèvres tremblantes et les yeux perlés de larmes. Ça va finir un jour, tu crois ?

L'agent posa sa tasse sur la table basse et refréna une terrible envie de serrer la pauvre femme dans ses bras. Sans lui laisser le temps de s'interroger sur ce qu'il devrait faire, cette dernière se leva du sofa, renifla bruyamment et se dirigea vers sa chambre.

—Je vais dormir, je suis crevée. Fais ce que tu veux...

La porte de la chambre claqua derrière elle et Thomas se retrouva seul dans le salon. Puisqu'il transportait son sac de voyage depuis le matin, il décida de rester sur place jusqu'au départ du lendemain. Ainsi, il serait là en cas de besoin, en plus de s'assurer qu'Alice ne lui ferait pas faux bond au dernier moment.

Chapitre 16

D'un air distrait, Adib le Loup dégustait les pâtisseries qu'il avait achetées chez Hachem, sur King Hussein Street, alors qu'il rentrait chez lui. On lui avait confirmé la livraison du matériel dans les prochaines heures, si bien qu'il patientait dans son appartement dénué de tout confort en observant les mouvements de la rue Al-Bayarah par l'ouverture du rideau de grosse toile qui le protégeait imparfaitement de la chaleur et de la poussière soulevée par le vent.

Les petites rues de Ma'an n'étaient pas très passantes, c'était le moins que l'on pouvait dire. La majorité de la nouvelle ville se situait à l'est de l'autoroute Al-Muddawara, découpée en trois grands secteurs délimités par King Hussein et Palestine, deux axes perpendiculaires. L'université se trouvait au sud, à vingt minutes de marche de l'intersection de ces artères.

Construite à l'ouest de King Hussein, la rue Al-Bayarah se terminait à son extrémité nord par l'unique centre commercial de la ville et le Bahrain Park, l'un des seuls endroits où l'on trouvait des arbres, pour le plus grand plaisir des familles. La rue regroupait des bâtisses en terre cuite beige, avec des rez-de-chaussée majoritairement occupés par des boutiques. La construction de beaucoup de bâtiments ne se terminait jamais, si bien qu'ils pointaient les squelettes métalliques de leurs colonnes inachevées vers le ciel. Le dernier étage pouvait abriter une agréable terrasse à la tombée de la nuit, une fois la chaleur de la journée dissipée.

Adib était prêt pour l'opération prévue vendredi, deux jours plus tard. Le point de rendez-vous avait été confirmé sur Telegram, et le tir fixé à 18 h, lors du décollage du vol d'El Al à destination de Tel-Aviv. L'ordre final serait transmis par téléphone satellite.

L'attention du terroriste fut attirée par un grattement sur la porte. Il se leva et trotta sur le sol poussiéreux entre le matelas sale et la petite table qui représentaient, en plus d'une cuisine sommaire faite d'un réchaud à gaz et de quelques ustensiles, l'essentiel de son mobilier. Il s'était promis qu'après cette opération, il prendrait sa retraite, retirerait son argent et irait probablement s'installer à Amman, la capitale jordanienne. Il ouvrit prudemment la porte en bois pour tomber nez à nez avec Bilal, dont le visage était couvert d'un chèche à carreaux noir

et blanc. Lui et son acolyte transportaient une longue caisse cachée sous un tissu sale effiloché sur les bords. Adib leur fit signe de déposer leur charge dans le salon et les deux hommes quittèrent aussitôt la pièce, sans que nul n'ait prononcé le moindre mot.

Par souci de sécurité, Adib jeta un coup d'œil dans l'escalier et referma prudemment la porte de l'appartement derrière lui. Il tira sur le pan de tissu, qui découvrit une caisse métallique vert olive avec des marquages en cyrillique sur les côtés. Il s'accroupit et ouvrit lentement le couvercle, puis aperçut le lanceur et son missile, rangés côte à côte.

Avec un sourire mauvais qui révéla ses longues canines, il souleva le lanceur et le posa sur son épaule. Le lourd tube, qui mesurait plus d'un mètre et demi de longueur, semblait déséquilibré par les organes de tir disposés sur l'avant. Adib saisit la crosse de la main droite, pendant que la gauche enserrait la sphère de caoutchouc qui dépassait sous le fût. Il colla son œil au viseur noir, qui ressemblait à d'énormes jumelles.

Il lui restait à s'assurer que le missile se positionnait convenablement dans le tube-lanceur et que l'électronique du viseur était en état de marche. Par acquit de conscience, il avait pris le parti de s'équiper d'un autre lance-missiles sol-air, un Strela 2 russe beaucoup plus ancien et moins perfectionné, certes, mais assurément toujours efficace.

Il avait prévu d'effectuer son tir depuis le club de golf d'Ayla, situé le long de la frontière israélienne du côté jordanien, mais pas trop près non plus du poste frontière de Wadi Araba, afin d'éviter de s'exposer inutilement. Le point de radionavigation SADDE, au nord de la piste de l'aéroport d'Eilat à deux kilomètres à vol d'oiseau de l'observatoire, était un passage obligé des avions observant la procédure standard de décollage aux instruments. Même le vieux Strela, qui ne disposait que d'une portée maximale de 3,7 kilomètres, ne laisserait aucune chance à l'avion de la compagnie israélienne.

Adib reposa le tube sur son support et décida que le temps était venu de se faire chauffer un thé à la menthe bien sucré.

Depuis leur départ de l'appartement de la Rive Gauche, Alice suivait Thomas tel un zombie. Elle n'avait pas décroché un mot de tout le trajet, se contentant de rester enfoncée dans la banquette de cuir de

la limousine de Personal Drivers, la compagnie privée qu'affectionnait le Canadien. Celui-ci ne s'expliquait pas la cause de ce mutisme, partagé entre le fait qu'elle l'accompagnait contre son gré à Montréal ou qu'elle se trouvait assise à côté de Sophie.

Ils étaient en effet tous les trois enregistrés sur deux vols différents, Sophie sur celui d'Air Canada à 15 h 10, Alice et Thomas sur celui d'Air France à 15 h 40. En montant dans la voiture après avoir remercié le chauffeur de l'avoir soulagée de sa valise cabine, Sophie avait froncé les sourcils en découvrant Alice, avant de la saluer froidement. Thomas avait bien tenté de briser la glace en s'avouant chanceux de voyager avec les deux plus belles femmes du monde, mais ne reçut d'autre réponse que deux sourires polis.

Il avait finalement passé la nuit chez Alice, qui n'était sortie de sa chambre que pour se préparer une assiette à l'heure du souper, pour aussitôt disparaître à nouveau. Pour tuer le temps, l'agent s'était plongé dans la révision de l'article scientifique qu'il ne parvenait pas à terminer, puis s'était endormi sur le sofa.

Ce ne fut qu'une fois la sécurité passée et tous les trois installés dans le hall d'embarquement que Sophie ouvrit la bouche.

— Thomas, tu irais me chercher un café noir et sans sucre ?

L'homme jeta un coup d'œil à Alice, assise en face de lui. Les traits tirés, elle observait les passagers sans les voir. Son sourire si particulier semblait avoir disparu.

— Alice ? l'interrogea-t-il.

Après l'avoir vue secouer la tête, il se leva. À peine eut-il fait quelques pas, qu'il sentit un coude le heurter dans les côtes. Celui de Sophie.

— Elle est très jolie... lui balança-t-elle après l'avoir rejoint.

— C'est vrai, mais moins que toi.

— Bonne réponse ! s'exclama l'agente canadienne qui, pour la première fois de la journée, laissa apparaître un sourire éclatant sur son visage. Tu sais que tu as oublié quelque chose...

— Ah oui ? Quoi donc ?

— De m'inviter à dormir chez toi lorsque nous serons à Montréal, parce qu'il n'est pas prévu que je parte pour Ottawa ce soir.

— J'allais justement te le proposer, répliqua Thomas en posant un regard ironique à la brunette. J'ai deux chambres, une pour Alice et une pour toi.

Sophie afficha un air passablement déçu.

— Ça fait rêver comme programme, soupira Sophie, l'air passablement déçu. Et tu dormiras avec laquelle d'entre nous ?

— Sérieusement, tu crois que j'ai la tête à ça ? lança Thomas dans un rire grinçant. Le sofa du salon ira très bien...

— Désolée, s'excusa la jeune femme d'un air contrit. J'ai tendance à toujours tout commenter...

L'homme lui passa un bras autour des épaules et l'embrassa sur la tempe, à la limite de son pansement. Puis, arrivé au kiosque, il commanda deux cafés.

— Ça va mieux ton visage ?

— Oui, je n'ai presque plus mal, mais je ne ressemble à rien avec mes yeux au beurre noir. J'ai même cru que la sécurité n'allait pas me laisser passer !

Thomas paya les consommations et les deux entreprirent de retourner à la salle d'embarquement, où Alice n'avait pas bougé d'un pouce.

— J'ai peur qu'elle ait du mal à s'en remettre, lâcha Thomas en l'observant du bout du couloir.

— Pauvre chouette... compatit Sophie avec un soupir de désespoir. Le Bataclan, son petit ami, et maintenant toi...

— Quoi, moi ?

— Allez, ne fais pas l'innocent ! Il n'y a qu'à voir comment elle te regarde pour comprendre que tu lui plais. Mais en découvrant ta double occupation, ç'a dû l'achever.

— Mon occupation, comme tu dis, c'est l'université. Une fois cette histoire terminée, j'y retourne.

— Sérieusement ? sourit ironiquement Sophie en jetant un regard en coin à son interlocuteur. Alors, c'est que tu ne t'es pas encore vraiment retrouvé...

Lex en était à son quatrième café, alors que le soleil n'était pas encore levé. Il n'avait pas fermé les yeux de la nuit, passant et repassant dans sa tête la conversation qu'il avait eue avec Alice. Il poussa un soupir en constatant que son plus grand souhait serait qu'elle lui pardonne.

Son plan en vue du vendredi de Shabbat était finalisé. Les deux opérateurs, Ahmed au Sinaï et Adib en Jordanie, avaient accusé réception des lance-missiles et effectué un test de communication avec les téléphones-satellites. L'idée de doubler les tirs prémunissait l'opération contre un empêchement de dernière minute chez l'un ou l'autre des opérateurs, ou contre la défaillance mécanique de l'une des deux armes. Lex ne supportait pas l'idée qu'un grain de sable de dernière minute pût saboter son ultime mission.

Ce dernier se devrait d'être à l'aéroport de Montréal à 11 h afin d'assurer la simultanéité de son action avec les tirs qui frapperaient l'avion israélien lors du virage qu'il effectuera après le décollage, à 18 h. Le terroriste se réjouissait la couverture médiatique monstre qu'une action coordonnée sur deux continents allait provoquer. À partir de son téléphone, il suivrait l'heure de décollage du vol d'El Al en temps réel depuis le trottoir du terminal de l'aéroport Pierre-Eliot-Trudeau et enverrait l'ordre de tirer par message texte. Ensuite, il entrerait dans l'aérogare, se placerait au milieu de la foule, hurlerait son cri de guerre et lâcherait à ses pieds les deux grenades dégoupillées que Gabra devait lui livrer le lendemain. Imparable.

Il eut un rire dément en prenant conscience que pour la première fois, il ne pourrait pas constater de ses propres yeux les effets dévastateurs de l'explosion.

Ahmed avait convaincu Habib de se charger du tir, vendredi en soirée, sans lui révéler que les drones israéliens ne lui laisseraient pas l'occasion de s'enfuir. Qu'à cela ne tienne, Ahmed s'en satisfaisait parfaitement : Habib mourrait en *chahid* et la somme conséquente qui constituait sa part du contrat resterait entre les mains de son chef. Celle-ci aurait dû revenir à la famille du martyr, mais par bonheur, Habib n'en avait pas.

La maison était située aux abords d'Al-Qosima, sur la route d'al-Hasma, à la limite du massif montagneux. Avec un petit 24 °C en milieu d'après-midi, les deux hommes s'étaient équipés d'une veste en polaire. Le printemps n'était pas leur saison préférée, avec ses journées pas encore vraiment chaudes et des températures nocturnes pouvant descendre à 10 °C.

Ils étaient penchés de part et d'autre d'une grande table en bois sur une carte de la région et une petite feuille extraite d'un manuel de vol aux instruments. Ahmed faisait glisser lentement son doigt du centre de la carte vers la mer.

— Tu roules plein sud sur la route de Taba pendant 130 km, puis tu prends la route 50 au niveau de l'aéroport... Tu en auras pour trois heures si tu ne t'arrêtes pas. Tu comprends ?

Habib hocha la tête et Ahmed poursuivit son exposé.

— D'après ce qu'on sait, il n'y aura pas de barrage. J'ai fait parcourir la route et les alentours pendant deux jours, et personne ne m'a rien rapporté de suspect. Une fois à Taba, tu te gareras ici, au nord de la ville, tout au bout de la route qui longe l'hôpital, et tu termineras le trajet à pied.

— C'est pile entre le commissariat et le poste frontière, fit remarquer Habib d'un air inquiet.

— Je sais. L'autre option, c'est d'arriver par le nord, mais on parle de plusieurs heures de marche en terrain accidenté avec un poids de vingt kilos sur l'épaule.

— Tu sais que je peux le faire.

Même sans passer par le nord, Ahmed savait que les dernières centaines de mètres seraient ardues, compte tenu du relief, et c'était l'une des raisons pour laquelle il avait choisi Habib. Sec et musclé, ce type parcourait des distances incroyables en plein soleil et sans boire. Le chef se demandait même s'il prenait la peine de respirer.

— Je sais, mon ami, mais le plus important, c'est de t'acquitter de la mission, pas de finir premier au marathon d'Égypte, tu comprends ?

Habib hocha à nouveau la tête pendant qu'Ahmed posait un doigt dans l'eau du golfe d'Eilat et un autre sur la carte de radionavigation.

— Ce point-là s'appelle DAKAR. Les avions décollent face au sud-ouest et montent en ligne droite jusqu'à DAKAR, où ils atteignent à une altitude de 1 500 pieds. C'est pas haut, tu le verras facilement. De là, ils s'inclinent sur la gauche en montant, pour retourner vers la station balnéaire et poursuivre vers le nord. C'est la procédure qui est écrite dans les cartes de vol aux instruments des pilotes, tu vois ?

Ahmed avait suivi le circuit sur la carte de façon à ce qu'Habib puisse correctement se familiariser avec la trajectoire de l'avion.

— Une fois que tu reçois le O.K., tu regardes l'avion décoller, tu attends qu'il tourne vers la gauche au-dessus de DAKAR, et boum !

À cette perspective, Habib afficha une grimace féroce et Ahmed désigna un point sur les collines bordant la frontière israélienne au nord de Taba.

— Si tu te places là, tu seras à environ un kilomètre de l'avion au moment du virage.

— Facile. J'ai déjà tiré de bien plus loin que ça.

Ahmed approuva d'un signe de tête. Avec Habib aux commandes, la tête explosive à fragmentation du Verba terriblement efficace contre un avion de combat supersonique ne ferait qu'une bouchée du gros porteur lent et pataud bondé de touristes.

À peine étaient-ils arrivés dans l'appartement de Thomas que l'Atlas signalait un appel de Joanie.

— Bon vol ?

— Parfait, et à l'heure. On vient d'arriver chez moi.

— Ah ! Ah ! Thomas Foucher qui va passer la nuit avec deux femmes en même temps. Il faudra que tu me racontes !

— Très drôle, mais j'imagine que tu ne m'appelles pas pour obtenir une copie de la bande porno ?

— Malheureusement non. Ça, au moins, ça aurait pu être une belle blague. Écoute, j'ai transmis le nom de Halabi au renseignement de chez nous et ils n'ont rien trouvé dans les bases de données policières. Ils l'ont donc passé à leurs collègues de la GRC et du SCRS et devine quoi ?

— Aucune idée. Ils ont corrélé avec Samuel ?

— Pas du tout. Par contre, dans le quart d'heure qui a suivi, j'ai reçu un appel du chef de cabinet du ministre fédéral de la Sécurité publique, qui m'a demandé d'oublier jusqu'au nom lui-même. Fédéral, tu m'entends ? Ils sont passés au-dessus de Québec ! Notre ministre était furieux quand je lui ai raconté ça.

— Intéressant. Maintenant, le fédéral sait exactement où l'on en est, mais ça nous confirme aussi qu'ils connaissent notre homme sous un autre nom. Ils sont au courant pour l'identité au nom de Samuel ?

—Pas à ma connaissance. Notre requête visait seulement Samir Halabi. Pour ce qui se rapporte à Samuel Abitbol, on avait toutes les informations au niveau de Québec puisqu'on c'est nous qui avons délivré le CAQ⁵⁵ nécessaire au visa étudiant.

—Parfait, ce serait mieux que ça reste ainsi si on veut garder une longueur d'avance et parvenir à comprendre ce qu'il se passe.

—Justement, on fait quoi?

—J'ai rendez-vous avec un contact bien placé à Ottawa à qui j'ai brièvement parlé au téléphone, lundi. On se voit tout à l'heure à Montréal.

—O.K.. Viens au bureau demain matin. Breffage complet avec tous les services et on parlera des options à considérer. Disons à 8 h.

Thomas confirma le rendez-vous et raccrocha. Cette rencontre du lendemain pour faire le point était la bienvenue. Cela permettrait à tout le monde de décider vers où ramer et de ramer dans le même sens.

Les deux filles avaient profité de ce bref appel pour s'installer chacune dans une chambre. Sophie avait choisi celle de Thomas, où elles s'étaient retrouvées pour papoter à voix basse.

—Ça vous tenterait que je commande des plats asiatiques? interrogea ce dernier à la cantonade.

Sophie lui répondit «Parfait» et Alice «Comme tu veux, j'ai pas faim». Thomas soupira. Lui qui comptait sur ce petit souper informel pour remonter le moral de la Française, c'était mal parti.

—Il y a une piscine chauffée au dernier étage, si vous voulez...

—J'ai pas de maillot! répliqua Alice.

—C'est bon, j'en ai deux, signifia Sophie. J'étais certaine qu'il y aurait au moins un spa. Une piscine, c'est juste parfait.

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte, décocha un clin d'œil appuyé à Thomas, puis disparut de nouveau. À nouveau, celui-ci les entendit échanger à voix basse.

—C'est pas mal, chez lui, il n'y a pas de rouge...

—De rouge?

—Oui, je déteste les meubles rouges. On monte? proposa Alice avant que les deux éclatent de rire.

—Thomas, serviettes? lança Sophie à haute voix.

—Dans la garde-robe de ma chambre. Enfin, ta chambre.

55. Certificat d'acceptation du Québec.

Une minute plus tard, les deux femmes avaient quitté l'appartement en pouffant, les maillots de bain et les serviettes sous le bras. Thomas poussa un long soupir de soulagement en se demandant où il avait bien pu ranger le menu de la Maison Bangkok.

Le surlendemain de leur souper au restaurant, Kendall estima que c'était le bon moment de rappeler Gabra. Comme convenu, elle avait retrouvé sa voiture garée devant l'immeuble, l'avait fouillée de fond en comble pour tenter de dénicher un éventuel mouchard, mais en vain. Puis elle avait fixé un boîtier de traçage dans le coffre, sous le tapis de sol. L'Égyptien n'allait pas l'y reprendre à deux fois. Ce dernier décrocha immédiatement.

— *Mar 'haba !*⁵⁶ On dirait que les grands esprits se rencontrent, j'allais justement prendre de tes nouvelles. Comment va la belle Ania ?

— Je viens m'assurer que tu paies tes dettes... répliqua Kendall d'une voix timide.

— Ah oui ? Je ne comprends pas.

— La voiture, le restaurant, tout ça.

— C'est bon, j'ai compris, dit Gabra en laissant entendre un rire assuré. Écoute, là je suis pris pour la soirée, car j'ai promis d'être présent aux prières du Maghreb et d'Icha⁵⁷, mais ça me ferait vraiment plaisir de te revoir demain, si tu es libre. Évidemment, tu choisiras l'endroit.

— Ta voiture fonctionne de nouveau ?

— Non, toujours brisée. D'ailleurs, demain soir, il faudrait que j'emprunte encore une fois la tienne, ce serait correct ?

— Seulement si tu paies l'addition.

— Sache que je tiens toujours mes promesses.

— Parfait, alors, je regarde pour un restaurant excessivement cher et te tiens au courant. Ça me fera plaisir de te revoir.

— À moi aussi, Ania, à moi aussi ! *Leila saïda*⁵⁸.

Pensive, Kendall raccrocha. Les agents de filature assignés à la cible lui avaient confirmé que la voiture de Gabra était en parfait état

56. Salut !

57. Les 4^e et dernières prières de la journée, vers 19 h et 20 h 20 en mars.

58. Bonne nuit.

de marche. S'il empruntait la sienne, c'est donc qu'il souhaitait se rendre discrètement à son rendez-vous. En conséquence, elle devait organiser une filature pour le lendemain soir. Avec un peu de chance, il la conduirait tout droit jusqu'à Samir Halabi. Dans le cas contraire, elle ferait le nécessaire pour lui faire cracher tout ce qu'il y avait à savoir sur lui.

Thomas regarda sa montre et calcula rapidement l'heure de Paris sur laquelle son corps, tout juste arrivé à Montréal, était encore calé. «Trois heures du matin, pas étonnant que je baille à m'en décrocher la mâchoire», se dit-il.

Il patientait dans un bar à vin bruyant du Plateau-Mont-Royal, le quartier de Montréal particulièrement prisé des Français. Chaque fois qu'il s'y rendait, il s'étonnait d'y entendre toujours un plus grand nombre d'accents de *Français de France* que de Québécois. La clientèle du bar était largement éclectique, allant de jeunes étudiants universitaires à des retraités, sans oublier les habituels groupes de filles et de gars qui ne se mélangeaient pour ainsi dire jamais. Ce bar, qu'il fréquentait de temps en temps pour la qualité du vin et des tapas, était toujours bondé, 5 à 7 traditionnel du jeudi soir ou pas, ce qui était parfait pour les échanges qui s'annonçaient.

Levant les yeux du verre de vin qu'il faisait distraitement tourner entre ses doigts, il fit un signe de la main à David McCann qu'il venait d'apercevoir près de la porte d'entrée en train de desserrer l'écharpe passée autour de son cou. Celui-ci lui répondit d'un sourire et se fraya tant bien que mal un passage parmi la foule. Il accrocha son manteau à une patère fixée au mur à l'arrière de sa chaise, pendant que Thomas se levait pour lui donner l'accolade.

— Je suis content de te revoir, ça faisait un bout...

— Tu parles ! Je ne connaissais pas cet endroit. Ça me plaît !

— Les tapas méritent le détour. Je vais en rester au vin, car j'ai déjà soupé avec deux filles magnifiques. Mais fais-toi plaisir, c'est pour moi.

David éclata de rire et adressa un clin d'œil complice à Thomas. Celui-ci lui avait toujours trouvé un air de John Malkovich, mais en plus jeune et plus chevelu, avec ce regard très particulier qui rendait

ses interlocuteurs mal à l'aise. Sans doute l'une des raisons, supposait Thomas, qui l'avaient propulsé au bureau du Conseil privé du premier ministre du Canada après qu'il eut passé l'essentiel de sa carrière aux Affaires étrangères, plus spécifiquement à la direction de la sécurité et du renseignement. David s'avérait redoutable lors des phases de négociations d'ordre politique.

— Léna te passe le bonjour, signala ce dernier. Je lui ai dit que je devais te rencontrer.

— Tout va pour vous deux ?

— Oui, on attend notre premier bébé.

Thomas ne répondit rien, ne sachant jamais quoi dire en ces circonstances. Les enfants restaient pour lui un concept lointain et redoutable, une folie incompréhensible qui s'insinue dans la vie des adultes avec la bienveillance d'une épidémie de choléra.

Jusqu'à ce que le verre de vin et les trois assiettes de tapas commandées par David aient été déposés sur la table, les deux hommes échangèrent des banalités et quelques nouvelles récentes de leurs connaissances communes. Puis David se pencha vers Thomas en saisissant un piment du bout des doigts.

— Quand tu m'as appelé, fin février, pour te renseigner sur l'inspectrice-chef que tu venais juste de rencontrer, je ne me doutais pas que tu allais mettre toute l'administration fédérale à l'envers.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonna Thomas qui ne voyait pas en quoi son enquête avait pu déstabiliser l'ordre bien établi du système.

— Eh bien, il y avait plein de poussière bien cachée et tu as secoué le tapis. Sacrement, même.

L'agent attrapa un triangle de fromage dans l'assiette de son ami et préféra le laisser continuer sans l'interrompre.

— Pour être bref, ça fait déjà quelque temps que j'entends des rumeurs au sujet d'un service clandestin. Rien de bien précis, mais le Comité de surveillance et la Commission parlementaire ont plusieurs fois fait allusion à certaines... comment dire... tendances qu'ils percevaient au sein du Service. Du coup, après ton appel d'avant-hier, je suis allé chercher l'information à la source en confrontant directement Happy à son bureau. Tout un personnage, celle-là ! En gros, elle m'a dit de m'occuper de mes affaires et de lui laisser les vrais dossiers, en l'occurrence la sécurité du Canada.

Thomas éclata de rire en imaginant l'air interloqué de David, alors qu'il se faisait ainsi sermonner.

— Oui, ça me rappelle un peu l'ambiance lors de ses discours pour la nouvelle année. J'imagine que tu ne l'as pas bien pris la chose.

— Tu me connais. Je suis entré là-bas pour une brève rencontre hier matin, et je n'en suis ressorti qu'il y a deux heures. Deux jours complets à rencontrer tout le monde pour essayer de comprendre ce qui se trame. J'ai même fait intervenir Randy et détaché des gens du Conseil privé pour m'aider à dénouer la pelote. Je suis allé de surprise en surprise.

Thomas était terriblement intrigué, mais n'en laissait rien paraître. Il savait qu'il aurait été inutile d'insister, que David ne lui livrerait que ce qu'il estimait possible de lui dire.

— Il existe bel et bien une cellule *action* dirigée par un ancien officier britannique qui possède la double citoyenneté. Ça dure depuis pas mal d'années et ils disposent aujourd'hui d'un petit groupe d'agents entraînés. Tout a été mis en place par la directrice générale elle-même, qui a décidé de son propre chef de créer une version canadienne du Service action français, ou de la *SA Division* de la CIA.

Thomas était bouche bée. Alors qu'il n'avait envisagé qu'une dissidence au sein du Service, voilà qu'il découvrait l'existence d'une activité parallèle créée et entretenue au plus haut niveau par une directrice pour laquelle il avait travaillé pendant plusieurs années.

— Je ne peux pas croire, intervint-il, que le premier ministre ou la ministre de la Sécurité publique n'aient jamais rien su, c'est aberrant.

— J'ai parlé à Randy qui a nié être au courant, mais je ne le crois pas. Tu connais le concept américain de *Plausible Deniability*⁵⁹? Eh bien, je suis persuadé que Happy et lui ont un accord de ce genre : elle fait ce qu'elle veut, en autant que cela sert l'intérêt public et surtout, que ça n'éclabousse personne.

— Et advenant que le truc devienne public, Randy va s'offusquer, crier à la trahison et déclarer avoir pris toutes les mesures pour que ça ne se produise plus jamais.

59. Dénier plausible : possibilité pour des individus de nier connaître l'existence d'actions condamnables commises par d'autres dans une organisation hiérarchique, ou d'en être responsable si des preuves pouvant confirmer leur participation sont absentes.

—C'est de la politique, Tom, soupira David en se renversant dans sa chaise, rien que de la politique.

—Jusque-là, je te suis. En revanche, ce qu'ils ont fait à Sophie...

—Si tu veux mon avis, enchaîna David avec un sourire attristé, Happy est en train de *badtripper*, dans cette affaire, elle perd les pédales. Comment va Sophie, au fait ?

—Le nez et un avant-bras cassés. Elle se remet doucement. On est rentré ensemble.

—Ah oui ? coupa David avec un air taquin. L'une des *deux filles magnifiques* avec qui tu as soupé ?

—Exact. Pour ma part, je n'ai pas encore tranché : sont-ils *après* le gars, ou *avec* le gars ?

—Un *false flag* ? supposa David après être resté un instant pensif. Non, trop risqué pour toute la structure si ça venait à se savoir.

—Ou alors, leur type est hors de contrôle et ils tentent de le ramener à la maison ; je n'en sais rien. Qu'est-ce que ça leur apporte de faire la course avec nous pour le neutraliser ?

—Je suis persuadé que tout comme vous, ils sont *après* le gars de Montréal. Ils doivent chercher à fermer l'affaire en amont des élections afin de justifier leurs activités clandestines auprès du prochain premier ministre, quel qu'il soit. Tu sais comme moi que le clandestin n'a jamais été la tasse de thé des politiciens canadiens, même si Harper s'y est apparemment intéressé. J'imagine que Happy veut démontrer l'impérieuse nécessité de pouvoir comprendre ce qui se passe hors de nos frontières et être en mesure d'agir.

Au fait des écrits de feu le général William Odom, devenu professeur à Yale après son dernier mandat à titre de directeur de la NSA, Thomas savait que les rivalités entre les services d'un même pays pour le prestige ou les ressources pouvaient l'emporter sur la recherche de l'intérêt stratégique.

—Et il n'y a pas de contre-pouvoir ? s'enquit-il.

—Aucun, répondit David en secouant la tête. Elle et son bras armé, l'Anglais, travaillent essentiellement en circuit fermé et à un niveau d'autonomie et de discrétion jamais égalé jusque-là.

—Mais merde, ça se voit ce genre d'activités ! Il y a des ordres de mission, des lignes budgétaires, des dossiers aux ressources humaines ! Et je te rappelle que les agents de renseignements sont payés toutes les deux semaines, comme tous les fonctionnaires fédéraux.

—Ne tire pas sur le messager, lança le conseiller en levant les bras au ciel. Il nous faudra des années pour dénouer tout ça. Je te rappelle qu'on parle des activités d'un service de renseignement, pas de la liste d'épicerie de madame Tremblay.

— Je te l'accorde. Une idée de ce que vous allez faire ?

David se pencha vers Thomas et baissa la voix, si bien qu'il devenait difficile de l'entendre au milieu du brouhaha.

—La priorité, c'est d'en finir avec la cible. Que ce soit eux ou toi, pour nous ça ne fait aucune différence. Mais dès que ce sera fait...

Plutôt que de poursuivre, il ouvrit la main et la referma d'un geste brusque, comme s'il capturait un insecte. Le message était clair : le gouvernement avait prévu de tomber sur le service de renseignement fédéral.

—Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi dans l'immédiat ? questionna Thomas.

—Oui, tiens-moi continuellement au courant de ce que tu fais, heure par heure, car je ne veux pas perdre de temps une fois que le terroriste aura été mis hors d'état de nuire. D'ailleurs, vous en êtes où ?

—J'ai une réunion avec la Sûreté, demain matin, pour faire le point. On sait que notre homme se terre quelque part au Canada, probablement à Montréal, à moins qu'il ait bougé. On creuse toutes les pistes possibles et si l'on découvre un moyen d'entrer en contact avec lui, je vais utiliser Alice pour le pousser à se rendre.

—Tu as bon espoir ?

—Je ne sais pas où en est Happy, confessa Thomas en secouant la tête d'un air dépité, mais de notre côté, les chances qu'on puisse lui mettre la main dessus sont maigres, sauf si l'on trouve très vite quelque chose de probant. Quant aux chances qu'il se rende vivant, elles sont encore plus maigres. J'ai peur qu'il tente de partir en beauté, si tu vois ce que je veux dire, termina-t-il en faisant semblant de souffler de la fumée au-dessus de la paume de sa main.

—J'ai confiance en toi, Tom, vous trouverez quelque chose, j'en suis persuadé. Des nouvelles du Sénégal ?

—Rien du tout. Le niveau de sûreté a été augmenté au fédéral comme au provincial, et une équipe de renseignement de chez nous est sur place, en liaison avec la GRC. Ils cherchent.

David saisit son verre de vin par le pied et en vida le fond d'une seule gorgée.

— Il faut que j’y aille. Je vais parler avec le chef de cabinet du premier ministre du Québec demain matin et ensuite, je file à Ottawa. Cette affaire est loin d’être terminée et je veux garder le contrôle. J’y pense : est-ce que tu veux que je te détache une équipe de protection rapprochée ?

Ne se voyant pas circuler encadré par des gardes du corps, Thomas refusa d’un signe de la tête. Les deux hommes s’éteignirent de nouveau.

— Sois prudent, Tom. Tu as vu de quoi ils sont capables avec Sophie, alors je ne voudrais pas que tu te prennes une balle perdue avant d’avoir connu mon fils.

L’agent eut un sourire crispé. Il avait déjà pensé à cette éventualité, mais était mal à l’aise à l’idée que son ami la lui rappelle.

Merline Félicité-Bonheur arborait un visage défait. Elle venait de terminer un autre verre de rhum *Quince Años* sans glace et avait tout juste ouvert son troisième paquet de croustilles au sel de mer, format familial.

La visite des conseillers du bureau du Conseil privé l’avait rendue folle. Depuis le début du mandat du premier ministre, presque quatre années auparavant, il existait un accord tacite qui lui confiait la charge de protéger le Canada en neutralisant les menaces avérées et en anticipant les potentielles, pendant que le gouvernement s’engageait à ne pas lui mettre pas de bâton dans les roues. Ce fragile équilibre venait d’être perturbé par la visite de deux jours de l’équipe de David McCann. Celui-ci les avait proprement cuisinés, elle et tous les membres du Service, sur leurs missions clandestines.

Le premier sujet qui suscitait son étonnement fut justement le fait que McCann avait fait état de missions clandestines, alors que cet aspect avait toujours été intentionnellement conservé dans l’ombre. Seul le premier ministre était censé être au courant, celui-là même qu’elle tentait vainement de joindre depuis le départ de son nervi en chef. Les autres étaient toujours là, pour tenter de consulter le plus de dossiers possibles et poser des tas de questions à tout le monde.

Happy entrevoyait deux raisons pour lesquelles le Conseil privé commençait à s’intéresser aux activités de la cellule Anticipation.

Soit le premier ministre s'était soudainement dégonflé et tentait de les compromettre, peut-être pour la remplacer, elle, à la tête du Service, soit le Conseil privé avait été informé des opérations par un autre biais, peut-être une défection parmi le personnel, ou alors, un informateur externe... Mais qui ? Elle voyait mal Sophie Wagner appeler le premier ministre, à moins que...

Elle saisit le combiné du téléphone et composa un numéro de ses doigts boudinés.

—Fielding.

—C'est moi. Peux-tu regarder dans le dossier RH de Thomas Foucher quel lien il pourrait y avoir entre David McCann et lui ?

—L'homme du Conseil privé qui enquête sur nous en ce moment ?

—Lui-même.

—O.K., je te rappelle.

—Non, maintenant, je reste en ligne...

Happy entendit le cliquetis des touches du clavier de son sous-directeur à l'Administration.

—Je cherche dans le dossier de Foucher, mais je n'ai pas accès à celui de McCann, tu t'en doutes...

—Débrouille-toi, mais trouve-moi quelque chose...

Happy entendit un long soupir et à nouveau le cliquetis des touches. Au bout d'une minute, Fielding reprit la ligne.

—Ah, voilà. Tu sais que tout notre personnel doit déclarer ses relations personnelles au service de sécurité interne. Eh bien, en 2012, Foucher nous a informé qu'il fréquentait une certaine Lena Aksanova. Elle était interprète pour Affaires étrangères et commerce international, l'ancienne dénomination d'Affaires mondiales.

—Continue...

—Il se trouve que cette employée fédérale a renouvelé son habilitation *Très secret*, l'année dernière. Et devine quel nom elle a indiqué dans son dossier pour désigner son conjoint ?

—Non, ne me dis pas que c'est McCann ?

—Lui-même.

—Merci. Rappelle-moi d'augmenter ton budget, l'an prochain.

Happy raccrocha avec un sourire cruel. Elle regretta un instant que Quinn n'ait pas intégré Foucher à Trident, même sur une fonction sédentaire, de façon à le garder sous contrôle. Désormais, elle

allait devoir le traiter comme une menace, non seulement envers elle, mais envers tout ce qu'elle avait patiemment mis en place au fil des années et dont le pays avait désespérément besoin pour maintenir son statut de puissance moyenne crédible au sein du système international. Neutraliser Foucher ne résoudrait pas les complications soulevées par l'enquête inattendue que menait le bureau du Conseil privé, mais éliminerait au moins une menace envers les intérêts du Canada, ce qui était exactement la mission du Service en général et la sienne en particulier. En tout cas, tant qu'on lui permettait de conserver ses prérogatives.

Elle attrapa une poignée de croustilles et se cala dans son fauteuil de bureau. Demander à Quinn de se débarrasser de l'ancien analyste serait envisageable dans un autre contexte, mais aujourd'hui, tout ce qui pourrait perturber la vie de Foucher paraîtrait suspect aux yeux de McCann et donc, du premier ministre. Elle avait tenté de le contraindre à abandonner l'enquête en s'en prenant à Sophie Wagner, mais n'avait réussi qu'à déclencher un ouragan qui menaçait de réduire à néant une décennie d'efforts.

Elle réfléchit un instant au concept de *Plausible Deniability* et se demanda quels seraient les risques, pour elle et le Service, si un agent se trouvant totalement hors de leur contrôle s'en prenait à un consultant de la police provinciale du Québec. Elle appuya sur la touche d'appel direct affectée à Quinn, qui répondit aussitôt.

— Oui ?

— L'opération de Paris, c'était bien Adrian et Jessie, pas vrai ?

— Oui.

— Peux-tu me dire si l'un d'eux a déclaré un conjoint ?

— Une seconde...

Happy se dirigea vers le bar en face du sofa et se servit un autre verre de rhum. Voilà qui commençait à faire beaucoup d'alcool en trop peu de temps, mais elle en avait besoin pour calmer la frustration et la colère qu'elle ressentait à force de toujours travailler avec des politiciens absolument incapables de penser en termes de préservation des intérêts stratégiques du Canada. Elle en était même à se demander s'ils en connaissaient ne serait-ce que la définition.

— Jessie n'a déclaré personne. En revanche, j'ai un Martin Moody qui figure dans le dossier d'Adrian depuis un peu moins de deux ans. Les deux habitent à la même adresse, à Renfrew.

Cette fois, le visage de Merline se tordit en une grimace atroce.

— Prends tes affaires, ordonna-t-elle, il faut qu'on aille faire un tour.

— O.K., je te retrouve en bas.

Ramassant d'un seul geste son sac et son manteau, la directrice traîna son corps replet en direction de la porte en affichant un air mauvais. Il était maintenant clair que Foucher avait réagi à l'agression de Sophie Wagner en appelant son ami du Conseil privé. Il la forçait donc à contre-attaquer en se servant des armes à sa disposition parmi un arsenal plus mortel que n'importe quelle bureaucratie. Et l'arme qu'elle venait de choisir s'appelait Adrian.

Chapitre 17

Thomas embrassa d'un coup d'œil la salle de réunion qui rassemblait l'essentiel des acteurs provinciaux engagés dans la traque de Lex. Ils étaient une dizaine assis autour d'une grande table ovale, à la tête de laquelle siégeait l'inspectrice-chef Joanie Monnier-Laberge.

L'agent était rentré chez lui après le départ de David pour constater que les filles s'étaient écroulées de sommeil. Les portes des chambres étaient fermées et il avait posé l'oreille sur chacune d'elles jusqu'à ce qu'il entende les occupantes respirer. Il était satisfait qu'Alice ait passé une bonne soirée, comme si la présence de Sophie avait dédramatisé son voyage au Québec. Elle s'était même risquée à rappeler à Thomas qu'elle était désormais une survivante et qu'à ce titre, elle devait se comporter comme telle. Il s'était demandé s'il assistait à un rebond temporaire ou à plus long terme du moral de la jeune femme, tout comme il s'était interrogé quant à l'éventuelle incidence d'un nouveau contact avec Lex. Pensif, il avait étendu une paire de draps sur le sofa avec pour tout éclairage, la lueur jaunâtre diffusée par l'éclairage urbain. Après s'être injecté la traditionnelle quantité d'insuline requise pour la nuit, il était tombé endormi avant même de toucher l'oreiller.

En raison des six heures de décalage horaire, tous s'étaient retrouvés dans la cuisine aux alentours de cinq heures du matin. Thomas avait alors suggéré à ses invitées d'aller prendre l'air dans le quartier si la météo n'était pas trop atroce, mais les filles avaient préféré rester à la piscine, ce qu'elles firent une bonne partie de la journée.

Le trajet sur la ligne verte du métro Lionel-Groulx jusqu'à Papineau avait été confortable, puisque les rames étaient encore à moitié vides malgré l'heure de pointe. En revanche, les voitures s'alignaient toujours à perte de vue sur les avenues.

— Pour celles et ceux qui ne le connaissent pas encore, je vous présente notre consultant Thomas Foucher, commença Laberge. Bien qu'il enseigne présentement à l'université, Thomas a derrière lui une longue carrière au sein des Forces d'opérations spéciales et du SCRS.

Pendant une seconde, un mouvement d'incompréhension fit bourdonner la salle.

—Mais, poursuivit Joanie sans se laisser interrompre, Thomas a depuis longtemps abandonné le côté obscur de la force, ce qui explique qu'il soit avec nous aujourd'hui.

Quelques rires discrets parcoururent l'assistance.

—Vous aurez le temps de faire connaissance plus tard. Thomas, je voulais juste te présenter quelques acteurs qui nous ont particulièrement aidés ces derniers jours : Marc-André Labrèche de la salle des opérations, mais vous vous connaissez déjà ; Marie Legault, notre directrice du renseignement ; Pierre-Luc Beaudry, de l'Unité de recherche sur la menace extrémiste et enfin, Éric Bélanger, du Bureau des relations internationales. Nous avons également le plaisir d'accueillir Geneviève Bachand, du cabinet du ministre de la Sécurité publique. Marie, comme convenu, c'est toi qui commences.

—Pour rappel, enchaîna immédiatement la directrice du renseignement en ouvrant le dossier posé devant elle, je vais commencer par un bref historique. Le vendredi 9 novembre passé, aux environs de 8 h le matin, un total de six explosions coordonnées...

L'esprit de Thomas ne parvenait pas à rester concentré sur le résumé qu'il connaissait par cœur. Il avait hâte d'en venir aux faits du jour et de discuter de la stratégie à mettre en place. À moins d'une révélation de dernière minute, il avait déjà obtenu toutes les informations pertinentes de la part de Joanie et savait aussi qu'ils n'avaient pas grand-chose de solide à se mettre sous la dent.

Il se demandait ce que pouvaient bien faire les filles. La piscine, probablement. Le thermomètre affichait -20 °C et le vent faisait descendre la température ressentie à moins trente, ce qui n'était à l'évidence pas un temps à mettre deux Parisiennes dehors. Il se réjouissait à l'idée qu'elles semblaient bien s'entendre.

—Le traçage de l'appel de Lex à Alice n'a rien donné. On sait qu'il a été émis à partir d'une ligne canadienne, mais impossible d'en déterminer la position. En ce qui concerne les recherches sur *l'ombre*...

Marie Legault en arrivant au vif du sujet, Thomas tendit soudainement l'oreille.

—Pour Dakar, rien de significatif : un tout petit restaurant appelé *À l'ombre du Baobab* qui accueille essentiellement des locaux dans le quartier de la Cité Adama Diop ; un nouveau documentaire français *Dakar, de l'ombre de la cité à la lumière de la scène* qui sera

diffusé en juin et relatera la *success-story* de la gagnante de *The Voice Afrique francophone*. Enfin, le mois dernier, la presse nationale a publié un article intitulé *l'ombre d'Abdoulaye Wade* à propos de l'élection présidentielle du 24 février. Voilà, c'est tout.

—C'est maigre, commenta avec aigreur la représentante du gouvernement.

—Pour Montréal, quelques spectacles utilisent le mot *ombre* dans le titre ou dans les documents promotionnels, mais aucun n'attire notre attention d'une quelconque manière. Le mois prochain, il y aura la soutenance d'une thèse intitulée *Hors de l'ombre : l'espace gai et lesbien montréalais*. Finalement, le tournage du film américain *La tentation de l'ombre* avec Sean Penn s'effectuera en mai. Bref, un peu de tout...

—Mais beaucoup de rien... renchérit la haute fonctionnaire.

Marie Legault s'adossa dans sa chaise. Pendant quelques secondes, on aurait entendu une mouche voler.

—Sinon, il y a le point de radionavigation...

Thomas regardait justement Éric Bélanger au moment où ce dernier avait marmonné sa remarque. Dans son crâne, un nouveau mécanisme se mettait soudainement en branle sans qu'il puisse encore en identifier les détails, mais qui mobilisait curieusement toute son attention.

—Vas-y, explique.

—Je suis aussi pilote privé d'avion et je connais pas mal l'espace aérien autour de Montréal. Il y a un point de vol aux instruments qui s'appelle OMBRE, à mi-chemin entre les points ILERO et LONNA, si tu prends l'approche standard sur la piste 24 droite.

—Qu'est-ce qu'on trouve au point OMBRE ? interrogea Thomas.

—Rien de spécial, si ce n'est des petites villes, répondit Bélanger en haussant les épaules. Il est situé dans le sud de Lanaudière, à environ 50 km de Montréal-Trudeau, entre Joliette et Contrecoeur, le long du Saint-Laurent.

Thomas ferma les yeux un instant et appuya son menton sur ses poings fermés, les coudes posés sur la table. Une idée prenait soudainement forme dans son esprit.

—Redis-moi le nom des trois points ?

—OMBRE, ILERO et LONNA, répéta Bélanger avec un regard étonné.

—Tu en connais d'autres ?

—Quelques-uns comme PENTU ou SLOKA. De toute façon, inutile de les apprendre par cœur, ils sont tous reportés sur les cartes d'approche aux instruments.

—Et ils comportent toujours cinq lettres ?

—Euh, je pense que oui...

C'est à cet instant que tout devint clair dans l'esprit de Thomas. Il se cala dans sa chaise en éclatant de rire et dans un *bang* sonore, fit claquer ses deux mains à plat sur la table.

—Putain, c'est génial ! s'écria-t-il.

Les intervenants échangèrent quelques regards d'incompréhension, tandis que, les poings sur les hanches, Joanie fronçait les sourcils.

—Dakar, vous avez compris ? s'emballa l'agent. Bon, c'est pas grave. On a une ligne directe avec NAVCANADA, dans votre système, non ?

—Euh, oui... On peut même les appeler d'ici, balbutia Marc-André Labrèche en désigna l'appareil téléphonique posé au milieu de la table de réunion.

—O.K., poursuivit Thomas, demande-leur s'il existe un point de radionavigation appelé DAKAR et si oui, où il se trouve...

Labrèche jeta un coup d'œil interrogateur à Joanie. Lorsque celle-ci lui fit signe d'accélérer le mouvement, il prit la ligne. Il eut un bref échange parsemé de *Ah !* et de *Hum...* tandis qu'il prenait des notes. Après un dernier : «Merci bien pour votre aide», il raccrocha. L'auditoire le fixait, suspendu à ses lèvres.

—Ils ont interrogé leur système et il y a bien un point nommé DAKAR. Il est situé...

Alors que l'officier se racla la gorge, une paire de soupirs d'impatience se firent entendre.

—... sur l'approche aux instruments de l'aéroport d'Eilat, en Israël, plus précisément quelque part dans le golfe au sud de la station balnéaire, entre l'Égypte et la Jordanie.

—Thomas, s'exclama Joanie après avoir lâché un petit sifflement d'admiration, si tu as raison, ça veut dire qu'on était complètement dans le champ avec le Sénégal, et ce, depuis le début ! S'ils

peuvent y renvoyer leurs diplomates, les gens du ministère seront contents.

— On s'entend que ça ne reste qu'une conjecture et donc, on continue de travailler sur le Sénégal pour le moment, rectifia Thomas. Mais, vu le profil de notre cible, Eilat aurait du sens. On peut même se demander s'il ne s'agirait pas d'un pied de nez à ta nouvelle *Équipe intégrée de lutte antiterroriste*, Joanie...

Quelques rires moqueurs se firent entendre.

— Je doute qu'il ait ce genre de l'humour, répliqua la policière. Une théorie, Thomas ?

— Abattre un avion au départ ou à l'arrivée. Y a-t-il un moyen de projeter la carte aux instruments d'Eilat, à l'écran ?

Le capitaine Labrèche acquiesça, puis tapota sur le clavier devant lui pendant quelques instants. Le téléviseur géant de la salle de réunion s'alluma sur une représentation du sud d'Israël surchargée d'informations aéronautiques.

— C'est l'AIP⁶⁰ d'Eilat, intervint Bélanger, la publication aéronautique officielle, directement disponible sur l'internet.

— Le point DAKAR est à un kilomètre du sud du Sinaï, une zone qui est très peu contrôlée, observa Marie Legault après avoir émis un sifflement d'étonnement.

— Oui, et à cinq kilomètres de la côte jordanienne, soit à portée de tir d'un lance-missiles sol-air moderne, compléta Thomas, agréablement surpris que la directrice du renseignement de la police provinciale connaisse la zone.

— Pourquoi un lance-missiles ? demanda Marie.

— C'est une hypothèse, expliqua Thomas après avoir pris une longue inspiration. Un attentat dans l'enceinte de l'aéroport est compliqué à mettre en œuvre, car c'est très protégé. En revanche...

Il se leva et pointa un doigt sur la carte, le long de la frontière égyptienne, juste au-dessus de Taba.

— Là, c'est montagneux, difficile d'accès et très peu contrôlé, d'autant qu'Israël y a construit un mur de séparation il y a quelques années. Ça empêche les traversées sauvages depuis le sud du Sinaï, mais c'est inefficace contre un tir de missile. De l'autre côté, c'est la Jordanie. Dans ce secteur, la mise en œuvre serait plus compliquée en raison de la présence des services de sécurité sur toute la côte, mais ce

60. *Aeronautical Information Publication*.

ne serait pas impossible, surtout si le tir est effectué par un *chahid*, un martyr prêt à mourir une fois sa mission accomplie.

— Une recommandation ? interrompit Geneviève Bachand dont les traits s'étaient un peu détendus.

— On passe l'information à la DGSE, qui la transmettra à la fois aux Israéliens et aux Jordaniens. On n'a aucune idée de la date de l'événement, si bien qu'on est quitte pour du renseignement et de la surveillance de longue haleine, mais je ne vois pas d'autre solution.

— Pourquoi aux Français et pas au fédéral ? intervint de nouveau la fonctionnaire. C'est pas un peu bête de ne pas parler aux gens de chez nous ?

— Je préférerais rester discret sur nos motivations, si vous le permettez. En ce moment même, un représentant du bureau du Conseil privé rencontre le chef de cabinet du premier ministre du Québec pour discuter de ce propos. Je préfère le laisser vous en parler.

La fonctionnaire fronça les sourcils en constatant qu'elle ignorait tout un pan de l'histoire. Elle griffonna une ligne sur son bloc-notes.

— C'est bon... bougonna-t-elle.

— Une belle mission pour le Mossad ! s'exclama Pierre-Luc Beaudry, l'officier de l'URME.

— Plutôt Aman, corrigea Thomas, le renseignement militaire. Ils frappent déjà dans le Sinaï avec la bénédiction du gouvernement égyptien, je ne vous fais pas un dessin... Côté jordanien, ils ont le très efficace Dairat al-Mukhabarat al-Ammah, qui collabore avec les services occidentaux, et bien évidemment leurs voisins israéliens.

— Et pour Montréal ? s'enquit de nouveau la haute fonctionnaire. Doit-on s'attendre au même type d'attentat ?

— À moins que le renseignement et l'URME me contredisent, répondit Thomas en regardant les chefs de service respectifs, il me paraît improbable que Lex ait pu se procurer un lance-missiles au Québec, pas en aussi peu de temps. Je pense plutôt à une action d'opportunité commise à l'aéroport, comme un mitraillage ou une attaque à la grenade.

Tandis que Legault et Beaudry acquiesçaient d'un discret signe de tête, une expression d'horreur se peignit sur le visage de Geneviève Bachand, qui se voyait déjà relayer au premier ministre l'éventualité d'un nouvel attentat.

—Avec un peu de chance, on n'en arrivera pas là, tenta de la rassurer Joanie. Pierre-Luc, peux-tu nous répéter ce que vous avez découvert, cette nuit ?

—Avec plaisir, consentit l'officier de l'Unité de recherche sur la menace extrémiste. Comme convenu, on a cherché des éléments sur les liens de Samuel Abitbol avec Ramallah et l'Irak, mais on n'a rien trouvé. Il faut dire qu'on est un service de police provinciale, pas une annexe de la CIA...

Devant son air embêté, Joanie balaya l'argument du revers de la main.

—On ne vous reproche rien. On essaie tout ce qu'on peut et on avise. Mais continue, c'est là que ça devient intéressant.

—Depuis les attentats de novembre, on a intensifié notre surveillance des OBE, les Organismes de bienfaisance enregistrés. Il s'agit de structures identifiées par Revenu Canada comme travaillant, au sens large, à *l'avancement de la religion* et qui à ce titre, bénéficient de réductions massives d'impôts. Il en existe plus de trois mille à la grandeur de la province, dont une cinquantaine d'obédience islamique. Notre attention a été attirée par l'une d'entre elles en particulier, la mosquée Abd-El-Matine, dans l'est de Montréal. Il appert qu'un nouvel imam égyptien en a pris la tête en mars, sous visa de membre du culte.

—Intéressant... murmura Geneviève Bachand en prenant quelques notes.

—Encore plus intéressant : Aten Gabra, c'est le nom de l'imam, a dû fournir à nos services d'immigration une copie de l'ensemble des pages de son passeport. On y a vu les tampons d'entrée et de sortie de Dubaï à la fin du mois de décembre passé.

—Donc, en même temps que Lex... crut bon de préciser Joanie.

—C'est peut-être une coïncidence, remarqua la haute fonctionnaire.

Absorbant les informations une à une, Thomas reconstituait mentalement son propre puzzle.

—Jusque-là, c'est possible, mais écoutez ça... poursuivit Joanie en faisant un signe de tête à l'intention de Pierre-Luc Beaudry.

—La mosquée est donc remontée dans le top cinq de notre classement des OBE à risque, reprit ce dernier. Au cours du mois de janvier, une auto-patrouille de la police de Longueuil a par hasard repéré

une camionnette suspecte qui chargeait du matériel dans un entrepôt supposément abandonné d'une zone commerciale de l'agglomération, et l'a suivie discrètement.

— En quoi cette camionnette était-elle suspecte ? questionna Thomas

— Deux heures du matin dans une zone déserte, trois gars qui engouffrent dans la camionnette du matériel de chantier, des caisses à outils... Ajoutez à cela qu'ils sont couverts de la tête aux pieds, donc pas reconnaissables, et qu'ils quittent la zone commerciale tous feux éteints. Ils ne les rallument qu'en arrivant le long du Saint-Laurent, sur la route 132.

— Qu'est-ce que dit l'immatriculation ? s'enquit Éric Bélanger.

— Rénovations Ray Léonard Inc., un entrepreneur enregistré à la RBQ⁶¹, et donc, ça semble réglo. Le groupe se dirige ensuite vers Montréal, si bien qu'une voiture banalisée du SPVM prend le relais de l'autre côté du pont Jacques-Cartier, après que le SPAL ait assuré la liaison avec leurs collègues d'ici. Eh bien, la camionnette a roulé vers Papineau et s'est garée devant la mosquée Abd-El-Matine, celle d'un vieil imam, à l'époque, mais reprise tout récemment par Aten Gabra.

— Wow ! lâcha Geneviève Bachand, impressionnée.

— Vous n'en revenez pas non plus, hein ? lui lança Beaudry avec un sourire satisfait. On peut tous remercier les services de Marie et de ses homologues du SPVM.

À ces mots, la directrice du renseignement afficha un sourire timide.

— Ensuite ? demanda Thomas

— Deux des trois gars sont descendus et le chauffeur est allé garer la camionnette devant chez Ray Léonard. L'homme a récupéré son auto et le SPVM a interrompu sa surveillance. On sait qu'il s'agit d'Ahmed Al-Mansour et qu'il tient un restaurant halal sur le chemin de la Côte-des-Neiges : *Les Délices du Vainqueur*. Rien à son sujet dans les bases de données policières.

— Les deux autres individus restent inconnus, évidemment, mais fréquentent la mosquée, renchérit Marie Legault. Compte tenu du fait que cet OBE occupe un rang élevé dans notre liste de priorités, le rapport des patrouilleurs a été partagé dans la base de données anti-terroriste de l'EILAT.

61. Régie du bâtiment du Québec.

— Depuis qu'on a fait le rapprochement ce matin, enchaîna Joanie, on a demandé à l'USO, notre Unité de surveillance opérationnelle, de déployer des équipes discrètes à l'entrepôt, à la mosquée et chez Gabra. Le SPAL nous donne carte blanche.

— Donc, si on résume, exposa Thomas qui tenait à partager une vision claire de l'enquête, en novembre, le tacticien des attentats, que l'on a surnommé Lex, est photographié par le SPVM en compagnie des six kamikazes quelques heures avant les explosions. Fin décembre, le SCRS photographie également notre homme en compagnie de Dokou Avtury, alias Nicolaï Gorlanov, à Dubaï, et transmet vraisemblablement l'image à la CIA, puisqu'au mois de janvier, c'est elle qui confirme la correspondance faciale, même si à l'origine, on a obtenu le cliché des Français.

— C'est ce que j'avais compris, indiqua Marie Legault, les Français avaient également la photo. Comment expliques-tu ça ?

— Je pense qu'Avtury était la source de multiples services, et dans ces cas-là, ils la surveillent comme le lait sur le feu et l'exploitent au maximum parce qu'ils savent qu'elle aura une courte durée de vie ; c'est un jeu très risqué pour les sources. Le SCRS, ou peut-être la CIA avec leur aval, a partagé l'information avec les services français. À la même époque, Aten Gabra se trouvait également à Dubaï et donc, on peut supposer qu'il a rencontré soit Avtury, soit Lex, soit les deux.

— Mais alors, pourquoi les Américains ou les Français n'ont-ils pas neutralisé Lex, puisqu'à ce moment, il était déjà identifié avec la reconnaissance faciale ?

Dans la question de Marie Legault, Thomas reconnut le professionnalisme d'une spécialiste du renseignement. Elle cherchait à visualiser les liaisons entre les différents éléments, mais surtout, leurs anomalies.

— En ce qui concerne les Français, ils travaillent déjà sur de multiples fronts sans avoir à poursuivre tous les terroristes du monde, sans compter qu'on ignore le niveau d'intérêt qu'ils portent à Lex. Pour ce qui est des Américains, mon avis est qu'il y a eu un accord avec nos propres services fédéraux.

L'agent saisit la tasse en face de lui et avala une gorgée de café, pendant que l'auditoire le fixait du regard en attendant de la suite.

— Donc, j'entre en piste à la fin février et planifie avec les Russes de faire dire à Avtury ce qu'il sait sur Lex. Manque de chance,

il est étroitement surveillé par les Américains, l'approcher s'avère impossible et les Russes l'éliminent.

— Pourquoi ? demanda la haute fonctionnaire.

— D'après ce que je comprends, le Tchétchène était dans le collimateur des services russes depuis quelque temps. La raison pour laquelle ils ont décidé d'en terminer avec lui reste un mystère... Peut-être l'avaient-ils sucé jusqu'à la moelle, peut-être représentait-il un risque ? À ce moment-là, les Français m'informent que leur renseignement intérieur, la DGSI, a intercepté un appel d'Avtury depuis Dubaï vers un fournisseur parisien, Hassan Boumaza. On essaie de l'interroger lui aussi, mais il nous échappe pour une raison inconnue.

— Donc, compléta Joanie, à ce moment-là, on n'a plus rien...

— Exact. Mais par un étrange hasard, à bord de l'avion qui m'a conduit en Europe, j'ai fait connaissance d'une Parisienne chez qui je suis allé souper, raconta Thomas en observant Beaudry, Labrèche et Bélanger s'échanger un sourire entendu. C'est là que j'ai découvert que son ex-petit ami, dont elle m'a montré une photo, était Lex.

— Je n'aurais pas aimé être à la place de cette pauvre chouette... Encore mieux que dans un roman ! lança Geneviève Bachand, stupéfaite.

— Je ne vous le fais pas dire. On obtient finalement un nom pour Lex, Samuel Abitbol, dont on apprend qu'il étudie en ce moment à Polytechnique, ce qui est cohérent avec son *modus operandi*. Après les attentats de Paris, il a continué de vivre dans cette ville et depuis ceux de Montréal, il vit ici.

— Et maintenant, quelle est la suite ? interrogea de nouveau la haute fonctionnaire qui cherchait à rassembler le plus d'informations possible pour en référer à son ministre.

— Si l'on part de l'hypothèse que Lex et Gabra sont liés puisqu'ils se sont sans doute vus à Dubaï et vivent tous les deux à Montréal, on peut supposer que l'imam a été sollicité pour assurer une protection à Lex. Il est même possible qu'il l'abrite chez lui, à la mosquée, dans l'entrepôt de Longueuil, ou quelque part ailleurs.

— Ah ! Ah ! s'exclama Joanie, et dire que le fédéral nous prend toujours pour des deux de pique ! Cette fois, on en sait plus qu'eux !

Une vague de rires moqueurs secoua l'assistance. Seul Thomas restait silencieux, toujours incertain, malgré l'avis de son ami David, de la relation qui unissait Lex au service fédéral.

—Maintenant qu'on s'est fait une tête, enchaîna Joanie, il nous faut décider de la marche à suivre. Thomas, tes recommandations ?

L'analyste prit un instant pour répondre, le temps de balayer tous ses interlocuteurs du regard.

—Qu'est-ce qu'on sait de la mosquée ? La surface, les accès ?

—L'URME nous a dressé un beau dossier, répondit Marie. Merci, Pierre-Luc. C'est un local en rangée dans une petite rue. Il n'y a qu'un rez-de-chaussée seulement, pas de sous-sol. On y trouve une entrée à l'avant et une porte à l'arrière qui donne sur une ruelle verte. Il n'y aurait pas plus de trois pièces, à l'intérieur, dont une cuisine. La surface totale de l'endroit est d'environ mille pieds carrés. Pas très pratique pour cacher quelqu'un, vu l'achalandage.

—La résidence de Gabra ?

—Un condo de cinq cents pieds carrés sans chambre fermée, situé au cinquième étage d'une bâtisse qui en compte six, pas très loin de la mosquée.

—O.K., Lex sait qu'il est pisté. Il est donc vraisemblable qu'il passe à l'action le plus tôt possible. À moins qu'on ait d'autres informations sur d'éventuels endroits susceptibles de servir de refuge, je propose qu'on renforce la surveillance du condo et de l'entrepôt. Évidemment, on met une filature sur Gabra. Bon pour toi, Joanie ?

—Pas de problème, l'USO s'en chargera.

—C'est jeudi matin, reprit Thomas, et donc, on pourrait envisager un assaut simultané du condo et de l'entrepôt de Longueuil par le groupe tactique demain à l'aube. Il faut aussi prévoir l'éventualité que Lex sorte aujourd'hui. Si c'est le cas, on doit pouvoir le neutraliser.

Tous les yeux se tournèrent vers l'officier habillé en tenue de combat qui jusque-là, n'avait pas encore ouvert la bouche. Joanie le désigna d'un geste de la main.

—Je ne vous ai pas présenté le capitaine Éric Roussel, il commande notre GTI. Ton avis, Éric ?

—C'est techniquement faisable, surtout avec l'appui de l'USO, répondit l'officier d'une voix rauque parfaitement assortie à son physique sec et musclé d'homme d'action. En ce qui concerne l'entrepôt, la zone est inoccupée la nuit et suffisamment isolée pour qu'on n'ait pas à se soucier des voisins. On peut la confiner, mettre des tireurs d'élite sur les toits et tenter d'entrer, mais il me faut de plus d'informations sur les ouvrants, les lignes de feu et l'aménagement intérieur

pour éviter qu'on nous tire dessus comme des lapins. Quelles sont les règles d'engagement ?

— J'ai parlé au ministre, indiqua Geneviève, et il souhaite qu'on l'arrête de préférence vivant, mais sans prendre de risque inutile.

— Je vois... fit Roussel en plissant les yeux comme s'il imaginait déjà Lex dans sa ligne de mire. Pour le condo, il faudrait idéalement évacuer les voisins sans attirer l'attention de la cible, mais à quatre heures du matin, ce sera compliqué. Donc, on lancera un assaut simultané par la porte et les fenêtres. En pleine nuit, on minimise le risque de riposte, mais encore une fois, il me faudra pouvoir compter sur l'USO. Ils s'assureront de la couverture photo, de l'infrarouge, du balayage électronique, tout comme ils examineront le type de la porte, la serrurerie... Bref, tout ce qu'il y a à vérifier. De mon côté, je vais leur adjoindre des gars de chez nous pour le cas où la cible se découvrirait avant l'assaut de demain.

— Ça me semble parfait. D'autres commentaires, les amis ? Non ? En ce cas, bonne journée à vous.

D'un air satisfait, Joanie balaya la salle du regard pendant que chacun repliait son bloc-notes et se dirigeait vers la sortie. Elle s'arrêta finalement sur Thomas.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

Contrairement à ce qu'elle espérait, l'agent conservait un visage fermé.

— S'il n'est ni au condo ni à l'entrepôt, on est cuit. Essaie de trouver un numéro de cellulaire, j'aimerais qu'il parle à Alice.

— N'y compte pas trop, hein, répliqua Joanie avec un sourire ennuyé.

— Je sais... lui répondit Thomas d'une voix lasse.

Il attrapa son téléphone dans l'intention de tenir David McCann au courant de leur ultime découverte à propos du point DAKAR. Au même moment, Joanie lui tapota amicalement l'épaule avec un air de profonde commisération.

— Rejoins-moi après ton appel, il faut qu'on prévienne les Français, pour DAKAR, et qu'on planifie la suite. Et t'en fais pas, je suis presque certaine qu'on va l'avoir...

Martin Moody sortait de chez le fleuriste de Ragland Street en tenant une énorme gerbe de fleurs dans ses bras. Depuis Noël, il vivait intensément chaque instant, excité non seulement par le triathlon Ironman de Whistler auquel il allait participer dans quatre mois et où il comptait battre son propre record, mais surtout, par la planification de son mariage, qu'il s'activait à peaufiner des heures durant dans les moindres détails.

Depuis un peu plus d'un an, il était installé dans la petite ville de Renfrew, dans la banlieue ouest d'Ottawa, un emplacement idéal pour son conjoint qui se rendait quasi quotidiennement à proximité de la base des Forces aériennes de Petawawa lorsqu'il n'était pas en voyage d'affaires ou dans les bureaux administratifs de la Capitale-Nationale. Quant à lui, sans avoir vraiment dû batailler, il avait décroché un emploi d'enseignant en anglais langue seconde à l'Institut collégial de Renfrew. Originaire de Toronto, le rythme de la ville lui manquait parfois, mais il trouvait également beaucoup de charme à la vie de campagne. De toute façon, avec l'homme de sa vie, il aurait été heureux n'importe où.

En remontant le trottoir vers sa voiture garée un peu plus haut sur la rue, il bénit le ciel d'être né au Canada et de ne pas être victime de discrimination en raison de son homosexualité, hormis de la part de ses parents. Depuis qu'il leur avait présenté son premier petit copain à l'âge de 23 ans, il sentait qu'ils le regardaient différemment, même s'il savait au fond de lui qu'ils l'aimaient toujours. Lors du Noël précédent, bien que dix années se furent écoulées depuis, il avait encore perçu beaucoup d'amertume derrière les félicitations d'usage lorsqu'il leur avait annoncé qu'il se mariait. Peut-être que le fait qu'il fut un enfant unique y était pour quelque chose et que ses parents conservateurs auraient sans doute préféré serrer une belle-fille dans leurs bras plutôt qu'un gendre. Ses lèvres se serrèrent à l'idée qu'il ne serait jamais leur fils parfait, quoi qu'il dise ou fasse. Entendant son cellulaire sonner au fond de sa poche, il se contorsionna pour le saisir sans laisser tomber les fleurs. Il reconnut la voix familière.

— Je te manque ? lança Adrian en guise d'introduction.

— Toujours ! J'espère que tu vas rentrer tôt parce que je nous ai prévu un super petit souper en amoureux, avec peut-être un dessert spécial si tu es sage.

— Je suis toujours sage, et tellement sage, même, que je ne devrais pas tarder. En plus, comme il n'y a pas trop de trafic, je devrais mettre moins d'une heure à rentrer. Je passe à la LCBO⁶² ?

— Non, c'est bon, tout est prévu.

Les deux hommes partagèrent un rire complice. Adrian appréciait chacune des petites attentions que Martin lui prodiguait sans cesse depuis qu'ils étaient ensemble.

— Je t'aime.

— T'as intérêt !

Martin raccrocha et remit le téléphone dans sa poche au moment où quelque chose le piqua à l'arrière de la cuisse. Il poussa un petit cri de douleur et bouscula un passant qui pressait le pas pour le dépasser.

— *Sorry* ! lança-t-il machinalement.

L'homme poursuivit sa route sans se retourner. Tout ce que Martin vit de lui se limitait à l'arrière de son blouson d'hiver et sa capuche bordée de fourrure remontée sur son crâne. Curieusement, la piquûre se mit à lui faire de plus en plus mal, comme si un incendie venait soudainement de se déclarer dans sa cuisse. Il repéra sa voiture qui n'était plus qu'à quelques mètres, appuya sur la télécommande d'ouverture et se jeta au volant tout en essayant de poser le bouquet sur le siège passager sans l'abîmer. Ses jambes se mirent alors à trembler convulsivement.

La chaleur irradiait maintenant tout son corps. Avec peine, il se débarrassa de son écharpe qui tomba à ses pieds et ouvrit d'un coup sec le col de son manteau. Inspirer lui demandait tout à coup un effort surhumain, alors que ses mains éprouvaient de la difficulté à répondre aux commandements de son cerveau.

Il salivait abondamment, comme si sa poitrine écrasée dans un étau faisait refluer tous ses fluides. Persuadé qu'il faisait une crise cardiaque, il eut besoin du téléphone toujours enfoui au fond de sa poche de pantalon. Il paniqua en constatant que son bras droit ne répondait plus du tout. Il voulut appeler à l'aide, mais seul un gargouillis sortit de sa bouche. Ses yeux se mirent à larmoyer, tandis que tout son corps tressautait sous l'effet de convulsions incoercibles.

La tête appuyée contre le fauteuil, il tentait désespérément d'apercevoir, à l'extérieur de l'habitacle, quelqu'un susceptible de lui venir en aide. Il ne parvenait plus qu'à aspirer quelques minces gou-

62. *Liquor Control Board of Ontario* - Régie des alcools de l'Ontario.

lées d'air à la fois, avec l'impression atroce d'avoir la bouche accolée à un sac en plastique. Une douleur comprima de nouveau sa poitrine, arracha une affreuse grimace de terreur, puis il toussa un filet de bave qui s'écoula le long de son menton.

La dernière chose qu'identifia son cerveau avant de s'éteindre fut l'image d'une mère de famille agrippée à une poussette qui le regardait bizarrement.

Thomas passa une bonne partie de la journée à organiser la suite des opérations avec Joanie et les membres des différentes équipes. Ils purent joindre Carmelo, qui leur confirma son intention de prévenir les services israélien et jordanien, ainsi que la DGSI en raison de son implication dans l'affaire. Ayant toujours prôné la coopération interservices, Thomas voyait cette initiative d'un très bon œil, tout en regrettant que la Sûreté ne bénéficiât pas d'une telle facilité.

Le capitaine Éric Roussel assura Joanie qu'il avait pu s'organiser avec l'USO et que ses équipes se préparaient pour l'opération du lendemain. Toute une batterie de brouilleurs d'ondes, le camion d'assaut blindé *Thunder 2* ainsi que l'hélicoptère Bell 412 basé à Saint-Hubert seraient mis à contribution. Il demanda à ce que l'action commence à quatre heures du matin, afin de pouvoir y mettre un terme avant même que la ville ne s'éveille avec les premiers travailleurs matinaux. Il avait également détaché plusieurs opérateurs pour soutenir les policiers de l'USO qui surveillaient les deux sites et Aten Gabra, histoire d'être en mesure de neutraliser Lex sans délai s'il se montrait.

Vers le milieu de l'après-midi, après l'avoir vu bâiller pendant plus d'une heure, Joanie renvoya Thomas chez lui en lui recommandant de dormir. L'agent lui fit part de son intention d'emmener Alice et Sophie sur le terrain, le lendemain, en expliquant que la première pourrait servir d'outil pour négocier avec Lex, et que la seconde devait y être puisque le souhaitait ardemment. Joanie et lui choisirent de suivre les opérations depuis Longueuil, qui leur semblait le lieu idéal pour se cacher, mais prévirent un moyen de transport rapide pour gagner la mosquée ou le condo de Gabra en cas de besoin. À cette heure de la nuit, faire le trajet avec un véhicule de police jusqu'à l'avenue Papineau ne prendrait que quelques minutes.

À l'arrivée de Thomas, l'appartement de Saint-Henri était vide, mais les manteaux des filles se trouvaient toujours accrochés dans le vestibule. Le temps de se faire couler un café et de s'installer sur le sofa avec son iPad, le maître des lieux entendit la porte s'ouvrir et la voix enjouée d'Alice résonner.

— ... Et le client lui dit : « Mais c'est l'hôtel de l'enfer, ici ! On dirait que la cuisine est anglaise, les putes suisses, le gardien allemand et l'organisation italienne ».

— Tu blagues ! s'exclama Sophie.

— Pas du tout, je te jure qu'elle me l'a raconté tel quel !

Pieds nus et enroulées dans des serviettes, les deux femmes redescendaient de la piscine comme en témoignaient les cheveux mouillés d'Alice.

— Belle journée, les sirènes ? demanda Thomas en levant la tête au-dessus des coussins.

— Ah, t'es là ! On n'a rien fait du tout, c'était génial ! lança Sophie.

— Sérieux, renchérit Alice, ce sont les meilleures vacances que j'ai passées depuis longtemps. Pour autant qu'on puisse appeler ça des vacances, ajouta-t-elle dans un soupir.

— Je sais, et j'en suis désolé... s'excusa Thomas. Séchez-vous et venez là, il faut que je vous parle.

Le sourire s'effaça du visage de ses invitées. D'un pas décidé, Alice se dirigea vers la salle de bain en maugréant, pendant que Sophie venait prendre place sur le sofa.

— Tu la trouves comment ? s'enquit Thomas, une fois que l'eau de la douche s'était mise à couler.

— Lorsqu'elle ne pense pas aux raisons qui l'ont amenée ici, elle va bien, mais c'est lourd, pour elle, tu peux me croire. On a pas mal discuté, tu sais.

— J'ai l'impression que vous vous entendez bien, c'est assez inattendu.

— C'est vrai, acquiesça Sophie. Elle est intelligente et drôle et elle pourrait être une bonne copine. Malgré ses airs fiers, elle est brisée à l'intérieur. Vraiment brisée.

Thomas se tut, doutant que nul ne puisse se sortir indemne de ce qu'avait traversé Alice.

— Quand ce sera fini, il faudra qu'elle voie quelqu'un, suggéra Sophie. Elle ne parviendra pas à affronter ces épreuves toute seule.

— Vous en avez parlé ?

— On y a juste fait allusion, mais elle ne semble pas fermée à l'idée.

— Très tôt demain matin, la SQ lance une opération, annonça Thomas tout en s'inquiétant du tour que pourraient prendre les événements du lendemain.

— Vous l'avez trouvé ? chuchota Sophie en affichant un air étonné.

— Le Groupe tactique va intervenir simultanément sur deux sites et avec de la chance, il sera dans l'un des deux.

— Donc, la pauvre Alice va assister à tout ce bazar.

— Oui. Et ça peut se finir très mal. Tu crois qu'elle serait capable de parler à Lex ?

— Sans doute, répondit Sophie après quelques secondes de réflexion. Je crois qu'elle est persuadée que ça vaut la peine d'essayer. En revanche, s'il se fait tuer, là...

Thomas pesa les conséquences de sa décision d'emmener Alice sur le terrain. Au mieux, Lex et elle se croiseraient une dernière fois lors de son arrestation. Au pire des cas, le plus probable, à ses yeux, elle le verrait une dernière fois, plus ou moins entier, dans un sac mortuaire.

— Je sais que tu veux être sur le terrain, demain, mais je pense qu'il y aura une autre façon d'y être.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? interrogea Sophie, craignant d'être écartée de l'opération.

— Que je préférerais ne pas exposer Alice inutilement. Vous restez ensemble ici et je vous appelle si j'ai besoin qu'elle communique avec Lex. Au fond, je doute qu'il laisse quiconque approcher et il est évidemment hors de question que j'envoie cette pauvre femme dans l'entrepôt comme un mouton à l'abattoir. J'ai déjà une bonne idée de ce dont ce type est capable, quels que soient ses sentiments envers elle.

— C'est d'accord, convint Sophie avec un sourire. Je l'aime bien cette fille.

— Tu es trop bien pour continuer à bosser pour eux, reprit Thomas en lui caressant doucement la joue.

— On en est où, au fait ? s'enquit la jeune femme en pressant les doigts masculins contre son visage.

Thomas résuma la discussion qu'il avait eue, la veille au soir, avec David McCann, pendant que Sophie affichait de grands yeux ronds.

— Te rends-tu compte que j'y travaille depuis 2011 et que je n'ai jamais entendu parler de rien ? s'étonna-t-elle. C'est malade !

— Happy est arrivée dans la boîte six mois après moi, en juin 2009. J'ai quitté en 2016 et je n'ai rien entendu non plus, à l'exception de certains qui se plaignaient que le Service ne pouvait pas faire ci ou ça. J'en faisais partie, d'ailleurs.

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?

— Ils attendent qu'on en ait fini avec Lex et ils vont tout démanteler.

— Tom, je me suis rendu compte de quelque chose... confessa subitement Sophie en s'affaissant sur les coussins.

— Oui ?

— Oui... Je crois que je vais démissionner. Tout ça, ce n'est pas moi. J'aurais dû rester linguiste, comme au début. Je n'aurais rien su, il ne me serait rien arrivé et j'aurais eu l'esprit en paix.

— Les choses arrivent toujours pour une raison, tu sais...

Thomas replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de la jeune femme. Le regard perdu dans ses grands yeux verts qui semblaient l'aspirer, il venait de se pencher lentement vers ses lèvres lorsque la porte de la salle de bain s'ouvrit brusquement.

— Suivante ! s'écria Alice.

— Ce sera pour la prochaine fois, murmura Sophie après qu'elle et Thomas eurent éclaté de rire.

— Vous complotez derrière mon dos ? marmonna Alice, qui s'était rapprochée d'eux.

— Pas du tout, Sophie me racontait justement comme elle te trouvait, et je cite : « fine et drôle ».

— Oui, c'était tout moi. Mon moi d'avant...

Alice fit soudainement demi-tour et se dirigea à grands pas vers sa chambre. Thomas et Sophie échangèrent un regard triste lorsqu'ils l'entendirent sangloter.

Kendall avait réservé à *La fenêtre sur Kandahar*, l'un des meilleurs restaurants halal de Montréal, situé sur le Plateau Mont-Royal, le quartier français. Elle s'était délectée des *Ashak*, les raviolis afghans traditionnels servis dans de la sauce au yaourt, tandis que Gabra avait préféré les *Keftas Chalow*, des boulettes de viande cuites dans une sauce tomate ressemblant à des *polpette* italiennes. L'Égyptien venait de régler l'addition et regardait Kendall avec tendresse.

—J'ai vraiment passé une excellente soirée ! Une belle découverte, ce restaurant afghan...

—Merci pour l'invitation, je peux te prêter ma voiture aussi souvent que tu le souhaites, si tu me rétribues aussi bien.

—Puisque tu en parles, c'est toujours d'accord pour ce soir ? On fait comme la dernière fois ?

—Oui, mais il y a un petit changement...

Interloqué, Gabra haussa les sourcils. S'il ne disposait pas de la voiture d'Ania, il aurait des difficultés à livrer à Longueuil les deux grenades qu'il transportait dans son sac en bandoulière.

—Je préférerais que tu me déposes chez toi et que tu viennes m'y retrouver après.

L'Égyptien se détendit d'un coup. Arrivé depuis seulement quelques semaines, son avenir à Montréal s'annonçait serein au bras de cette belle Algérienne, surtout si le SCRS permettait à son frère Ayoub d'être transféré dans un établissement où il pourrait enfin le revoir. Les soixante-douze vierges avant l'heure, en somme.

—Je n'osais pas te le proposer...

Ils quittèrent le restaurant bras dessus bras dessous. Gabra conduisait mécaniquement, trop concentré à caresser la cuisse d'Ania qui avait posé sa tête sur son épaule. Aucun des deux ne remarqua les trois voitures banalisées de la SQ qui leur avait emboîté le pas en se relayant régulièrement pour ne pas être repérées.

Les hommes de l'USO postés en face du condo de l'Égyptien furent avertis de son arrivée par les équipes suiveuses. Ils en profitèrent pour prendre quelques photos du couple et passer l'immatriculation de l'auto dans le système, un véhicule de location au nom d'Ania Boualem. À peine la jeune femme déposée, Gabra reprit sa route, les voitures pisteuses toujours derrière lui.

Après quelques minutes, la radio grésilla.

— On dirait qu’il se dirige vers la Rive-Sud. Il est en route vers le pont Jacques-Cartier.

— 10-4⁶³. On l’attend.

Les membres de la troisième équipe postés en face de l’entrepôt et emmitouflés dans des combinaisons grand froid virent à leur tour approcher la voiture qui se gara devant le bâtiment. Les deux policiers, allongés sur un toit plat balayé par un vent glacial soulevant des rafales de neige qui recouvrait leur filet de camouflage urbain, observaient le bâtiment grâce à la puissante lentille d’un appareil photo posé sur un trépied. Ils s’étaient rendus tellement invisibles, qu’il fallait s’approcher d’eux à seulement quelques mètres pour se rendre compte qu’il ne s’agissait pas d’une structure fixée au sol. L’équipe mobile, pour sa part, avait lâché la filature depuis l’entrée de la zone industrielle et se repositionnait en vue de reprendre l’exercice au départ de l’Égyptien.

Gabra sortit du véhicule et jeta un coup d’œil à la ronde. Encore une nuit d’un froid glacial à ne pas mettre le nez dehors, ce qui était de bon augure. Il se dirigea vers la porte métallique sur le côté du bâtiment et frappa deux fois, une fois, puis encore trois fois. Pris dans une bourrasque polaire, il enfonça comme il le put la tête dans les épaules en espérant que la porte ne mettrait pas trop de temps à s’ouvrir. Il entendit alors un bruit métallique suivi d’un grincement, tandis que le battant s’écartait lentement du chambranle. L’entrepôt étant plongé dans le noir, le visage de Lex n’apparut que pendant une seconde dans le faisceau du lampadaire halogène qui éclairait la façade. Une seconde suffisante pour permettre à l’appareil photo de l’USO, équipé d’un énorme zoom avec intensification de lumière, de prendre un cliché. L’opérateur appuya sur les commandes de l’écran digital, augmenta le grossissement sur le visage et lança un clin d’œil satisfait au policier du Groupe tactique allongé à côté de lui.

— Tango confirmé au site Lima, chuchota-t-il dans le micro attaché à sa manche. Je répète, Tango confirmé au site Lima.

Moins d’une minute plus tard, l’information arrivait sur le téléphone Atlas de Thomas, relayée par la salle des opérations de la Sûreté.

63. Bien reçu.

À peine Kendall s'était-elle installée dans le condo de Gabra que l'écran de son téléphone signala un appel de Vincent. C'était le nom de code de l'équipe chargée de suivre Gabra dont l'appel inopiné annonçait à l'évidence un problème.

—C'est Vincent. On a des visiteurs inattendus, ce serait mieux de remettre le *party*, surtout que ce ne sont pas des collègues du bureau.

Kendall serra les dents. Entre le SPVM, la Sûreté du Québec, la Gendarmerie royale ou n'importe quel groupe criminel susceptible de suivre les allées et venues de l'Égyptien, les candidats ne manquaient pas.

—Merci, Vincent, vous pouvez rentrer chez vous. On se voit demain. Bonne nuit !

L'agente s'assit sur le bord du lit, appuya sur l'icône en forme de tête de singe de l'application «*Cheeky Monkey*» de son écran et posa la pulpe de son doigt sur le capteur digital. Une carte générale de l'île de Montréal apparut, puis l'application zooma d'elle-même sur un mobile qui redescendait l'avenue Papineau vers la Rive-Sud. Sa cible traversa bientôt le pont Jacques-Cartier et poursuivit à gauche sur le boulevard Taschereau en longeant le fleuve Saint-Laurent. Après quelques minutes, Kendall put voir Gabra tourner à droite pour s'enfoncer dans la zone industrielle de Longueuil. Lorsque le mobile s'arrêta enfin, la jeune femme cliqua sur la carte pour obtenir les coordonnées GPS de l'endroit où se trouvait l'imam, puis les transmit immédiatement au système central du Bastion à partir duquel Quinn pourrait en prendre connaissance. Elle hocha la tête et afficha un petit sourire satisfait. Un entrepôt lui semblait une bonne idée pour cacher un fugitif. Elle en aurait bientôt le cœur net.

Elle se débarrassa de son manteau et s'allongea sur le lit, les mains sous la nuque. L'équipe de surveillance qui avait été repérée derrière Gabra ne lui disait rien qui vaille. Par expérience, elle supposa qu'un autre groupe épiait le condo, si bien qu'ils l'avaient vu entrer et peut-être même photographiée. Elle se rassura en faisant confiance à la solidité de sa fausse identité qui tiendrait face à n'importe quel interrogatoire de police, même poussé. Quoi qu'il en soit, elle préférerait ne pas tomber aux mains des forces de l'ordre avant d'en avoir terminé avec l'Égyptien.

Quand celui-ci revint au condo une heure et demie plus tard, il trouva Ania allongée à moitié nue sur son lit. Il laissa l'éclairage éteint, laissant juste la lueur de la ville filtrer à travers les rideaux. Sa compagne se leva, le déshabilla et s'occupa de lui comme personne ne l'avait jamais fait. Il arborait un sourire béat lorsqu'elle le laissa finalement s'effondrer sur son oreiller.

— C'est ce que je te disais tantôt, j'ai vraiment passé une excellente soirée.

— Je ne sais pas si je peux te le dire, mais je t'ai trouvé tendu, répliqua Kendall en souriant timidement.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? ricana Gabra.

— Je voulais dire au niveau des nerfs, soupira Ania. Quelque chose que j'ai fait et qui ne t'a pas plu ?

Elle fit cligner les paupières de ses yeux bleus en amande comme une enfant prise en faute. Gabra lui sourit gentiment.

— Non, je suis préoccupé par la situation de mon frère. Je n'arrive même pas à lui rendre visite. J'y pense tout le temps, je suis désolé.

— Alors, si ce n'est que ça, je ne m'inquiète pas.

— Non, ne t'inquiète pas, fit Gabra en déposant un baiser sur les lèvres de son amante. Ce sera bientôt fini.

— Il va sortir de prison ?

— Malheureusement non, mais il sera transféré et je vais pouvoir enfin le voir.

— C'est une bonne nouvelle. Tu paies quelqu'un pour qu'il intervienne pour toi ?

— Que veux-tu dire ?

— Tes rencontres secrètes, le soir... J'imagine que tu vas payer une personne, peut-être de l'administration, pour que ton frère soit transféré. Ne t'en fais pas, pouffa Ania, mes clients de la *hawala* ne sont pas tous blancs comme neige et plus rien ne m'étonne.

— Imagine qu'on te demande de choisir entre trahir ton employeur ou ta sœur, demanda Gabra, pensif. Que ferais-tu ?

— Je te l'ai déjà dit, je ferais n'importe quoi pour les gens que j'aime. C'est quoi cette question ? Tu as un choix à faire ?

— En effet. Je dois choisir entre mon frère de sang et un frère de cœur. C'est pas facile...

—As-tu essayé de décider en jouant à pile ou face? questionna l'agente en riant à nouveau. Pile, Ayoub et face... comment s'appelle-t-il?

—Yassine.

Kendall sentit un frisson d'excitation descendre le long de sa colonne vertébrale.

—Face, Yassine. Ou alors pile, Ayoub et face, Ayoub aussi. En tout cas, c'est comme ça que je ferais.

—Je pense que tu es sage, sourit Gabra, c'est la meilleure solution.

La jeune femme se leva et commença à rassembler ses affaires.

—Tu t'en vas?

—Oui, une grosse journée m'attend. Mais demain soir, je suis libre, au cas où tu voudrais me le demander. Appelle-moi!

Ania s'habilla rapidement et vint déposer un baiser sur les lèvres de l'Égyptien. Celui-ci se renversa sur l'oreiller avec un soupir d'aise en la regardant refermer la porte derrière elle.

Hâtant le pas vers l'escalier, Kendall frotta énergiquement ses lèvres avec le revers de son avant-bras pour faire disparaître le goût de Gabra. Elle devait immédiatement convaincre le Bastion de frapper vite et fort l'entrepôt de Longueuil.

Chapitre 18

Quinn parcourait lentement les couloirs de l'institut médico-légal. Il venait d'avoir un entretien téléphonique avec le Bastion au sujet du rapport de Kendall et ordonné que ce serait nuit blanche pour tout le monde. À présent, il devenait urgent de mettre l'entrepôt de Longueuil sous surveillance et de neutraliser Samir Halabi dès que possible. Seule une victoire de ce genre pourrait faire reculer le bureau du Conseil privé relativement à l'enquête qu'il venait de lancer.

Quinn aperçut Adrian assis contre le mur sur une chaise de plastique blanc, parfaitement assortie aux céramiques glaciales de l'étage. L'agent regardait dans le vide droit devant lui, le visage figé, comme s'il mimait une statue de lui-même. Quinn vint prendre place à ses côtés et lui tapota la cuisse du plat de main pendant une seconde.

— Tu tiens le coup ?

— Non. Qu'est-ce que tu crois ? répondit Adrian en exhibant une grimace de douleur, comme si on lui avait enfoncé un pieu dans le cœur.

— Tu veux un café ?

— Non.

Les deux hommes restèrent assis un moment côte à côte sans s'adresser la parole.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ne soit plus là, se désola Adrian, on devait se marier cet été...

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais que nous, on est là.

— Je crois que je vais avoir besoin de m'occuper l'esprit. De repartir. Trouve-moi quelque chose.

Quinn s'était toujours montré étonné par la capacité d'Adrian à ne pas perdre pied avec la réalité, même sous une pression intense. À cet instant précis, il était visiblement effondré, mais gardait néanmoins les idées claires. Quinn se rappelait sa période de formation, en particulier la semaine d'immersion. Les trois stagiaires avaient été malmenés physiquement et psychologiquement dès la première minute. Ils avaient affronté la solitude, le froid, l'humidité, l'épuisement et l'enfermement. Ils avaient même reçu des coups sans droit de réplique. En tout et pour tout, ils n'avaient dormi que dix heures pendant toute la semaine. Lors du parcours d'évasion qui constituait une partie

de l'épreuve finale, Adrian avait été le seul à pouvoir rapporter à son instructeur l'ensemble des informations qu'on lui avait demandé de mémoriser : des immatriculations, des morceaux de texte, des photos, tout avait été régurgité avec une précision qui avait suscité l'admiration des professionnels aguerris.

— Pas avant que tu passes une évaluation psychologique, c'est la règle, avisa Quinn. Pour l'instant, tu es suspendu.

— C'est une bonne idée, laissa entendre Adrian en tournant la tête pour la première fois vers son interlocuteur. Il me faudra un peu de temps pour retrouver le gros criss qui a fait ça.

Quinn feignit la surprise et Adrian poursuivit...

— J'ai parlé avec le pathologiste. Martin a été empoisonné, probablement par une neurotoxine du genre de celles qu'on utilise, une tétradotoxine ou une batrachotoxine. Il a subi une mort horrible en moins d'une minute. On voit encore le point d'injection à l'arrière de la cuisse.

— C'est ridicule, s'étonna Quinn. Tous les Tridents sont sous identité fictive. Votre légende est solide, votre environnement contrôlé et vos relations scrutées à la loupe. Qui pourrait t'en vouloir au point d'assassiner Martin ? Un *HIS*⁶⁴ qui t'aurait ciblé ? Et pourquoi s'en prendre à lui plutôt qu'à toi ? Ça n'a pas de sens...

— Pour me faire souffrir...

— Ce n'est pas la pratique des Services, tu le sais. Ils ne se vengent pas, mais agissent afin d'obtenir un effet.

— Alors, ce n'est peut-être pas un Service... C'est peut-être quelqu'un qui voudrait se venger et qui aurait accès à nos bases de données.

— Impossible, on est étanche. À moins qu'il s'agisse de quelqu'un de chez nous, et même dans ce cas, je ne comprends pas bien la dynamique de vengeance. C'est pas comme si tu avais tué la femme de quelqu'un...

Quinn avait formulé cette remarque à dessein. Il observa Adrian du coin de l'œil dans le but de percevoir une réaction, mais celui-ci restait de marbre. Son visage se crispa tout à coup.

— *Fuck*, Paris... grommela-t-il entre ses dents.

— Quoi ? demanda Quinn en faisant mine de ne pas comprendre.

64. *Hostile Intelligence Service* - Service de renseignement ennemi.

—Paris, dimanche dernier. Oui... Ça ne peut être que ça... Elle m'a reconnu. Ah... Ostie de tabarnak ! Le criss de bâtard !

—Tu fais allusion à Foucher ? Je n'y crois pas. Il travaille maintenant pour la Sûreté à Montréal, il est hors circuit.

Adrian planta ses yeux dans ceux de Quinn et se mit à compter sur ses doigts.

—Il a le mobile, il a l'expérience, et s'il est toujours connecté aux bons réseaux. Il a aussi les moyens. En plus, tu me dis qu'il est de retour et donc, il a aussi eu l'opportunité.

—C'est sûr que présenté comme ça...

—J'ai besoin d'une semaine de congés pour organiser les funérailles, annonça Adrian d'une voix sourde en se levant brusquement.

—Prends tout ton temps. Quand tu seras prêt à réintégrer le Service, appelle-moi et on planifiera une rencontre avec le psychologue.

—Merci, je te tiens au courant.

Quinn croisa posément les jambes en observant Adrian tourner les talons et se diriger à grands pas vers la sortie. Lorsqu'il disparut à l'angle du bâtiment, il sortit tranquillement son cellulaire et composa le numéro de Happy.

—Comment est-il ? s'enquit aussitôt cette dernière.

—Dévasté et hors de lui.

—Tant mieux.

Lorsque Happy raccrocha, Quinn aurait juré avoir entendu un petit rire satisfait.

Thomas avait mis son réveil à deux heures du matin, pris une douche rapide et réveillé Sophie pour lui demander de rester près de son téléphone. D'une voix endormie, elle murmura un simple O.K.

—Je te fais un café ?

—Appuie sur le bouton et vas-y, je vais me lever, répondit la jeune femme dans un soupir. Ah, Thomas... Reviens-moi entier, d'accord ?

Pour toute réponse, Thomas lui déposa un baiser rassurant sur le front. Comme convenu, Joanie vint le récupérer en bas de chez lui dans la Chevrolet Impala de service qu'il avait déjà remarqué devant le Dollarama. Ils se dirigèrent vers Longueuil.

—Allez, avoue que ça te manque, tout ça...

—J'avoue, confessa Thomas tout en étant incapable de réprimer un petit rire troublé. J'ai l'impression de revenir dans l'action.

—Et pas à l'université ?

—C'est différent. Là, tu vois directement l'effet de ton travail, tu le sais aussi bien que moi.

Joanie portait toute son attention sur la route déserte. La nuit, le silence et l'absence de trafic avaient un aspect apaisant.

—Tu sais ce que m'a dit Sophie ? reprit Thomas.

—Bah non, comment veux-tu que je le sache ?

—Elle m'a dit que je n'avais pas accepté ce mandat pour retrouver Lex, mais parce que je cherchais à me retrouver moi-même.

—Elle est fine, répliqua Joanie avec un rire entendu. Qu'est-ce que tu en penses ?

Thomas soupira, attrapa son téléphone et texta à David McCann qu'il était en route vers Longueuil.

—Je me dis qu'elle a probablement raison. Tu sais, au début, je ne voulais vraiment pas me lancer dans cette histoire. Et puis, il y a eu Paris, Dubaï, la DGSE, Sophie, ce bordel avec le fédéral, et j'avoue que j'y prends un certain plaisir. De plus, je ne supporte pas l'idée que le Service s'en prenne désormais à ses propres agents, et j'espère pouvoir contribuer à faire tomber tout ça...

—C'est un peu la même chose pour moi, ricana Laberge. Je suis une police au fond de moi, une enquêtrice. L'ancienne version de la SGPCT ne me plaisait pas vraiment ; j'avais l'impression d'être dans une grosse boîte noire administrative qui ne servait à rien. Maintenant, avec l'EILAT, on voit directement les résultats. Tu devrais rester avec nous, après...

—Tu sais que ce n'est pas possible. La fonction publique provinciale ne recrute que par voie de concours et je ne me vois pas derrière un bureau à analyser des tableurs Excel. À l'université, j'ai une vraie liberté.

—Ne t'en fais pas pour ça. Si on arrive à neutraliser Lex, je parie que l'administration trouvera des solutions. J'en ai déjà touché un mot au chef de cabinet.

Tout en souriant, Thomas scruta les commandes du tableau de bord pour tenter de trouver le boîtier de commande des gyrophares.

—J'ai toujours rêvé de circuler avec les gyrophares et une sirène, tu peux les allumer?

Joanie regarda autour d'elle. Ils étaient toujours à Montréal sur l'autoroute 720, et une voiture de police tous feux ouverts ne paraîtrait pas suspecte. Elle abaissa le pare-soleil et appuya sur l'un des boutons d'un petit boîtier gris fixé à l'arrière. Toute la voiture se mit à clignoter en rouge et bleu, tandis qu'un hurlement strident leur vrillait les tympans.

—Trop cool ! s'exclama Thomas en rigolant.

—Allez, assez joué, le Français ! lâcha Joanie en coupant les avertisseurs. Si tu veux t'amuser avec les boutons, tu devras rejoindre la police pour vrai.

Les deux enquêteurs restèrent silencieux un moment, bercés par le ronronnement du moteur. Thomas avait du mal à croire qu'il s'apprêtait à participer à la neutralisation d'un terroriste notoire. Il avait plutôt l'impression de partir en vacances avec une amie.

—Une fois qu'on aura Lex, qu'est-ce qu'il adviendra de l'EILAT ?

—J'imagine qu'on va continuer, répondit Joanie en haussant les épaules. L'investissement dans la salle des opérations a été conséquent, alors, ça ne m'étonnerait pas qu'on renforce notre coopération avec la Gendarmerie royale et le fédéral nouvelle version, si tu vois ce que je veux dire.

—C'est plein de sens. La menace terroriste est bien présente au Canada, on vient de le voir. Ce serait dommage de baisser la garde.

—Sûr. D'autant que Beaudry me disait justement que les mosquées salafistes semblaient pas mal plus actives, depuis novembre. À l'évidence, elles ont des ramifications à l'extérieur des frontières du Canada. Il nous faudra rester réactifs.

—Pas seulement réactifs, si je peux me permettre. Le renseignement, c'est le deuxième plus vieux métier du monde après la prostitution. Déjà au V^e siècle, Sun Tzu préconisait que le général soit accompagné d'un *prince avisé*, et c'est ce que le fédéral n'a pas encore bien compris, à mon avis, puisqu'ils s'interdisent de mener des opérations à l'étranger, notamment contre des États agressifs. Si vous développez vos propres outils d'anticipation et d'action, vous pourriez sans doute leur donner des idées.

—Dans la province ? Tu rêves.

—Pas tant que ça. Le MRIF anime une trentaine de délégations à l'étranger et le Québec abrite les sièges sociaux de compagnies multinationales. On est une nation au sens propre du terme depuis la motion de la Chambre des communes en 2006, avec nos propres intérêts stratégiques. Tu te rends compte que tout comme nous, la Jordanie, la Bulgarie ou même Israël comptent environ sept à huit millions d'habitants ? Et ils ont tous un service de renseignement étranger.

Joanie resta silencieuse, le temps de peser les arguments de Thomas qui avaient fait mouche dans son esprit. Elle n'avait jamais pensé au Québec sous cet angle, mais prenait soudainement conscience que la province n'était pas aussi insignifiante que certains voudraient le faire croire.

Ils quittèrent bientôt la route 132 pour s'enfoncer dans la zone industrielle de Longueuil, où ils furent arrêtés par un premier barrage du SPAL. Roulant au pas jusqu'à la rue perpendiculaire à l'entrepôt, ils se garèrent derrière l'autobus aux couleurs de la Sûreté qui faisait office de poste de commandement mobile.

La température avoisinait toujours les -20°C , mais le vent s'était calmé. Thomas eut une pensée pour les équipes de surveillance et les tireurs d'élite qu'il savait positionnés sur les toits. Chacun son tour, pensa-t-il avec un sourire. Joanie le précéda dans le bus agréablement chauffé et où plusieurs policiers discutaient à voix basse. Thomas repéra Éric Roussel, le chef du Groupe tactique.

—Annoncez aux équipes le breffage de 3 h 15, ordonna ce dernier aux opérateurs. Ah, vous voilà ! Le café est par ici, ajouta-t-il à l'intention de Joanie et Thomas en les précédant vers l'avant du bus.

—Ça donne quoi ? s'enquit la policière.

—Bonne nouvelle, on a pu obtenir les plans auprès du constructeur. On parle d'une énorme surface au sol avec une mezzanine dans le coin sud-est qui surplombe le tout. Idéal pour qu'un tireur arrose tout ce qui bouge. D'après l'imagerie, il y a une trappe d'accès au toit. On va donc faire descendre une équipe en corde lisse à partir d'un hélicoptère. Les portes sont en métal, alors, on va défoncer l'accès ouest avec le bélier du camion tactique ; ça fera diversion. Les brouilleurs seront actifs à H-15, si bien qu'aucune émission radioélectrique ne sortira du périmètre, que ce soit une radio, un téléphone ou une télécommande.

—Des nouvelles du condo de Gabra ?

—Oui, il y est revenu dans la soirée et une fille en est sortie une grosse heure plus tard. Elle s'appelle Ania Boualem. C'est elle qui a loué la voiture dans laquelle ils sont arrivés ensemble. Gabra a conservé l'auto, il est venu ici et y est resté une bonne demi-heure avant de repartir chez lui.

—Quelque chose sur Ania Boualem ? interrogea Thomas avec une idée derrière la tête.

—Rien dans les bases de données policières. Elle habite à Ottawa et travaille pour un genre de bureau de change, un truc financier islamique.

—Je vous parie que c'est une légende... laissa entendre Thomas avec un petit grinçant.

—Une quoi ?

—Une identité de couverture. Si la partie clandestine du SCRS s'en est prise à Gabra, on peut parier qu'ils ont mis un ou plusieurs agents sur lui pour découvrir la cache de Lex. Le coup de la fille est un classique, mais ça marche assez bien.

—On s'en moque un peu, lança Joanie, puisqu'on a une bonne longueur d'avance, je dirais.

—Pas sûr. Je parie que si ce soir Gabra a craché le morceau à cette fille à propos de Lex, les agents clandestins du fédéral sont déjà en place.

Joanie et le chef du Groupe tactique se regardèrent sans comprendre.

—En place... Tu veux dire ici ?

—À quelle heure a-t-elle quitté le condo ? demanda Thomas après avoir acquiescé d'un mouvement de tête.

—21 h 48, répondit Roussel en consultant ses notes.

—Supposons qu'elle ait immédiatement rapporté l'information. Sachant qu'il leur faut un maximum de deux heures pour mettre en place une équipe depuis Ottawa, je dirais qu'ils sont probablement arrivés ici à minuit, c'est-à-dire depuis déjà presque trois heures.

—T'es fou ! s'exclama Joanie. Il faut déjà deux heures pour venir d'Ottawa, ils n'ont pas eu le temps.

—J'imagine qu'on a une liaison avec l'aéroport de Saint-Hubert où est basé votre hélicoptère ? questionna Thomas avec un sourire entendu.

—Évidemment, s'étonna Joanie.

—Demandez-leur s'il y a eu du mouvement aérien dans la soirée.

Fronçant les sourcils, Roussel décrocha le téléphone du mur et passa un appel qui dura moins de trente secondes. Son visage était devenu livide.

—Un hélicoptère Griffon des Forces aériennes est venu déposer deux passagers à 23 h 26... Il est reparti directement vers Petawawa.

—Je serais prêt à vous parier qu'il s'agit d'un appareil des Opérations spéciales, reprit Thomas en lâchant un bref éclat de rire. C'était mon principal moyen de transport à la belle époque...

Joanie et le chef du GTI se fixaient sans rien dire, comme s'ils éprouvaient des difficultés à traiter l'information. Le SCRS avait déposé deux de leurs opérateurs au nez et à la barbe de la Sûreté du Québec, alors qu'elle préparait son propre hélicoptère en vue de la mission à venir.

—Une idée de ce qu'ils vont faire ?

Sentant la tension derrière le ton faussement calme de Joanie, Thomas prit soin de répondre d'une voix posée.

—Je dirais que tout dépend du but qu'ils cherchent à atteindre. Ce sera difficile pour eux de s'emparer de Lex sans interférer avec votre opération. En revanche, s'ils veulent l'éliminer, ça peut être n'importe quoi et n'importe quand, depuis un tir d'un tireur d'élite jusqu'à la destruction pure et simple du bâtiment. Dans tous les cas, ils n'ont pas eu le temps de monter un scénario très élaboré : il y a donc de fortes chances pour que ce soit rapide et violent.

Joanie et Roussel échangèrent un regard inquiet. Jamais ils n'avaient envisagé que ce genre de grain de sable viendrait perturber leur opération.

—On pourrait aussi recevoir un ordre de dernière minute nous demandant de remettre Lex aux agents fédéraux, suggéra l'inspectrice-chef.

—J'en doute, la contredit Thomas. Si Ottawa envisageait cette possibilité, ils nous auraient envoyé des émissaires officiels du SCRS ou de la GRC, pas des agents clandestins.

—Je suis persuadé qu'ils ont mis en place un dispositif de surveillance, intervint Roussel. Je vais demander aux équipes en place de balayer les toits ; ils doivent être dessus quelque part.

— Ça m'étonnerait. Ils ne vont pas s'exposer inutilement. Est-ce qu'on dispose d'un *IMSI-Catcher*⁶⁵ ? demanda Thomas.

— Nous non, répondit Roussel en le regardant d'un air surpris, mais les gars de l'USO en ont un. Pourquoi ?

— Les clandestins ne vont pas prendre le risque de se faire repérer, mais ils ont besoin de voir ce qui se passe. Je parie donc qu'ils utilisent un drone. Et qui dit drone, dit console de commande à proximité. Je doute qu'il y ait beaucoup de cellulaires actifs à l'intérieur ou aux abords de la zone industrielle à cette heure-ci.

— Sauf, évidemment, ceux de l'équipe qui pilotent le drone, répliqua Joanie en affichant un sourire satisfait. C'est-à-dire les deux agents arrivés par hélicoptère.

Thomas hocha la tête et sortit le Blackberry Atlas de sa poche. Il lui fallait réclamer quelques consignes auprès de David McCann.

— Ça vaut le coup d'essayer de les repérer, mais, je vous en supplie, pas d'action en force avant que je parle à mon correspondant du Conseil privé...

Kendall avait récupéré Ferris et Jessie, les deux agents envoyés par Quinn, à l'aéroport de Saint-Hubert. Sa voiture de location était maintenant garée à Longueuil, en périphérie de la zone isolée par les forces de l'ordre.

La blonde aux yeux bleus assise sur le siège arrière de la voiture avait le regard rivé sur l'écran de contrôle qui renvoyait les images filmées en direct par le Black Hornet, un nanodrone de seize centimètres de long qui survolait depuis sept minutes la zone industrielle de Longueuil. Elle regarda l'indicateur de charge et veilla à le rapatrier avant que sa batterie ne soit épuisée.

— C'est bon Jess, on en a assez. Ramène l'oiseau, je ne voudrais pas qu'il leur tombe sur la tête.

Kendall, qui occupait la place passager, fit un clin d'œil à la blonde et revint à l'ordinateur portable posé sur ses genoux pour visionner les images filmées en alternance par les deux nanodrones mis

65. Appareil de surveillance utilisé pour intercepter le trafic des communications cellulaires, récupérer des informations à distance ou pister les mouvements des utilisateurs des terminaux.

à leur disposition. Vu la température glaciale, leur autonomie normale de moins de vingt minutes était réduite de moitié, ce qui nécessitait des manipulations un peu fastidieuses, mais relativement discrètes étant donné la minuscule taille des appareils.

Le Black Hornet se posa sur le capot de la voiture moins d'une minute plus tard, pendant que l'équipe scrutait les alentours, à la recherche de potentiels observateurs indésirables. Jessie coupa les interrupteurs du boîtier de contrôle.

— C'est bon, vas-y... lui lança Ferris, les yeux collés à sa paire de jumelles de vision nocturne.

La blonde sortit rapidement de l'habitacle et ramena le drone à l'intérieur.

— Pauvre de lui, il est tout gelé !

— On a donc le périmètre isolé ici, résuma Kendall en pointant une intersection sur la carte électronique, avec au centre, le poste de commandement mobile qui se trouve juste là. On a aussi les équipes de soutien, le Groupe tactique et leur camion d'assaut garé derrière. Il y a deux équipes d'observation sur les toits, là et là, avec chacune un tireur d'élite. Vu la disposition des lieux, j'opterais pour une diversion en envoyant le camion défoncer une porte d'accès pendant qu'ils descendent une équipe sur le toit par hélicoptère. Pénétration par la trappe... ici. Le volume de l'entrepôt est trop important pour le gazer. En revanche, avec des grenades incapacitantes lâchées depuis l'ouverture du toit, ils auront cinq secondes pour neutraliser la cible. Comment vous voyez ça ?

— Ce sera compliqué de nous emparer de Lex au milieu de tout ce dispositif, commenta Ferris après avoir brièvement consulté Jessie du regard, et ce sera tout aussi compliqué de nous en approcher pour le mettre hors d'état de nuire. Le but est de pouvoir créditer le Service de la neutralisation de Yassine, mais avec toute cette police autour, j'ai peur qu'on soit arrivé un peu tard.

Kendall grimaça. Peut-être que si elle s'était montrée plus pressante avec Gabra, elle aurait pu obtenir l'information plus tôt et ils n'en seraient pas là.

— J'ai remarqué Foucher sur les images. On dirait que le traitement que j'ai infligé à sa petite copine à Paris ne l'a pas refroidi... remarqua Jessie avec un sourire ironique.

— Je vais appeler la maison et leur présenter nos options, décida Kendall.

Elle attrapa le cellulaire chiffré de l'équipe qu'elle avait éteint par mesure de précaution et le ralluma. À son insu, l'appareil se connecta sur le réseau téléphonique par l'intermédiaire de l'antenne relais que l'USO venait d'activer.

Adib avait chargé les lance-missiles sous une toile anonyme installée sur le siège arrière et le vélo dans le coffre, pour pouvoir ensuite gagner discrètement la plage d'Al-Gandhour, où un petit bateau viendrait le récupérer pour le déposer à l'abri. Il avait prévu de rejoindre l'Ayla Golf Club d'Aqaba par la route 47, puis il se garerait là-bas. Il prévoyait de partir aux environs de 15 h afin d'arriver à son site de tir au moins une heure en avance.

Habib, quant à lui, avait convenu avec Ahmed de quitter Al-Qosima vers 13 h, ce qui lui laissait une confortable marge de deux heures, une fois arrivé à Taba, pour franchir à pied les sentiers creusés à même la roche du massif escarpé jusqu'à son lieu de tir.

Bien qu'éloignés de plusieurs centaines de kilomètres, les deux hommes prièrent à l'unisson, se recommandant chacun à Allah pour qu'il fasse rejaillir sur Lui toute la gloire de leur prochain coup d'éclat.

Malgré l'heure matinale, Sophie parvenait sans peine à conserver les yeux ouverts. Son esprit passait en revue les multiples aléas qui pourraient perturber l'opération de Thomas. Elle avait bien pensé à regarder une série sur son iPad pour se changer les idées, mais il n'y avait rien à faire, ses pensées revenaient systématiquement à lui. Elle se leva du canapé et se dirigea à pas de loup vers la porte de la chambre d'Alice. Collant son oreille à l'angle du chambranle, elle fut rassurée d'entendre le rythme régulier de sa respiration. L'agente avait pris le parti de ne la réveiller qu'en cas de nécessité absolue. Elle revint vers le sofa et chaussa ses lunettes avec l'intention de lire l'article scientifique annoté de l'écriture de Thomas, que celui-ci avait laissé inachevé sur la table basse.

Entre le face à face avec un terroriste notoire et le risque d'être la cible des initiatives plus que douteuses du Service fédéral, bien des choses pourraient mal se passer au cours des prochaines heures. Aussi, avait-elle hâte de l'entendre lui annoncer que tout s'était bien déroulé. En ce qui la concernait, la seule chose qui importait véritablement était que Thomas ne soit pas blessé.

— Ils demandent à ce qu'on l'abatte. Un tir longue distance, annonça Kendall à la suite de son entretien avec le Bastion.

— Au milieu du dispositif de police ? lâcha Ferris en lui lançant un regard dubitatif.

— Bien sûr que non. Je leur ai proposé de tirer notre cible dans l'entrepôt avec le Barrett et une munition Mark 211.

— Ça se joue, approuva Ferris en hochant la tête. Vu la surface et la position de la mezzanine, je mettrai trois impacts consécutifs autour de l'angle sud-est, de façon à ce que l'effet explosif et incendiaire se concentre dans un cône limité par les deux murs. Idéalement, il nous faudra confirmer que Yassine sera bien sur la mezzanine au moment du tir, comme tout à l'heure avec l'infrarouge. Ça veut dire qu'on devra faire redécoller le Hornet.

— C'est pas un problème, assura Jessie.

— Remontre-moi la carte... Là, si je trace une ligne droite, j'ai un autre hangar légèrement en surplomb, situé à 425 mètres, tout juste à l'extérieur de la zone contrôlée ; ce sera une partie de plaisir avec le Barrett.

— Jess, demanda Kendall, tu peux contrôler le drone d'aussi loin ?

— Oui, le service technique a renforcé le signal. Je serai un peu limite, mais ça devrait aller.

— Parfait, je resterai donc dans la voiture pour l'extraction. Un Griffon est déjà en l'air pour nous récupérer à Saint-Hubert.

— Alors, allons-y, conclut Ferris. Mieux vaut ne pas attendre que les policiers lancent leur opération pour transformer notre ami en pâtée pour chien.

Il démarra la voiture et roula lentement en direction du hangar dont le toit lui fournirait une excellente base d'opérations. Il avait

obtenu un très bon groupement d'impacts, jusqu'à mille deux cents mètres, avec le fusil de tireur d'élite Barrett M82 qu'il avait amené avec lui depuis le Bastion, si bien qu'un tir à un tiers de la distance, même de nuit, ne représentait pas un défi de taille.

Kendall se demandait quelle tête ferait Gabra lorsqu'il apprendrait que son numéro de cellulaire était coupé et que nul ne la connaissait dans l'immeuble de la rue Cuvillier où elle n'avait, en réalité, jamais habité. Tenter de la contacter chez Al-Hajri Community Development Corporation ne donnerait rien non plus, même si un opérateur répondait aux appels en promettant de lui transmettre le message.

Jessie, quant à elle, se repassait en boucle les souvenirs de l'opération de Paris et la façon dont elle avait brisé Sophie en quelques coups. Elle éprouvait toutefois un malaise à l'idée de recroiser Thomas Foucher. Dans le métro, il l'avait dévisagée d'un regard qu'elle n'oublierait jamais, un regard qui l'avait glacée jusqu'aux os.

Ferris arrêta la voiture sur le côté du bâtiment, à l'abri des projecteurs qui éclairaient les aires de stationnement. Kendall vint prendre sa place au volant et lui souhaita bonne chance avec une petite tape sur l'épaule. Il se saisit de la valise contenant le fusil, tandis que Jessie attrapait la boîte d'un peu plus d'un kilo qui contenait la station de contrôle et les deux nanodrones.

L'escalier extérieur leur permit d'atteindre le toit sans encombre. Ferris étendit une couverture isolante au sol et entreprit de positionner le Barrett sur son bipied, face à l'angle sud-est de l'entrepôt, pendant que Jessie ouvrait la valise et remplaçait la batterie du drone par une neuve.

— Combien de temps ? demanda-t-elle.

— Moins de cinq minutes.

— O.K., je lance dans quatre.

Ferris s'allongea derrière le Barrett et cala la crosse dans le creux de son épaule. Il joua avec le grossissement de la lunette de visée et rectifia plusieurs fois sa position face à l'angle de l'entrepôt.

— Les éléments ? demanda-t-il, l'œil toujours rivé sur l'objectif.

— Température moins 17, hydrométrie 68 %, vent du 60 pour 4 nœuds, stable, informa Jessie qui avait déjà lancé sa minuscule station météo.

Avec sa main gantée, Ferris fit tourner les boutons de réglage de l'optique de quelques clics.

— On va faire ça vite, murmura-t-il, je me gèle...

Sans regarder, il attrapa l'un des chargeurs du Barrett rangés dans la valise de transport, celui identifié par deux traits de peinture verte et blanche, et l'enclencha d'un coup sec par le dessous de l'arme. De l'autre main, il tira sur le levier de la culasse pour faire monter la première munition dans le canon avec un claquement métallique.

— Tu peux lancer l'oiseau...

Jessie poussa la commande et le drone décolla de sa boîte en émettant un petit bruit électrique. Il n'avait pas volé pendant cinq secondes que l'agente ne le voyait déjà plus. Elle le dirigea vers l'entrepôt à l'aide de la vidéo de l'écran de contrôle. À mi-chemin, l'écran grésilla et la jeune femme tapa machinalement sur le côté de la boîte. Une seconde plus tard, la retransmission vidéo disparut, remplacée par un écran totalement enneigé.

— *Fuck*, j'ai perdu la vidéo.

— Tu as toujours le contrôle ?

— Impossible de savoir, je ne vois plus rien.

— Tu peux le récupérer ?

— J'en sais rien... J'ai aussi perdu la télémétrie. On dirait que la communication avec le drone est coupée.

Ferris pensa aussitôt à un brouilleur. Conscient que le temps pressait, il se mit à inspirer lentement pour ajuster son tir. Il commençait à expirer lorsqu'un hurlement le fit sursauter.

— Police ! Lâche ça et lève les mains ! J'ai dit lâche ça !

Jessie se retourna pour se retrouver mise en joue par deux policiers du Groupe tactique agenouillés au niveau de l'échelle extérieure, à une dizaine de mètres. Sans se presser, elle croisa les doigts sur le sommet de son crâne.

— Tu m'entends, là-bas ? Écarte-toi du fusil maintenant !

Imperturbable, Ferris ne bougea pas et continua à expirer, tandis que son doigt pressait posément la détente. À l'instant où un genou lui écrasait le dos, la détonation déchira le silence de la nuit.

La munition incendiaire anti-blindage frappa le mur de l'entrepôt bien au-delà de la mezzanine, ce qui déclencha une explosion de métal et une boule de feu qui alla lécher les pieds du lit et arracher Lex

de son sommeil. D'un geste instinctif, le terroriste se jeta au sol, évitant de justesse les éclats qui vinrent cribler les meubles. La chaise qui lui servait de table de chevet se renversa et le téléphone posé dessus heurta le sol au moment où son écran indiquait 3 h 26.

Le cerveau de Lex ne mit qu'une seconde à évaluer l'ampleur du désastre : en raison des sept heures de décalage horaire, ses deux tireurs du Moyen-Orient ne seraient pas en position avant longtemps. Son plan était donc perdu, à moins que l'un d'eux ait la bonne idée de faire feu sans d'abord obtenir la confirmation qui devait lui être transmise par le téléphone satellite.

La boule de feu avait fait monter la température de plusieurs degrés et laissé derrière elle une fumée âcre qui lui piquait les yeux et le faisait tousser. Bien qu'assourdi par la déflagration, Lex perçut au loin le son d'un hélicoptère. Il discerna son projecteur qui balayait les murs de l'entrepôt derrière la fumée qui ne parvenait pas à se dissiper. En titubant, il réussit à se jeter sur le disjoncteur pour inonder de lumière le vaste rez-de-chaussée, pendant que dans un craquement atroce, la porte métallique du mur ouest cédait sous la pression du bélier du camion d'assaut. Une deuxième explosion, moins forte, fit sursauter le terroriste et un courant d'air froid le glaça jusqu'aux os. Il leva la tête pour constater que la trappe du plafond avait disparu, pour faire place au ciel et au rotor de queue de l'hélicoptère qui venait de déposer l'équipe tactique sur le toit.

Le camion d'assaut bloquait toujours la porte sans qu'aucun policier ne pénètre dans la zone illuminée par les projecteurs. Lex attrapa la Kalashnikov qu'il avait trouvée en arrivant et balaya le camion d'une rafale de balles qui ricochèrent sur le blindage. Au même moment, deux grenades incapacitantes tombaient du toit sur la mezzanine. Un éclair de lumière aveuglant jaillit, suivi d'un sifflement atroce qui lui vrilla les oreilles. Sonné, il perdit l'équilibre et lâcha son arme.

Les yeux toujours fermés et les tympan hors d'usage, le terroriste sentit plus qu'il ne vit les policiers descendre en corde lisse depuis le toit. Se sachant désormais perdu, il attrapa les grenades dans les poches de la veste avec laquelle il avait dormi.

Avec une ultime pensée pour Alice, il hurla « *Allahou Akbar* » comme un dernier défi et tira sur les goupilles.

Chapitre 19

Les ongles de Sophie cliquetaient machinalement sur la table basse du salon. Selon ce que Thomas lui avait dit, rien ne commencerait avant encore un bon quart d'heure. Pourtant, elle n'en pouvait déjà plus d'attendre. Elle avait maintes fois hésité à l'appeler, mais s'était finalement raisonnée. La situation devait être déjà assez tendue sur le terrain pour qu'elle le dérange en plus avec ses états d'âme.

Il était 3 h 45 quand son téléphone vibra. Ne reconnaissant pas le numéro, elle se mit à trembler. Comme ce n'était pas encore l'heure, quelque chose avait dû suffisamment mal se passer pour qu'on lui annonce une terrible nouvelle. La poitrine serrée par l'angoisse, elle décrocha et chuchota un timide «Allo?»

—Sophie?

La tension retomba d'un coup lorsqu'elle entendit la voix de Thomas. Il paraissait épuisé, mais la communication était si claire qu'elle pouvait l'imaginer tout contre elle.

—Tom? Ça va? Tu m'appelles d'où?

—Du poste de commandement mobile, mon cellulaire reçoit mal, ici.

—Tu vas bien?

—Oui, je vais bien. Écoute, c'est fini.

Au ton accablé de Thomas, Sophie comprit que l'EILAT n'était pas parvenue à s'emparer de Lex vivant et mit quelques secondes pour digérer la nouvelle. Elle était foncièrement insatisfaite de cette conclusion, puisque Lex ne pourrait jamais répondre de ses crimes devant une cour de justice.

—Comment tu te sens?

—Je ne sais pas trop, soupira Thomas, je ne m'attendais pas à ce qui s'est passé. Tout s'est tellement précipité; on a été pris de court et ça s'est plutôt mal terminé. Alice dort toujours?

À cet instant, Sophie aurait aimé pouvoir le serrer dans ses bras pour le réconforter. Elle avait hâte qu'il la rejoigne.

—Oui.

—Tant mieux, ne la réveille pas. Est-ce que tu te sens capable de lui annoncer la nouvelle ou tu préfères attendre que je rentre?

— Tu me connais, répondit Sophie qui, malgré les circonstances, ne put retenir un sourire amusé. Dès qu'elle verra mon visage, elle va tout de suite comprendre...

— Je fais au plus vite. Faut que je te laisse, on n'a pas fini, ici. Je voulais juste te rassurer.

Sophie rendit grâce devant tant de prévenance. Sous l'effet du soulagement, elle sentit son regard s'embuer.

— Prends ton temps, je ne bouge pas.

— Je t'embrasse.

Thomas raccrocha, alors que la porte de la chambre d'Alice s'ouvrait sur son visage endormi et sa voix pâteuse.

— C'était Thomas ? Il est quelle heure ?

— Oui, et il va bien. Il est presque quatre heures.

— Quatre heures ? Ça va commencer, non ?

— En fait, c'est déjà terminé, Alice... annonça Sophie.

Alice plissa les yeux, et laissa quelques secondes à l'information pour se frayer un chemin dans son cerveau encore encombré des résidus de la nuit. Sophie la regardait en silence, la bouche tordue dans une grimace triste. Alice traversa lentement le salon pour prendre place à côté d'elle, tandis que son visage s'affaissait lentement sous l'effet du chagrin. L'agente la prit dans ses bras et la laissa sangloter en silence sur son épaule. Elle lui caressa lentement le dos pour la reconforter, satisfaite malgré tout que ses larmes résultent de la disparition de Lex et pas de celle de Thomas.

Quinn sursauta lorsque la sonnette de la porte d'entrée le tira de sa torpeur. Assis dans son bureau du rez-de-chaussée à attendre le compte-rendu du Bastion à propos de la mission de Kendall pendant que sa femme Vivian dormait à l'étage, il avait brièvement fermé les yeux et fut surpris d'apercevoir des feux rouges et bleus éclairer les fenêtres de la maison depuis la rue. Il jeta un coup d'œil sur l'écran toujours noir du téléphone et se leva pour aller ouvrir. Sur le perron l'attendaient deux policiers de la Gendarmerie royale en gilet pare-balles, la main sur leur arme de service. Une équipe tactique cagoulée était également déployée. Celle-ci avait bloqué les deux côtés de la rue et couvrait tous les angles autour de la maison.

Quinn poussa un soupir de résignation, alors que Vivian, qui venait d'apparaître en haut de l'escalier, lui lançait un regard incrédule.

Au calme qui régnait lors des préparatifs avait succédé un brouhaha général. Des projecteurs illuminaient maintenant la scène de l'action, des véhicules de police s'étaient approchés et plusieurs ambulances se garaient devant l'entrepôt, toutes lumières allumées. Du personnel médical et policier circulait en tous sens et s'interpellait bruyamment au milieu du tumulte.

Thomas avait quitté l'autobus de commandement et s'était approché de l'entrepôt, à présent isolé par un ruban jaune, pour observer le côté irréel que conférait la nuit aux activités humaines. Afin qu'il puisse circuler facilement, Éric Roussel lui avait prêté une chaude veste d'hiver marquée *Police* et dont les bandes fluorescentes brillaient comme un sapin de Noël sous les lumières des gyrophares. Positionné du côté ouest, il ne pouvait pas constater les dégâts infligés à la structure par la balle incendiaire, mais jouissait d'une bonne vue sur l'intérieur de l'entrepôt, maintenant que le camion d'assaut avait été déplacé en emmenant avec lui la porte et une partie du mur.

Il ne restait pratiquement rien de Lex, dont les techniciens en scène de crime collectaient déjà les quelques résidus identifiables. Les deux policiers du Groupe tactique qui étaient descendus en corde lisse sur la mezzanine avaient également perdu la vie suite à l'explosion des grenades. Sentant une main lourde se poser sur son épaule, Thomas se retourna.

— «Si nous devons remporter une autre victoire sur les Romains, nous sommes perdus», cita-t-il d'une voix abattue.

— J'aurais, moi aussi, préféré que ça se passe autrement, reconnut Joanie. Mais le plus important, c'est qu'on l'ait eu avant qu'il provoque une autre catastrophe, non ?

Il eut un *hum* dubitatif. Jusqu'au dernier moment, il avait espéré contre toute raison attraper Lex vivant et le traduire en justice, ne serait-ce que par compassion pour ses victimes et leurs familles.

— Une victoire à la Pyrrhus, ce n'est pas exactement ce que j'appelle un succès.

—Évidemment, approuva Joanie d'un air las. Si seulement le fédéral et nous avions pu nous parler, on n'en serait certainement pas arrivé là... Tu as des nouvelles de ton ami du Conseil privé ?

—Oui, ils ont déjà lancé le coup de filet.

—Le GTI nous ramène les agents, ils les ont arrêtés tous les trois. On va organiser leur transfert vers la Gendarmerie royale et ensuite, toute cette affaire sera du ressort fédéral.

—Et pour Gabra ?

—Le GTI l'a interpellé chez lui, ce matin. Selon les charges retenues, soit il sera jugé au Canada, soit il sera expulsé et son visa révoqué, mais ça n'est plus de notre juridiction.

—Quel gâchis... ne put s'empêcher de soupirer Thomas. Comment peut-on en arriver à un tel ratage ?

—Prends mon auto et va te reposer, tu n'as plus rien à faire ici. Il y en a une qui aura besoin de toi.

—T'as raison...

Joanie et Thomas se serrèrent la main, puis ce dernier rebroussa chemin vers l'autobus derrière lequel était garée la Chevrolet banalisée. Perdu dans ses pensées, il s'écarta de justesse pour laisser passer les deux VUS noirs qui ramenaient les agents clandestins. Il jeta un œil machinal sur le dernier et accrocha le regard d'une blonde qui l'observa brièvement avant de détourner rapidement la tête. Son cœur venant soudainement de bondir dans sa poitrine, il s'arrêta brusquement et suivit les voitures du regard. Elles s'arrêtèrent juste derrière le bus, puis les policiers en sortirent, pour ensuite disparaître à l'intérieur de celui-ci. Un seul resta en faction devant les véhicules, les deux mains gantées posées sur un fusil d'assaut qui lui barrait la poitrine. Thomas fixa la voiture où se trouvait la blonde et se dirigea d'un pas décidé vers le policier.

—Eh, les gars, vous avez failli m'écraser ! Le capitaine Roussel a besoin de renfort immédiatement. Il est à la porte ouest de l'entrepôt, s'écria-t-il en pointant le bâtiment du doigt à l'intention de l'homme cagoulé. Sa radio est morte.

—Mais, je... balbutia le policier.

—Dépêchez-vous, je ne bouge pas d'ici !

Rassuré à la vue de l'inscription *Police* sur la veste de son interlocuteur, l'homme partit vers le site en petites foulées et Thomas s'engouffra à l'arrière de la voiture, à côté de la blonde. Menottée dans

le dos, celle-ci le dévisagea d'un air résigné avant d'ouvrir la bouche d'où rien ne sortit. Thomas la regarda un instant dans les yeux et lâcha d'une voix tendue :

— Comme on se retrouve...

Avant que Jessie ne puisse lui répondre, il la saisit fermement par les cheveux. Sans avertissement, il lui écrasa le visage à trois reprises contre l'arceau métallique de la portière, lui brisant d'abord l'arcade sourcilière, puis le nez et enfin, une pommette. La femme poussa aussitôt un hurlement de douleur, étouffé par le sang qui avait envahi sa bouche, tandis que Thomas tirait une dernière fois sur ses cheveux aux mèches devenues poisseuses pour la rejeter en arrière. L'assaut n'avait pas duré plus de trois secondes.

— Je sais que ça ne sert à rien, lui lança-t-il calmement, je voulais juste m'assurer que tu n'oublies pas Sophie.

Il ouvrit la portière d'un coup d'épaule et sortit de la voiture. À moitié inconsciente, la blonde glissa le long du dossier et s'affaissa sur la banquette. Thomas ouvrit la porte du bus et lança à la cantonade :

— Hey ! Vous devriez pas laisser vos autos sans surveillance...

Un policier tactique étouffa un juron et se précipita à l'extérieur.

— Ça va, ils sont tous là, le rassura Thomas d'un air moqueur.

L'officier aperçut sans mal Kendall et Ferris dans la première voiture, mais dut s'approcher pour distinguer, dans la pénombre de la nuit, le corps de la blonde allongé sur le siège arrière de la deuxième.

— Grosse nuit. Elle doit se reposer, ironisa Thomas.

— C'est quoi ce bordel ? tonna l'agent de police. C'est pas le moment d'en perdre un !

L'homme saisit sa radio et ordonna à un certain *Stone* de revenir à son poste. Avec un sourire, Thomas lui fit un petit signe et alla s'installer tranquillement au volant de la voiture de Joanie. À cet instant précis, il venait de prendre conscience qu'il s'était retrouvé.

Merline Félicité-Bonheur passait une mauvaise matinée. Depuis son réveil aux environs de six heures, elle ne parvenait pas à joindre Quinn, ce qui lui laissait présager le pire, comme une maladie soudaine ou un malencontreux accident. D'aussi loin qu'elle se souvenait, il restait toujours joignable pour elle.

Arrivée au bâtiment administratif du SCRS dans la banlieue est d'Ottawa, une équipe de policiers en civil de la Gendarmerie royale l'interceptèrent avant qu'elle ne franchisse les portes-tambours. Sous les yeux ébahis du personnel, ils lui confisquèrent sa carte d'accès et l'escortèrent en la tenant par les bras jusqu'à leur voiture garée devant le bâtiment. La poigne des policiers ne laissait aucune place à l'interprétation ; Happy avait la claire impression d'être déplacée sans toucher le sol.

Le trajet jusqu'au bureau du premier ministre, situé en face de la colline parlementaire, prit moins de quinze minutes sans que personne ne prononce un mot. Durant ce temps, Happy se laissa transporter en observant distraitement les berges de la rivière des Outaouais. Les policiers l'escortèrent ainsi jusqu'à Randy Winston qui à l'évidence n'attendait qu'elle, les deux mains posées à plat sur son sous-main de cuir. David McCann se tenait debout derrière lui, légèrement en retrait, et la ministre fédérale de la Justice, Kathleen Hammond-White, assise sur le sofa, buvait un café d'un air atterré. Dans le bureau cossu régnait un silence de mort.

Les policiers ne lâchèrent Happy que lorsqu'elle fit face au premier ministre, assis de l'autre côté du bureau en bois, et se retirèrent en fermant la porte derrière eux. En jetant un œil circulaire, Merline croisa le regard de la politicienne, qui baissa les yeux. Elle fit un pas de côté et prit place dans un des sièges.

— Je ne vous ai pas dit de vous asseoir, lui signifia Randy d'une voix glaciale.

D'un air courroucé, Happy se releva lentement. Jamais aucun politicien n'avait osé l'humilier de la sorte.

— Si vous m'aviez simplement téléphoné, je serais venue... commenta-t-elle d'un air détaché.

— Ce qu'on me rapporte là-dedans, Merline, commença Winston en faisant glisser devant lui un dossier rouge sur la couverture duquel il tapait du doigt, dépasse l'entendement...

Pour toute réponse, Happy haussa les épaules.

— Vous n'avez rien à me dire ?

— C'est vous qui m'avez invitée, monsieur le premier ministre. Donc, je vous écoute.

Le politicien soupira, puis tendit la main vers Kathleen Hammond-White. Celle-ci posa sa tasse et se tourna vers Happy.

—C'est très grave, Merline, on parle de non-dénonciation de crimes, d'entrave, de parjure, mais également, de complot et de complicité. Et l'enquête vient tout juste de commencer...

—Est-ce que je suis en état d'arrestation? questionna Happy.

—On essaie d'abord de comprendre comment on en est arrivé là... cracha Winston en lui lançant un regard furieux.

Connaissant le principe de droit voulant qu'une infraction criminelle ne peut être établie que si la Couronne prouve à la fois l'acte coupable et l'intention criminelle, Merline était décidée à ne pas leur faciliter la vie. Dans son esprit, tout ce qu'elle avait entrepris depuis le début de sa nomination avait pour seul et unique but de protéger la sécurité du Canada et des Canadiens, et donc, ce serait à la justice de faire le tri, pas à elle de se justifier. D'autant que le premier ministre qui la regardait aujourd'hui en coin ne s'était jamais véritablement opposé à ses décisions.

—Merline?

—Je préfère que vous enquêtiez et que vous vous entreteniez directement avec mon avocat par la suite. Je n'ai rien à vous dire pour l'instant.

Randy jeta un coup d'œil rapide à McCann et à sa ministre de la Justice, qui ne cillèrent pas. Il soupira.

—Très bien, vous êtes suspendue de vos fonctions de directrice générale du Service canadien du renseignement de sécurité et jusqu'à nouvel ordre, serez remplacée à titre intérimaire par David McCann, ici présent. Nous attendons que Kathleen formule adéquatement l'acte d'accusation pour procéder à votre arrestation. En attendant, une équipe de la GRC vous consignera à domicile.

Un frisson parcourut Happy. Avec McCann aux commandes, les dossiers du Service s'ouvriraient comme des fleurs au printemps, les connexions de responsabilité s'établiraient, et des mutations-sanctions seraient prononcées, sans compter qu'il aurait accès au Bastion et à tous ses secrets. Il ne manquerait plus qu'il réintègre Thomas Foucher pour l'aider à mettre de l'ordre au sein du Service et ce serait l'hallali.

Faisant un pas en arrière, Merline fixa le premier ministre avec un sourire entendu. «*If something goes wrong, you do down*», l'avait-il prévenue lors de leur première rencontre. Cette menace se concrétisait aujourd'hui, vu l'air méprisant avec lequel il la toisait. Winston appuya sur un bouton et la porte s'ouvrit sur l'escorte de la GRC.

— Emmenez-la, commanda-t-il.

Happy se laissa saisir sous les bras et traîner hors du bureau. Une fois la porte refermée, elle sourit pour elle-même en espérant, à titre d'épilogue de sa longue carrière fédérale, qu'Adrian pourrait au moins conduire sa vengeance de la pire manière possible.

Depuis une bonne heure, Adib contemplait les collines du club de golf d'Ayla. C'était la première fois qu'il voyait un tel lieu d'aussi près et trouvait particulièrement apaisant les monticules de sable plantés de palmiers, séparés par des *fairways* en herbe d'un vert éclatant parfaitement tondus, eux-mêmes entrecoupés d'étroits cours d'eau. Il y régnait un calme que rien ne semblait pouvoir troubler, pas même le bruit des avions qui décollaient de l'aéroport d'Eilat, situé à un kilomètre de l'autre côté de la frontière. N'y aurait-il pas eu cette séparation, il aurait facilement imaginé les deux côtés n'en faire qu'un tant ils se ressemblaient.

Assis au volant de sa voiture, il dégustait tranquillement les quelques dattes qui constituaient l'essentiel de son dîner. Il tenait à garder les idées claires pour sa mission, ce qui passait par des repas légers qui ne risquaient pas de le faire sombrer dans une sieste irréprensible. Il avait déjà sorti du coffre le vélo qu'il utiliserait pour gagner la plage, et l'avait adossé contre le tronc d'un palmier avant s'assurer une dernière fois que les pneus étaient bien gonflés. Il jeta négligemment les noyaux de dattes par la fenêtre tout en vérifiant régulièrement si le téléphone satellite restait bien connecté au réseau.

Trop concentré sur la beauté du paysage, le ciel bleu et ensoleillé, l'eau verte d'un côté et le contrefort rocheux ocre de l'autre, le terroriste n'avait pas repéré les trois militaires vêtus d'une tenue couleur sable qui avaient rampé sans bruit dans les angles morts de ses rétroviseurs jusqu'à l'arrière de la voiture. L'un d'entre eux se retourna sur le dos et se glissa en silence sous la carrosserie, jusqu'à ce que ses épaules ressortent sous le pare-chocs avant. Il posa un instant sur sa poitrine le pistolet qu'il tenait et fit jouer ses doigts pour les détendre. Les deux autres restèrent accroupis à l'arrière, dans les angles morts. Au signal, ils se précipitèrent chacun d'un côté jusqu'aux portes avant et neutralisèrent le conducteur.

Le signal parvint dans leurs oreillettes sous la forme d'un double dé clic. Sans un mot, le militaire allongé sous l'avant de la voiture jallit face à Adib en le pointant avec son arme à travers le pare-brise. Les deux autres atteignirent les portes avant en deux enjambées et les ouvrirent simultanément à la volée. Le militaire de droite tenait maintenant Adib en joue, pendant que son collègue, de l'autre côté, l'agrippa sans ménagement, pour ensuite le projeter au sol et le menotter. Surpris par la rapidité et le silence dans lequel s'était déroulée son arrestation, Adib n'avait eu aucune chance de réagir. Durant une seconde, il se demanda s'il le fait d'être armé aurait pu faire une différence, mais convint que le militaire qui était apparu comme par magie sous ses yeux l'aurait criblé de plomb sans qu'il ait le temps de faire un geste.

Celui qui l'avait menotté lui écrasait la nuque avec son genou de façon à le maintenir totalement immobile, tandis qu'il lui palpa le dos et les flancs, à la recherche d'une arme. Il dit quelque chose à ses collègues que les oreilles du Loup, comprimées entre le sable tiède et le tissu du pantalon beige, ne parvinrent pas à saisir.

Le premier militaire s'approcha d'Adib en le tenant toujours en joue. L'homme scrutait régulièrement les environs, jusqu'à ce qu'il aperçoive un énorme véhicule blindé noir s'approcher et se ranger à côté d'eux. Des grilles protégeaient ses vitres fumées, à l'évidence blindées elles aussi. Pendant ce temps, le troisième militaire ouvrit la porte arrière de la voiture d'Adib et découvrit les deux lance-missiles.

— *Khalas*⁶⁶ ! s'écria-t-il en agitant sa main gantée au-dessus de sa tête.

Le terroriste fut redressé sans ménagement et poussé vers le véhicule noir. On l'installa à l'arrière, dans l'habitacle trop climatisé, où il se mit à frissonner autant de froid que de peur, tandis que le Verba et le Strela étaient chargés dans le coffre. Assis sur le siège passager, un homme en civil scruta Adib au-dessus de ses lunettes fumées.

— Bonjour, je suis le capitaine Fawzi al-Abadi du Mukhabarat⁶⁷. On me dit que tu aimes le vélo... Il faut de bonnes jambes pour pédaler, non ?

Devant le sourire atroce de l'officier jordanien, Adib se liquéfia. Sachant ce que ces mots signifiaient, il ne put se retenir d'uriner.

66. C'est terminé !

67. Dairat al-Mukhabarat al-Ammah, le service de renseignement jordanien.

Habib reprenait enfin son souffle. La descente en voiture depuis Al-Qossima vers Taba avait été longue, mais tranquille. Arrivé à la ville côtière, il avait tourné quelque temps, à la recherche d'éventuels mouvements inhabituels du côté du poste-frontière ou des forces de police, mais la ville semblait avoir sombré dans une torpeur presque estivale.

Comme prévu, il s'était dirigé au nord de l'hôpital, tout au bout du cul-de-sac, et avait même poursuivi un peu sur un chemin sablonneux jusqu'à ce qu'il rencontre un accès praticable à pied devant lui permettre d'accéder au sommet du contrefort rocheux. Les dix-sept kilos du lance-missiles sur le dos, la marche avait été éprouvante, malgré la douce température égyptienne de mars. Il se réjouissait déjà à l'idée de redescendre plus léger à la tombée du jour, peut-être même en courant.

Arrivé à destination, il posa le lance-missiles au sol et s'assura que le téléphone satellite se connectait bien au réseau. Comme un petit vent tiède balayait la plateforme sur laquelle il s'était installé, il remonta le chèche sur son nez, puis décida de profiter du temps qui lui restait avant l'opération pour prier avec ferveur.

Depuis la veille, à une altitude de cinq mille pieds, un groupe de drones Green Dragon israéliens se relayaient chaque deux heures le long de la frontière, leurs capteurs verrouillés sur le côté égyptien. Silencieux grâce à leur propulsion électrique, chacun transportait un missile doté d'une ogive explosive de trois kilos capable de frapper le sol avec une précision d'un mètre. Ils renseignaient leurs pilotes en continu sur les mouvements de personnel et de véhicules jusqu'à cinquante kilomètres à la ronde.

Ce fut la chaleur de son corps qui trahit Habib. Le contrôleur du drone s'étonna de pister au capteur infrarouge une silhouette isolée qu'il vit gravir des collines désertes depuis le nord de l'hôpital de Taba jusqu'à une plateforme rocheuse située le long de la frontière israélienne. Il ordonna un nouveau passage au Green Dragon, qui photographia le périmètre d'Habib avec suffisamment de précision pour identifier le lance-missiles allongé à même le sol. L'ordre de tir fut immédiatement confirmé.

Habib venait de terminer sa prière et s'était allongé sur la pierre en attendant le message de confirmation, les deux mains derrière la tête. Il n'entendit que vaguement le son du réacteur du missile, avant que celui-ci le transforme en une boule de feu mélangée d'éclats de roche.

Le pilote du Green Dragon attendit que le nuage de débris se dissipe pour effectuer une passe photographique de confirmation. Tout ce qui restait d'Habib et du lance-missiles se résumait à un cratère fumant maculé de quelques résidus organiques.

Chapitre 20

Thomas avait invité les deux filles pour un lunch dans une brasserie à proximité du Vieux-Montréal. Pour une fois, l'établissement comptait relativement peu de clients, si bien qu'on leur avait proposé une table donnant sur la rue McGill, d'où ils pouvaient observer les flocons qui s'étaient remis à tomber sur la ville. Pour compenser, les températures étaient remontées aux alentours de zéro, ce qui changeait agréablement du froid polaire des derniers jours.

David McCann avait appelé Thomas dans la matinée pour lui annoncer la suspension de Happy en attendant la formalisation de l'acte d'accusation, ainsi que les arrestations de Quinn et de ses agents. Il en restait encore trois en opération à l'étranger que l'on interpellerait à leur retour. La justice devrait ensuite faire le tri parmi les actes commandés à chacun d'eux par leur hiérarchie, soit entre ceux relevant de leur mission et conformes à la loi, et les actes criminels qu'ils auraient pu perpétrer. L'un des agents, cependant, restait introuvable. Disparu après le décès de son conjoint, l'homme n'était retourné ni chez lui à Renfrew ni au Bastion. Personne ne savait où il se trouvait, ni même comment le joindre, puisque son cellulaire semblait éteint. Plusieurs messages vocaux lui demandant de rejoindre le Bastion avaient été laissés sur sa messagerie vocale et Ottawa espérait pouvoir localiser l'agent dès que le téléphone se reconnecterait au réseau.

Alice avait abondamment pleuré depuis le petit matin, mais la marche de quarante-cinq minutes sous la neige depuis le quartier Saint-Henri semblait lui avoir remonté le moral.

— Est-ce que je vais vous manquer un peu une fois que je serai repartie ? demanda-t-elle en triturant une boulette de mie de pain.

— Évidemment, s'écria Sophie, comment peux-tu en douter ? Ce n'est pas tout le monde qui vit des choses aussi fortes que nous, n'est-ce pas ?

— Heureusement pour eux... répliqua Alice avec un sourire timide. Vous, en tout cas, vous me manquerez. J'espère que vous viendrez me voir.

— Tu as assurément vécu quelque chose de terriblement dur, observa Thomas, mais le temps fera son œuvre et tu iras de mieux en mieux, je te le promets.

— Vous savez, avoua Alice, c’est curieux, mais depuis ce matin, je ressens comme un poids en moins sur la poitrine. Le fait d’avoir su, pour Samuel, et le fait qu’il soit maintenant... enfin bref... vous voyez ce que je veux dire... C’est bizarre, mais je me sens comme rassurée dans un certain sens. De savoir qu’il était l’instigateur de l’attentat du Bataclan et qu’il n’est plus là a, je crois, contribué à diminuer un peu mon angoisse. Je ne sais pas si c’est très clair... Vous croyez que c’est possible ?

— Je crois surtout que l’esprit fonctionne avec des logiques qu’on est encore loin de pouvoir élucider, alors oui, tout est possible, et tant mieux si tu te sens un peu apaisée.

— Et vous deux, que comptez-vous faire ?

Sophie et Thomas se regardèrent avec un sourire.

— Pour ma part, indiqua Sophie, je vais profiter au maximum de mes deux semaines de congé de maladie, puis je vais aviser selon ce que le Service 2.0 me proposera. J’avoue que je reviendrais bien au Canada, avec ou sans eux.

— Ah ! Ah ! s’exclama Alice, tu reviendrais bien au Canada, ou plutôt plus près de Thomas ?

Rougissante, Sophie détourna le regard.

— Eh bien moi, poursuivit Thomas en se portant à son secours, je retourne dans un premier temps à l’université et reprends mon train-train quotidien.

— Que veux-tu dire par *dans un premier temps* ?

— On dirait que la première mission de l’EILAT a été un succès et ç’a été remarqué en haut lieu.

— Et ? interrogea Sophie, les sourcils levés.

— Joanie m’a indiqué que le gouvernement du Québec souhaiterait développer officiellement une capacité de renseignement et d’action à l’étranger. De la part d’un État fédéré, ce serait une première mondiale.

— Tu lui as dit quoi ?

— Je n’ai pas encore répondu.

— Et tu as envie de quoi ? s’enquit Alice.

Déstabilisé par l’interrogatoire des deux filles, Thomas hésita un instant. L’opération de neutralisation de Lex ne datait que de quelques heures, lesquelles furent riches en rebondissements. Tout était encore trop frais pour qu’il ait pu réfléchir posément à la proposition.

— Est-ce que vous reprendrez un verre de vin ? Blanc sucré avec le dessert ?

— Blanc sec pour moi, opta Sophie avec un sourire.

— Pour moi, ce sera comme ma copine, renchérit Alice d'une voix enjouée. Il faut que je fête un peu en avance mon prochain rendez-vous avec un homme !

Devant les regards interrogateurs de Thomas et Sophie, elle poursuivit.

— J'ai rencontré ce gars, Luc Tremblay, il y a trois ans. Il était l'un des survivants du Bataclan. Le 9 novembre, il était aussi présent lors des attentats de Montréal, une histoire de fou ! On s'est revu il y a un mois lorsque je suis venue ici pour participer à la fameuse conférence après laquelle Thomas et moi nous sommes rencontrés. Bref, un type super sympa et je crois que je lui plais bien. Il m'a écrit, cette semaine, pour m'informer qu'il serait à Paris dans deux semaines et a demandé s'il pouvait revoir sa *bêêêelle Alice* ! Jusqu'ici, j'avais trop la tête ailleurs pour lui répondre, mais je pense finalement accepter. Enfin, peut-être...

— Ça me plaît que tu aies de beaux projets, s'exclama Sophie, vraiment !

— Le seul truc, Thomas, c'est que je vais te transmettre son nom et son numéro de téléphone pour que tu me confirmes que c'est un mec normal et pas un criminel recherché par Interpol, le chef d'une triade chinoise ou un agent russe déguisé en ingénieur canadien, si tu vois ce que je veux dire...

Tous trois rirent de bon cœur. Thomas était agréablement surpris de la soudaine résilience d'Alice, qui envisageait de s'ouvrir à de nouvelles opportunités. Son téléphone se mit à vibrer et il prit l'appel de David McCann. Ce devait être suffisamment important pour qu'il l'appelle une deuxième fois en quelques heures. Sophie l'observa écouter en silence, puis lâcher quelques mots d'étonnement avant de raccrocher avec un air soucieux.

— Mauvaise nouvelle ?

— Je ne sais pas trop, dit Thomas en fixant un instant le téléphone désormais inerte dans sa main. Happy s'est suicidée.

Sophie écarquilla les yeux, tandis qu'Alice plaçait sa main devant sa bouche pour étouffer un cri.

— C'est qui Happy ? demanda-t-elle.

—Ma directrice générale, lui répondit Sophie, celle qu'ils ont interpellée ce matin. Qu'est-ce qui s'est passé ?

—La GRC avait pour mission de la consigner à domicile. Ils surveillaient la maison de l'extérieur, ils ont entendu un coup de feu, et voilà. Une balle dans la bouche.

—Elle a laissé une lettre, quelque chose ?

—David ne m'a rien dit, fit Thomas en secouant la tête.

—Mince, pour en arriver là, elle a dû penser avoir tout perdu, supposa Sophie.

—David me disait que son but ultime, c'était de dépasser la longévité de Ward Elcock à la tête du Service, c'est-à-dire y rester pendant plus de dix ans. Vu les événements, elle ne pouvait plus l'espérer. Alors oui, peut-être...

Réfléchissant un instant, Thomas ne put s'empêcher de se sentir coupable. C'était l'appel qu'il avait passé à David McCann lorsque Sophie se trouvait à l'hôpital qui avait mis la machine en branle. Il se demandait s'il aurait pu exister une autre façon pour freiner Happy dans son élan, une façon qui leur aurait évité d'en arriver à des telles extrémités. Sophie devait comprendre son trouble, car elle posa une main sur son avant-bras.

—C'est pas de ta faute... le rassura-t-elle avec un sourire à moitié caché derrière son pansement blanc.

Thomas hocha la tête d'un air peu convaincu.

—Je propose qu'on termine et qu'on rentre en métro. Alice doit faire sa valise avant qu'on la dépose à l'aéroport, ce soir. Peut-être que tu aimerais, aussi, piquer une dernière petite tête dans la piscine ?

—Carrément ! confirma Alice en applaudissant.

Thomas constata que cette dernière n'avait pas encore retrouvé son sourire automatique si caractéristique, mais ce qu'il voyait le rassurait sur sa capacité à se reconstruire à son rythme. Il se demanda soudainement si leur récente amitié avait fait un tant soit peu de différence dans la vie de la jeune femme.

À la nuit tombée, en silence et dans le noir complet, Adrian monta jusqu'à l'étage par la cage d'escalier. Il savait que personne ne l'empruntait, sauf en cas d'absolue nécessité, si bien que c'était la

manière la plus discrète de circuler au sein d'un immeuble résidentiel. Une fois dans l'appartement, il se réjouit de la facilité avec laquelle il était venu à bout des deux serrures réputées sécuritaires. Il reverrouilla la porte derrière lui pour ne pas attirer l'attention lors du retour des occupants, puis à la lueur de l'éclairage de la rue, se servit un whisky dans un verre qu'il emporterait avec lui afin de ne pas laisser de traces. Il s'assit enfin dans le sofa face à l'entrée, un pistolet équipé d'un long silencieux posé sur sa cuisse avec le canon pointé vers la porte. Il ne restait lui plus qu'à attendre.

Sophie et Thomas venaient de voir disparaître Alice, qui hâtait le pas en direction des contrôles de sûreté avant l'embarquement. Elle devait attendre encore trois bonnes heures avant le départ de l'avion qui la ramènerait à Paris, mais sous le prétexte qu'elle préférerait être en avance plutôt qu'admettre que la nuit la terrifiait encore, elle avait demandé à ses deux amis de la conduire plus tôt. Ils s'étaient tous les trois serrés fort dans leurs bras puis, sans attendre, Alice s'était précipitée vers les contrôles de sûreté et la zone la plus sécurisée du terminal.

— Elle est tout de même courageuse, reconnut Sophie, une fois à bord du taxi qui les ramenait à Saint-Henri.

La nuit était maintenant tombée et la neige avait cessé, mais les congères sur le bord de l'autoroute brillaient d'un blanc irréel dans le faisceau des phares.

— C'est curieux, répliqua Thomas, je pensais que la disparition de Samuel l'aurait fait s'écrouler de chagrin, mais maintenant qu'il a disparu, elle semble aller un peu mieux.

— Peut-être avait-elle juste besoin de quelque chose qui l'aide à tourner la page, une raison, une logique, un responsable ? Dans tous les cas, elle m'a fait rire, à la piscine, tout à l'heure.

— À propos de quoi ?

— D'elle-même. Elle a gonflé ses biceps et m'a dit qu'à présent, ce n'était plus des muscles de *victus*, mais de *victor*. Je t'avoue que je n'ai pas bien compris, mais ça me semblait être une excellente nouvelle.

Thomas ne put s'empêcher de sourire. Le taxi les déposa devant son immeuble et une fois dans le hall illuminé, Sophie l'attrapa par la manche. Par automatisme, il jeta un rapide coup d'œil circulaire, à la recherche d'une potentielle menace.

— Tu n'oublies rien ? lança-t-elle.

— Je ne sais pas, répliqua Thomas en soupirant de soulagement devant le regard espiègle de la jeune femme. Tu penses à quoi ?

— Je me disais que maintenant que nous sommes seuls, tu pourrais enfin m'embrasser.

Après que Sophie eut relevé le menton et fermé les yeux, Thomas dégagea lentement une mèche qui barrait son visage et posa sur ses lèvres un interminable baiser. Collée contre lui avec le bras droit passé autour de son cou, la jeune femme le serrait comme pour ne plus jamais le laisser s'échapper.

— Ah, quand même ! s'exclama-t-elle après que Thomas, à bout de souffle, se fut écarté. J'ai failli attendre !

— Je ne voulais pas te laisser croire que j'étais un homme facile.

— Ça ne risquait pas, répliqua Sophie en lançant un clin d'œil complice.

En quelques secondes, l'ascenseur les transporta au cinquième étage. Une fois devant chez lui, Thomas déverrouilla la porte tout en poussant gentiment Sophie devant lui. Cette dernière appuya sur l'interrupteur et étouffa un cri.

— Toi, la pute, viens t'asseoir par là...

Thomas reconnut immédiatement l'homme assis dans le sofa. C'était celui que Sophie lui avait décrit comme étant Adrian. La voix renvoyant un écho familier dans son esprit, il fut transporté à Paris le temps d'une seconde. Puis, considérant le message transmis par le pistolet au long silencieux braqué sur eux, il ferma lentement la porte.

— On reste calme, je n'ai pas d'arme et je ne vais pas résister.

— C'est sûr, répondit une voix glaciale, pas plus qu'à Paris.

L'intrus désigna Sophie de la pointe du silencieux et lui intima d'un geste de prendre place à l'autre bout du sofa.

— Assis, j'ai dit. Toi, par contre, tu vas retirer lentement ton manteau et ta chemise et te tourner dos à moi.

Thomas obtempéra sans geste brusque. Son cerveau moulinait à toute vitesse pour trouver une échappatoire, en espérant qu'il ne s'agissait pas là d'une dernière mission assignée à Adrian avant la

débâcle. Sans quoi, Sophie et lui pouvaient déjà se considérer comme morts.

— Adrian, c'est ça, hein ?

Avant de répondre, l'agent lui jeta un regard haineux. Il passa lentement sa main libre dans sa barbe pendant que l'autre pointait le pistolet vers le ventre de Thomas.

— Lui-même. Je savais que tu m'avais reconnu à Paris, cracha-t-il à Sophie, assise toute droite, le regard tourné vers Adrian avec un air de défi.

— Tu viens terminer ce que ta copine n'a pas eu le courage de faire ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— La mission avait pour but de vous pousser à arrêter vos investigations, ricana Adrian. Si on avait voulu vous tuer, criss, on s'y serait pris autrement. Une neurotoxine, par exemple, pas vrai Thomas ?

Torse nu, celui-ci avait fait un tour complet sur lui-même et faisait de nouveau face à Adrian.

— Une neurotoxine ? dit-il en fronçant les sourcils. Ça devrait me dire quelque chose ?

— Allez, arrête, soupira l'agent. On ne va pas jouer à ça...

Ayant remarqué l'air étonné que venait de lancer Sophie à l'attention de Thomas, il continua.

— En même temps, je comprends. Œil pour œil... Le truc, c'est que ça n'en finit jamais, n'est-ce pas ?

En silence, Thomas jaugea son adversaire du regard. C'était un professionnel qui, s'il avait seulement voulu les éliminer, n'aurait pas perdu son temps à discuter.

— J'imagine que vous attendez une explication, des excuses ?

— Je voulais surtout vous regarder dans les yeux avant de vous tuer.

Tracassé par l'histoire de la neurotoxine, Thomas décida de poursuivre la discussion dans cette voie.

— Il n'y a, à ma connaissance, que trois types d'organismes qui sont susceptibles d'utiliser des neurotoxines : certaines forces militaires, les unités clandestines et les groupes terroristes. Je ne fais malheureusement partie d'aucun des trois.

— En conséquence, compléta Adrian, j'imagine qu'il existe une quatrième catégorie ; par exemple, ceux qui cherchent à se venger.

— Se venger de quoi, bon sang ?

— De ça... poursuivit l'agent en désignant Sophie à l'aide de l'extrémité de son canon.

À la vue du bras plâtré et du pansement sur le visage de la jeune femme, Thomas comprit enfin les motivations de son indésirable visiteur.

— Je crois qu'il vous manque un morceau de l'histoire. Vous permettez ?

— Je t'en prie, c'est aussi pour cette raison que vous êtes encore capables de parler.

— La conséquence de l'agression de Sophie, expliqua Thomas après avoir pris une grande inspiration, c'est que votre unité Trident a été démantelée. Happy s'est suicidée, Quinn et vos camarades ont été arrêtés et une enquête vient tout juste de démarrer.

— Bien tenté, ricana à nouveau Adrian en plissant les yeux. Je vois en revanche que vous en savez pas mal sur nous. J'aurai donc moins de regret à vous buter.

— Alors, disons que j'ai tort. Avant de commettre l'irréversible, je vous propose d'appeler Quinn directement ou de composer le numéro de référence au Bastion.

Depuis son échange de deux ans à Paris au cours duquel il avait pu se familiariser avec les opérations clandestines, Thomas savait que tous les agents sous couverture disposaient d'un numéro de téléphone qu'ils pouvaient composer en permanence si leur mission semblait compromise ou encore, si leur sécurité personnelle menacée. Adrian réfléchit un moment, puis sortit un téléphone de sa poche. Il pressa sur un interrupteur latéral et l'appareil mit quelques secondes à se rallumer. L'écran afficha aussitôt six appels manqués et quatre messages vocaux. L'arme toujours pointée sur Thomas, l'agent composa le numéro du Bastion avec sa main libre.

— Bonjour, j'appelle à propos de ma commande de vin. J'aimerais parler à votre représentant commercial.

— Je suis désolée, monsieur, il est indisponible pour le moment.

— Ah, c'est curieux. Peut-être un autre membre de votre équipe de gestion ?

— Je suis encore une fois navrée. Je vous recommande fortement de passer au bureau pour que nous puissions en parler ensemble. Quand pourrions-nous nous voir ?

Adrian raccrocha et caressa son crâne chauve.

— Appelez Quinn, l'invita Thomas, je vous parie qu'il est injoignable.

— Je n'ai pas son numéro et même si c'était le cas, vous vous doutez bien que ce serait contraire aux procédures de sécurité, non ?

— Cas de force majeure ? suggéra Thomas.

Après un instant de réflexion, Adrian se fendit d'un rire bref. D'un doigt, il appela sa messagerie vocale sur laquelle les quatre messages, tous du Bastion, lui demandaient de contacter le représentant commercial sans délai. Il raccrocha.

— Quoiqu'il en soit, on dirait que vous avez raison, il y a quelque chose d'inhabituel...

— Maintenant, à vous de m'expliquer cette histoire de neurotoxine. Nous allons peut-être pouvoir vous aider à la démêler.

Après un instant d'hésitation, Adrian leur narra le meurtre de Martin. Au fil du récit, le visage de Sophie prenait un air de plus en plus désolé.

— Naturellement, j'ai supposé que c'était vous...

Thomas perçu dans le conditionnel employé par Adrian une façon de retourner la situation à son avantage.

— Vous risquez de ne pas aimer ce que je vais vous dire.

— Au point où j'en suis...

— Je suis la raison pour laquelle votre unité a été démontée. J'ai appelé un contact au gouvernement fédéral après que Sophie m'ait dit vous avoir reconnu à Paris. Le premier ministre a ensuite pris la décision de mettre un terme à vos activités. Vous parliez de vengeance et vous avez raison, mais je ne suis pas celui qui a voulu se venger.

Le regard d'Adrian se perdit dans la toile accrochée sur le mur, juste derrière Thomas. Elle représentait une énorme vache multicolore peinte d'un bleu presque fluorescent. Ce dont il se rendait soudainement compte dépassait son entendement et l'idée même qu'il se faisait de sa mission. Il ne pouvait croire que son Service ait pu fomenter le meurtre de l'amour de sa vie pour assouvir sa soif de représailles. Non seulement sa sécurité personnelle en temps d'opération, mais également, l'intime conviction de ne commettre que des actes absolument nécessaires à la préservation de l'intérêt national reposaient sur une confiance indéfectible envers son unité, son Service, et les impératifs stratégiques du gouvernement dans son ensemble. En une minute, les révélations de Thomas et ce qu'Adrian entrevoyait désormais des

méthodes de Quinn venaient de mettre à mal une relation sans nuages qui durait depuis maintenant sept années. Il reposa le pistolet sur sa cuisse, soupira, puis fixa Sophie.

— Si tout cela est vrai, je ne sais pas quoi dire pour justifier ce qui vous est arrivé. On ne pose jamais de question sur le bien-fondé d'une opération puisqu'elle est toujours validée au-dessus de nous. C'est censé nous garantir son absolue nécessité, même s'il s'agit de s'en prendre à nos propres citoyens ou à notre propre personnel, comme dans ton cas. Là, je ne sais plus quoi penser.

— Tu devrais retourner à Ottawa, Adrian, lui conseilla Sophie. Vous ferez tous face à de sérieuses accusations criminelles, mais je suis prête à parier qu'elles seront assorties de circonstances atténuantes. Dans sa forme actuelle, ton unité et le Service ne sont pas représentatifs du Canada dans son ensemble. Il y a une bonne raison à l'article 12, j'espère que ça ne fait pas de doute dans ton esprit.

Thomas ne put retenir une grimace. Le fameux article était justement l'un de ceux qui lui posaient le plus de problèmes dans la loi C-23.

Adrian attrapa le verre de whisky sur la table basse et le termina d'une seule gorgée. Le visage défait, il se traîna à pas lents vers la porte de l'appartement après avoir soigneusement rangé le long pistolet sous son manteau.

Épilogue

David McCann se frotta les yeux et se renversa dans le fauteuil de bureau de Happy, maintenant devenu le sien. Du moins, jusqu'à la nomination d'un nouveau directeur général.

Il travaillait désormais sept jours sur sept pour parvenir à réunir, comprendre et intégrer les masses d'informations sur le fonctionnement interne du Service, son mandat, ses initiatives actuelles, ses projets, sans oublier les multiples enquêtes de renseignement de sécurité en cours et bien entendu, les activités du Bastion.

Celui-ci avait été mis en sommeil, à défaut d'être démantelé. Les investigations prendraient probablement des mois, voire des années, pour recueillir les éléments factuels nécessaires à établir les différentes infractions criminelles. Il s'agissait d'opérations clandestines, d'où la difficulté, sans compter la suspicion tenace, chez les enquêteurs, qu'une partie d'entre elles n'avaient fait l'objet d'aucun ordre de mission formel ni d'aucun compte-rendu. Au vu des circonstances exceptionnelles entourant les activités de l'ex-directrice générale, plutôt que l'incarcération, le procureur de la Couronne avait obtenu du juge le maintien des agents Trident à leurs domiciles, avec l'obligation de porter un bracelet électronique pour assurer leur surveillance. David avait suggéré au magistrat qu'une telle mansuétude serait susceptible de faciliter la tâche des enquêteurs pendant les interrogatoires.

L'interphone du nouveau directeur sonna et son assistante lui annonça un appel du premier ministre.

— Alors, David, comment se passe la prise de fonction ?

— Très bien, monsieur le premier ministre. Je profite de votre appel pour vous remercier encore une fois de votre confiance.

— N'y pensez plus, répondit Randy Winston en ayant l'air de balayer l'argument du revers de la main. Il est certain que je vous avais à disposition, mais vous détenez surtout l'expérience nécessaire. Dites, j'ai une question pour vous... Je suis un peu embêté.

— Je vous écoute.

— En 2016, enchaîna le politicien après avoir pris une profonde inspiration, vous étiez bien chez Affaires mondiales Canada ?

David sourit. C'était là une question de principe. Le politicien devait assurément avoir son dossier personnel ouvert sur le bureau.

—Absolument, à la sécurité diplomatique, plus précisément.

—Avez-vous déjà entendu parler d'un mémorandum concernant la vente de blindés canadiens à l'Arabie Saoudite ?

David voyait très bien ce dont son interlocuteur lui parlait. À l'époque, les conseillers du ministre des Affaires étrangères avaient recommandé d'accepter la vente de blindés légers construits par General Dynamics Canada pour un montant de 1,4 milliard de dollars malgré un rapport de l'ONU relevant que ces véhicules risquaient d'être utilisés pour de discutables opérations de maintien de l'ordre.

—Oui, je m'en souviens. Je crois savoir que d'une part, le ministre avait procédé malgré l'avis défavorable de l'ONU, sous prétexte que leurs experts ne s'étaient pas déplacés sur le terrain, et d'autre part, à cause d'un écho médiatique certes critique, mais somme toute assez modeste.

—Eh bien justement, soupira Winston, ça nous retombe dessus. Vous connaissez Human Rights Global, l'ONG australienne ? Figurez-vous qu'elle vient de publier un article incendiaire sur son site internet. Elle accuse le Canada de vendre des blindés que les Saoudiens utiliseraient contre des populations pacifiques au Yémen dans le cadre, et je cite, *d'opérations de nettoyage de prétendus opposants*. Notre représentant à l'ONU vient de m'appeler ; il se fait harceler de toutes parts.

David haussa les sourcils. Le politicien lui relatait un problème politique et diplomatique avec une résonance économique, qui n'avait rien de commun avec son mandat consistant à identifier et réduire les menaces envers la sécurité du Canada et des Canadiens. Il souhaitait néanmoins vérifier l'analyse de Winston.

—Quelque chose vous permet-il de croire que la sécurité du gouvernement ou de citoyens canadiens est menacée, ici ou là-bas ?

—Votre question ne m'étonne pas, répliqua le premier ministre après avoir laissé entendre un discret toussotement. Même que j'aurais été étonné que vous ne me la posiez pas. Eh bien, pour vous dire la vérité, je ne pense pas.

—Dans ces conditions, que puis-je faire pour vous ?

Le politicien resta silencieux un court moment, comme s'il cherchait la meilleure façon de répondre à la question.

—Avez-vous un agent de liaison au Yémen ?

—Aucun. Le Yémen, Bahreïn et le Qatar sont sous la coupe de notre ambassade de Riyad. Et nous n'avons pas d'agent de liaison permanent en Arabie Saoudite.

—Ah ! s'exclama Randy. C'est ennuyeux... Pourriez-vous en envoyer un ?

—Si vous me disiez d'abord quels sont vos besoins.

—Évidemment... ricana le premier ministre d'un air gêné. J'aurais besoin de savoir ce qui se passe précisément sur le terrain : où sont nos blindés, comment ils sont utilisés, pourquoi et contre qui... Et discrètement, cela va de soi.

McCann réfléchit rapidement à ce qui pouvait se cacher derrière les questionnements de son interlocuteur.

—J'imagine, suggéra-t-il, que vous aimeriez également savoir s'ils ont pu tomber aux mains d'autres groupes combattants qui les utiliseraient en leur propre nom ou en prétendant qu'il s'agit d'opérations menées par les Saoudiens ?

—Je n'y avais pas pensé, reconnut le premier ministre, mais oui, ce serait plus qu'intéressant.

—Ou encore, si d'autres Services peu amicaux ne se serviraient pas cette histoire de blindés pour nuire à l'image internationale du Canada ?

Winston ne répondit pas, comme s'il prenait soudainement conscience de son incapacité à appréhender ce qui se tramait à l'extérieur de ses frontières. David sut que ses questions avaient fait mouche.

—Avec tout mon respect, monsieur le premier ministre, ce que je perçois des implications de ce genre d'opération dépasse les attributions de mon Service. On pourrait évidemment envoyer un agent à Riyad, mais je doute que l'information à laquelle il aurait accès soit impartiale, ce qui vous ne serait pas très utile.

—C'est-à-dire ?

—Que son action sera limitée par notre mission officielle. Je vous rappelle la décision de la Cour fédérale, en août dernier, qui a interdit l'émission d'un mandat qui nous aurait permis d'enquêter sur les activités d'espionnage d'une puissance étrangère. Ce qu'il vous faudrait, si je peux me permettre, c'est quelqu'un, infiltré anonymement, qui pourrait vous renseigner au-delà de l'information habituellement fournie par les services partenaires avec lesquels on a conclu des ententes.

—Et si l'on demandait de l'aide aux Américains? suggéra Winston.

—Étant donné que plus de soixante pour cent de l'armement du Royaume provient des États-Unis, je doute d'emblée de leur objectivité. Sans vouloir vous offenser, c'est pour répondre à ce genre de préoccupations purement canadiennes que l'Anticipation avait été créée par Happy, même si je vous accorde qu'elle a un peu dérapé au fil du temps.

—L'Anticipation, c'est du passé, David. Ils font tous l'objet d'une enquête criminelle. Avez-vous une solution à me proposer?

McCann en avait une toute prête, mais il restait à vérifier si l'intéressé serait partant.

—Je pense à Thomas Foucher...

—Celui qui a travaillé sur les attentats de Montréal?

—Lui-même.

—J'ai une absolue confiance en lui et en son jugement, certifia David après avoir rapidement détaillé le profil de Thomas.

—Alors, faites-lui une proposition et rappelez-moi. David, j'ai *vraiment* besoin de ces informations.

—Je vous rappelle, monsieur. Mais j'ai une dernière question.

—Allez-y.

—Je comprends que l'on ne veuille pas s'engager dans la voie de l'action clandestine, se lança David après une longue inspiration, surtout après ce que nous venons de vivre, mais avez-vous conscience que c'est exactement l'outil dont on aurait besoin aujourd'hui?

Le premier ministre soupira et raccrocha sans répondre. David reposa le combiné à son tour et ne put retenir un rire moqueur. Qu'importe ce que les politiciens en pensaient, son ami Thomas avait vu juste depuis le début.

